Norbert ROULAND [1948-]

Docteur en droit, en science politique et en anthropologie juridique
Professeur de droit à l'Université Paul Cézanne.

(1984)

Les lauriers de cendre

Roman

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: mabergeron@videotron.ca

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.

Courriel : mailto : marcelle.bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

Norbert Rouland

Les lauriers de cendre. Roman.

ACTES SUD. *HUBERT NYSSSEN, ÉDITEUR*, 1984, 447 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 4 octobre 2011 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : norbert.rouland@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 28 novembre 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Norbert Rouland
(1984)

Couverture : Les noces de Vénus et de Mars
(Pompéi, maison de M. Lucretius Fronto)

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages d'histoire du droit

Le Conseil municipal marseillais et sa politique, de la II^e à la III^e République (1848-1875), Aix-en-Provence, Edisud, 1974.

Les Esclaves romains en temps de guerre, Bruxelles, Latomus, 1977.
1978.

Pouvoir politique et dépendance personnelle dans l'Antiquité romaine : genèse et rôle des relations de clientèle, Bruxelles, Latomus, 1979.

Rome, démocratie impossible ? Arles, Actes Sud, 1981.

Ouvrages d'anthropologie juridique

Les Inuit du Nouveau-Québec et la Convention de la Baie James, Association Inuksiutiit Katimajit et Centre d'Études nordiques, Université Laval, Québec,

Les Modes juridiques de solution des conflits chez les Inuit, « Études Inuit », volume 3, numéro hors série, Association Inuksiutiit Katimajit, Université Laval, Québec, 1979.

Les colonisations juridiques, Journal of Legal Pluralism, à paraître, 1988.

Introduction à l'anthropologie juridique (PUF, coll. « Que sais-je ? », à paraître, 1989).

Aux confins du droit, Paris, Odile Jacob, 1991.

L'Anthropologie juridique, Paris, PUF, Coll. « Que Sais-Je ? » 2^e édition 1995.

Roman

Les Lauriers de cendre, Arles, Actes Sud, 1984.

Soleils barbares, Arles, Actes Sud, 1987.

TABLE

Quatrième de couverture

<u>Chapitre I :</u>	L'enfance d'un noble
<u>Chapitre II :</u>	La colombe et l'olivier
<u>Chapitre III :</u>	Dans le sillage de Pythéas
<u>Chapitre IV :</u>	Les mains avides de la mort
<u>Chapitre V :</u>	Saturnales
<u>Chapitre VI :</u>	Le chemin de l'honneur
<u>Postface.</u>	<i>Pour un nouveau roman historique</i>

Orientation bibliographique

Quatrième de couverture

LE POINT DE VUE DE L'ÉDITEUR

Lorsque Lucius Livius voit le jour à Rome, sous la République, un avenir digne de la famille aristocratique dont il est issu s'ouvre devant lui. Sa jeunesse heureuse, son expédition vers l'Hyperborée, ses amours à Pompéi semblent confirmer les présages. Mais soudain la tragédie infléchit son destin...

Oui, *les Lauriers de cendre*, c'est la révélation des mœurs, des passions et de la violence d'une société qui nous paraît tour à tour étrange et familière. Historien et juriste, Norbert Rouland renouvelle le roman historique, qu'il fonde sur des faits rigoureusement confirmés par les documents. Et son livre est rédigé avec un réalisme si prenant qu'il semble avoir été écrit à l'époque où il se passe.

HUBERT NYSEN

DIFFUSION PUF
ISBN 2-903098-82-4

DÉP. LÉG. : AVRIL 1984

85 FF

[p. 6]

Aureliae carissimae

[p. 7]

CHAPITRE I

— L'ENFANCE D'UN NOBLE

C'est en effet au seuil de la jeunesse, au moment où le jugement est le plus faible, c'est alors que chacun se fixe à lui-même ce genre d'emploi de sa vie dont il s'est le plus épris [...] Le meilleur héritage que transmettent les parents à leurs enfants et qui l'emporte sur tout patrimoine, c'est la gloire de leur vertu et de leurs entreprises : la déshonorer doit être jugé comme un sacrilège et une tare.

(Cicéron, Les Devoirs, XXXII, 117 ; XXXIII, 121).

[Retour à la table](#)

Aulus scrutait le visage de sa femme. Les servantes bredouillaient les formules de conjuration. Terentia allait mourir. Le travail durait depuis trop longtemps, et la nuit pesait sur Rome. Terentia fixait en haletant une des taches brunes du plafond. Au milieu des vagues de douleur qui la submergeaient, elle se concentrait sur l'immobilité de ce point. Quand il disparaîtrait, la vie la quitterait. Un spasme la secoua. Elle sentit son ventre se déchirer. La force étrangère écartait son bassin, le poussait à se rompre. Ses traits se contractèrent dans l'attente de cet éclatement. Aulus détourna les yeux. Le visage convulsé de sa femme lui faisait horreur. Son regard se dirigea vers Lysios. [p. 8] L'homme appuyait sur le ventre de Terentia pour la soulager. Aulus avait acheté très cher cet esclave qui prétendait descendre d'Hippocrate.

Il lui lança avec colère :

– Écoute-moi bien, maudit Grec. Il paraît que tu es un des meilleurs accoucheurs d'Athènes. Si ma femme meurt, je ferai graver le nom d'Hippocrate au fer rouge sur ton front. Puis je t'enfermerai dans un sac rempli de vipères et je te jetterai au Tibre pour te punir de m'avoir privé de descendance !

Lysios se pétrifia. Sans rien ajouter, Aulus continuait à le regarder fixement. Le cri de Terentia s'enfonça entre eux. Arquée par la douleur, elle crispait ses mains blanches sur les montants du siège d'accouchement. La souffrance reflua, avant un nouvel assaut. Elle savait que rien ne l'arrêterait jusqu'à ce que tout fût fini. Lysios s'affairait de nouveau autour d'elle, mais elle ne le voyait pas. Le monde se réduisait à ces déchirements rouges qui traversaient son ventre. Et surtout la douleur. Cette terrible douleur qui fouaillait ses reins comme une flèche et nouait ses entrailles.

Aulus sortit de la pièce en proférant de nouvelles menaces contre Lysios. Il se dirigea vers l'atrium, faiblement éclairé par des torches résineuses. Des ombres dansaient sur le laraire, l'autel consacré aux génies protecteurs de la famille. Aulus s'assit sur le petit banc qui lui faisait face. En s'adossant au mur, il sentit l'humidité au travers de sa toge. Un frisson le parcourut. Il leva ses yeux rougis par la fatigue vers les statuette des pénates. Il ne reconnaissait plus leur sourire protecteur : à la lueur vacillante des torches, leurs lèvres formaient une moue dédaigneuse.

Pourquoi les dieux l'abandonnaient-ils ? Il avait scrupuleusement accompli les rites. Il se revit, trois jours auparavant, en train de gravir le Capitole pour y prier Jupiter Très Bon et Très Grand. Comme les gens du peuple, il avait attaché aux pieds de la statue [p. 9] du dieu une tablette de cire où étaient inscrites les prières d'usage : ainsi Jupiter n'oublierait-il pas sa visite. De retour chez lui, il s'était rendu dans la chambre de Terentia et avait tracé trois cercles en l'air, tenant dans sa main un morceau de fer pour conjurer le sort. Mais tout cela n'avait servi à rien. Tant de gens l'enviaient et désiraient son malheur ! Le mauvais œil était sur lui.

Il poussa un long soupir avant de se redresser, et ouvrit de nouveau les yeux. La torche fixée au laraire venait de s'éteindre : les pénates s'étaient évanouis dans l'obscurité. Une rafale de vent plus forte que les autres ouvrit la porte de l'atrium qui donnait sur la rue. Avant qu'Aulus ait eu le temps de se lever pour la refermer, il entendit le bruit sec d'un objet qui se brise. Instinctivement, il fit les cornes avec ses doigts : c'était un *oscillum* qui venait de tomber. Il avait suspendu la veille quelques-unes de ces figurines en terre cuite, dédiées à Saturne, aux branches de l'arbre sacré planté au seuil de sa maison pour attirer sur elle la protection du dieu. Le vent n'était pour rien dans la chute de l'objet : par ce signe, Saturne confirmait ses craintes.

Il rabattit sur sa tête un pan de sa toge et se sentit envahi par une immense fatigue. Jupiter le prit en pitié et fit descendre sur lui l'oubli du sommeil.

Lorsqu'il reprit conscience, tout était déjà fini. L'esclave venu le réveiller dut lui répéter trois fois qu'il était père d'un petit garçon. Quand il eut enfin compris, Aulus se leva d'un bond et fit irruption dans la pièce où reposait sa femme.

Étendue sur un lit, Terentia respirait doucement. Ses traits étaient creusés, mais apaisés. Sur la table traînaient encore quelques linges ensanglantés. Lysios,

l'air exténué, mais visiblement soulagé, rangeait ses instruments. Dans la pièce flottait une odeur étrange. [p. 10] Les effluves nés des humeurs mystérieuses des femmes et l'odeur de la transpiration se mêlaient aux senteurs des baumes aromatiques dont les esclaves achevaient d'enduire le ventre déchiré de Terentia. Une seule chose comptait pour elle : c'était fini. La douleur avait éclaté entre ses jambes au moment de l'expulsion et s'était évanouie d'un seul coup ¹.

Les aides de Lysios achevaient de laver le nourrisson. Il possédait déjà quelques cheveux, dont les petites mèches humides parsemaient son crâne violacé.

Lysios s'avança vers Aulus. Après avoir dit dans un latin hésitant que l'enfant était bien de sexe mâle, il le prit dans ses bras et le déposa aux pieds de son père. Si Aulus avait voulu le refuser, il lui aurait suffi de s'en détourner. Un esclave aurait alors pris le nourrisson pour l'exposer au temple de la Piété. Là, il l'aurait abandonné au pied de la colonne du lait : on y déposait les enfants qui étaient encore. L'enfant serait mort, aurait été recueilli par un couple sans descendants, ou emporté par quelqu'un qui en aurait fait son esclave.

Mais ce n'était pas le sort qui attendait le nouveau-né. Après avoir rajusté les plis de sa toge, Aulus se pencha et le prit dans ses bras en le montrant à ceux qui se tenaient dans la pièce. Par ce geste, il le reconnaissait pour sien et s'engageait à l'élever. Du bout de son doigt humecté de salive, en souriant il traça sur le front de l'enfant les signes rituels contre le mauvais sort. Le nourrisson s'agitait de plus en plus. Lysios craignait qu'il ne prît froid. Il fit signe à la plus ancienne des sages-femmes. Elle souleva délicatement le bébé, et l'emballota dans des bandes serrées, ne laissant libre que le bout des pieds. Puis elle le déposa dans le berceau, où il cessa rapidement de pleurer et s'assoupit. Avant de s'endormir elle aussi, Terentia murmura quelques mots que personne ne comprit. Aulus se sentit tout [p. 11] à coup harassé, et sortit de la chambre.

*

Quelques jours avaient passé, durant lesquels Aulus avait dû recevoir de nombreux solliciteurs. Depuis son récent succès aux élections, tout ce que Rome comptait de disputailleurs fourrés dans de mauvais procès affluait chez lui pour quémander son aide devant les tribunaux. Il écoutait avec lassitude tous ces captateurs d'héritage et débiteurs indécis, promettait son appui à ceux qui pourraient par la suite lui rendre quelques services, et éconduisait les autres avec quelques bonnes paroles. Il s'était résigné à perdre ainsi chaque jour de nombreuses heures. Pas seulement par intérêt : de tout temps, les gens de son rang avaient agi ainsi. Et Aulus Livius était avant tout un homme de tradition. Bien qu'il n'eût que trente-sept ans, il ressemblait en tous points aux anciens Romains.

¹ Sur les maladies de la femme et les problèmes médicaux posés à Rome par la grossesse et l'accouchement, cf. le livre récent de D. Gourevitch, *Le Mal d'être femme – La Femme et le médecin à Rome*, (Les Belles Lettres, 1984).

Caton le Censeur, le défenseur acharné des anciennes coutumes, était mort trois ans après la naissance d'Aulus, qui lui vouait un véritable culte. Il épousait toutes ses idées, au point que Terentia en se moquant l'appelait "le double de Caton". Son impertinence avait quelques excuses : au physique aussi, Aulus ressemblait à Caton. Une calvitie assez prononcée dégageait un front puissant, traversé de rides qui faisaient croire à un perpétuel effort de réflexion. Un nez très droit s'inscrivait dans un visage sec et énergique, qu'animaient des yeux bruns au regard perçant. Sa maigreur accentuait la hauteur inhabituelle de sa taille. Quand il paraissait en public, sur la tribune aux harangues ou devant les tribunaux, Aulus prenait soin d'adopter une démarche lente et raide, afin de souligner la solennité de ses propos. Économe de ses gestes, il jugeait qu'une phrase bien ciselée valait mieux que les contorsions auxquelles se livraient trop de candidats médiocres. En l'élisant à l'édilité, le peuple lui avait donné raison.

[p. 12]

Ce matin-là, dans sa bibliothèque, Aulus était en train de dicter à son esclave-secrétaire les arguments essentiels du discours qu'il devait prononcer aux prochaines ides devant les citoyens pour les remercier de leurs suffrages. Était-ce la fatigue de ces derniers jours ou la lenteur du scribe ? Il ne parvenait pas à formuler ses idées correctement. Aussi fut-il soulagé d'entendre la voix de Publius dans l'atrium. Il congédia l'esclave d'un geste sec, et sortit de la bibliothèque pour accueillir son ami. Avant qu'il ait eu le temps de le saluer, celui-ci lui lança sur un ton solennel que démentait son large sourire :

– Porte-toi bien, Livius, notre digne et vertueux édile !

Aulus ne put s'empêcher de sourire à son tour : Publius ne changerait jamais, avec sa manie de plaisanter à tout propos, même des choses les plus graves... Il lui rendit son salut, et ordonna à l'esclave-portier de le débarrasser de son manteau. Il regarda avec satisfaction les deux bandes pourpres qui se détachaient sur la toge tissée de la meilleure laine, tendue au-dessus de la ceinture par l'embonpoint de Publius. Elles étaient le signe de son appartenance au Sénat. Aulus hochla tête : il était bon que la distinction d'un homme se marquât dans ses habits.

Quand ils furent assis dans la bibliothèque, Aulus demanda à son ami quel bon génie l'amenait. D'un ton narquois, celui-ci lui répondit :

– À propos de bon génie, je suppose que ton fils est en bonne santé ? Tu n'as pas dû manquer de faire réciter toutes les prières d'usage !

– Toujours aussi mécréant ! rétorqua Aulus en riant.

Publius Claudius était beaucoup moins pieux que lui. Curieusement, il ne s'en était jamais irrité. Ils se connaissaient depuis longtemps. Dans la carrière politique, Publius n'avait jamais trahi le parti des gens d'ordre, des "meilleurs", comme tout le monde les [p. 13] appelait. Mais depuis qu'il avait été gouverneur en Asie, il jouait à l'esprit éclairé. En tout cas, ses idées larges et sa vaste culture –

un peu trop grecque au goût d'Aulus – ne l'empêchaient pas de voter et d'agir dans le bon sens. C'était l'essentiel. Aulus ajouta en souriant :

– Tu ne te trompes pas. Dans quelques jours, je réunirai mes amis pour fêter cette naissance. J'espère que tu seras des nôtres ?

– Bien volontiers. Je n'ai pas été le témoin de ton mariage pour rien !

– En attendant, tu dois avoir faim. Je vais te faire goûter un gâteau carthaginois dont Caton nous a transmis la recette.

Publius réprima une grimace. Les recettes du vieux Caton, avec ses brouets tout juste bons pour des paysans, ne l'enthousiasmaient guère. Il préférait les poissons de mer, ou la chair des paons et des faisans, qu'il avait découverte en Orient. Il ne put se retenir de taquiner Aulus.

– Pour un ennemi des Grecs, tu continues à manger à la spartiate, même si aujourd'hui c'est Carthage qui t'inspire. Quand tu viendras dans ma propriété de Campanie, je te ferai servir des poissons que ton Caton lui-même m'envierait. J'ai aménagé des viviers près de ma maison. Maintenant je mange toujours frais. Avant, avec ces fainéants d'esclaves, la moitié de la pêche pourrissait entre la mer et ma table.

Aulus sourit et s'effaça devant son ami. Ils entrèrent dans la petite pièce servant de salle à manger.

Aulus avait dû sacrifier à la mode : trois lits étaient dressés autour de la table. Il n'autorisait leur usage que pour le repas principal, pris au milieu de l'après-midi. Le reste du temps, les sièges devaient suffire. La vue exceptionnelle dont on jouissait sur la ville rendait leur inconfort plus supportable. La maison était bâtie sur le Palatin, à côté du Capitole. Elle dominait le Forum et la Voie Sacrée. Les soirs d'été, Aulus [p. 14] aimait sortir sur la terrasse et entendre monter vers lui les rumeurs de la cité. Publius était lui aussi sensible à ce spectacle. Sa maison était beaucoup plus luxueuse que celle d'Aulus mais, construite en retrait, elle n'offrait pas les mêmes avantages.

– Prends un peu de viande froide et dis-moi ce qui t'amène.

Le visage de Publius, jusque-là enjoué, devint grave. Il se concentra quelques instants avant de prendre la parole.

– Trop de gens, à Rome et dans toute l'Italie, révèrent encore la mémoire des misérables Gracques et méditent de rétablir leurs réformes.

Publius s'interrompit et passa son index le long de la bande de pourpre qui ornait sa toge. Chaque fois qu'il avait à prononcer le nom des Gracques devant son ami, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la gêne. Aulus avait beau les exécrer autant que lui, il restait un de leurs parents. À l'époque de son mariage, le parti des deux frères était encore puissant, et ne manquait pas d'appuis jusqu'au sein du Sénat. La Curie avait toujours compté dans ses rangs des individus

favorables aux idées nouvelles, et celles des Gracques séduisaient plus d'un sénateur. Par conviction – ou plus vraisemblablement par calcul – le père d'Aulus avait jugé bon de lui faire épouser Terentia, dont la gens était apparentée à celle de la mère des Gracques. La suite des événements avait montré le caractère funeste de ce choix. Les Gracques s'étaient mis en tête de déposséder les riches de leurs terres pour en faire cadeau à la plèbe, sans compter d'autres mesures aussi ruineuses que saugrenues, comme la distribution au peuple de nourriture à bas prix. Heureusement, Rome s'était débarrassée à temps des deux tribuns en les faisant liquider l'un après l'autre par de bons citoyens. C'est du moins ce que disaient ceux du parti d'Aulus et Publius.

[p. 15]

Embarrassé par le silence de son ami, Aulus demanda avec brusquerie :

– Qu'attend de moi le Sénat ?

Publius parla d'une voix lente. Si Aulus s'exprimait de façon coupante, avec des mots rapides, son ami préférait les longues phrases un peu lourdes, savamment construites, afin que la place de chaque terme corresponde exactement aux nuances subtiles de sa pensée.

– Le parti ¹ populaire n'est pas mort avec les Gracques. Il n'attend que la venue de nouveaux démagogues pour ramener la discorde dans la Cité. Il serait maladroit de l'attaquer de front. Dans le passé, nous avons toujours triomphé de l'agitation en reprenant d'une main ce que nous donnions de l'autre. Il faut continuer. Pour commencer, nous devons adopter des mesures qui videront la réforme agraire de son contenu. Dans quelques années, nous l'abrogerons officiellement. Il y a aussi la loi frumentaire, et c'est là que tu dois intervenir.

¹ Le mot "parti" est employé dans ce livre pour une plus grande commodité terminologique. Le lecteur doit cependant savoir qu'il serait anti-historique de voir dans les "partis politiques" romains l'équivalent de nos partis modernes. En réalité, la forme et l'organisation des mouvements politiques dépendent toujours des spécificités mentales et sociologiques des sociétés dont ils sont issus, et si la société romaine peut, sur certains points, se comparer aux sociétés modernes, il en est d'autres sur lesquels elle s'en écarte. Les "partis" romains sont beaucoup moins structurés que les nôtres ou, plus exactement, leur mode de structuration se caractérise avant tout par l'importance des relations personnelles (liens familiaux, rapports de clientèle, etc.) unissant leurs membres. On ne trouve pas non plus de "programmes" aussi définis et systématiques que ceux qui animent notre vie politique moderne, même si la division *optimates/populares* correspond effectivement à des options politiques fondamentales et divergentes. Une très abondante littérature scientifique existe sur ce thème. On pourra notamment lire : L. Ross Taylor, *La Politique et les partis à Rome au temps de César* (Maspero, 1977). Des remarques du même ordre peuvent être faites au sujet de la notion de "classe sociale", si habituelle de nos jours. Il y avait évidemment des classes sociales à Rome, mais les Romains étaient beaucoup plus familiers de la notion d'ordre (*ordo*), qui ne recoupe que partiellement celle de "classe sociale". Un ouvrage de ce type ne peut aborder ces importantes questions d'ordre théorique, mais le lecteur doit être au minimum averti de leur existence.

Publius s'interrompt et regarda son ami. Aulus écoutait avec attention. Le Sénat n'avait pas ménagé ses efforts pour assurer son succès aux élections. Amis, clients, argent des plus illustres citoyens avaient été mis à contribution. On attendait de lui qu'il s'en souvînt.

– En tant qu'édile, tu assures l'approvisionnement de Rome en blé. Tu devras t'arranger pour que les prix baissent, de telle sorte que les distributions paraissent inutiles. Nous enterrerons la loi sans que personne ne s'en aperçoive, et nous n'aurons plus à vider le Trésor pour entretenir la mauvaise graisse des plébéiens.

Aulus donna les assurances requises. Après quoi les deux amis passèrent un long moment à parler de la politique de la Cité en Afrique, qui se heurtait à de graves difficultés en cette six cent trente-huitième année¹. Rome s'efforçait toujours de se concilier les [p. 16] vaincus, tout en tirant d'eux le maximum. Elle leur laissait leurs dieux, qu'elle accueillait dans son Panthéon. Une stèle au dieu inconnu avait même été érigée sur une de ses collines. Les peuples soumis gardaient leur langue et leurs usages, mais devaient payer de lourds tributs, et reconnaître la souveraineté romaine. Pour mieux la garantir, Rome s'efforçait de démembrer les royaumes. Le roi de Numidie venait de mourir. Elle en avait profité pour morceler son territoire entre ses trois fils. L'un d'entre eux, qui portait le nom barbare de Jugurtha et dont le visage était affligé d'un gros nez et d'un menton en galoche, entendait bien régner seul. Il avait déjà tué l'un de ses frères, et pourchassait l'autre. Rome s'inquiétait, d'autant plus qu'à l'autre bout des terres conquises les barbares du Nord s'avançaient vers ses frontières.

Publius fit part à son ami des dernières informations à ces sujets, et prit congé de lui. Après l'avoir raccompagné jusqu'à sa litière qui l'attendait dans la rue, Aulus retourna dans la bibliothèque. Elle se trouvait à l'extrémité opposée du vestibule, à côté de la salle à manger. La pièce était petite mais bien aménagée. Quelques colonnes aux chapiteaux décorés encadraient des armoires encastrées dans les parois. Devant le mur principal trônait une statue de Minerve, la déesse du savoir. Drapée dans sa toge, tête casquée, elle tenait dans la main droite levée un rouleau de papyrus. Au milieu de la pièce, une table en bois, avec un encrier en terre cuite et une plume. Sur l'autre extrémité de la table, un stylet servait à Aulus lorsqu'il préférait utiliser les tablettes de cire. Les papyrus étaient rangés dans des cylindres de bois soigneusement classés à l'intérieur des armoires. Les annales de la famille emplissaient le rayonnage le plus important. C'était le récit des hauts faits des ancêtres, pieusement conservé depuis des générations. Après son mariage avec Terentia, Aulus avait fait [p. 17] copier par ses notaires les annales des Cornélii, les parents de son épouse. Lorsqu'il préparait ses discours, truffés

¹ Les Romains situaient en 753 av. J.C. la date de la création de leur cité, et comptaient les années à partir de celle-ci. Lorsque naît le fils d'Aulus, nous sommes donc en 115 av. J.C. (= 753-638).

d'anecdotes mettant en valeur ses ancêtres, il n'avait qu'à consulter ces archives pour trouver des exemples qui impressionnaient le peuple.

Mais Aulus n'était pas venu pour écrire. Il réfléchissait à la conversation qu'il venait d'avoir avec Publius, et pensait à son fils. Quand il aurait vingt ans, lui serait un vieil homme. Rome aurait-elle triomphé de ses démons, vaincu les barbares menaçants ? Dès son plus jeune âge, il faudrait apprendre à l'enfant qu'entre le bien et le mal, les limites sont nettes. Les exemples de ses ancêtres étaient là pour le prouver : ce n'est qu'en choisissant une fois pour toutes et son camp et ses idées qu'on arrive à vaincre. Et pour Aulus, il ne faisait aucun doute que les choix de son fils continueraient les siens.

*

Les esclaves avaient dû se lever plus tôt que d'habitude : tout devait être en ordre avant que n'arrivent les premiers invités. Après s'être assuré qu'ils n'avaient rien oublié, Aulus décida de faire quelques pas dans l'atrium pour tromper son attente. La veille au soir, la pluie était tombée abondamment. Il y avait vu un heureux présage, un signe de fécondité. Pour Terentia, ce n'était qu'un caprice du temps. Elle se souciait beaucoup moins que son époux des coutumes et de la religion. Aujourd'hui elle était heureuse parce que son enfant se portait bien, que le ciel était serein, qu'elle était belle et qu'elle le savait. Trop longtemps elle avait craint de devoir payer sa beauté au prix de la stérilité.

Aulus sourit en la voyant venir vers lui. Avec sa robe blanche, elle semblait descendue d'une des fresques ornant les murs de l'atrium.

– Je suis bien injuste envers les dieux, lui dit-elle en plaisantant. Il va falloir que je sois aussi pieuse [p. 18] que toi ! Il y a huit jours ils me donnaient un beau garçon, et ce matin tu sembles presque amoureux...

Aulus rit de bon cœur. Terentia ressemblait peu à la sévère matrone des temps anciens. Souvent il pestait contre son indépendance et sa fantaisie. Mais outre sa beauté, Terentia possédait une grande vivacité d'esprit et une vaste culture. Elle la devait aux liens que de longue date sa famille entretenait avec les représentants les plus éminents de la culture grecque. À ces qualités s'ajoutait l'assurance que lui donnaient sa naissance et son importante dot. Aulus laissa lentement descendre sa main du cou de Terentia jusqu'à son bras, en un geste de tendresse.

– On dit que Caton n'embrassait sa femme que sous le tonnerre des orages, afin de la rassurer... Mais j'avoue qu'aujourd'hui, en te voyant, j'ai envie d'oublier tous ces principes !

Aulus serra un peu plus fort le bras de Terentia, qui lui répondit d'un sourire.

Le visage lisse de Terentia ne portait plus trace des douleurs qu'elle avait subies la semaine d'avant. Sa coiffure en soulignait la régularité. Une raie tout unie séparait ses cheveux bruns, ornés d'une bande de pourpre et ramenés en chignon sur sa nuque. Son front volontaire dominait un nez aux narines fines et

des lèvres sensuelles, contrastant avec la sagesse de ses traits. L'éclat de son regard comptait beaucoup dans le charme qui en émanait. Fait rare chez les femmes romaines, Terentia possédait de grands yeux bleus dont la clarté ajoutait à celle qui rayonnait de sa personne.

La rumeur qui montait du vestibule dissipa la magie de cet instant. Terentia et Aulus se retournèrent vers les invités. Ils n'étaient pas nombreux : Aulus avait voulu garder à cette cérémonie familiale son intimité. Exceptionnellement, il avait fait dire par l'esclave-portier à ses clients qui, comme chaque matin, dans la rue attendaient leur obole, qu'il ne les [p. 19] recevrait pas aujourd'hui. Ils pourraient obtenir aux cuisines une ration de nourriture plus importante qu'à l'ordinaire. Coassant comme de petites grenouilles, ils n'avaient pas demandé leur reste, et Aulus avait au moins évité cette corvée quotidienne imposée par son rang. À peine avait-il accueilli les premiers de ses hôtes qu'il entendit la voix sonore de Publius :

– Que les dieux bénissent ce jour, et qu'ils bénissent aussi le vin de Falerne que tu vas nous offrir !

– Porte-toi bien, Publius, et ne crains rien : j'ai fait déboucher ma meilleure amphore. Si ces vauriens d'esclaves n'y ont pas trop puisé pour leur propre compte, nous en aurons plus qu'assez.

L'arrivée des amies de Terentia interrompit Aulus. Il ne les aimait guère. Elles se mêlaient de tout, et même de philosopher, donnant à tort et à travers leurs avis sur la conduite de la Cité. La mode ne datait pas d'hier. Caton lui-même avait dû prendre des lois pour rabaisser la superbe et le goût immodéré du luxe de ce genre de femmes. Peine perdue ! Elles étaient de plus en plus nombreuses dans la bonne société à se donner ainsi de l'importance, et le comble, c'est que Terentia elle-même animait leurs cercles. Comme ce n'était pas le moment de jouer les censeurs, Aulus fit bonne contenance. Puis il pria ses invités de s'avancer jusque dans la petite chambre où reposait l'enfant.

Le nourrisson dormait paisiblement. Il avait beaucoup crié les premiers jours. Il n'appréciait guère d'être serré dans les bandelettes comme une petite momie. Seuls ses pieds nus dépassaient du volant de tissu qui couvrait ses chevilles. Une coiffe était posée sur sa tête et retombait sur ses épaules.

Après avoir ordonné aux servantes de le démailloter, Aulus posa un gâteau d'épeautre sur l'autel de fortune dressé dans la chambre, et prononça quelques prières. Il souleva l'enfant dans ses bras, ayant soin de laisser son médius fibre, pour chasser le mauvais œil. Puis il prit la parole. Tous l'écoutaient avec attention.

[p. 20]

– Les coutumes de nos ancêtres nous interdisent de donner un prénom à nos fils avant leur seizième année, lorsqu'ils prennent la toge virile. Je m'y

conformerai donc. Cependant, les dieux me pardonneront de ne pas attendre si longtemps avant de vous révéler ce prénom, que j'ai choisi, éclairé par l'amour.

Terentia ne put s'empêcher de réprimer un mouvement de surprise : il était rare d'entendre Aulus parler d'amour. Celui-ci s'en aperçut, et lui sourit avant de reprendre la parole.

– J'ai d'abord pensé nommer notre fils Marcus, en souvenir de mon père. Mais, quand le temps sera venu, je l'appellerai Lucius, car c'est à la lumière de l'aube qu'il est venu au monde, et aussi parce que Terentia est la clarté de cette maison.

Même ce vieux sceptique de Publius était ému par le discours d'Aulus. Quant à Terentia, sa belle assurance l'avait quittée. Ses joues se teintèrent de rose. La coutume lui interdisait de répondre, mais elle regarda son mari avec tendresse.

Il fit semblant de tousser pour reprendre contenance, puis prit dans les mains d'une servante un médaillon en or. Sur sa face extérieure était gravé un œil, qui devait retourner le mauvais sort à celui qui l'avait jeté. Aulus ouvrit le médaillon et y glissa un morceau de corail. Le corail avait la réputation d'écarter d'un enfant et de sa maison toute mauvaise influence. Ceux qui étaient moins riches qu'Aulus se contentaient d'une petite bourse de cuir dans laquelle ils glissaient un morceau de fer, mais ces matières vulgaires n'étaient pas aussi efficaces.

Aulus accrocha l'amulette autour du cou de son fils et se retourna vers ses invités :

– Et maintenant, mes amis, laissons reposer notre petit Lucius et allons nous réjouir avec ce vin dont Publius nous parlait tout à l'heure !

Il était tard quand tous se séparèrent. Les torches étaient venues à manquer. Aulipor, l'esclave chargé [p. 21] d'y veiller, n'échappa à la punition qu'en raison de l'ébriété naissante d'Aulus.

Les fêtes passées, la vie avait repris son cours normal. La fortune souriait à Aulus. Mais ce matin, il se sentait un peu las. Les cérémonies marquant son entrée en charge, les discours à prononcer et les amis à remercier, tout cela l'avait considérablement absorbé. Et les soucis ne faisaient que commencer. Aulus et ses collègues devaient veiller à l'approvisionnement de la capitale. Ce n'était pas une mince affaire : avec ses centaines de milliers d'habitants ¹ Rome était surpeuplée.

Lorsqu'un siècle auparavant les légions de Scipion avaient écrasé Carthage, Caton avait bien essayé de mettre en garde ses concitoyens contre les griseries de la victoire et la tentation des conquêtes. Il leur avait répété sur tous les tons qu'il fallait arrêter les légions. Rome allait perdre son âme dans les palais des princes

¹ Il est très difficile de connaître le nombre des individus habitant la ville de Rome à cette époque. Un demi-siècle plus tard (vers 58-52 av. J.C.), on peut penser qu'il s'élevait à environ un demi-million d'individus (cf. P.A. Brunt, *Italian Manpower*, Oxford, Clarendon Press, 1971, 383).

orientaux. Les statues grecques arrachées à leurs temples et que les lourdes trirèmes débarquaient chaque jour à Ostie se vengeraient. Alexandre était mort jeune. Ce serait aussi le sort de Rome si on ne prenait garde à ses avertissements. Au début, on avait écouté Caton. Mais en face de lui, le clan des Scipion, tout auréolé de la victoire sur Hannibal, prêchait à contre-courant. Ses membres soutenaient qu'en accordant la victoire à Rome, les dieux avaient clairement manifesté qu'ils la destinaient à la conquête de l'univers. La cité devait lancer ses légions sur le monde pour lui apporter la paix et la civilisation. Les Scipion n'avaient pas eu de mal à trouver parmi leurs amis grecs de beaux parleurs comme Polybe pour brouiller les idées et enivrer les cœurs. Caton n'avait pas été écouté.

Après Carthage, la Macédoine, la Syrie, l'Attique et l'Asie étaient tombées aux mains de Rome. Elle y [p. 22] avait installé ses gouverneurs, ses garnisons et ses collecteurs d'impôts. Trois ans avant sa mort, Caton avait eu au moins la satisfaction de voir Carthage rasée¹. Pas une pierre n'était restée de cette cité de marchands qui avait osé défier Rome. L'argent avait afflué, au point que les citoyens romains avaient été exemptés du paiement de l'impôt direct. Les cités vaincues devaient à Rome de lourds tributs. Exsangues, elles tombaient aux mains des financiers romains. Ils leur consentaient des prêts à des taux d'intérêt tels qu'ils amassaient en peu de temps des fortunes considérables. Ils n'étaient pas les seuls à profiter de cette manne. Les politiciens y puisaient aussi. Quand les magistrats sortaient de charge, ils se faisaient nommer en province avant de briguer de nouveaux postes à Rome. Là ils se remplissaient les poches sans vergogne. Flatter le peuple coûtait cher. Vivre noblement aussi. Ceux qui étaient du rang d'Aulus et continuaient à mener une vie simple faisaient figure d'exceptions. S'enrichir devenait plus qu'une tentation, une nécessité. Et où faire de l'argent aussi rapidement que dans les territoires conquis ? À ceux-ci Rome arrachait également leurs hommes. À l'époque d'Aulus, on n'avait jamais vu autant d'esclaves. Une belle fille encore vierge, un adolescent aux traits fins ou un bon cuisinier atteignaient des prix élevés. Mais les autres étaient devenus si nombreux que même les petites gens pouvaient en acquérir. Quant aux riches, c'est par centaines qu'ils achetaient ces instruments doués de parole et les faisaient travailler sur leurs grands domaines. Les frais nécessaires à leur entretien étaient aussi minimes que leur remplacement aisé. Pourquoi aurait-on soigné un esclave malade ou épuisé alors qu'il revenait moins cher d'en acheter un autre ? demandait souvent Publius. Mais il y avait un revers à la médaille.

Lorsqu'Aulus méditait le soir sur sa terrasse, il contemplait souvent la ville. Les rues grouillantes de [p. 23] monde bordaient le bas du Palatin et confluaient vers le Forum. Son regard butait sur les immeubles de rapport où s'entassaient les plébéiens et, même tard dans la nuit, les rumeurs du charroi l'empêchaient souvent de s'assoupir. Voilà le prix de la conquête, pensait-il. Il semblait qu'en moins d'un

¹ En 146 av. J.C.

siècle tous les habitants de l'Italie fussent venus s'entasser à Rome. Ces insensés croyaient que la vie y était plus facile que dans leurs campagnes qu'ils avaient dû quitter.

Au fur et à mesure que se succédaient les conquêtes, les riches annexaient les territoires soumis à la cité. Ils le faisaient sans véritable titre, mais seuls des fous comme les Gracques proposaient périodiquement des réformes agraires, qui avortaient toujours. Les grands domaines s'étendaient, absorbant sur leurs lisières les petites exploitations que leurs propriétaires, trop longtemps retenus sous les enseignes des légions ou morts à la guerre, ne pouvaient plus entretenir. L'élevage s'était substitué aux céréales. Sur les vastes pacages, les troupeaux de bœufs poursuivaient leur marche lourde et inlassable, guidés par des bandes d'esclaves faméliques et presque nus qui mouraient au travail, vaincus par la pestilence des marécages et les coups des gardes-chiourmes, ou dans l'obscur étouffement de l'ergastule, la prison du domaine où on les enfermait pendant la nuit.

Aulus se souciait peu des esclaves. Mais il craignait qu'un jour des séditeux ne réussissent là où les Gracques avaient échoué : toujours prête à croire ceux qui lui promettaient les dépouilles des riches, la plèbe urbaine en viendrait peut-être à refuser d'obéir au Sénat et aux magistrats.

Pour chasser ces pensées, Aulus se dirigea vers la bibliothèque. Il venait d'acquérir l'histoire de Rome écrite par Polybe, un des rares Grecs à ne pas mépriser les Romains. Il prit un rouleau au hasard et commença à lire les caractères hellènes : en public il affectait [p. 24] de ne pas connaître la langue grecque, mais il la maniait parfaitement. Le texte ne retint son attention que quelques minutes. D'autres soucis, d'ordre privé, l'envahissaient. Il craignait un différend avec Terentia au sujet de l'éducation de leur fils. Aulus était prêt à des concessions. Il admettait sans peine que son épouse décidât de la marche de la maison. Mais il ne pouvait supporter son goût pour les idées nouvelles. Et puis il y avait sa dot : Aulus la gérât, mais Terentia en restait propriétaire. Il regrettait le temps où les dots étaient modestes. Au moins les femmes n'en tiraient-elles pas argument, comme aujourd'hui, pour prétendre s'affranchir de la tutelle maritale.

Il sursauta en entendant claquer la porte de la chambre de Terentia. Elle allait probablement partir pour rejoindre ses amies. Aulus résolut de régler sans plus attendre le problème qui le préoccupait. Il sortit de la bibliothèque et rejoignit sa femme avant qu'elle n'eût quitté l'atrium. Elle portait la longue *stola*, ce vêtement grec tombant jusqu'aux pieds et dont les manches venaient à mi-bras. Le bas de sa tunique s'ornait d'un dessin délicat rehaussé de fils d'or, et une ceinture de pourpre haut portée soulignait les lignes courbes et pleines de sa poitrine. Tout à son idée, Aulus ne remarqua rien de ces détails et commença abruptement.

– Je sais que, de nos jours, la mode est de s'en remettre à des servantes, à des nourrices grecques, et même de faire allaiter les enfants par d'autres que leurs mères. Mais... Terentia l'interrompt.

– Ne prends pas la peine de me réciter les discours de Caton. Tranquillise-toi : j'approuve ce que tu étais sur le point de me dire.

Aulus resta interloqué. Amusée par sa surprise, Terentia reprit :

– Nous avons l'habitude de marier nos filles lorsqu'elles sont à peine pubères. Elles deviennent [p. 25] mères avant d'avoir été jeunes, et c'est pourquoi elles délaissent leurs enfants.

Une ombre passa sur le visage de Terentia et elle demeura songeuse quelques instants avant d'ajouter :

– Moi, j'ai dû attendre si longtemps cette naissance... je ne sais si les dieux me permettront de donner le jour une nouvelle fois, et je ne suis plus une adolescente écervelée. J'ai l'intention de m'occuper personnellement de notre fils. Tout simplement parce que j'en ai envie.

D'un geste désinvolte et presque frondeur, elle fit mine de pivoter sur ses talons. Aulus la rattrapa et lui dit avec douceur :

– Quand Lucius aura sept ans, je commencerai à m'en occuper, comme le faisaient nos pères. Mais d'ici là, je te le confie.

Son visage devint soucieux. Il avait les yeux fixés sur une fresque de l'atrium qui représentait les travaux d'Hercule. Un soupir lui échappa, comme si des tâches aussi héroïques l'attendaient. Terentia s'aperçut de son trouble et passa le bras autour de sa taille.

– Qu'est-ce que tu as ? Encore un discours aux comices, ou un de tes clients qui est venu pleurer misère ?

Aulus la prit par la main et ils s'assirent sur un des bancs disposés dans les couloirs de l'atrium.

– Non, je pense à l'avenir... je vais être longtemps absent, et tant de choses reposeront sur toi...

Terentia baissa la tête. Dans un an, son mari quitterait ses fonctions d'édile. Si tout se passait bien, il entrerait au Sénat, puis briguerait la prêture. Après quoi, il serait envoyé comme pro-magistrat en province. Il avait bien l'intention de demander l'Asie. Il en méprisait les mœurs grecques, mais l'argent lui manquait pour financer ses campagnes électorales. L'Asie en regorgeait.

Terentia savait tout cela, et aussi qu'Aulus ne lui dirait jamais qu'elle allait lui manquer. Elle tourna la [p. 26] tête vers lui et l'embrassa. Ce matin-là, les amies de Terentia l'attendirent en vain.

*

Au cours des années qui précédèrent son départ, Aulus eut la satisfaction de voir capoter la réforme agraire, et les riches récupérer leurs terres. La loi frumentaire de Caius Gracchus subit le même sort : on ne l'abrogea pas, mais elle

fut mutilée par de tels amendements que le nombre des bénéficiaires en devint ridiculement faible. Se félicitant du vote d'une loi ôtant certains de ses pouvoirs à l'assemblée des Pères, Caïus avait osé dire : "Je viens d'un seul coup d'enterrer toute la puissance du Sénat !" ¹ – Eh bien, fit remarquer Aulus en riant, le Sénat est toujours vivant, alors que le Tibre a depuis longtemps entraîné vers la mer les os de Caïus.

Publius et lui se réjouissaient moins en évoquant la situation extérieure. Ils se voyaient souvent : comme prévu, Aulus était entré au Sénat. Maintenant, il appartenait vraiment à l'aristocratie. Vingt familles gouvernaient Rome. Il lui semblait qu'en accédant à l'illustre assemblée il s'était rapproché des dieux. Mais les dieux, eux, n'avaient pas sur les bras la guerre contre Jugurtha !

Aulus avait été obligé, pendant sa campagne électorale pour la prêture, de ravalier son mépris pour le Numide ; il avait prôné la négociation. Faire la guerre eût exigé plus de soldats, et on avait déjà assez de mal à en trouver. Les levées de recrues étaient encore plus impopulaires qu'auparavant. Les peuples italiens alliés de Rome envoyaient délégation sur délégation dans la capitale. Ils en avaient assez de payer des impôts et de voir leurs campagnes désertées par les paysans enrôlés dans les légions. Aulus éprouvait de grandes difficultés à calmer leurs émissaires, et avait dû promettre qu'il soutiendrait la cause de la paix. Mais dans les derniers mois de l'année, alors que la [p. 27] campagne pour les élections battait son plein, Jugurtha était entré dans Cirta, la capitale de la Numidie, où s'était réfugié Adherbal, le chef du parti pro-romain. Il l'avait tué, ainsi que tous les Romains qu'il avait trouvés dans la ville, en réservant les tortures les plus cruelles aux hommes d'affaires et aux collecteurs d'impôts. Du coup, Aulus s'était rangé du côté des partisans de la guerre. Mais comment la faire sans augmenter le nombre des soldats ?

Au même moment, des masses de barbares, les Cimbres et les Teutons, avaient quitté les rivages de la mer du Nord et de la Baltique, chassés, disait-on, par un gigantesque raz-de-marée. Ils déferlaient sur les Alpes de Styrie, bousculant sur leur passage les Celtes qui avaient jusque-là contenu les poussées des Germains. Ils avaient déjà taillé en pièces les légions dans les montagnes de Norique, et menaçaient la Gaule. Et, de la Gaule à l'Italie, le chemin n'était pas très long à parcourir.

La situation devenait grave. Pour une fois, Aulus et Publius n'étaient pas d'accord. Ce dernier soutenait qu'il fallait éviter de s'épuiser en menant la guerre sur deux fronts. Les Germains étaient parmi les plus sauvages des barbares. Chercher à discuter avec eux était peine perdue. En revanche, Jugurtha était rusé. On pouvait essayer de le prendre à son propre jeu. Il fallait le faire venir à Rome, lui proposer de négocier et tirer les choses en longueur pendant qu'on réglait leur compte aux Teutons. Beaucoup de sénateurs se rangeaient à son avis. Mais Aulus

¹ Appien, *La guerre civile*, I, 94-98.

ne pouvait supporter l'idée de voir à Rome le bourreau de Cirta. Le Sénat trancha en faveur du plan de Publius. Jugurtha vint à Rome. Il y trouva la Curie partagée, et en profita pour acheter les personnages les plus importants. On murmura même que Publius avait eu sa part de l'argent du Numide. Celui-ci alla trop vite en chemin. Sûr de ses appuis, il fit assassiner un de ses rivaux au trône, qui comptait beaucoup d'amis au Sénat. [p. 28] D'un seul coup l'illustre assemblée se ressaisit et le chassa, après que Jugurtha lui eut lancé : "Rome n'est qu'une ville à vendre, et condamnée à périr si elle trouve un acheteur".

Aulus respira. Ce serait la guerre, la guerre sans merci.

On était aux derniers mois de l'année et sa préture touchait à sa fin. Il se désolait de devoir quitter l'Italie à un moment aussi crucial. La loi l'y obligeait. Il prit ses dispositions pour préparer sa pro-préture en Asie.

À sa sortie de charge, il dut attendre quelques semaines avant de quitter les siens et sa cité. De décembre à mars, le temps était trop mauvais pour naviguer.

Aux ides de mars de la six cent quarante-deuxième année, accompagné de ses légats, le nouveau gouverneur de la province d'Asie Aulus Livius s'embarqua à Ostie pour la Sicile. De là il gagnerait la Grèce, puis l'Asie. Lorsque les quais d'Ostie commencèrent à s'éloigner, Aulus était à la poupe, regardant avec mélancolie les côtes italiennes. Malgré la brume naissante il pouvait voir quelques corbeaux glisser dans les airs au-dessus du rivage. Il sourit en constatant qu'ils volaient du bon côté.

Le monde se résuma d'abord pour Lucius au sein et au visage de Terentia. Il apprit vite à crier dans l'unique but d'attirer son attention et de l'entendre lui parler. Plus tard, il commença à former des mots. D'abord "Mamma" et "Tata" ¹, puis d'autres, de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'il éprouvait le besoin de nommer les choses et les êtres qui entraient peu à peu dans sa vie.

Il découvrit aussi la peur. Un des tout premiers mots qu'il associa à des sentiments de frayeur fut celui de Larves. Même Terentia les craignait. Chaque [p. 29] mois de mai, les âmes des morts revenaient sous la forme des Larves hanter et tourmenter les vivants. C'est pourquoi les gens du peuple citaient souvent le proverbe : "Il n'y a que les mauvaises femmes qui se marient en mai" ². Ceux qui avaient vu les Larves les décrivaient comme des spectres pâles à la face grimaçante. Les imprudents qui négligeaient d'accomplir certains rites pour les écarter se voyaient frappés d'épilepsie. On murmurait même que les Larves entraînaient les impies avec elles dans le tombeau.

Une nuit, Lucius avait été réveillé par des bruits de pas inhabituels. Il était sorti dans le couloir. De peur de se faire réprimander, il s'était caché en voyant

¹ Maman et Papa.

² Les paysans français ont longtemps répugné à se marier en mai, sous prétexte que c'était le mois de la Vierge. L'interdit vient peut-être de plus loin...

Aulus marcher à pas lents, suivi par Terentia. Aulus était pieds nus. Il s'arrêta au milieu de l'atrium. D'un geste rapide il rapprocha ses mains en enfonçant le pouce droit au milieu des doigts serrés de sa main gauche. Puis il se lava les mains. Il prit ensuite des fèves noires, les mâcha et les cracha derrière lui en prononçant ces mots étranges : "je jette ces fèves et par elles je me rachète, moi et les miens". Neuf fois de suite, il répéta ces gestes et ces paroles. Après s'être de nouveau lavé les mains, il fit tinter une clochette de bronze, et répéta encore neuf fois : "Mânes de mes pères, sortez". Lucius ne comprenait rien à ce qui se passait, mais il attendit que ses parents aient regagné leurs chambres avant de sortir de sa cachette.

Une fois recouché, il ne s'endormit pas : il tremblait de peur. Le lendemain matin il raconta à sa mère ce qu'il avait vu. À sa grande surprise, Terentia ne le gronda pas mais parut consternée qu'il eût assisté à la scène. Elle finit cependant par lui expliquer que les Larves étaient rentrées dans la maison comme elles en avaient le droit trois jours par an. On devait éviter de regarder leurs terrifiants visages, et il fallait leur offrir des fèves, dont elles raffolaient, pour hâter leur départ. Lucius avait de plus en plus peur au fur et à mesure que sa mère parlait. Elle s'efforça de le [p. 30] rassurer. Les Larves étaient parties, bien parties pour toute une année. D'ailleurs le lendemain Aulus était allé sur les tombes des ancêtres, et y avait encore jeté quelques fèves. Il n'y avait plus rien à redouter. Lucius n'en était qu'à demi convaincu. Il promit à sa mère de rester désormais au plus profond de son lit quoi qu'il entende dans les couloirs. Il n'avait aucune envie de se retrouver nez à nez avec les Larves !

Heureusement, Terentia lui racontait des histoires beaucoup plus belles. Il apprit qu'il y avait sur la lune un puits, où l'on voyait et entendait tout ce qui se passait sur la terre, qu'il existait un énorme poisson long de quinze cents stades¹ à l'intérieur duquel vivaient des peuplades entières. Mais rien n'était aussi beau que le conte d'Amour et de Psyché.

Un jour où un calme inhabituel régnait dans la maison, Terentia l'avait emmené devant les fresques de l'atrium. Lucius en trouvait les couleurs très belles, mais certains personnages étaient bien étranges, avec leurs têtes d'hommes reposant sur des corps d'animaux. Il ne put s'empêcher de demander si c'étaient les fameuses Larves. Terentia rit gaiement puis, après s'être assise sur un petit banc, prit Lucius sur ses genoux et lui dit de regarder la scène peinte sur le mur.

Sur un fond d'ors et de rouges se détachait une jeune fille drapée dans une toge blanche immaculée. Elle portait une couronne de myrte dans ses cheveux bruns sagement coiffés, et regardait un être si beau qu'il ne pouvait être qu'un dieu. Il était torse nu, revêtu seulement d'une courte tunique. Son corps musclé et lisse était parfait. Le sourire des immortels ornait ses lèvres rouges qui éclairaient un visage jeune et sensuel, allongé par une longue chevelure dont les boucles

¹ 1 stade = 200 m.

tombaient sur les épaules. Il tenait dans sa main gauche une lyre qui reposait sur sa jambe, et s'apprêtait à en jouer avec la main restée libre.

[p. 31]

Terentia expliqua à Lucius que son nom était Cupidon et celui de la jeune fille Psyché. Et elle commença à lui raconter leur histoire.

– Un roi et une reine avaient trois filles, toutes très belles, surtout la cadette. Elle s'appelait Psyché. Elle était si belle et si pure que Vénus elle-même en devint jalouse et résolut de se venger. Les deux aînées furent mariées à des rois. Les parents de Psyché allèrent consulter l'oracle d'Apollon pour savoir s'ils pouvaient en espérer autant pour elle. La réponse du dieu fut terrifiante : "Exposez votre jeune fille parée comme pour un lit nuptial, sur une roche escarpée ; n'espérez point pour elle un époux du sang des mortels, mais un monstre de la race des vipères, cruel, affreux, la terreur de Jupiter et l'effroi du Styx."¹ La mort dans l'âme, les parents de Psyché s'exécutent. Ils abandonnent Psyché dans un endroit sinistre, où rôde souvent un terrible dragon. Psyché pleure à la pensée du sort qui l'attend. Mais bientôt un léger zéphyr se lève et l'emporte doucement dans les airs. Il la dépose au milieu d'un magnifique palais. Toutes les salles resplendissent d'or. Des êtres invisibles la servent, attentifs à ses moindres désirs. Le soir, émerveillée, elle se couche et s'endort dans une chambre plus belle encore. Tout à coup, un corps léger se glisse à côté d'elle. Elle entend une voix mélodieuse, et frémit d'amour pour cet être mystérieux. Elle passe avec lui une nuit merveilleuse, telle qu'aucun humain n'en a jamais connue. Avant de s'en aller, il lui dit qu'il doit demeurer invisible dans la nuit, et la conjure de ne jamais chercher à le voir. Chaque soir, l'enchantement recommence. À force de prières, Psyché obtient de lui la permission de rencontrer ses sœurs, qui arrivent bientôt au palais sur les ailes du vent. À la vue de tant de splendeur, elles deviennent jalouses de Psyché et lui font promettre de chercher à savoir qui est son mystérieux amant. La nuit suivante, Psyché profite de son sommeil, allume une lampe, et découvre [p. 32] les traits d'un jeune homme d'une beauté qui n'appartient qu'au monde des dieux. Elle est si émue que sa main tremble, et une goutte d'huile brûlante tombe sur l'épaule de Cupidon. Car son amant n'est autre que le dieu de l'Amour. Celui-ci se réveille et s'envole aussitôt, tandis que le mystérieux palais disparaît comme par enchantement.

Psyché comprend qu'elle vient de perdre celui qu'elle aime. Elle veut se tuer, et se jette dans la mer. Cupidon l'aime toujours : il ordonne aux vagues de la porter saine et sauve au rivage. Cependant Vénus, la mère de Cupidon, lui impose une nouvelle série d'épreuves. Psyché en triomphe. Cupidon implore alors Jupiter de mettre un terme aux malheurs de celle qu'il aime. Le père des dieux se laisse fléchir et ordonne à Mercure d'aller chercher Psyché et de l'emmener chez les

¹ Le Styx est le fleuve des enfers.

dieux, dans l'Olympe. Là, au cours d'une fête merveilleuse, Cupidon et Psyché se marient, et bientôt naît de leur union un magnifique garçon ¹.

Terentia s'était arrêtée de conter. Elle regardait Cupidon d'un air rêveur. Lucius la tira par la manche pour qu'elle continue à parler, Elle secoua la tête et dit :

– L'histoire se termine là. Psyché et Cupidon continuent à s'aimer, et vivent parmi les dieux. La mort ne peut plus les atteindre. Leur amour a été plus fort que le malheur.

Lucius ne comprenait pas ce que voulait dire sa mère : la mort, le malheur, que pouvaient donc signifier ces mots ? Mais l'histoire le ravissait. Pourquoi était-elle si courte ? Sans lui répondre, Terentia se leva, et lui dit d'aller jouer aux noix. Il fit semblant de lui obéir mais revint dans l'atrium dès que sa mère en fut sortie. Il se planta devant la fresque, et y demeura un long moment à contempler Psyché : avec une sorte d'admiration inquiète, il s'aperçut qu'elle était presque aussi belle que Terentia.

[p. 33] Psyché et Cupidon n'étaient pas les seuls à demeurer dans l'atrium : malheureusement pour Lucius, il y avait aussi les images. Il détestait ces masques de cire noirâtre représentant des visages humains. Leurs traits étaient sévères, plus encore que ceux du buste de Caton exposé en bonne place dans la grande pièce. À coup sûr, les Larves étaient cachées sous les images, prêtes à l'entraîner dans les profondeurs souterraines. Il prenait soin d'en passer le plus loin possible, et touchait chaque fois la précieuse amulette suspendue à son petit collier.

Petit à petit, Lucius avait exploré toutes les pièces de la maison. Surtout celles qui lui étaient interdites. Par exemple les chambres des esclaves, situées près de la porte d'entrée. Il avait été très déçu : étroites, sans fenêtres, avec des murs dépourvus de peinture et des paillasse en guise de lits, elles n'offraient pas plus d'intérêt que leurs occupants. Apparemment, les esclaves se rapprochaient des hommes : ils avaient un corps comme ses parents et savaient parler, même s'ils ne s'exprimaient pas de la même façon et si leurs habits étaient souvent sales et déchirés, Mais grâce aux explications de son père, Lucius avait compris que les esclaves, même s'ils n'en avaient pas les formes, étaient en réalité des animaux, exactement comme Custos, le chien du portier. Comme lui, ils obéissaient quand Aulus le leur commandait, et recevaient des coups s'ils n'allaient pas assez vite. Lucius en avait conclu qu'ils devaient être heureux de vivre à côté des hommes, et que les coups devaient leur faire moins mal qu'à ceux-ci. Sinon ils seraient repartis vivre avec les bêtes sauvages dans les pays inconnus d'où on les avait amenés.

¹ On trouve dans de très nombreux contes indo-germaniques des récits dont le canevas est identique à celui du mythe d'Amour et de Psyché, qu'Apulée nous rapporte dans ses *Métamorphoses*.

Les chambres d'Aulus et de Terentia se situaient à l'autre extrémité de l'atrium. Elles étaient richement meublées. Non seulement des lits avec des bois décorés de moulures et garnis de coussins, mais aussi des tables à trois pieds et des chaises à dossier courbe.

[p. 34] À côté des chambres de ses parents se trouvaient encore deux autres pièces. Lucius n'avait jamais pu entrer dans celle de gauche. Il savait seulement que son père y passait de longues heures, et qu'elle était remplie de rouleaux et de tablettes de cire, comme celles sur lesquelles Terentia lui apprenait à dessiner. Il supposait donc que son père aimait, lui aussi, dessiner, et qu'il s'enfermait là pour jouer.

La pièce de droite était la salle à manger et lorsque ses parents recevaient leurs invités, ils y passaient souvent plusieurs heures.

Au-delà, la maison s'ouvrait sur une grande terrasse bornée par un parapet trop haut pour que Lucius pût voir au-dessus. Quelquefois, son père l'avait pris dans ses bras et lui avait montré la ville qui s'étendait à leurs pieds : des maisons et bâtiments de toutes les formes, au pied desquels marchaient d'un pas pressé une foule de gens. Ce spectacle fascinait Lucius et l'effrayait. Aulus lui avait dit un jour, avant de le reposer à terre, que tout le pouvoir de la République était concentré dans la Ville. Lucius n'avait pas compris ces mots étranges. D'ailleurs, il avait souvent du mal à saisir le sens des propos de son père. Il apprit à mieux le connaître à son retour d'Asie.

À quarante-deux ans, Aulus était un homme plus que mûr. Il constatait avec satisfaction qu'il n'était revenu sur aucun des choix de sa jeunesse. Seuls les faibles changent d'avis, pensait-il, et la défaite est le prix des hésitations et de la lâcheté.

Pendant son séjour en Asie, Aulus avait profité de ses fonctions de gouverneur pour s'enrichir. Un an, c'était peu : il fallait aller vite. Il n'avait pas lésiné sur les moyens, fermant les yeux sur les trafics des hommes d'affaires et des collecteurs d'impôts. Le gâteau était assez gros pour que chacun en eût sa part. Les émissaires des cités étaient souvent venus le [p. 35] supplier de leur accorder des moratoires pour le paiement des tributs. Il répondait invariablement que Rome protégeait l'Asie et que, comme toute chose, la protection se payait. Bien que ses coffres se fussent remplis encore plus vite qu'il ne l'espérait, Aulus avait compté avec joie les dernières semaines qui le séparaient de son retour à Rome. Il avait hâte de revoir son fils, maintenant âgé de cinq ans. Et puis les nouvelles de la cité ne lui parvenaient qu'avec un long retard. Il se morfondait d'être réduit au rôle de spectateur éloigné et presque impuissant. Durant toute l'année, ce bâtard de Jugurtha avait continué à narguer les Romains. Le consul Q. Caecilius Metellus courait toujours après lui, sans jamais parvenir à le capturer, et les rares soldats démobilisés racontaient à leur retour à Rome des histoires effrayantes sur les atrocités auxquelles se livraient les deux armées. Les choses n'allaient pas mieux à

l'Est : les Germains étaient parvenus près de Lugdunum. Pour le moment c'était l'affaire des tribus gauloises. Mais si elles étaient écrasées, que se passerait-il ?

Lorsqu'Aulus avait vu au loin, comme une boursoufflure des flots, le premier rivage de l'Italie, il avait remercié les dieux de l'y avoir ramené sans encombre : de grandes tâches l'attendaient.

Après avoir retrouvé les siens, il envoya un messenger à Publius : il voulait le rencontrer sans tarder. L'entrevue eut lieu quelques jours après son retour, dans la grande salle du Sénat.

Les bancs étaient encore vides, car la séance ne devait commencer que dans une heure. Publius accueillit Aulus en le serrant dans ses bras, et se félicita de son retour. Après avoir échangé quelques propos sur l'Asie, les deux amis en vinrent aux problèmes les plus urgents.

Publius s'assit lourdement et parcourut la salle d'un coup d'œil circulaire. Les hauts murs de la Curie étaient toujours debout. C'était là que, depuis tant de [p. 36] siècles, se décidait le destin de Rome. Mais la puissance du Sénat durerait-elle aussi longtemps que les murs de brique qui l'abritaient ? Pour une fois, Publius n'avait pas le sourire. Il commença à parler d'une voix sourde. Il aurait fallu recruter beaucoup plus de soldats pour venir à bout de Jugurtha. Les démagogues du parti populaire profitaient de l'inquiétude du peuple pour le retourner contre ses dirigeants. Dans les tavernes, on disait que les sénateurs qui se pavanaient avec leurs colliers d'or et leurs toges barrées de pourpre tremblaient devant le Numide. Toujours prêts à s'allier contre les Pères dont ils jalousaient les privilèges, beaucoup de chevaliers se rapprochaient des *populares*¹. La voix de Publius s'enflait d'indignation. Il en voulait particulièrement aux chevaliers, ces hommes comblés de biens qui trahissaient l'ordre dont ils étaient originaires. Publius ne put s'empêcher de saisir le bras de son ami qui demeurait silencieux :

– Le pire d'entre eux, c'est Caius Marius. Maintenant qu'il sent le vent tourner, il vient d'abandonner ses patrons, les Metelli, et il entonne les couplets démocratiques.

Aulus secoua la tête, accablé.

– Dire que nous en avons fait un préteur ! Les ombres des Gracques, au fin fond du Tartare, doivent en remuer de plaisir !

Publius s'était repris. L'inquiétude, plus que la colère, se lisait sur son visage.

¹ Les *populares* sont les membres du "parti" populaire.

- Parviendrons-nous à rétablir l'ordre ?
- Seuls les dieux le savent, murmura Aulus.

Publius se tut mais pensa qu'il arrivait peut-être aux dieux eux-mêmes de s'interroger sur l'avenir.

[p. 37]

CHAPITRE II

— LA COLOMBE ET L'OLIVIER

Que rien de ce qui peut salir les oreilles et les yeux ne touche le seuil de la maison qu'un père habite. [...] Le plus grand respect est dû à l'enfant.

JUVÉNAL, *Satires*, XIV, 44 ; 47.

[Retour à la table](#)

Les dix années qui suivirent justifiaient les pires craintes du parti sénatorial. Lassé de l'impuissance du Sénat et galvanisé par les discours des chefs du parti populaire, le peuple élut consul, en 646, Caius Marius qui mit immédiatement tout en œuvre pour en finir avec Jugurtha. Afin de disposer des recrues nécessaires, Marius n'hésita pas à prendre une mesure révolutionnaire, et enrôla les pauvres dans les légions. Désormais, l'armée romaine ne serait plus composée seulement de propriétaires. Marius ne ménagea ni sa peine, ni celle de ses hommes. L'entraînement était harassant. Chacun devait porter sur son dos non seulement ses armes, mais tous ses bagages et les outils de terrassement nécessaires à la construction des ouvrages militaires. On appelait ces nouveaux soldats "les mules de Marius". Le général habitua les légions à combattre sur tous les terrains. La victoire était à ce prix. Elle vint, et très vite. En deux ans, la guerre d'Afrique fut achevée. Capturé, Jugurtha mourut de [p. 38] faim et de froid dans le Tullianum, la prison réservée aux ennemis de la cité romaine. Délivré du front africain, Marius jucha les invasions germaniques. Trois ans après la mort du Numide, il anéantit l'armée des Teutons près d'*Aquae Sextiae* ¹, et quelques mois plus tard écrasa à Verceil les Cimbres qui avaient envahi la plaine du Pô en passant par le Brenner.

¹ De nos jours Aix-en-Provence.

À part Aulus et ses amis, tout le monde à Rome ne jurait plus que par le nom de Marius. Bien que la loi l'interdît formellement, il fut réélu consul quatre ans de suite. Le parti populaire régnait en maître sur Rome. L'apocalypse prévue par Aulus ne s'était pas produite. Rome avait terrassé ses ennemis, et le régime républicain tenait bon, sans qu'apparemment Marius songeât à le détruire pour devenir le nouveau roi de Rome. Mais ce n'était plus la République du Sénat, et Aulus n'arrivait pas à s'en consoler.

*

Contraint à l'inaction, Aulus se laissait parfois envahir par d'étranges pensées. Il lui arrivait de rêver d'un monde géométriquement droit. Toutes les lignes en seraient rigides et dures, jusque dans les moindres détails. Plus de courbes, rien qui rappelât la sinuosité et le doute, l'inachevé ou l'incertain. Le tracé des voies serait aussi net et définitif que des colonnes de temple. Aucune colline ne viendrait interrompre la ligne de l'horizon, cachant derrière elle quelque danger ou, pire encore, l'inconnu. Toutes les maisons obéiraient au même plan, celles des puissants ne se distingueraient des plus modestes que par leur élévation. Point d'errance non plus dans une campagne domptée par la main et la raison de l'homme, cette mesure de toute chose : les lignes des champs se croiseraient à angle droit, répétant l'ordre à l'infini, avec la même régularité que le jour succède à la nuit. La diversité des choses, source de l'imprévu, serait enfin réduite à des principes essentiels et intangibles.

[p. 39]

Mais les hommes, cette masse changeante, aussi floue et capricieuse que les vagues de la mer animées d'incessants ondoiements, comment parvenir à les figer en épures, comment transformer en lac cet océan ? Le rêve d'Aulus se brisait sur cet obstacle, et il devait revenir à l'imparfaite réalité, vaguement inquiet de ces songes vertigineux.

Ils devinrent moins fréquents quand il résolut de profiter du temps dont il disposait pour prendre en main l'éducation de son fils qui avait eu sept ans au moment où Marius était élu consul.

Aulus entendait inculquer à Lucius un système rigide de valeurs morales et des réflexes sûrs qui le protégeraient contre les mauvaises influences jusqu'à la fin de son existence. Pour sa première leçon d'histoire et de politique, il avait résolu de lui expliquer ce qu'étaient ces fameuses images qui lui faisaient si peur. Il l'amena dans l'atrium, et le força à s'approcher des vieux masques de cire. Il se pencha vers l'enfant et lui dit d'une voix douce et ferme :

– Tu n'as pas à redouter les images : elles montrent à tous l'éclat de notre famille. Ce sont des figures qui représentent des personnages importants, ceux qui ont compté parmi nos parents. Quand ils meurent, on confectionne ces masques, afin de conserver intact leur souvenir. Lorsque la famille du défunt porte son

corps jusqu'au lieu où il doit être brûlé, un acteur le précède, la figure dissimulée derrière l'image du mort, et imite sa démarche et ses manières.

Aulus tendit le doigt vers les niches et ajouta :

– Regarde les lignes de peinture dessinées sur le mur qui unissent les images les unes aux autres. Elles indiquent les liens de parenté entre les ancêtres représentés.

Lucius ne disait rien, mais les explications de son père ne le rassuraient guère. Aulus s'en aperçut et reprit :

– Il n'y a là rien de triste ou d'effrayant. Les [p. 40] morts ne disparaissent pas. Ils sont simplement ailleurs, et demandent qu'on les honore. C'est pourquoi, les jours de fête, on dispose des lauriers sur leurs images. Quand tu seras plus grand, tu seras fier de montrer au peuple rassemblé sur le Forum les visages de tes ancêtres. La populace y est très sensible : notre gloire rejaillit sur les petites gens. Sois fier de nos images : peu de gens à Rome en ont.

Lucius avait écouté sagement. Il ne réalisait pas qu'un jour il lui faudrait à son tour descendre la Voie Sacrée en tenant devant son visage le masque de cire de son père.

Aulus allait poursuivre mais il se ravisa : c'était l'heure de la leçon d'Hésiode, un précepteur grec que Terentia l'avait convaincu d'acheter.

Hésiode était inconsolable : il n'arrêtait pas de pleurer sur son sort. Comme tant de Grecs, il avait été réduit en esclavage et vendu sur le Forum. Lucius n'aimait pas son air triste, ni ses leçons d'écriture et de calcul. Il faut dire que la façon de compter était particulièrement malcommode. Le calcul par les doigts consistait à exprimer par dix-huit figures de la main gauche les neuf unités et les neuf dizaines, la main droite se chargeant des dix-huit autres signes correspondant aux centaines et milliers. Pour les nombres supérieurs à dix mille, Lucius dut apprendre à toucher avec l'une des deux mains une partie déterminée de son corps. Hésiode était intraitable : l'enfant devait être rompu à ces exercices avant d'apprendre à se servir d'un abaque.

*

Lucius dut supporter Hésiode jusqu'à l'âge de douze ans. Lorsqu'Aulus le vendit pour acheter Diophane, l'enfant poussa des cris de joie. Il sentait en lui un brusque appétit de liberté : le monde clos dans lequel il vivait commençait à lui peser, malgré les jeux auxquels il se livrait avec les enfants de leur voisin, [p. 41] le sénateur, ami de son père. Son teint pâle était éclairé par quelques boutons disgracieux, qui avaient poussé brusquement. Terentia avait beau lui dire qu'ils passeraient avec l'âge, cette soudaine éruption le mettait mal à l'aise. Hormis ce désagréable détail, Lucius avait un visage fin et des attitudes réservées. Il s'efforçait de copier la démarche de son père, mais n'y parvenait qu'avec une difficulté dont il saisissait parfois le ridicule. Heureusement, quand il se regardait

dans le miroir de Terentia, il reconnaissait les traits d'Aulus. Seuls ses cheveux plantés drus ôtaient à son front l'ampleur que donnait la calvitie à celui d'Aulus. Ses yeux perçants attiraient immanquablement l'attention sur lui. Ce fut en tout cas le premier détail que remarqua Diophane, son nouveau précepteur.

Si Hésiode inspirait l'ennui et la tristesse, Diophane débordait de vie et d'intelligence. Au lieu de gémir sur son sort, il avait mis à profit les quelques années passées à Rome pour apprendre à connaître la ville et ses habitants. Comme elle admirait l'étendue de ses connaissances – l'esclave était issu d'une famille de notables – Terentia avait obtenu d'Aulus qu'il laissât à Diophane beaucoup de temps libre. Celui-ci en profita pour perfectionner son latin, assez rudimentaire : les Grecs n'avaient pas l'habitude d'apprendre cette langue. Diophane était un disciple d'Aristote. Il pensait que le véritable savoir n'est pas seulement théorique, et qu'il faut mettre les idées à l'épreuve de la réalité. Après avoir posé le dernier rouleau de papyrus, il descendait souvent au Forum. Là il parlait avec les boutiquiers, toujours au courant de tout, se frottait aux plébéiens, plaisantait avec les soldats démobilisés qui parfois lui donnaient des nouvelles de son pays. En réalité, Diophane était beaucoup plus qu'un esclave ordinaire, et il le savait.

En principe il devait pendant cinq ans enseigner la grammaire à Lucius. Mais il en vint peu à peu à toucher à tout : l'histoire, la géographie, la philosophie, [p. 42] les sciences. Aulus lui avait fixé certaines directives. – Pour l'histoire, n'oublie pas qu'elle doit servir trois buts. D'abord, montrer en tout la grandeur du peuple romain. Même les vôtres, comme Polybe, la reconnaissent. On trouve aussi dans l'histoire nombre de faits exceptionnels et merveilleux qu'il nous faut connaître pour pouvoir les citer dans nos discours. Enfin, par la lecture des meilleurs historiens, on apprend le style, qui n'est pas le fort de votre Polybe : il pense bien, mais écrit mal. Heureusement, il y en a d'autres, et je te prie de ne pas oublier ceux qui écrivent en latin. Quant à la philosophie, ouvre toutes grandes tes oreilles d'esclave. La mode veut qu'on s'y intéresse. Ce ne sont pourtant que des élucubrations, qui servent à prouver tout et son contraire. Apprends à mon fils les rudiments, mais pas davantage. Il lui suffira d'avoir quelques idées générales. Elles lui permettront de répondre quelque chose si par malheur les arguments viennent à lui manquer. Mais il est hors de question de le transformer en bavard ou en rêveur. J'y veillerai.

Diophane s'était incliné sans mot dire. Lui non plus ne goûtait guère les pures abstractions, et il s'intéressait aux faits autant qu'à la théorie. Aussi n'eut-il guère de mal à se conformer aux ordres de son maître.

*

Diophane n'eut jamais recours aux punitions corporelles. L'idée même lui répugnait. Contrairement à beaucoup de maîtres, il estimait que forcer un élève à apprendre par cœur était la pire des leçons. Ce genre de connaissance s'en allait rapidement. Il préférait citer des exemples concrets et dialoguer avec son élève.

Socrate et Platon, pour "accoucher les esprits", comme ils le disaient, n'agissaient pas autrement. Lucius posséda vite des bases très satisfaisantes en histoire. Diophane apprit alors au jeune homme à raisonner davantage en profondeur, à découvrir ce qui [p. 43 rend un régime politique bon ou mauvais, en prenant soin de montrer la supériorité de la République romaine. Aristote avait toujours enseigné de se défier des extrêmes, et Polybe célébré les mérites de la constitution romaine. Il n'y avait qu'à leur emboîter le pas. C'est par là que Diophane avait commencé ses leçons.

Il préférait réserver les premières heures du jour aux dialogues. Le matin, l'esprit n'est pas encore émoussé par les fatigues de la journée. Diophane consacrait l'après-midi aux leçons plus scolaires, où la mémoire avait la plus grande part. Il n'eut aucun mal à mettre Lucius en confiance. D'une certaine façon, le précepteur ressemblait à Aulus. Quoique de taille plus réduite, Diophane possédait un corps élancé et portait bien ses trente ans. Son visage était fin, moins dur que celui d'Aulus, et il y avait dans tous ses gestes une sorte de nonchalance retenue qui lui conférait une certaine noblesse. Son regard perçant et son élocution précise interdisaient d'ailleurs d'identifier son attitude à un quelconque relâchement. Et surtout, son esprit était prodigieusement agile. La force de ses raisonnements provenait moins de leur rigueur, comme ceux d'Aulus, que de leur habileté. Diophane savait épouser, pénétrer le point de vue adverse, et quand son interlocuteur croyait l'avoir gagné à sa cause, il se retournait prestement et lui réglait son compte en deux ou trois arguments décisifs. En tout cas, il convenait parfaitement à Lucius. L'enfant se surprenait parfois à le comparer à ses parents. Comme Terentia, Diophane savait plaisanter et se montrer original. À Aulus il empruntait la certitude de ses convictions. En outre, Lucius préférait les méthodes de Diophane à celles d'Hésiode et les discussions animées aux longs monologues débités sur un ton las et pompeux.

Quand Diophane parlait, tout semblait limpide et naturel. Ses leçons s'accordaient aux enseignements [p. 44 d'Aulus : Rome et ses dirigeants avaient toujours raison. Lucius en était aussi certain que de voir chaque matin le soleil se lever.

Mais il n'y avait pas que l'histoire et la politique la littérature comptait aussi, surtout les auteurs grecs. Lucius avait été très marqué dans sa petite enfance par les contes de Terentia. Il retrouvait dans la poésie et la comédie ce côté merveilleux, à la limite de l'irréel, dont il était si friand. Diophane avait commencé par lui faire traduire les pièces de Ménandre. Mais Lucius aimait plus que tout Homère et son *Odyssée*. Diophane la lui fit d'abord découvrir en latin, dans la traduction qu'en avait faite un siècle plus tôt Livius Andronicus. S'apercevant du ravissement de Lucius, il lui donna rapidement le texte grec. À travers l'*Odyssée*, Lucius apprit à aimer cette langue souple et nuancée. À côté des aventures d'Ulysse, la langue de bois de Naevius et de sa *Guerre punique*, rédigée en vers raides et monotones, n'existait pas. Et puis les aventures d'Ulysse étaient tellement merveilleuses ! Lucius n'avait jamais rien lu d'aussi beau.

"Ulysse pleurait. Il tenait dans ses bras la femme de son cœur, sa fidèle compagne ! [...] La vue de son époux lui semblait aussi douce : ses bras blancs ne pouvaient s'arracher à ce cou. L'Aurore aux doigts de rose les eût trouvés pleurant, sans l'idée qu'Athéna, la déesse aux yeux pers, eut d'allonger la nuit qui recouvrait le monde : elle retint l'Aurore, aux bords de l'Océan, près de son trône d'or, en lui faisant défense de mettre sous le joug pour éclairer les hommes ses rapides chevaux Lampos et Phaéton, les poulains de l'Aurore." ¹

Comment ne point rêver sur de tels vers ? Lucius ne s'en privait pas, et Diophane avait souvent du mal à l'en arracher pour le faire réfléchir aux subtilités de la métrique et de la syntaxe d'Homère. Mais Lucius n'apprit pas seulement dans Homère la poésie et la grammaire. Plus tard, pour expliquer sa passion [p. 45] des voyages, il dirait souvent qu'il la devait au poète aveugle. Les pérégrinations d'Ulysse, sa rencontre avec des êtres fabuleux et des royaumes inouïs, tout le fascinait. Malgré les prudentes dénégations de Diophane, il ne doutait pas qu'ils existaient quelque part.

Diophane s'inquiétait des tendances de Lucius à l'évasion. Il lui recommandait de les taire à Aulus : le sévère magistrat n'aurait pas apprécié cette tournure d'esprit. D'autant plus que, depuis quelque temps, Lucius entreprenait sans cesse son précepteur sur Pythéas. Il y a bien longtemps, Pythéas avait prétendu être parti de Massalia ² et avoir atteint des pays mystérieux où le soleil ne se couche plus, agrémentant son récit d'histoires plus saugrenues encore. Naturellement, personne ne l'avait cru, et Diophane n'accordait aucun crédit à ces fariboles vieilles de plus de deux siècles. Mais Lucius n'en démordait pas. Il épluchait les géographes grecs pour en savoir plus long sur le voyage de Pythéas. Il faut dire qu'il avait grandi et manifestait de plus en plus son indépendance. Il approchait maintenant de sa seizième année. Il était grand temps qu'il prît la toge virile.

*

Au fil des ans, la ressemblance physique entre Lucius et son père s'était confirmée. Grand et mince, Lucius paraissait plus que son âge. Bien que les joies et les malheurs de la vie n'eussent pas encore modelé son visage, ses traits le désignaient à tous comme un fils de l'aristocratie. Au-dessous d'un nez très droit, ses lèvres minces souriaient, éclairant un visage aux joues creuses. Terentia regrettait parfois que Lucius ne fût pas de plus forte carrure, et craignait qu'il ne conservât toujours cette apparence fragile, que n'avait jamais eue son père. Son regard, heureusement, la démentait. Lucius avait les yeux bleus de sa mère. Si leur couleur conférait aux traits de Terentia une pureté supplémentaire, elle donnait au regard de son [p. 46] fils un éclat métallique qui exprimait souvent la détermination, parfois la dureté. Mais comme Terentia, il aimait plaisanter, non sans ironie.

¹ Homère, *L'Odyssée*, XXIII, 230-250.

² Marseille, dans l'Antiquité.

En fait, Lucius était ambivalent. Selon les circonstances, son comportement et ses attitudes empruntaient à chacun de ses parents. La vie et les dieux décideraient de quel côté pencherait plus tard le fléau de la balance. Moins rugueux que son père, porté souvent à la rêverie et d'esprit curieux, il était capable de manifester une volonté allant jusqu'à l'entêtement. Il pouvait longtemps hésiter avant de prendre une décision, mais son choix fait, il s'y tenait sans faillir. En tout cas, sa vision du monde correspondait presque en tous points à celle de son père. Le bien et le mal étaient clairement déterminés. Il acceptait sans doute ni scrupule les valeurs de l'aristocratie, à laquelle il était fier d'appartenir. Après avoir pris la toge virile, il commencerait son apprentissage concret de la vie politique. Il attendait ce moment avec curiosité, et son attirance pour les voyages et les récits fabuleux ne faisait que croître.

Plusieurs fêtes s'annonçaient en ce début de 654. La prise de la toge virile avait lieu lors de la fête du dieu Liber, juste après les ides de mars. Mais un mois avant devait se dérouler la fête des Luperques. Lucius et ses parents ne l'auraient pas manquée pour un empire.

Aurelia, la fille de Publius, attendait elle aussi la célébration des Luperques avec impatience. On en profiterait pour fêter le retour de Campanie de Marcus, son turbulent frère.

Aurelia n'avait que quatorze ans. Mais chaque fois qu'elle rencontrait Lucius – leurs maisons étaient voisines – elle se surprenait à éprouver un curieux sentiment. Un malaise, mais aussi de l'attirance, qu'elle prenait pour de la curiosité et dissimulait soigneusement. On lui avait appris qu'une jeune Romaine devait avant tout montrer de la pudeur, cacher des [p. 47] sentiments dont l'expression n'eût pas été convenable. Aurelia témoignait pourtant d'un caractère serein. À l'âge où beaucoup de ses compagnes se montraient soudain exubérantes, rougissaient, pleuraient ou riaient pour un rien, Aurelia se distinguait par son calme. Elle n'était pas pour autant renfermée. Mais elle s'efforçait de ne parler que lorsque c'était utile, ou quand elle en avait vraiment envie. Ses traits étaient encore ceux d'une enfant, mais on lui donnait plus que son âge. Les formes de son corps expliquaient cette méprise. Très précoce, Aurelia était devenue pubère l'année d'avant. Quand elle passait les mains sur sa poitrine, ou qu'elle ajustait sa toge, elle était toujours surprise de constater le gonflement de ses seins. Dans l'ensemble, elle passait sans trouble notable cet âge difficile, sauf à se sentir, de temps à autre, envahie par une sorte de mélancolie, alors que rien ne lui manquait. Elle n'avait pas remarqué que ces moments de vague tristesse coïncidaient avec ceux où elle rencontrait Lucius. Lui n'éprouvait pas le même émoi. Non qu'Aurelia lui parût disgracieuse, mais il ne devinait pas, comme l'eût pressenti un homme plus âgé, que le visage de l'adolescente n'allait pas tarder lui aussi à se transformer. Déjà ses joues commençaient à perdre leur rondeur poupine, et le regard devenait plus pensif. Ses cheveux châtons, insensiblement, perdaient leurs reflets dorés. Et elle s'en réjouissait car seules les femmes de mauvaise vie portaient des cheveux blonds.

Ni Aurelia ni Lucius ne soupçonnaient les propos que leurs pères respectifs avaient échangés quelques mois auparavant, au sortir d'une séance du Sénat. Le Forum était alors envahi par des plébéiens qui vaquaient à leurs affaires. Les deux sénateurs étaient protégés par leurs clients. Ceux-ci les avaient attendus patiemment à la porte du Sénat, et leur faisaient maintenant cortège jusque chez eux. C'était là un usage banal. Aussi Aulus fut-il surpris quand, au milieu de la [p. 48] Voie Sacrée, avant d'aborder la rue en pente qui conduisait au Palatin, Publius leur ordonna de se disperser.

– Tu veux que nous marchions seuls, comme des gens du peuple ? En pleine Voie Sacrée ! Pour qui va-t-on nous prendre ?

– Justement, répondit Publius avec agacement, tout en pressant le pas. Il y a des moments où mieux vaut rester discret. Tu n'as pas entendu les discours des âmes damnées de Marius, ces canailles de Saturninus et de Glaucia ? Ils montent le peuple contre nous. Mieux vaut ne pas se faire remarquer.

Aulus ne répondit rien : même après toutes ces années, il ne pouvait se résoudre au déclin du Sénat.

Les deux hommes marchèrent quelques instants en silence. Ils étaient arrivés à mi-hauteur de la pente du Palatin, et les premiers temples de la colline sacrée apparaissaient à leurs yeux. Les lueurs ocre du soleil couchant soulignaient le rouge sombre des briques. Les passants étaient rares. Publius serra son manteau autour de sa poitrine. Il faisait bon pour un soir de novembre, mais avec l'obscurité la fraîcheur tombait vite. Sans prêter attention au silence de son ami, il reprit :

– De toute façon, ce n'est pas de politique que je voulais te parler.

– Pourquoi ne pas attendre ? Chez moi nous parlerions à l'aise...

– Dans une maison, il y a des esclaves, et cette engeance nous épie pour colporter ensuite nos moindres propos.

Les deux hommes étaient parvenus au sommet de la côte. La rue se séparait en deux voies. Un petit édifice s'élevait à la bifurcation. Publius s'assit au pied du *compitum* et fit signe à son ami de l'imiter. La chapelle était vouée aux dieux des carrefours. Jadis, les paysans ornaient les *compita* de jougs brisés, symboles du travail accompli. Maintenant que la ville [p. 49] s'était agrandie, ces lieux n'étaient plus fréquentés que par les citadins. Des gâteaux étaient déposés dans les niches du mur extérieur de la chapelle ¹. Sous les statuettes représentant les dieux, un inconnu avait accroché des poupées de laine. En les détaillant, Aulus pensa aux

¹ En évoquant les dieux romains des carrefours, comment ne pas penser aux statues de la Vierge, si fréquentes à la croisée des rues médiévales, ou aux croix et oratoires qui jalonnent encore nos chemins de campagne ?

mannequins d'osier que chaque année on jetait dans le Tibre afin d'en apaiser les crues.

Quand il reposa les yeux sur le visage de son ami, il fut surpris de son expression réjouie et un peu narquoise. Comme toujours, Publius commença par s'exprimer en longues phrases, énonçant des généralités qu'Aulus lui-même trouvait superflues.

– Le Sénat ne compte pas que des gens de notre parti. Il y en a qui sont favorables aux idées nouvelles, et c'est ainsi depuis les origines de la République. Les Gracques eux-mêmes y avaient des amis. Aujourd'hui où tout est menacé, il faut serrer les rangs, et accroître notre influence et celle des gens qui pensent comme nous. Publius s'interrompt et passa la main dans ses cheveux blancs. Il hocha la tête et reprit : Dans dix ans, si les dieux ne nous ont pas encore envoyés au royaume des morts, nous serons toi et moi trop vieux pour jouer un rôle dans la Cité. Dix ans, cela passe vite. À ce moment, ton fils sera bien engagé sur le chemin des honneurs. J'aurais souhaité pouvoir compter sur mon Marcus pour réaliser nos projets. Mais avec son caractère dissipé, il en sera bien incapable. Heureusement, j'ai Aurelia. Elle a été élevée comme doit l'être une future matrone, dans le respect du foyer et la retenue dans ses sentiments. Elle m'obéit en tout, et fera de même envers son époux. Aulus tressaillit, il comprenait où Publius voulait en venir, Celui-ci le remarqua et continua en souriant : Nos pères ont toujours arrangé les mariages de leurs enfants en tenant compte des nécessités politiques. Cela fait longtemps que j'y réfléchis : pour nous comme pour la République, nous devrions marier nos enfants.

Dans un de ces gestes dont il était avare, Aulus prit [p. 50] les mains de son vieil ami dans les siennes.

– Je ne pouvais rien espérer de mieux.

Il aurait voulu ajouter autre chose. Mais lui qui s'exprimait d'ordinaire avec une sèche assurance, ne réussit à proférer que quelques mots confus.

Publius ne put s'empêcher de rire. Il dégagea ses mains de celles de son ami, et passa affectueusement son bras autour de ses épaules.

– Je ne doutais pas de ton accord. Désormais, ton fils pourra compter sur moi dans sa carrière. Hôtes, clients, amis, relations, je mettrai tout en œuvre pour lui. Je suis sûr qu'Aurelia et lui s'entendront bien : ils sont du même milieu, ils ont été élevés comme il convient. Ce seront de justes noces. Ils ont d'ailleurs encore le temps d'apprendre à se connaître. Lucius doit débiter dans la politique. D'ici là, il pourra commencer à former Aurelia à son idée. C'est l'avantage de la coutume de nos pères, qui ont toujours fiancé leurs enfants très tôt.

Aulus approuva ce que disait son ami. Il aurait même célébré les louanges de Marius. C'était le plus beau jour qu'il eût connu depuis son retour d'Asie.

Le prêtre leva le couteau rougi de sang sur le visage du jeune homme. Celui-ci restait impassible. La lame approchait de son front. Le prêtre recula brusquement : le sang maculait la figure de l'adolescent, et dégoulinait le long de son nez. Le jeune homme se mit à rire, et les cris montèrent de la foule jusque-là silencieuse qui assistait à la scène. Le prêtre s'avança de nouveau, et essuya la marque sanglante avec un flocon de laine trempé dans du lait. La fête des Lupercales avait commencé.

Le jeune homme était indemne : le couteau n'avait fait qu'effleurer sa tête. Le sang qui le souillait était celui d'un bouc que les prêtres venaient d'immoler à l'entrée de la grotte du Lupercal, devant l'image [p. 51] de la louve qui avait allaité Romulus et Remus. Le prêtre reposa le couteau. Deux très jeunes filles, vêtues de blanc et portant les insignes sacerdotaux, sortirent de l'ombre de la grotte. C'étaient les Vestales. Elles déposèrent à côté du couteau un plat contenant une farine mêlée de sel, préparée avec les premiers épis cueillis l'été précédent, tandis qu'un chœur entonnait des hymnes au dieu Faunus, qui veillait à la fécondité des troupeaux et des champs.

Les Lupercales soulevaient toujours l'enthousiasme du peuple. Le Palatin était entouré de véritables troupeaux humains : les rites qui marquaient le début de la fête se déroulaient au pied de la colline où Romulus avait habité. Aulus et Publius étaient entourés par leur habituel cortège d'amis et de clients. Craignant néanmoins les mouvements de la foule, Publius tenait Aurelia contre lui.

Le moment de la course des Luperques était arrivé. Aurelia écarquilla les yeux. Elle venait pour la première fois à la fête. Tout à l'heure, elle avait cru que le prêtre allait réellement tuer le jeune homme. Celui-ci était justement en train d'enlever sa tunique, en même temps que d'autres adolescents groupés autour de lui. Ils furent bientôt entièrement nus. Dans la foule, plus d'un regard de femme brilla d'une étrange lueur. Les Luperques – c'était le nom du collège religieux des jeunes gens – ramassèrent les peaux encore chaudes des chèvres et des boucs sacrifiés, et les jetèrent sur leurs épaules, nullement gênés par le sang qui en coulait et se mêlait à la poussière. Les prêtres venaient de découper des lanières dans des peaux mises de côté. Ils les donnèrent aux Luperques, et les coiffèrent de couronnes identiques à celles dont étaient revêtues les statues du dieu Faunus.

Aurelia avait peur : les Luperques ressemblaient aux loups-garous dont on lui parlait quand elle était petite. La couronne feuillue tombait sur leurs sourcils, et le sang coulait en filets sur leurs épaules et [p. 52] sur leurs torsos. Des morceaux de chair étaient encore attachés aux lanières de peau que les Luperques tenaient dans leurs mains. Afin de s'échauffer pour la course, ils se balançaient sur leurs jambes, ce qui accentuait leur ressemblance avec des animaux. Aurelia crispa ses mains sur le bras de son père. Tout d'un coup les Luperques se mirent à courir. Un grand cri monta de la foule.

Les assistants des prêtres essayaient à grand peine de dégager le chemin devant les Luperques, mais l'excitation de la populace montait rapidement. Autour

d'Aulus et de Terentia, les hommes jetaient des jurons obscènes et entonnaient des chansons paillardes. Un plébéien vint sans raison faire un bras d'honneur sous le nez de Terentia. Elle se contenta de sourire : aux Lupercales, presque tout était permis, comme aux Saturnales, quand les esclaves reprenaient pour trois jours leur liberté. Aurelia fut bousculée par une femme qui venait juste d'enlever sa toge. Seul un pagne ceignait ses reins. Écartant de sa poitrine les mains des hommes qui l'entouraient, elle parvint à se frayer un passage jusqu'aux Luperques ; les premiers étaient déjà passés et se dirigeaient en courant vers le Marché aux bœufs. Elle offrit son dos et ses reins au Luperque le plus proche qui la flagella avec les lanières de peau. Sur tous les points du parcours, des scènes identiques se produisaient. De temps à autre, les Luperques s'arrêtaient et frappaient le sol de leurs lanières, avant de reprendre leur course. Bientôt la foule ensauvagée entra dans une véritable transe. Le sang dégoulinant des peaux de bêtes, le spectacle des femmes à demi nues flagellées par les adolescents, tout cela déchaînait le délire. On se serait cru revenu aux temps primitifs. Lucius lui-même sentait monter dans son ventre une étrange chaleur. Dans la foule, quelques couples ne prenaient pas la peine de se dissimuler pour s'étreindre. Les femmes qui s'étaient offertes aux Luperques se livraient aux embrassements avec [p. 53] frénésie et, sur leurs corps, les traces de l'amour se mêlaient à celles du sang des animaux sacrifiés. D'habitude si pudique, Aulus ne manifestait aucune gêne particulière. Il savait que ces débordements seraient sans lendemain. Mais Aurelia était terrorisée. Publius l'avait justement emmenée pour l'accoutumer à ce spectacle. Les Lupercales faisaient partie de Rome comme le Forum et le Palatin. Autour d'eux, la tension commençait à décroître et se propageait plus loin comme un incendie, car les Luperques continuaient à faire le tour de la ville.

Aulus et Publius résolurent de rentrer. Ils observeraient tout aussi bien le retour des Luperques depuis la terrasse d'Aulus. Publius profita du trajet pour expliquer à sa fille que l'origine de ces rites remontait au temps où les Romains n'avaient pour tous biens que leurs troupeaux et de maigres récoltes. Ils craignaient la férocité des loups et leur offraient des sacrifices pour les détourner du bétail : un peu de farine, quelques chèvres, et sans doute aussi des victimes humaines. C'est ce que rappelaient les premières scènes auxquelles ils venaient d'assister. Quant à la course des Luperques, on avait oublié sa signification. Certains disaient qu'elle commémorait la victoire de Romulus et Remus sur le roi d'Albe. Les jumeaux seraient venus en courant à la grotte de la Louve pour la remercier. D'autres pensaient qu'il s'agissait plutôt du souvenir d'une procession faite par les premiers Romains jusqu'à la même grotte pour supplier les dieux de rendre fécondes les femmes qu'ils venaient d'enlever aux Sabins. En tout cas, on croyait fermement que les Luperques pouvaient guérir les femmes stériles : en s'offrant à leurs coups, elles expiaient les fautes pour lesquelles les dieux les avaient punies.

Tout en parlant, le petit groupe était arrivé devant la maison d'Aulus. Aurelia était heureuse de finir la journée en compagnie de Lucius.

[p. 54]

Un mois passa. On n'était qu'au quatorzième jour avant les calendes d'avril mais le temps s'était radouci depuis que les citoyens en liesse avaient, comme chaque année, chassé le Vieux Mars hors de Rome ¹.

Aulus s'arrêta devant une des nombreuses vieilles femmes qui, ce jour-là, en l'honneur du dieu Liber, déambulaient dans les rues de la cité en vendant aux passants de petits gâteaux faits de farine mêlée de miel et d'huile.

– Ça fera trois sesterces, pour le dieu, dit la vieille avec un sourire qui découvrit ses mâchoires édentées.

Elle portait une couronne de lierre, et Aulus se dit que c'était bien le seul jour de l'année où ses cheveux gris devaient s'orner d'une parure. Il lui tendit les pièces.

– Merci, noble sénateur, dit-elle, car sous le manteau d'Aulus elle avait remarqué les bandes pourpres. Et que ce jour soit jour de fête !

– Tu ne crois pas si bien dire, ne put-il s'empêcher d'ajouter. Dans une heure, mon fils va prendre la toge virile.

– Qu'il se porte bien !

Comme le voulait la coutume, la vieille enleva un morceau du gâteau et le mit sur un petit autel qu'elle portait suspendu à l'épaule par une ceinture en cuir craquelé. Elle continua :

– Que Liber protège aussi ton fils et tous ceux qui, comme lui, vont dépouiller la prétexte !

Elle tourna les talons et s'éloigna en claudiquant, l'autel ballottant sur sa hanche maigre. Dans la rue, les gens disposaient tables et chaises sur le seuil de leur porte. Le jour des Liberalia, la tradition voulait qu'on mangeât dehors.

¹ Chaque année à cette époque, les habitants de la cité affublaient un homme de peaux de bêtes et le chassaient hors de Rome en le frappant à coups de baguettes. Son nom – Mamurius Veturius – était toujours le même. À la fin de la République, les Romains continuaient à exécuter ce rite, mais en avaient oublié la signification. Ils pensaient expulser le "Vieux Mars" (vieux se dit *vetus* en latin), c'est-à-dire en finir définitivement avec l'année écoulée. Or, comme le suggère J.N. Robert (*Les Plaisirs à Rome*, Les Belles Lettres, 1983, 75-76), l'explication de ces pratiques est tout autre, et peut nous être révélée par comparaison avec les données ethnographiques dont nous disposons sur de nombreuses sociétés africaines. D'après la légende, le roi Numa aurait reçu du ciel un bouclier sacré. Pour éviter qu'on ne le dérobat, il aurait fait fabriquer par un certain Mamurius Veturius onze boucliers identiques. Ce dernier est donc non pas Mars, mais un forgeron. Mais pourquoi fallait-il expulser chaque année hors de la cité ce forgeron symbolique ? Dans beaucoup de sociétés traditionnelles, le forgeron est un être à part, souvent redoutable : il est le maître du feu, avec lequel il courbe le métal, issu de la terre, et ces fonctions à la fois telluriennes et célestes le relient tout naturellement au monde dangereux des esprits. Chaque année connaissant des périodes de hantise de leur part, il convient de les écarter, en commençant par ceux qui leur sont liés.

Pour Lucius, cette journée marquerait une seconde naissance. Jusque-là, outre ses parents, c'était surtout Minerve, déesse de l'étude, souvent représentée avec un olivier comme attribut, qui avait présidé [p. 55] à sa vie. Aujourd'hui, il sortait officiellement de l'enfance et entraînait dans la Cité romaine.

La veille, avant de se coucher, il avait plié soigneusement le vêtement de son enfance, la toge prétexte bordée de rouge. Elle ressemblait à celle que portaient les magistrats : les enfants ne devaient pas être moins respectés que les plus hauts personnages de la République. Ce matin, il la portait pour la dernière fois.

Son père ouvrit la porte de la chambre, après l'avoir heurtée du pied¹ :

– Es-tu prêt ? Je me suis levé le premier pour sortir dans la rue m'assurer que tous mes clients étaient bien là. Ta mère est debout elle aussi depuis longtemps. Publius, sa femme et Aurelia, ainsi que de nombreux amis, t'attendent dans l'atrium.

Lucius lui répondit d'un air grave :

– Je suis prêt, Aulus².

Il s'efforçait de paraître le plus digne possible, et copiait son attitude sur celle de son père.

Il sortit de sa chambre et traversa l'atrium d'un pas lent et un peu raide. Terentia, dont l'âge avait commencé à flétrir le teint, mais dont le maintien gardait de la noblesse, éprouvait une fierté mêlée de tristesse. Aulus dit que nos enfants nous perpétuent, pensait-elle, mais nous, nous les perdons de toute façon. Comme aujourd'hui, quand ils deviennent des hommes, et ensuite lorsque notre temps vient à sa fin et qu'il nous faut partir pour le royaume des morts. Elle ne pouvait s'empêcher de songer aux Parques. Elle dit pour elle-même : je te supplie, Athropos, toi qui mets un terme à nos destinées, de ne point couper avant l'heure celle de mon Lucius. Si tu le peux, demande à Lachésis d'enrouler plus vite sur sa quenouille le fil de ma propre vie, pourvu que la vie de Lucius en soit augmentée d'autant.

Ses yeux s'embuèrent, une larme roula sur sa joue. Elle se reprit. Ce devait être un jour de joie. [p. 56] Pourtant elle n'arrivait pas à chasser la sourde angoisse qui l'étreignait, et ressemblait à celle qu'elle éprouvait avant les jours des Larves.

Lucius s'était arrêté devant l'autel domestique. Il se dépouilla de la toge prétexte, et prit respectueusement le vêtement qu'Aulus lui présenta. La toge virile était entièrement blanche. On l'appelait aussi la toge pure, ou la toge fibre, parce qu'elle était immaculée et marquait l'accès à la seule liberté qui existât vraiment, celle du citoyen. Avant de la draper autour de son corps, Lucius défit le collier auquel était accrochée la bulle d'or que son père lui avait donnée seize ans

¹ Dans l'Antiquité, c'est avec le pied que l'on frappait à la porte.

² Le fils de famille appelait son père par son prénom.

auparavant, et la déposa sur l'autel, en la dédiant aux Lares. Le moment était venu de sortir dans la cité. Lucius se dirigea vers le seuil. Il marchait en premier, Aulus le suivait. Son père le garderait sous son autorité jusqu'à sa mort mais, désormais, devrait le traiter en homme.

Une centaine de personnes les attendaient. De nombreux cris de joie s'élevèrent quand la porte s'ouvrit sur Lucius. Aussitôt, clients et amis se formèrent en cortège.

Lucius et son père prirent la tête et, lentement, se mirent à marcher. Le chemin passait devant quelques-unes des plus belles maisons de Rome. Certains aristocrates commençaient à prendre goût aux jardins. Sur le Palatin, la place manquait pour en aménager. Aussi, Scipion Émilien avait établi sa demeure au pied du Quirinal, près du Champ de Mars, et l'avait entourée d'un véritable parc. Elle était à peine achevée, et déjà tout Rome en parlait. Avant d'amorcer la descente vers la Voie Sacrée, Aulus jeta un bref coup d'œil sur le temple de la Grande Mère, érigé un siècle avant pour abriter l'idole venue d'Asie. Quel acte sacrilège de l'avoir installée sur cette colline sacrée entre toutes ! Heureusement, les temples de la Victoire et de Jupiter Stator rétablissaient l'équilibre.

[p. 57]

La petite troupe dominait le centre de Rome. Lucius s'arrêta quelques instants pour attendre les retardataires. Avant d'arriver à la Voie Sacrée, il fallait que l'ordre du cortège fût impeccable.

La Rome qui s'étendait à ses pieds n'était ni harmonieuse ni belle. Le site encaissé et tortueux ne se prêtait pas aux constructions de prestige. Trois siècles avant, l'invasion gauloise avait dévasté la cité. Les destructions avaient été telles qu'un moment on avait envisagé de reconstruire la ville ailleurs. Par pitié, le Sénat avait résolu de ne pas quitter le sol des ancêtres, mais les nouvelles maisons avaient été édifiées sans ordre ni plan. Il n'y avait que des quartiers irréguliers, des rues étroites et tortueuses, de hautes maisons dont les toits couverts de bardeaux accentuaient encore l'aspect triste et sombre. On comprenait ceux qui en avaient les moyens de s'être installés sur le Palatin ! Au début du siècle précédent, tout le monde, à la cour de Philippe de Macédoine, se moquait encore de l'aspect disgracieux de la cité romaine. Bien des temples n'étaient que de rudimentaires chapelles de tuf et de bois, revêtues de stuc et de terre cuite. Mais l'argent des conquêtes avait commencé à affluer. Lors de leurs campagnes de Grèce et d'Orient, les généraux romains avaient fait copier les plans des palais de leurs ennemis. Grâce aux esclaves, la main-d'œuvre était devenue peu coûteuse. Jusqu'alors le peuple de Rome n'avait connu que les vieux temples étrusques qui s'enfonçaient lourdement dans le sol de toute leur architecture trapue. Seules des peintures aux tons rutilants égayaient leurs murs affublés d'acrotères en terre cuite et d'inquiétants masques de Gorgone. Les yeux durent s'habituer au jaillissement des colonnes grecques : à la robustesse du dorique, semblable à celle d'un homme fait, succéda vite la féminité gracile des ordres ionique et corinthien. Les

architectes grecs dessinaient en cannelures les plis légers des robes de pierre et entrelaçaient [p. 58] les volutes des chapiteaux comme autant de bijoux ornant la chevelure des dieux. La brique crue et la pierre commençaient à remplacer le bois.

Cinq ans après la censure de Caton, le premier pont de pierre enjambait le Tibre. Trois décennies plus tard, le censeur C. Cassius Longinus construisait sur les pentes du Palatin un théâtre en pierre, presque aussitôt démoli sous la pression du parti conservateur. Si l'on permettait au peuple de disposer de bâtiments permanents de vaste superficie, où il pourrait se réunir à loisir, on créerait par là même les conditions de la sédition, disaient les conservateurs.

Malgré eux, Rome avait pris un visage nouveau. Un peu partout surgissaient portiques, jardins et sanctuaires. Mais après la crise des Gracques, le parti réactionnaire avait mis un terme à tous ces changements. Lorsque le consul Opimius, celui qui avait lancé ses tueurs contre Caius Gracchus, avait fait restaurer le temple de la Concorde pour fêter l'assassinat du tribun, il avait ordonné qu'on s'en tînt aux matériaux traditionnels : le tuf, le stuc, le bois et la terre cuite. Les architectes ne devaient plus copier l'art grec. D'ailleurs, mises à part les demeures du Palatin, seuls les monuments publics avaient profité de ces embellissements. Les maisons où vivait le peuple étaient restées aussi sordides qu'auparavant. L'habitat était même devenu pire ¹, car il avait fallu construire en hauteur pour entasser les bouseux. Le regard butait sur les *insulae*, immeubles de haute taille où grouillait la plèbe. Dans les quartiers les plus miséreux, ceux de Subure et du Vélabre, au nord et au sud du Forum, vivaient non seulement les pauvres, mais aussi les marginaux et les criminels. La prostitution y voisinait avec les trafics plus ou moins clandestins. On pouvait y manger pour moins cher qu'ailleurs : les marchandises et les vêtements dérobés sur les autres marchés de la ville étaient là revendus à bas prix. Le pire était plus loin, dans le quartier du Trasté-[p. 59] vère, sur la rive droite du Tibre. C'était le royaume des étrangers sans un sesterce en poche, des hors-la-loi en quête de mauvais coups. Durant la journée, cette engeance maudite des dieux et des hommes traversait le Tibre pour commettre ses rapines dans le centre de la ville. Ils regagnaient leurs bouges à la tombée du jour, quand ils ne couchaient pas dans les cimetières et les bois sacrés, où aucun citoyen ne se serait aventuré pendant la nuit. Heureusement, le Trastévère était à l'extérieur de la ville. Mais des nobles demeures du Palatin on apercevait fort bien Subure. Aulus et ceux de son rang n'en étaient pas gênés : les yeux des nobles, qui étaient offusqués chez eux par la moindre tache, supportaient allègrement au-dehors les ruelles sales et boueuses, la crasse des passants, la vue des immeubles aux murs écaillés et disjointes. Les *insulae* du mont Caelius étaient cependant très proches du Palatin.

¹ "Rome, placée dans un site de montagnes et de vallées, et comme suspendue dans les airs, avec ses maisons à plusieurs étages, percées de rues médiocres et très étroites" (Cicéron, *La Loi agraire*, II, 96).

En se retournant pour vérifier que le cortège était enfin reformé, Lucius posa les yeux quelques instants sur les ruines d'un de ces immeubles qui avait été l'un des plus hauts construits jusqu'à ce jour. Aulus et ses amis s'étaient plaints de ce voisinage incongru : bientôt les plébéiens pourraient voir jusqu'à l'intérieur de leurs maisons. Les augures eux-mêmes étaient venus à la rescousse : quand ils prenaient les auspices au Capitole, les derniers étages de l'immeuble les empêchaient de bien voir. On l'avait fait raser, et ses occupants étaient partis se reloger sur l'Aventin, de l'autre côté du Grand Cirque.

Le cortège s'ébranla et parvint au bas de la côte du Palatin. Il s'engagea sur la Voie Sacrée : elle longeait les lieux les plus saints de la cité. Depuis longtemps, seuls les piétons avaient le droit d'y circuler. Ne pouvaient y passer en char que les Vestales, les prêtresses des grands cultes et les personnages les plus illustres, qui en avaient reçu le privilège rarissime.

Lucius et son escorte longèrent d'abord un bâti-[p. 60] ment rectangulaire : la Maison des Vestales. En son centre, des colonnades encadraient une vaste cour intérieure bordée à l'étage par une galerie. Les chambres où vivaient les Vestales s'ouvraient sur cette cour. Les plus grandes familles souhaitaient que leurs filles y habitent un jour : la fonction de Vestale était la plus haute distinction à laquelle pût parvenir une femme. Dans la rue, les consuls eux-mêmes devaient leur céder le pas, et le condamné à mort qu'elles rencontraient par hasard sur leur chemin était gracié. Elles devaient entretenir le feu sacré dans le temple, et on exigeait d'elles la plus grande pureté. Les impies coupables d'avoir eu des relations sexuelles étaient emmurées vivantes. Le Grand Pontife habitait de l'autre côté de la rue, dans la Regia. Là, avec son collège de prêtres, il préparait la rédaction du calendrier en distinguant les jours fastes et néfastes et établissait les règles qu'il convenait de suivre pour offrir les sacrifices.

Le cortège laissa derrière lui la maison des Vestales et arriva devant le temple des Dioscures. Quatre siècles auparavant, les Étrusques et les peuples du Latium s'étaient ligüés contre la petite cité romaine. Pendant la bataille décisive, deux jeunes gens plus beaux qu'aucun mortel, et d'une taille extraordinaire, chevauchant, lance à l'arrêt, à la tête de la cavalerie romaine, avaient mis l'ennemi en fuite. Presque en même temps, deux adolescents tout semblables avaient mené boire sur le Forum, à la fontaine de Saturne, leurs chevaux ruisselants de sueur. Après avoir annoncé la victoire, ils avaient disparu comme par enchantement. C'étaient les Dioscures, les demi-dieux Castor et Pollux.

Lucius fit signe au cortège de s'arrêter. Il voulait se recueillir. Le souvenir de ces événements l'emplissait d'une telle émotion qu'il ne prêtait nulle attention au va-et-vient des badauds sous les colonnes du temple, envahi par les comptoirs des banquiers. Juste [p. 61] sous le porche trônait le bureau des poids et mesures, où les clients des orfèvres installés sur la Voie Sacrée venaient faire vérifier leurs achats. Les temples ne servaient pas qu'à célébrer le culte des dieux : le Sénat s'y réunissait parfois, et on y installait fréquemment des bureaux et des commerces.

Lucius reprit sa marche. La foule était maintenant plus dense, car le cortège était parvenu au Forum. Il n'était pas le seul à prendre la toge virile : on voyait çà et là des jeunes gens de son âge entourés de leurs parents qui accomplissaient les mêmes rites. Mais son cortège était le plus imposant. Derrière Aulus et lui marchaient Publius et quelques membres du Sénat, portant les images, revêtus des insignes de leur dignité et de leurs colliers d'or. Ensuite venaient des gens de moindre rang, dont on voyait pourtant, à la hauteur du regard et à la qualité des vêtements, qu'ils comptaient parmi les meilleurs citoyens. Même le gros de la troupe, formé de plébéiens, avait fière allure. Aulus avait pris soin la veille de faire distribuer à tout le monde des toges neuves.

Lucius ralentit le pas. Le cortège était parvenu au milieu de la place. C'était là que tous devaient le remarquer, que ses traits se graveraient dans leur mémoire, comme les masques de cire que tenaient Aulus et ses amis.

Le Forum était le centre de la vie politique. À l'extrémité de son côté droit se trouvait la Pierre Noire. On disait que Romulus reposait sous cette dalle de marbre.

Lucius longea à pas mesurés la basilique Sempronienne, construite par le père des Gracques. C'était un grand bâtiment à deux étages, aux multiples niches remplies de statues de personnages célèbres. La basilique de Caton, de quinze ans son aînée, occupait l'espace compris entre le Capitole et la Curie. La basilique Émilienne, enfin, dressée sur le côté nord du Forum, achevait de lui donner son air majestueux. [p. 62] L'intérieur de ces édifices se distribuait en grandes salles bordées de colonnades. On y rendait la justice, certaines réunions politiques s'y déroulaient. Flâneurs et curieux aimaient à les parcourir. Beaucoup s'accroupissaient au pied des colonnes et restaient là sans rien faire, ou jouaient aux dés.

Lucius était arrivé aux premières marches du temple de la Concorde. Il fit signe à son escorte de s'arrêter. De là, il dominait le Forum. Le temple portait ce nom parce qu'il symbolisait la communauté de destin entre tous les citoyens, qu'ils fussent riches ou misérables. À côté, mais un peu en retrait, se dressait le temple de Saturne, vénéré comme un des plus anciens sanctuaires de Rome. À l'intérieur on conservait l'antique statue du dieu, ointe d'huile et entourée de bandelettes de laine. Dans le puissant soubassement du temple, une salle abritait le Trésor Public.

Tous ceux qui dévisageaient Lucius et regardaient, les uns avec respect, les autres avec envie, l'apparat dont il était entouré, ne passaient pas sur le Forum pour aller dans les temples rendre leurs devoirs aux dieux, ou traiter d'importantes affaires dans les basiliques. Il y avait toujours eu peu de riches à Rome, et la véritable piété se perdait. Non, la marée humaine qui venait battre les édifices sacrés ne faisait que passer : les uns allaient aux nouvelles, les autres flânaient devant les boutiques. Dans la rue des Toscans ou celle de l'Argilète, qui

débouchaient sur le Forum, les prostituées hélaient le client en exhibant leurs seins et leurs jambes.

Mais à ce moment précis, sur les marches du temple de la Concorde, Lucius ne voyait rien de cela. Drapés dans leurs toges pourpres et blanches, les sénateurs de la plus grande cité du monde l'entouraient. Enivré par la gloire de l'instant, il ne voyait dans la foule qui passait à ses pieds que le peuple romain rassemblé pour l'honorer, et toutes les images de gloire, apprises dès l'aube de sa vie, se chevauchaient dans [p. 63] son esprit. Son enfance se terminait en cette minute même. Un des futurs maîtres de la République naissait.

Trop vite il fallut partir. Les prêtres l'attendaient dans le temple du Capitole. Le cortège longea le bas de la colline et emprunta un long escalier, creusé à même le roc, qui conduisait à une vaste esplanade, parsemée de petits monuments votifs. Parmi les arcs de triomphe, on remarquait celui de Scipion l'Africain, décoré de sept statues de bronze doré. Lucius se dirigea vers l'édifice principal, le temple de Jupiter Capitolin. Les colonnes étaient en marbre blanc du Pentélique, le toit couvert de tuiles de bronze doré. Les portes bardées de lames d'or s'ouvrirent devant Lucius. Il entra dans le temple et fut inscrit sur les listes du cens. Désormais, il était un homme.

*

Six convives repas, neuf convives fracas, disait le proverbe. Les poètes recommandaient quant à eux de ne pas inviter moins de trois personnes, pour égaler le nombre des Grâces, sans dépasser le chiffre de neuf, celui des Muses. De toute façon, ces comptes étaient largement dépassés : il y avait cet après-midi-là chez Aulus des dizaines d'invités. Il avait néanmoins veillé à ce qu'ils fussent en nombre impair. Sans quoi, celui qui finirait de manger le premier ne se marierait jamais, et malheur à qui se lèverait de table pendant le repas : il mourrait dans l'année.

Personne à vrai dire ne songeait à ces sombres présages. La salle à manger bruissait de conversations joyeuses, et le *nomenclator*¹ ne savait plus où donner de la tête. Il n'avait pas l'habitude des repas pris couché, et encore moins de recevoir tant de monde à la fois !

Tout en répondant avec une feinte modestie aux compliments de ses hôtes, Aulus le surveillait du coin de l'œil pour éviter les erreurs : les places à table devaient être distribuées suivant le rang des invités.

[p. 64]

– Tu nous reçois magnifiquement. Toi qui vantes toujours au Sénat les vertus de la frugalité, je ne te reconnais plus !

¹ Esclave chargé d'indiquer à son maître les noms des personnages à saluer (on s'en servait tout particulièrement lors des campagnes électorales).

Aulus se retourna. Il n'avait pas vu venir Postumius Albinus, l'un des deux consuls en exercice. Décontenancé, il bredouilla :

– Non, tu te trompes, mais ce jour est unique, et...

– Et tu as bien raison de le célébrer, coupa Albinus. Autant profiter de nos fêtes privées, puisque la vie publique est devenue si décevante !

Albinus avait de solides ambitions et une volonté sans scrupules qu'il cachait sous des apparences d'aménité. Plus encore que ses paroles aimables, son physique rondouillard endormait la méfiance de ses ennemis. Quand il dévoilait son jeu, c'était trop tard. L'équivoque personnage mettait Aulus mal à l'aise, mais tout portait à croire qu'il serait le prochain censeur. Albinus entendait bien continuer à diriger là où il le voulait, et à son rythme, l'ardeur d'Aulus et de ses amis. Le temps était venu de se débarrasser de Marius en douceur mais il ne fallait pas tout gâcher par un zèle intempestif. Le peuple flottait entre les partis, déçu par les populaires, méfiant envers l'aristocratie. Albinus voulait l'amener à soutenir à nouveau les gens de bien. Il fallait agir prudemment, pour ne pas effaroucher la foule versatile.

Quelques esclaves s'étaient approchés du consul. Ils lui tendirent un siège et délacèrent ses chaussures pour lui laver les pieds. Puis Albinus, comme les autres invités, leur remit sa ceinture et ses bagues : tout nœud évoquait l'idée d'un cercle fermé, symbole néfaste empêchant la communication entre le monde des vivants et celui des morts, censés participer eux aussi au festin. Aulus l'accompagna ensuite vers la place consulaire, du côté droit du lit, derrière la meilleure table. Le bois de la couche gémit sous le poids du consul. Un large sourire se dessina sur sa face rubiconde [p. 65] lorsqu'il s'aperçut que Terentia était allongée à côté de lui. Bien que l'âge eût commencé à creuser ses rides, elle surclassait encore en beauté nombre de femmes plus jeunes qu'elle. Terentia était moins sensible au physique d'Albinus, mais elle appréciait son caractère enjoué et aimable. Tout en répondant à ses compliments, elle jeta un coup d'œil sur le *nomendator* pour voir s'il avait fini de placer les invités. Verus, le publicain, était à plusieurs tables de distance, à côté de l'épouse de Publius. Il ne savait parler que d'argent et d'impôts à collecter dans les provinces, sujets qui ennuyaient profondément Terentia. Aulus n'avait pu négliger de l'inviter : la société de Verus était très puissante au Sénat. Les publicains ne siégeaient jamais à la Curie, mais ils y avaient leurs hommes. Verus était presque aussi puissant qu'un magistrat. En revanche, Terentia aimait beaucoup Torquatus, le jeune frère du financier, et l'avait fait placer tout près d'elle. Torquatus voyageait dans les provinces pour s'initier à la vie des affaires. Il n'avait que vingt-deux ans, l'âge auquel les jeunes gens éprouvent un goût un peu trouble pour les femmes plus âgées. Terentia aimait la lueur qui brillait dans les yeux de Torquatus lorsqu'elle lui parlait.

Aulus se coucha à son tour, et ordonna aux serviteurs d'apporter une libation. Le repas commençait ¹. Les esclaves disposèrent près de chaque invité une assiette contenant des huîtres crues, des moules, et une grive sur lit d'asperges. Albinus se mit à sucer bruyamment les coquillages. Il en jetait les valves d'un bleu ardoise à même le sol que les esclaves aspergeaient de verveine, réputée pour rendre les convives plus gais. Les détritiques commençaient à s'accumuler devant les tables. Personne ne se serait hasardé à les balayer. Dans leur séjour souterrain, les morts n'auraient pas apprécié qu'on les privât de nourriture. Certains nobles raffinés et moins pieux qu'Albinus tournaient l'antique interdit en pavant le sol de leurs salles à manger de mosaïques représentant des déchets. [p. 66] Ils pouvaient ainsi manger proprement en feignant de ne pas offenser les ancêtres. Toutefois, même ces esprits libres se gardaient de renverser une salière – présage de mort – ou de piquer la viande du bout du couteau : ils auraient blessé les défunts eux-mêmes.

Albinus fut le premier à venir à bout des hors-d'œuvre. Il était doté d'un solide appétit, qui résistait à tous les banquets auxquels il était convié. Un esclave s'approcha de lui avec une aiguière remplie d'eau parfumée. Après avoir lavé les mains du consul, il les essuya avec une serviette qu'il portait sur le bras. D'autres esclaves nettoyaient le bois de la table et apportèrent aux convives des assiettes de petits pains chauds et du vin mêlé de miel. Albinus déglutit bruyamment et se tourna vers Terentia :

– Grâce soient rendues à nos armées ! Sans nos légionnaires, nous mangerions encore des bouillies de pois chiches.

Comme elle l'approuvait, il se mit à parler avec grandiloquence, par habitude du Forum, mais plus encore pour briller aux yeux de sa voisine. Il rappela que le luxe des nations étrangères n'était entré dans la cité qu'avec l'armée d'Asie. Au retour de campagne, les généraux avaient fait connaître à leurs concitoyens les lits ornés de bronze, les tapis précieux, les guéridons et les buffets, et d'autres meubles encore qu'aucun Romain n'avait jamais vus, pas plus que les chanteuses, joueuses de harpe et autres conteurs qui parurent dès lors au cours des grands banquets. Les Romains avaient appris à aimer les plaisirs de la table : les cuisiniers, qui n'étaient pour leurs aïeux que les plus vils des esclaves, s'arrachaient depuis à prix d'or ².

Satisfait de son petit discours, Albinus entama la seconde série de plats : une poularde, un ragoût d'huîtres et de moules, des filets de sanglier cuits avec des fruits macérés dans du miel, le tout accompagné d'un pâté de volailles et de poulpes avec des becfigues.

¹ Les plats énumérés ci-après ont effectivement été servis lors d'un festin dont nous avons conservé le menu, qui se déroula vers les années soixante avant notre ère. Jules César y participait.

² Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIX, 6, 7-9.

[p. 67]

Aulus avait même sacrifié au goût du jour en faisant servir des vins parfumés à la rose et à la violette, sans oublier, les convives – de plus en plus nombreux – qui préféraient ceux assaisonnés au poivre. La vaisselle et le mobilier de la salle à manger rehaussaient la qualité des mets. Les lits étaient recouverts d'étoffes brodées de Babylone. On avait disposé près des invités de haut rang des petites tables en bois de citre, si coûteuses que leur prix dépassait celui de plusieurs colliers de pierres précieuses ¹. Tous les mets étaient servis dans de l'argenterie finement travaillée.

Aulus avait fait de son mieux, mais il refusait de se prêter aux extravagances de certains parvenus qui offraient à leurs convives une perle dissoute dans du vinaigre au motif, disaient-ils en riant, que c'était le moyen le plus sûr de dépenser le maximum d'argent dans le minimum de temps.

Les premiers rots commençaient à fuser autour des tables, signes bienvenus de satisfaction, et appréciés par le maître de maison. Conformément aux usages, certains invités avaient roulé en boule dans leurs serviettes les restes des plats qu'ils appréciaient le plus, pour les emporter chez eux. Mais plusieurs mets venaient encore : tétines et vulve de truie, tête de cochon, fricassée de poisson, canard bouilli et volailles rôties.

Lucius s'ennuyait. L'ambiance était joyeuse et amicale, mais elle n'avait rien de glorieux. Il aurait volontiers donné tout le repas pour revivre les quelques minutes éblouissantes du matin, au pied du temple de la Concorde. De toute façon – il tenait ce trait de son père – il était peu sensible aux plaisirs de la table, n'arrivant pas à comprendre qu'on pût manger autrement que par nécessité. Publius, comme d'habitude d'humeur joviale, s'employait à le divertir.

Aulus faisait son possible pour trouver des sujets de conversation intéressants à la fois Sempronia, [p. 68] l'épouse de Publius, et ce rabat-joie de Verus. Le financier accablait sa voisine de l'énumération des nouvelles taxes, de plus en plus ingénieuses, qu'il avait proposées au Sénat pour mieux tirer parti des provinces les plus riches. Lucius, qui rêvait surtout d'exploits politiques et militaires, n'appréciait guère plus que Sempronia ce genre de discours. Mais alors qu'il entamait courageusement son canard bouilli, il tendit l'oreille vers Terentia et Torquatus. Le jeune homme d'affaires parlait des pays lointains.

– Toi qui aimes tant la Grèce, disait-il à Terentia, tu serais déçue si tu y venais.

– Que racontes-tu ? Depuis près d'un siècle, les plus cultivés d'entre nous visitent ce pays fabuleux.

¹ Quelques années plus tard, Cicéron payait une table semblable le prix exorbitant de 500 000 sesterces. J. Andraeu (*Les Banquiers romains*, dans *L'Histoire*, 18, 1979, 16) évalue approximativement le sesterce à 3 F.F. 1979.

– Fabuleux, c'est bien le mot, insista Torquatus en avançant la main vers le plat de tétines. Ce que nous allons y chercher, c'est le passé, les légendes d'Homère, dont on nous dit que les héros se sont aimés, ont été emportés aux cieux, et autres fariboles.

– Qui te dit que ce sont des inventions ?

Torquatus prit un ton plus mesuré. Il craignait de blesser Terentia.

– Sans doute trouverait-on au fond de tout cela un brin de réalité. Mais les guides en rajoutent, pour plaire aux naïfs, alors que ce sont des ignorants. J'étais l'an dernier dans la région de Delphes. J'avais passé la semaine à éplucher les comptes du bureau de notre compagnie, et je ressentais le besoin de m'aérer un peu. Avec mes collègues, nous nous sommes rendus au temple. Là, impossible de se dépêtrer des guides. Il nous fallut avaler toutes les inscriptions dont les murs étaient décorés, comme si nous ne savions pas lire le grec ! Mais dès que nous posions une question qui sortait de l'ordinaire, nos guides étaient désarçonnés ¹.

– Crois-tu que nos guides du Forum soient plus savants ? demanda Terentia. Tu ne vas pas me dire qu'Athènes t'a déçu... ?

[p. 69] Le visage de Torquatus s'illumina.

– Athènes est restée incomparablement belle. Quel spectacle quand le soleil se lève sur l'Acropole, avec les temples peints de couleurs vives, rouges violents et bleus profonds ! Ces chefs-d'oeuvres vieux de plusieurs siècles semblent à peine sortis des mains des artistes qui les ont créés. On dirait que le temps est arrêté et je crois que la lumière y est pour quelque chose. Hélas, bientôt seuls les dieux continueront à habiter Athènes.

– Pardonne-moi, dit Lucius qui brûlait de se mêler à la conversation. J'ai lu ce que les vieux auteurs grecs disent de Corinthe. Il paraît qu'elle est encore plus belle qu'Athènes.

Torquatus se retourna. Agacé que Lucius vînt troubler son tête-à-tête avec Terentia, il lui répondit d'un ton sec :

– Cette Corinthe-là n'existe plus que dans tes livres. Nous avons tout détruit il y a cinquante ans, et emporté les œuvres d'art et les pièces de valeur. Il sourit de nouveau à Terentia. Il n'y a pas que Corinthe à inspirer de la tristesse, dit-il, quand on pense à ce que fut la Grèce. Beaucoup de villes autrefois splendides déclinent lentement et se vident de leurs habitants. Dans deux siècles, il n'en restera rien. Les marchés, les gymnases, les théâtres auront disparu sous la végétation. Seules émergeront encore, parmi les blés, les têtes de vieilles statues de marbre, et les

¹ L'anecdote est authentique, et rapportée par Plutarque dans son petit livre sur les oracles de la Pythie de Delphes.

moutons brouteront l'herbe sur les marches des palais désertés ¹. C'est ainsi. Tout passe, même les empires qui se disent éternels. Je crains que des étrangers ne parcourent un jour notre Forum en se demandant où pouvaient bien se trouver les temples dont parlent nos écrivains...

– Voilà de sombres prédictions ! fit Terentia. Si les Grecs sont tombés en décadence, ce n'est pas sans raisons. Interroge mon époux sur ce sujet, il est intarissable.

[p. 70]

Elle repoussa la fricassée de poisson. Les propos de Torquatus l'agaçaient.

– Toi qui reviens de Grèce, hasarda Lucius, as-tu entendu parler de Pythéas ?

– Pythéas... ? Torquatus se gratta le front et réfléchit. Ce nom ne me dit rien.

– Pythéas est un habitant de Massalia qui a prétendu, il y a deux siècles, avoir atteint le pays des Hyperboréens, dit Lucius désappointé.

– Ah, les Hyperboréens ! Je connais cette légende. Mais crois-moi, ce n'est qu'une fable.

– Dis-moi quand même ce que tu sais.

– Si tu veux, répondit Torquatus à regret, en tendant ses mains vers l'esclave porteur de l'aiguère.

Tout cela ne l'intéressait pas, mais c'était le jour de Lucius, et la belle Terentia était sa mère.

– J'en ai entendu parler à Delos, poursuivit-il, là où se tient le grand marché aux esclaves. Les Grecs pensent qu'Apollon est né sur cette île. Ils croient que leur dieu s'en va régulièrement de Delos pour passer quelque temps sur les rivages du Septentrion, et qu'il en revient dans les airs, sur un char tiré par des cygnes. Apollon aime ces lieux, car les hommes y sont presque aussi parfaits que des dieux. Ils vivent dans le bonheur, la paix et la sagesse au milieu d'une nature généreuse. Dans ces contrées lointaines, le printemps dure toute l'année, la lumière du jour règne sans interruption six mois d'affilée, car elle est tout près de l'endroit où le soleil se couche. Il paraît même qu'on y entend le mugissement des eaux lorsque son disque de feu entre dans les flots...

Lucius ouvrait des yeux émerveillés. L'air sceptique, Torquatus reprit :

– Naturellement, ce sont des légendes brodées par ces bavards de Grecs. Cependant, des hommes doivent vivre très au Nord : l'ambre nous en parvient. Je suis au courant de ce commerce et de son importance, car nos compagnies lèvent

¹ C'est la description de la Grèce que nous livrent Dion Chrysostome et Pausanias, qui écrivent au début du second siècle ap. J. C.

de lourdes taxes sur [p. 71] la circulation de cette pierre. Mais de là à accorder foi à tout le reste...

– Pourquoi le nier *a priori* ? s'entêta Lucius. Nous n'y sommes jamais allés.

Torquatus secoua la tête en signe de dénégation. Il s'apprêtait à répondre à Lucius, quand Aulus se leva. Des esclaves venaient d'apporter un énorme gâteau en pâte feuilletée qui trônait sur un plat supporté par trois faunes ithyphalliques dont le membre disproportionné s'élevait orgueilleusement. Le bruit des dernières conversations retomba. Aulus prit un couteau en argent et commença à fendre la croûte du gâteau, en prenant soin de ne pas trop enfoncer la lame. Brusquement, le gâteau vola en éclats et, au milieu des cris d'admiration et de surprise, trois colombes ébouriffées en sortirent. Après avoir fait quelques pas sur la table, elles s'envolèrent dans un bruissement d'ailes. Tout le monde était ravi et étonné. L'agitation autour de la table était à son comble. Seuls Aulus, Publius et leurs épouses paraissaient calmes et souriaient. Quant à Lucius, il se demandait ce que signifiait cette fantaisie, qui n'était pas dans le genre de son père.

Aulus dut à nouveau réclamer le silence.

– Vous vous demandez sans doute ce que signifie cet envol de colombes. Cet oiseau est le préféré de Vénus. Je lui rends ainsi hommage, car je voudrais qu'elle prenne ce jour sous sa protection.

– En effet, mes amis – Aulus força un peu sa voix –, Publius et moi avons voulu profiter de cette journée pour vous annoncer une grande nouvelle : nous avons décidé d'unir bientôt en mariage nos enfants, Aurelia et Lucius.

Lucius ne comprit pas immédiatement. Il lui sembla recevoir un coup, et il sentit son corps s'enfoncer dans les coussins sur lesquels il était couché. Tous le regardaient. Aulus, Terentia, Publius et Sempronia souriaient, les autres convives commençaient [p. 72] à se lever de leurs lits pour venir les féliciter, lui et ses parents. Il reprit ses esprits : il fallait avant tout sauver la face. Voilà donc pourquoi Publius n'avait cessé de l'entourer d'amabilités au long du repas !

Celui-ci venait de prendre la parole.

Mes amis, mon bonheur est au moins égal à celui d'Aulus, mon voisin sur le banc du Sénat. L'ancienneté de notre amitié, les hauts faits de nos ancêtres, une communauté de vues sur la fortune de notre cité, nous unissent depuis longtemps déjà. Par ces signes, les dieux nous ont montré clairement leur volonté. Aussi, je promets devant tous de donner en mariage ma fille Aurelia à Lucius, fils d'Aulus Livius et de Terentia, et je demande à Aulus s'il veut en faire de même.

Publius avait pris un ton solennel pour prononcer les formules rituelles des fiançailles. Aulus lui répondit immédiatement, comme l'exigeait le droit.

– Je promets de donner en mariage mon fils Lucius à Aurelia, fille de Publius Claudius. Aulus avait sorti des plis de sa toge un anneau d'or orné d'une pierre précieuse. Il le montra à toute l'assistance et poursuivit : À titre de gage, et pour

que nul ne se dédise, je remets à Publius, pour sa fille Aurelia de la part de mon fils Lucius, cet anneau qu'elle portera suivant la coutume à son quatrième doigt.

Publius répondit :

– Il en sera fait ainsi. Et je remets moi aussi un anneau pour Lucius. Que les dieux bénissent l'alliance de nos familles et l'union de leurs enfants !

Aurelia n'était ni présente, ni avertie de ce projet. À compter de cet instant, elle n'en était pas moins tenue d'observer les règles de conduite imposées à la femme mariée. L'échange des anneaux symbolisait la promesse d'union. Aulus et Publius avaient fixé les clauses stipulant la nature et le montant de la dot, dont le contrat serait signé après le départ des invités.

Lucius répondit aux compliments de Publius et de [p. 73] son épouse, ainsi qu'aux félicitations des invités. Quand tous se furent à nouveau allongés, Aulus demanda qu'on apportât ses meilleures bouteilles de vin grec. Il avait ordonné à ses esclaves de puiser sans compter dans sa réserve d'amphores. Le repas allait se prolonger tard dans la nuit.

Était-ce l'effet du vin ? Lucius se sentit peu à peu gagné par l'euphorie. En un seul jour, il devenait un homme et s'alliait avec la puissante famille de Publius. Il sourit en appréciant la sagesse de ses parents. Ils ne l'avaient certes pas consulté. Les mœurs ne l'exigeaient pas et ils savaient bien que leur fils ne pourrait que ratifier ce choix. Il évoqua la figure d'Aurelia. C'était une enfant. Mais à y penser, il la trouvait plutôt jolie, et surtout elle appartenait à ceux de sa race. Quant à l'amour, quoi qu'en disaient les colombes qui continuaient à voleter, c'était une autre affaire, différente du mariage. Aurelia serait une bonne épouse, fidèle et modeste, et cela suffisait. L'amour et le plaisir viendraient de surcroît. De toute façon, le mariage n'était pas pour demain.

*

"On supposera une loi fixant qu'une prêtresse doit être chaste et pure, issue de parents chastes et purs. Une vierge, prise par des pirates, est vendue à un entrepreneur qui la livre à la prostitution. Aux clients qui se présentent, elle demande de lui payer son salaire tout en la respectant. Un soldat refuse de lui accorder cette grâce et veut lui faire violence : elle le tue. Accusée, elle est acquittée et rendue aux siens. Elle demande un sacerdoce. Plaider pour ou contre" ¹.

Lucius relut avec attention le texte qu'il venait d'écrire sous la dictée du précepteur. Il choisit de plaider contre : qui aurait pu croire qu'une prostituée pouvait extorquer de l'argent à ses clients sans rien leur donner en échange ?

¹ Sénèque (*Controverses*, 1, 2), qui écrit au premier siècle de notre ère, donne ainsi un exemple des cas de rhétorique sur lesquels s'exerçaient depuis déjà longtemps les orateurs en herbe.

[p. 74] Cet aspect des exercices de rhétorique ennuyait profondément Lucius. Il lui rappelait trop Hésiode et la monotonie de ses leçons. Lucius s'y soumettait pourtant comme à un mal nécessaire, afin d'acquérir la technique de l'art oratoire. Personne n'arrivait au pouvoir sans le secours de l'éloquence. Il fallait savoir plaider n'importe quelle cause, en se mettant tour à tour dans le rôle de la défense ou de l'accusation. Le fond importait peu, seule comptait l'habileté. Et aussi la mémoire des faits historiques. Bon élève, Lucius ne manquait jamais d'en citer à l'appui de ses arguments. Il en connaissait assez pour ne jamais être à court, quoi qu'il dût plaider. Mais il ne fallait pas exagérer. Jamais des juges n'auraient à connaître de tels cas. Lucius s'en était plaint à son père qui lui avait répondu que plus les cas paraissaient extraordinaires et indéfendables, mieux cela était. Quel mérite aurait-il eu à triompher dans des causes faciles et évidentes ?

Parfois, Lucius doutait de lui et du terme de ses efforts. Les incertitudes de l'adolescence, où le découragement voisine souvent avec l'exaltation, troublaient sa détermination. Un jour, Diophane lui avait dit :

– Le pouvoir n'est qu'une illusion, un rêve. Prends garde de ne pas pousser, comme Sisyphe¹ toute ta vie un rocher qui retombe dès que tu l'as porté au sommet...

Lucius, haussant les épaules, mi-sérieux, mi-amusé, avait répondu à Diophane qu'il n'était qu'un Grec décadent. Mais parfois, dans les moments de grisaille, il lui arrivait de repenser à Sisyphe.

La rhétorique n'occupait pas l'essentiel de son temps. Aulus l'emmenait souvent au Forum pour y observer de vrais hommes, plongés dans des problèmes de droit bien réels. Presque tous les procès se déroulaient sur cette place. Deux tribunaux y étaient dressés en permanence, l'un près du trou d'eau nommé avec emphase lac Curtius, et l'autre à côté du [p. 75] temple de Castor. Les autres juridictions siégeaient sur des tribunes provisoires en plein milieu de l'esplanade. Les badauds adoraient ce genre de divertissement. Ils passaient d'un tribunal à l'autre quand plusieurs procès se déroulaient en même temps. On pouvait estimer la réputation d'un orateur en regardant l'importance du cercle massé auprès du tribunal où il opérait. Les plaidoiries s'adressaient plus encore au public qu'aux magistrats et tournaient souvent au discours politique. Un poste de consul se gagnait tout autant au prétoire que sur la tribune aux harangues.

Au bout de trois ans, Aulus décida que le moment était venu pour son fils de faire ses premières armes. Rien de mieux pour cela qu'un procès criminel. Le public aimait ces affaires à sensation. Tous les grands personnages de l'État avaient à affronter cette épreuve, car les accusations devant les juridictions pénales n'étaient pas réservées à la canaille. La politique se mêlait étroitement au droit : pour éliminer un rival dangereux, rien de tel qu'une bonne accusation

¹ Lucrèce, 3, 995-1002 (Lucrèce vécut entre 99/95-55 av. J.-C.)

d'extorsion de fonds au détriment des provinciaux, ou qu'une irrégularité dans une campagne électorale. Les jeunes gens ambitieux choisissaient souvent ce terrain pour leur galop d'essai. S'ils arrivaient à accuser victorieusement un homme connu, ils devenaient immédiatement des vedettes, sollicitées par les plaignants, qui étaient autant d'électeurs potentiels.

L'affaire qu'Aulus avait choisie comportait toute la part de scandale nécessaire. Un de ses amis, Caius Porcenna, était suspecté de corruption au cours de sa campagne électorale. Naturellement, les partisans de Marius, déjà en perte de vitesse aux comices, avaient suscité un délateur dans l'espoir de porter un coup au Sénat si Porcenna était condamné. Et de vagues rumeurs s'étaient transformées en une accusation judiciaire introduite en bonne et due forme.

Aulus jouait un coup risqué pour la carrière de son fils. Tout Rome parlait de l'affaire. Si Lucius [p. 76] gagnait, son prestige serait d'un coup immense, et son jeune âge ne ferait que le rehausser. Mais s'il perdait... il traînerait pendant des années une casserole bien bruyante. Quant au fond, l'affaire n'était pas claire. D'après les renseignements obtenus par Aulus, Porcenna était probablement coupable des faits qu'on lui reprochait. La cause n'était pas gagnée d'avance. Lucius s'en rendait compte aussi bien que son père.

*

Le jour du procès arriva. Lucius avait appris par cœur sa plaidoirie, tout en la rédigeant de façon telle qu'il pût improviser, si la nécessité s'en faisait sentir. Aulus l'avait lue et n'avait pas trouvé grand-chose à redire. Il avait remis en forme certains passages pour leur donner une allure plus percutante, et fourni à son fils quelques *exempla* supplémentaires. Lucius ne semblait pas nerveux, mais son père le connaissait assez pour savoir que son calme cachait une grande tension.

Quand ils arrivèrent au Forum, la place était déjà noire de monde. Ils se dirigèrent vers les tribunes, encouragés par leurs clients. Aulus en avait battu le rappel pour qu'ils servent de claque. Naturellement, leurs adversaires en avaient fait autant. Aulus reconnut plusieurs affranchis de Satricus, l'accusateur de Porcenna. Ils disposaient leurs hommes aux places stratégiques. Lucius s'assit sur son banc, et demeura silencieux. Il semblait absent. En réalité, il observait minutieusement les lieux et le public.

Le président du tribunal était un homme falot, compromis dans plusieurs trafics, il soufflerait dans le sens du vent. L'accusé regardait Lucius d'un air inquiet. On lui avait dit au Sénat le plus grand bien de ce jeune homme, que personne n'avait encore entendu plaider. Il lui aurait de loin préféré un vieux routier du barreau, mais derrière Lucius, il savait pouvoir [p. 77] compter sur le prestige et les appuis dont disposaient Aulus et Publius. Ses partisans et sa famille n'avaient d'ailleurs pas lésiné sur la mise en scène du spectacle. Porcenna et ses parents étaient venus en habits de deuil, signes de la honte qu'inspiraient les accusations portées par des hommes perdus contre de bons citoyens comme eux.

Ses deux enfants en bas âge l'entouraient. Ce n'était pas la première fois que les accusés recouraient à ces artifices. L'expérience montrait qu'ils portaient sur le public, et même sur les juges.

Ceux-ci prêtèrent serment en se tournant vers le Forum. Puis ils s'assirent sur les bancs les plus élevés. On lut l'acte d'accusation, et le défilé des témoins à charge et à décharge commença. Satricus avait choisi les siens avec soin. Ils devaient déclarer que Porcenna avait versé plusieurs sesterces à de nombreux individus en leur demandant de venir grossir les rangs de son cortège. Pis encore, il aurait fait distribuer, dans les quartiers de Subure et du Caelius, des centaines de places gratuites pour les prochains jeux de gladiateurs. Lucius observait avec satisfaction la nervosité croissante de Satricus. Le petit homme marchait en long et en large devant les tribunes. Les rires commençaient à fuser de la foule. Satricus avait beau se démenier, poser des questions précises à ses propres témoins, il n'arrivait à leur arracher que des propos imprécis et vagues. Ils se contentaient de rapporter des rumeurs, mais ne s'engageaient jamais franchement. Aulus dissimulait mal sa joie. Au cours des semaines précédant le procès, Publius et lui s'étaient arrangés pour faire savoir aux principaux témoins de l'accusation qu'ils avaient tout intérêt à ne pas se montrer trop zélés. Depuis peu, le vent avait tourné en faveur du Sénat, et celui-ci saurait se souvenir de ses amis... et de ses ennemis. Les témoins de Satricus étaient pour la plupart des gens modestes. Beaucoup d'entre eux avaient des dettes d'argent envers des sénateurs et des chevaliers. S'il revenait aux oreilles [p. 78] de leurs créanciers qu'ils avaient accablé Porcenna, ils n'obtiendraient plus aucun moratoire... Le message avait été compris. De son côté, et pour les mêmes raisons, Lucius n'avait eu aucun mal à trouver des témoins qui jurèrent que Porcenna était le plus intègre des citoyens, le meilleur magistrat qu'on eût vu depuis longtemps. Ce dernier, assis sur son banc, s'était redressé, et les couleurs lui revenaient aux joues.

Le moment arrivait pour Lucius de prononcer son plaidoyer. Le jugement suivrait. Il s'avança devant l'estrade d'un pas mesuré et resta quelques instants sans parler, toisant Satricus. Puis il prit une inspiration, et leva les bras en direction de Porcenna.

– Citoyens, vous pouvez voir comme moi les traits de l'homme qu'on vient d'accuser des pires méfaits. Y lisez-vous la honte ou l'effroi, comme si le discours de Satricus avait révélé ses crimes au grand jour ? Certes non ! Sa figure est celle d'un homme honnête et vertueux. Car de quels crimes s'agit-il ? Lucius s'arrêta de marcher et reprit la parole d'une voix plus lente et plus calme : Il n'est pas besoin de réfléchir très longtemps pour comprendre que seule la malveillance guide Satricus. On vous a dit que, pour être élu, Porcenna s'était présenté à vous entouré d'un imposant cortège, et avait distribué des places de spectacle dans toutes les tribus ¹.

¹ Les tribus étaient les circonscriptions électorales.

Satricus était assis dans son coin, et les usages lui interdisaient de reprendre la parole. Il agitait sa grosse tête rougeaude comme pour dire que toute la question était bien là.

Lucius enchaîna :

– Porcenna serait coupable s'il avait payé les membres de son cortège. Mais Satricus a beau hausser les épaules comme un furieux, il a été incapable de le prouver. Loin de perdre mon client, son nombreux cortège ne fait que prouver l'excellence de ses vertus et de sa famille. À quoi sert un cortège ? L'usage en est constant dans notre cité, et approuvé par la [p. 79] foule comme par les grands. Les citoyens de modeste condition n'ont d'autre moyen de gagner les faveurs des gens de bien, ou de les reconnaître. Car escorter des amis candidats pendant des journées entières est un service qu'on ne saurait demander aux sénateurs pas plus qu'aux chevaliers. S'ils fréquentent notre maison, s'il leur arrive de nous accompagner jusqu'au Forum, s'ils nous font l'honneur d'un seul tour de basilique, cela passe déjà pour une grande marque de considération...

Comme tous les orateurs, Lucius pensait plus vite qu'il ne parlait. Sa bouche prononçait les mots appris par cœur, mais son esprit en alerte les devançait de quelques secondes. Il profitait de ce court décalage pour observer l'attitude des jurés. Parmi eux, il y avait beaucoup d'hommes importants. Lucius les flattait habilement, ce qui se voyait sans peine à leur air satisfait. Il reprit sans laisser le temps à Satricus de le démentir par ses mimiques.

– Laisse à ceux qui attendent tout de nous le moyen de nous accorder, eux aussi, quelque chose. Si ce n'est que leur suffrage, c'est maigre, puisqu'il est de peu d'influence. Ils ne peuvent ni plaider pour nous, ni nous servir de caution, ni nous inviter chez eux. Tout cela, c'est de nous qu'ils l'attendent, et ils ne peuvent le reconnaître que par leur dévouement. Les applaudissements commencèrent à crépiter dans le public, lancés par les clients d'Aulus et Publius. Encouragé par la claque, Lucius continua avec assurance : Quant aux places soi-disant distribuées par tribus entières, aux repas offerts au tout-venant, ce ne sont là que mensonges. Si les amis de Porcenna ont fait aux électeurs de menus cadeaux, ils n'ont en rien violé les lois et les mœurs. Personne ne s'est jamais abstenu de distribuer des places dans le cirque ou dans le Forum à des amis et à des gens de sa tribu !

L'argumentation de Lucius était subtile. Tout le monde savait que Porcenna avait bradé des places aux [p. 80] spectacles pour se gagner des électeurs. Il eût été malhabile de tout nier. Il fallait convaincre le tribunal du caractère restreint de ces faveurs. Distribuer des invitations à des gens qu'on connaît parce qu'ils sont des amis ou font partie de sa propre circonscription électorale était une politesse parfaitement admise. Mais à le faire envers des inconnus, le candidat se rendait coupable de brigue.

Lucius se retourna vers Satricus, en lui lançant un regard menaçant. La foule frémit.

– Tous ces chefs d'accusation relatifs aux cortèges, aux spectacles, aux repas publics, le peuple les mettra au compte d'un excès de zèle de ta part. Sur ces points, mon client appuie sa défense sur l'autorité même du Sénat. Aucun des Pères ne trouverait le moindre reproche à adresser à Porcenna pour la façon dont il a mené sa campagne.

Le moment était venu de la péroraison. Toujours assis sur son banc et entouré de sa famille, Porcenna se composa, comme convenu, un visage consterné.

Lucius ajusta sa toge avec élégance et s'approcha de Porcenna. Il fit signe au plus jeune des enfants. Le petit garçon était effrayé par ces discours auxquels il ne comprenait rien. Son air égaré et apeuré était exactement adapté aux circonstances.

L'enfant hésita quelques secondes, mais Porcenna lui dit d'obéir. D'un pas mal assuré, il se dirigea vers Lucius. Le jeune homme posa son bras sur les petites épaules dans un geste affectueux. Tenant l'enfant contre lui, il s'adressa au tribunal :

– L'arrêt que vous allez rendre tracera la ligne de vie de ce malheureux enfant. Il vous supplie, à cet âge où il ressent l'affliction de son père sans lui être encore d'aucun secours, de ne pas aggraver son chagrin par les pleurs de son père, ni la douleur de son père par ses propres larmes. Au silence qui s'était brusquement installé, Lucius sentit que tous étaient émus. Il en profita pour accentuer son jeu.

[p. 81]

– Cet enfant m'implore du regard, il me rappelle mes engagements. Ayez pitié, juges, de cette famille, pitié d'un père valeureux, pitié d'un malheureux fils. Que ce nom, symbole de gloire et de vaillance, par égard pour sa noblesse et pour son ancienneté, aussi bien que pour celui qui le porte, soit par vous conservé à la patrie ¹.

Saluant les dernières paroles de Lucius, les applaudissements rompirent le silence qui régnait depuis quelques minutes. On les entendit jusque dans la Maison des Vestales.

Lucius prit le petit garçon dans ses bras. Tout en lui caressant les cheveux, il le ramena à son père qui fit semblant d'étouffer quelques sanglots. Lucius s'assit sur son banc. Son regard croisa celui d'Aulus. La joie y disputait à la fierté.

Une heure plus tard, le tribunal rendit son verdict : Porcenna était acquitté, et son accusateur condamné à une lourde peine. En s'en allant, Satricus dut même essuyer les quolibets de la foule. Porcenna exultait, et se confondait en remerciements auprès de Lucius. Il n'était pas le seul à avoir gagné : sa victoire était aussi celle du Sénat. Tout l'honneur en revenait au jeune avocat.

¹ Ce plaidoyer est inspiré de deux discours de Cicéron (*Pour Murena*, 70-72 ; *Pour Flaccus*, 106).

*

Aurelia vit dans son succès un heureux présage pour leur mariage. Lucius avait vingt ans. Elle, dix-sept : un âge tout à fait convenable pour célébrer les noces. Qu'il était loin, le lendemain du jour où Lucius avait pris la toge virile, et où ses parents lui avaient annoncé la décision de les fiancer ! Depuis trois ans, il lui semblait que sa vie avait pris un nouveau cours. Pourtant, rien n'avait changé dans ses occupations quotidiennes. Elle avait continué à apprendre de sa mère les devoirs d'une bonne épouse. Soumise au père de famille d'abord, à son mari ensuite, la femme romaine ne l'était qu'en apparence. [p. 82] Elle dirigeait avec une autorité incontestée ce que de tout temps les coutumes lui avaient reconnu : l'organisation de la maison. Ce n'était pas une mince affaire que de commander des esclaves. Aurelia y avait été habituée, et à la manière de Terentia elle savait doser châtiments et récompenses. Sa mère lui avait aussi appris qu'une épouse doit entourer son mari de ses conseils, et que son influence déborde ainsi largement le cadre des activités domestiques. De son côté, Lucius la regardait d'un autre œil. Depuis quelques mois le corps d'Aurelia s'était épanoui. Elle était de taille moyenne, mais bien proportionnée. Ses longues jambes prolongeaient la taille étroite. Sa poitrine ferme et haute attirait les regards des jeunes gens. Ses yeux bruns avaient la couleur veloutée des tissus de Babylone. Sur son visage d'une grande finesse, aux lèvres délicates, rayonnaient la sérénité et l'équilibre.

Petit à petit, Lucius avait été gagné par une certaine émotion. Il se surprenait à attendre leur prochaine rencontre, encore que la fréquentation du Forum restât au premier plan de ses préoccupations. Mais il y avait ce feu qui lui brûlait parfois les entrailles, en brusques et imprévisibles poussées. L'idée de l'éteindre auprès d'Aurelia lui avait parfois traversé l'esprit. Mais il l'avait vite refoulée : l'épouse devait rester pure jusqu'au jour du mariage.

Il y avait heureusement d'autres moyens d'apaiser cette ardeur.

*

– Suis-je assez miteux ? demanda Lucius à Diophane en tournant sur lui-même pour mieux montrer la toge rapiécée qu'il avait trouvée dans un coffre. De nous deux, c'est moi qu'on va prendre pour l'esclave !

– Crois-moi, cela vaut mieux, grommela Diophane. Maintenant, pressons-nous. Subure est loin.

Et il poussa la porte sans plus attendre.

[p. 83]

Diophane connaissait Rome sur le bout des doigts, y compris ses quartiers les plus mal famés, où l'on trouvait de nombreux bordels. Les fils de famille ne les dédaignaient pas. Lucius avait l'intention d'en profiter. Mais, pour la première fois, il avait eu besoin d'un guide. Diophane n'était guère enthousiasmé par cette

idée : à Subure, on avait vite fait de prendre un mauvais coup. Que dirait Aulus si son fils était blessé dans une rixe ? Il s'était efforcé de le faire changer d'avis en lui décrivant les louves ¹ en toge brune de Subure : des filles faméliques, gluantes, sentant le fumier du bouge où elles croupissaient. Mais Lucius n'avait rien voulu entendre. Diophane avait pu seulement lui arracher la promesse de mettre des vêtements usés pour ne pas attirer l'attention.

Les quartiers populaires commençaient juste derrière le Forum. Quand ils s'engagèrent dans les premières ruelles, Lucius se dit qu'il avait vécu près de vingt ans à proximité de ces maisons sordides sans jamais avoir l'idée d'y pénétrer. Il fallait vraiment être un plébéien pour se satisfaire d'une telle vie ! Les rues grouillaient de monde : les immeubles de rapport achevaient de se vider de leurs occupants en ce début de matinée. Malgré leur hauteur, Lucius n'aurait jamais cru qu'ils pouvaient en contenir autant. Au bas des grands ensembles, des marchands disposaient de petits éventaires où des légumes, sales et avariés, voisinaient avec un bric-à-brac invraisemblable de vieilles chaussures, de fibules cabossées et de tuniques dont Terentia n'aurait pas voulu pour le dernier de ses esclaves. Mais il y avait des acheteurs pour ces rebuts. Et quels acheteurs ! Un homme était en train de marchander un manteau usé jusqu'à la trame. Son latin incertain, émaillé de termes samnites, trahissait le paysan arrivé de fraîche date. Il irait sous peu grossir le flot de la crapule. Lucius et Diophane reprirent leur marche, car la discussion commençait à se gâter. Le rustre s'était aperçu que le [p. 84] marchand avait tenté de le rouler en lui rendant la monnaie de son misérable achat, et menaçait de lui faire la peau.

Perdu dans ses pensées, Lucius n'avait pas vu venir un homme qui le bouscula brutalement, manquant le faire tomber, avant de s'enfuir à toutes jambes.

Des cris se faisaient entendre à l'autre bout de la rue :

– Rattrapez-le, rattrapez-le, c'est mon esclave, il vient de s'enfuir !

Personne n'écoutait le poursuivant. Seuls quelques passants riaient du spectacle. L'un d'eux cria même :

– Eh, le gros, cours plus vite ! La route est longue jusqu'à Ostie. Si tu ne lui mets pas la main dessus, il s'embarquera pour son pays natal !

– C'est comme cela tous les jours, dit Diophane. Il n'est pas prêt de revoir son homme ! Les *tresviri* ² sont trop peu nombreux pour faire régner l'ordre.

¹ Un des noms donnés aux prostituées (d'où le terme de p. 432 "lupanar"), en raison de l'appétit sexuel développé de cet animal. On les appelait aussi *scortum* (la peau), *spurca* (l'ordure). Le terme de *meretrix* (celle qui "mérite" un salaire pour le commerce de son corps) fait davantage allusion à l'immoralité et à l'effronterie qu'à la vénalité (cf. P. Veyne, *L'Élégie érotique romaine*, Le Seuil, 1983, p. 229, n. 72).

² Les *tresviri* et les édiles sont les magistrats chargés du maintien de l'ordre, qui est très insatisfaisant. Il n'existe à Rome aucune force de police au sens moderne du terme.

Les cris des marchands de saucisses chaudes et de gâteaux fusaient de toutes parts. Lucius dut élever la voix pour demander à Diophane :

– Mais le collier de bronze qu'on accroche au cou de l'esclave qui a déjà fugué ¹ ? Il doit bien servir à le dénoncer ?

Diophane haussa les épaules.

– Il trouvera toujours un forgeron qui acceptera de l'en délivrer...

Lucius allait répondre. Mais il s'arrêta brusquement devant l'entrée d'une maison où étaient accrochées des tablettes. Par une lucarne, on entrevoyait une vieille, la tête recouverte d'un voile. Devant elle, une autre parlait furtivement en se cachant le visage.

– Qu'est-ce que c'est ? Lucius s'approcha pour déchiffrer le texte écrit sur les tablettes.

Diophane essaya de l'entraîner : Mieux vaut passer ton chemin le plus vite possible si tu ne veux pas attraper un mauvais sort. La vieille est une sorcière, [p. 85] et ce que lui demande la femme, seuls les dieux des enfers le savent. Ici, la plupart du temps, les clients viennent chercher des tablettes de défexion.

– Des tablettes de quoi ?

– De dé-fi-xion, répéta Diophane en le tirant par sa tunique. Ceux qui veulent la mort d'un de leurs ennemis font rédiger par la sorcière une tablette où son nom est cité, entouré de terribles imprécations et de dessins mystérieux. Ils vont l'enfouir ensuite dans un cimetière pour la consacrer aux dieux infernaux. Les tablettes que tu vois sont des modèles, pour attirer le client.

Lucius n'en était que plus intéressé, et s'approcha de la mesure. Il eut quelque mal à comprendre les premiers mots, car le latin employé était vulgaire et truffé d'expressions maladroites. Pour perdre moins de temps, Diophane le lui lut :

"Dieux infernaux, je vous donne, si vous avez quelque sainteté, et je vous livre Tychéné, servante de Carisus, et que tout ce qu'elle fasse et que tout ce qui lui arrive échoue. Dieux infernaux, je vous donne ses membres, sa figure, son cerveau, ses poumons, ses intestins, son nombril, sa vessie. Dieux infernaux, si je la vois se putréfier, je vous offrirai de bon cœur un sacrifice. Qu'elle crève, qu'elle disparaisse, qu'elle soit anéantie."

Il y en avait encore d'autres. Mais Lucius s'en détourna avec dégoût.

Les deux hommes repartirent vers le sanctuaire de Vénus Erycine, patronne des prostituées. Au début de la guerre contre Hannibal, on lui avait érigé un

¹ Plusieurs colliers de ce genre ont été retrouvés à Rome, portant le même type de formule "Attrape-moi, car je suis en fuite, et ramène-moi." Ou encore "je m'appelle Januarius, je suis l'esclave de Dexter, greffier du Sénat, qui habite dans la cinquième région."

temple sur le Capitole. Mais trente ans plus tard, on avait jugé plus convenable de lui bâtir un autre sanctuaire hors de l'enceinte de Rome. Au moins la déesse était-elle maintenant plus près de Subure que du Sénat.

Quand Lucius et Diophane arrivèrent au temple, il était environ midi. Il ne fallait jamais venir ici en [p. 86] début de matinée. Les filles les plus usées, les plus laides, profitaient alors de la pâleur de la lumière pour faire illusion. Elles en étaient quelquefois punies, car les clients déconfits les barbouillaient de suie pour leur donner une leçon. Lucius n'avait pas de chance : les lieux étaient déserts. Sans doute les *lenos*¹ étaient-ils passés avant eux pour rafler la bonne marchandise. Les tenanciers des maisons sérieuses travaillaient pour des clients importants, capables de payer de grosses sommes pour la location de belles filles au mois ou à l'année. Le reste, le tout-venant, les filles sales et puantes, bonnes pour les esclaves et les plébéiens sans le sou, les *lenos* sans envergure du Grand Cirque ou de Subure venaient les racoler à la lueur douteuse de l'aube.

Diophane était désolé : il aurait voulu offrir à Lucius une occasion sinon de premier rang, au moins honnête. Comme ce dernier persistait malgré tout dans ses intentions, ils tournèrent les talons et s'enfoncèrent de nouveau dans Subure. Diophane se souvenait d'un lupanar à peu près fréquentable. Mais depuis le temps, il avait oublié l'adresse exacte. Il choisit d'observer les enseignes pour se repérer. Au bout d'un moment, il remarqua sur un mur une fresque au dessin malhabile qui représentait un combat de gladiateurs. C'était la taverne où se réunissaient les combattants du cirque. Près de la porte, plusieurs cruches de vin étaient sommairement représentées. Au-dessus d'elles, on pouvait lire : *"Pour un as, ici, on boit du vin. Si tu donnes deux as tu en boiras du meilleur. Si tu en donnes quatre, tu boiras du Falerne"*.

Les conversations qui se déroulaient à l'intérieur étaient animées. On était à la veille des jeux promis par les candidats au consulat, et les paris allaient bon train. La taverne s'ouvrait sur la rue par une sorte de comptoir. Des amphores contenant du vin chaud y étaient encastrées. Les passants pressés pouvaient [p. 87] boire rapidement un gobelet de vin, tout en mangeant des saucisses dont la graisse leur dégoulinait sur le menton.

Un homme sortit de la taverne en titubant : il était fort éméché et cherchait visiblement querelle. Il avisa un passant et lui lâcha une bordée de jurons, le traitant de grécaillon. L'autre décampa sans demander son reste. Depuis que les étrangers affluaient à Rome, les réactions de xénophobie étaient de plus en plus fréquentes. Le latin de Diophane ne gardait aucune trace d'accent grec. Mais il craignait toujours pour ses compatriotes dont les manières trahissaient les origines, surtout dans les quartiers populaires.

¹ Terme servant à désigner les proxénètes.

Quelques minutes après, ils étaient devant le lupanar. Dans ce quartier véreux, le bas-relief qui le décorait donnait l'impression d'une élégance raffinée. Trois femmes entièrement nues, seulement parées d'une coiffure recherchée, se tenaient debout. Celles situées à gauche et à droite montraient aux passants leur bas-ventre imberbe et leurs seins, peu volumineux mais hauts et fermes. Au milieu, la troisième tournait le dos, offrant aux regards une paire de fesses prometteuse. Tout près du trio, une matrone souriante était assise. Elle faisait un geste engageant. Quelques inscriptions sans ambiguïté, hâtivement griffonnées par les clients sur les murs du lupanar, témoignaient de leur satisfaction.

Diophane lut à haute voix l'une d'entre elles, qui vantait les charmes intimes d'une pensionnaire : "*Restituta, enlève ta tunique. Je t'en prie, offre-moi le spectacle de ton con poilu.*" ¹

Lucius rit de bon cœur. Mais les inscriptions ne faisaient pas que le divertir, elles l'excitaient. Suivi de Diophane, il poussa la porte. À l'intérieur, la scène était moins idyllique que sur le bas-relief. La *lena* était en train de refouler un client qui prétendait consommer à crédit. Elle se retourna vers Lucius et Diophane. Ils se tenaient dans le vestibule d'entrée, décoré de [p. 88] fresques représentant des couples en train de faire l'amour. Sur la plupart, la femme chevauchait l'homme : cette position était la meilleure, tout le monde en convenait.

– N'écoutez pas ce coquin ! Entrez, choisissez, j'ai là de belles filles fraîchement arrivées de Grèce et d'Orient, toutes saines et cependant déjà expertes. Elles ne demandent qu'à vous faire plaisir. Il vous en coûtera seulement trois sesterces. Et pour éviter les malentendus, on paye tout de suite.

Diophane et Lucius glissèrent les pièces dans la main tendue de la *lena* et entrèrent dans une salle d'assez grandes dimensions, sur laquelle s'ouvraient une quinzaine d'alcôves. Les portes de certaines étaient fermées. Leurs occupantes y avaient accroché un écriteau portant leur nom, avec la mention sans équivoque : *occupata*. Les filles libres étaient assises devant leur chambre, juchées sur un petit tabouret. Les plus présentables étaient entièrement nues. Les autres, en général plus âgées, portaient un voile très fin, presque transparent. Toutes se levèrent à l'entrée des deux hommes. Lucius se sentait moins embarrassé qu'il ne l'avait imaginé. Ces filles n'étaient rien que des objets : des esclaves, prostituées de surcroît. Elles n'avaient de femmes que les formes. Diophane marchait lentement, regardant chacune avec attention. Au bout d'une ou deux minutes, il dit à Lucius :

– Tu devrais prendre celle-là.

Il désigna une fille de taille moyenne, avec des cheveux teints en blond, contrastant avec le teint mat de sa peau et le noir prononcé de sa toison. Ce n'était pas la plus jeune, mais son corps était bien conservé. Lucius acquiesça. Il fit signe à la fille, qui lui ouvrit la porte de son alcôve.

¹ *Corpus des inscriptions latines*, IV, 3951.

À l'intérieur, il y avait seulement quelques coussins posés sur une banquette de pierre. Lucius n'en vit rien. Il se jeta sur la fille. Après s'en être satisfait, il s'avisa du cadre lugubre dans lequel il se [p. 89] trouvait. Il adressa quelques mots à la chose qui se tenait devant lui. En grec, car il avait remarqué qu'elle portait un collier avec des inscriptions dans cette langue. Elle lui répondit docilement. Elle ne savait pas d'où elle venait. Elle avait été enlevée à ses parents alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille.

– Les pirates qui m'ont vendue à un marchand lui ont dit qu'ils m'avaient capturée dans la région du Cap Sounion. Cet homme m'a élevée avec d'autres esclaves jusqu'à ce que je devienne femme. Quand il a jugé le moment venu, il m'a amenée à Delos. Un autre marchand, romain cette fois, m'a achetée. Il m'a vendue à Rome lors des Floralia. J'étais avec d'autres filles de mon âge. On nous a fait monter sur une tribune, et mettre nues à la demande des spectateurs qui remplissaient les gradins. J'ai été achetée par le greffier du tribunal de la basilique Aemilia. Il m'a gardée deux ans. Puis il s'est lassé. De nouveau, je me suis retrouvée sur le marché des esclaves. J'ai fait plusieurs maîtres. Pour le moment, je suis ici. La maison est bonne, comparée aux bouges pour gladiateurs.

La fille avait parlé sans vraiment regarder Lucius qui remettait sa mauvaise toge. Elle était restée nue, adossée au mur, une main posée entre les cuisses. Elle tourna les yeux vers lui :

– Tu es vêtu comme un plébéien, mais tu n'en es pas un.

Lucius ne répondit rien, et pour couper court, se dirigea vers la porte.

Avant qu'il l'ait ouverte, elle eut le temps de lui dire :

– Si tu me veux de nouveau, tu n'auras qu'à demander Attica.

Puis elle retourna s'asseoir sur son tabouret.

– Alors, es-tu satisfait de ta Vénus ? demanda Diophane quand ils se trouvèrent dans la rue.

– Satisfait ? Oui, c'est bien le mot...

Il était plus troublé qu'il ne voulait le dire. Il ne [p. 90] regrettait ni la brièveté de son plaisir, ni son pauvre décor. Lorsqu'on se met à table, demande-t-on à la viande qu'on mange d'avoir des sentiments ? L'histoire de la fille ne l'avait pas apitoyé. Elles étaient des centaines à Rome dans son cas. Au contraire, il lui en voulait. Dans les brèves secondes de l'orgasme, il avait eu l'impression d'être projeté en dehors de lui-même. Si fugace qu'eût été ce sentiment, Lucius l'avait éprouvé comme une nudité bien pire que celle du corps. Même si la louve n'était qu'une chose, elle lui avait volé une partie de son être en lui donnant ce plaisir.

Il revint cependant plusieurs fois la voir. Son malaise persistait. Peut-être la fille, avec ses airs soumis, lui avait-elle jeté un sort ? Il résolut alors de ne plus retourner au lupanar, et jugea plus commode de louer pour un an une jeune

affranchie. Son maître avait accepté de la libérer de la servitude à condition qu'elle lui versât pendant plusieurs années un pourcentage sur les sommes que lui donnaient ses amants. Lucius prit ses précautions en faisant rédiger un contrat en bonne et due forme. Le prix de la location était assez élevé. La fille était jeune encore, bien qu'elle ne fût plus vierge. Lucius s'en était assuré l'exclusivité pendant le bail. Le contrat lui donnait toutes les garanties afin d'éviter que Philénie – c'était son nom – n'engageât une autre liaison.

La jeune femme se conformait à ce que Lucius attendait d'elle. Mais loin de s'atténuer, le malaise qu'il avait ressenti avec Attica augmentait au fil des mois. Lucius avait des pulsions sexuelles violentes. La sensation de vide qu'il ressentait après les avoir assouvies était chaque fois plus persistante. Un jour, poussé à bout par Diophane qui s'inquiétait de ces moments de mélancolie, il avoua :

– Je hais ces étreintes que je n'obtiens que par l'argent. Le plaisir qu'elles procurent est passager. Toi qui sais tant de choses, dis-moi pourquoi Vénus [p. 91] qui unit le corps des amants les divise aussi vite ? Diophane ne répondit pas. Lucius s'intéressait beaucoup plus qu'avant à Aurelia et recherchait sa compagnie. Lorsqu'il comprendrait que son insatisfaction et son attirance avaient la même cause, il connaîtrait le bonheur.

*

Malgré ces accès de mélancolie, Lucius continuait à s'affirmer au Forum comme un des jeunes hommes les plus en vue. Conseillé par son père, il prenait garde de ne pas gâcher par une hâte extrême et une ambition trop marquée des débuts prometteurs. Il acceptait volontiers les causes qui lui paraissaient bonnes à soutenir, et s'arrangeait pour refuser les autres sans blesser les sollicitateurs. Quand il n'était pas au Forum, et hormis les quelques heures passées avec Aurelia ou Philénie, il utilisait son temps à parfaire ses connaissances en rhétorique, et surtout à travailler son droit. À Rome, celui qui connaissait le droit et la procédure, infiniment plus utiles que la philosophie, tenait déjà une des rênes du pouvoir. Malheureusement, après les années fastes qui avaient suivi le semi-exil de Marius en Asie, le vent recommençait à tourner. On était en 660¹, Lucius avait vingt-deux ans.

Depuis l'éviction de Marius, le Sénat avait mené une politique immobiliste. Il redoutait de nouvelles guerres. Non qu'il fût soudain devenu économe du sang des légions. Mais il craignait que des opérations militaires d'envergure ne fassent ressortir ce diable de Marius de la boîte de Pandore. L'indécision avait été fatale à Marius quelques années auparavant. Auréolé du prestige de ses victoires militaires, il aurait pu prendre le pouvoir. Mais il avait hésité. Le Sénat avait profité du vide politique pour s'imposer de nouveau. Sous le prétexte d'un

¹ En 93 av. J.C.

pèlerinage qui avait provoqué l'hilarité de ses ennemis, Marius s'était réfugié en Asie. Il ne fallait surtout pas qu'il en revint.

[p. 92]

Mais, à l'intérieur, de nouveaux dangers menaçaient. Les vieux conflits entre les sénateurs et les chevaliers reprenaient autour de la question du contrôle des juridictions pénales. Une véritable plaie ouverte par Caius Gracchus, et jamais refermée. Qui tenait les tribunaux compétents en matière d'extorsion de fonds aux provinciaux contrôlait l'exploitation économique des pays conquis. Sénateurs et chevaliers se disputaient ce fabuleux gâteau. Plus que jamais, l'argent pesait de tout son poids dans la vie politique. Et où y avait-il de meilleures affaires à mener que dans les provinces, sur le dos des cités et peuples vaincus ?

Un autre péril se profilait à l'horizon de ces années. Rome entière, tous ordres confondus, pouvait sombrer dans un gouffre. Depuis plusieurs mois, les rapports envoyés au Sénat étaient nets : les Italiens se préparaient à la révolte contre la Cité romaine. Rome ne s'était pas privée de lever sur eux des contingents de plus en plus importants pour ses expéditions militaires outre-mer. Ensuite et surtout, ses dirigeants leur refusaient obstinément la citoyenneté romaine, craignant d'attirer vers la cité déjà surpeuplée des flots d'individus en quête de bonne fortune, et de voir envahies par des masses incultes, peu averties des subtilités de la vie politique, les assemblées populaires que le Sénat, grâce à un travail séculaire et minutieux, maîtrisait encore tant bien que mal. La constitution était déjà ébranlée, disaient Aulus et ses amis extrémistes. Accorder le droit de cité aux Italiens lui porterait un coup fatal. Ils avaient contre eux la fraction modérée du Sénat, conduite par Marcus Livius Drusus, fils du vieil ennemi de Caius Gracchus. Drusus voulait se présenter au tribunat à la fin de l'année suivante. Il faisait déjà connaître son programme. Comme Aulus et Publius, il n'avait en tête que les intérêts de la noblesse, mais il les concevait différemment. Drusus pensait que pour contrebalancer [p. 93] ces tensions croissantes avec les chevaliers, les sénateurs, par quelques réformes mesurées, devaient s'attacher une partie de la plèbe et faucher l'herbe sous les pieds du parti populaire en reparlant des réformes agraires, toujours entreprises, jamais exécutées. Drusus proposait d'opérer des distributions sur les terres publiques accordées aux Italiens, et de dédommager ceux-ci en leur accordant le droit de cité.

Aulus et ses amis ne l'entendaient pas de cette oreille. Leur groupe était conduit par Lucius Marcius Philippus, le candidat consul, qui soutenait que tous ces calculs, séduisants en apparence, étaient trop incertains. Une fois qu'on aurait accordé le droit de cité aux Italiens, on ne pourrait plus revenir en arrière. En privé, Philippus faisait état d'autres craintes. La réussite du plan de Drusus serait plus néfaste que son échec. L'homme jouirait d'une popularité immense, non seulement dans Rome, mais dans toute l'Italie. Le pire serait alors à craindre pour la République et pour le Sénat : rien ne disait que Drusus ne succomberait pas à la

tentation de prendre le pouvoir. Dans tous les cas, il fallait faire obstacle à ses projets de réformes.

Aulus craignait qu'il ne fût trop tard. L'agitation gagnait toute l'Italie qui bruissait du nom de Drusus. Une étincelle suffirait pour tout enflammer. Son inquiétude était d'autant plus forte que s'y mêlaient ses soucis pour la carrière de son fils. Le succès de Lucius dans la défense de Porcenna en avait fait un ennemi du parti populaire, toujours prêt à profiter des périodes de troubles pour se venger de ses adversaires. Par ailleurs, si la guerre éclatait, Lucius était encore trop jeune pour y jouer un rôle de premier plan. Dans son intérêt comme dans celui du Sénat, mieux valait le tenir à l'écart, en réserve de la République. Sans paraître fuir, il pourrait partir quelque temps à l'étranger. Depuis une trentaine d'années, la mode était que les fils les plus doués de l'aristocratie [p. 94] aillent terminer leurs études en Grèce. À l'époque du tribunat de C. Gracchus, le collège éphébique d'Athènes avait ouvert ses portes à la fine fleur des enfants de la noblesse romaine. Aulus venait juste d'obtenir des consuls que Lucius, en principe mobilisable, ne fût pas partie de la levée pour les prochaines campagnes. Tout paraissait réglé : Lucius partirait pour Athènes, le temps de voir le cours qu'allaient prendre les événements.

Terentia avait applaudi à ce projet, à la fois par amour de son fils et de la Grèce. En revanche, Publius avait tiqué : ce voyage retardait d'autant le mariage. Il avait fait contre mauvaise fortune bon cœur quand Aulus lui avait juré, prenant à témoin ses dieux lares, qu'il serait célébré dès le retour de Lucius, dans un an, deux tout au plus. Mais, à la stupéfaction de tous, Lucius refusa de se rendre à Athènes. À la majesté de l'acropole athénienne il préférait Massalia, la cité grecque du sud de la Gaule. Il avait ses raisons. Persuadé qu'Aulus ne les comprendrait pas, il avait préféré utiliser d'autres arguments. Massalia ne valait peut-être pas Athènes, mais elle demeurait un des phares de la culture grecque en Occident. De plus, elle était depuis un siècle une alliée fidèle, car Rome l'avait protégée contre les tribus celtes et ligures de l'arrière-pays, et sauvée dix ans auparavant de l'invasion des Cimbres et des Teutons. Les Massaliotes s'étaient servis des os des vaincus pour dresser des clôtures autour de leurs vignobles. D'autre part, Massalia était un important port de commerce, et Lucius pourrait apprendre beaucoup en fréquentant le milieu des grands marchands et, qui sait, nouer des contacts utiles pour l'avenir. Enfin, Massalia était plus proche de Rome et de l'Italie qu'Athènes : les nouvelles parviendraient plus vite. En cas de besoin, il pourrait regagner Rome rapidement.

Pressé de savoir son fils à l'abri, Aulus s'était rendu à ses arguments. Il n'était pas un philhellène [p. 95] et, finalement, peu lui importait que Lucius allât à Athènes ou Massalia, pourvu qu'il fût à l'abri de la tourmente.

Le départ fut décidé pour les nones de mars, après la saison d'hiver, quand la mer serait moins dangereuse.

Tout le monde était heureux de cette décision. Sauf Aurelia. Elle approchait de sa vingtième année et brûlait d'amour pour Lucius, surtout depuis qu'elle le sentait se rapprocher d'elle. Un soir il l'avait pour la première fois embrassée, et ses mains avaient caressé son corps. Elle n'avait pas eu le courage de se défendre, comme on le lui avait appris. Elle s'était dit que si le monde des dieux existait vraiment, Vénus accordait parfois aux humains de l'entrevoir. Lucius avait tenu à lui apprendre lui-même la nouvelle de son départ. Elle avait beaucoup pleuré, mais il lui avait promis que le jour de son retour serait aussi celui de leur mariage.

Le jour du départ – un de ces jours d'hiver humides et ternes – la grisaille qui effaçait les contours du port d'Ostie était aussi dans le cœur de Lucius. S'éloigner de Rome lui coûtait peu. Jusqu'à cet instant, il vibrait même d'excitation à l'idée de quitter l'Italie pour la première fois, et pensait aux projets dont le séjour à Massalia était la clef. Mais il se séparait aussi de ceux qu'il aimait : ses parents, Aurelia, et peut-être même Diophane. C'est au moment de les rompre qu'il s'apercevait de la force de ces liens. En montant sur le bateau qui devait l'emmener, il pria les dieux de retrouver les siens tels qu'il les quittait.

[p. 97]

CHAPITRE III

— DANS LE SILLAGE DE PYTHÉAS

*Un temps viendra où l'Océan déliera les
liens des choses et où l'on découvrira une
terre immense ; Tethys révélera un nouveau
monde et Thulé ne sera plus alors la
dernière des terres.*

SÉNÈQUE, *Médée*, 374-379.

[Retour à la table](#)

Le timarque Aristide haïssait les Romains, et s'efforçait d'entretenir les meilleures relations avec eux. Face à un adversaire plus puissant, la pire bêtise consistait à le heurter de front. Aristide avait les moyens de sa politique : il était le véritable maître du Conseil des Six Cents. On le prenait pour un ami des Romains. Seuls ses proches savaient ce qu'il fallait en penser.

Timon, le timarque chargé des relations de la cité avec les peuples étrangers, se tenait auprès de lui.

Le printemps était une mauvaise saison à Massalia. Il pleuvait souvent, et le ciel nuageux étonnait ceux qui arrivaient pour la première fois de l'Attique. Aristide y était habitué. Sa famille était installée à Massalia depuis plusieurs générations. Il regardait distraitemment par la fenêtre les galères qui oscillaient sur les eaux du Lacydon. Le nombre des mouillages libres augmentait. Les éclaircies avaient été plus fréquentes ces derniers temps. Beaucoup d'armateurs [p. 98] commençaient à lancer leurs navires sur les mers, priant Apollon, dont le temple dominait le port, de veiller sur leurs cales pleines de marchandises.

Aristide se retourna vers Timon. Malgré sa corpulence, il avait des mouvements dont la rapidité surprenait ses interlocuteurs. Encore n'était-ce rien à côté de l'agilité de sa pensée, qui déconcertait toujours Timon.

– On m'a annoncé l'arrivée dans notre ville du fils d'un des membres les plus en vue du Sénat romain. Un certain Lucius Porcius...

– Lucius Livius, noble Aristide, reprit respectueusement Timon, étonné de ce lapsus.

– Ah oui, Livius...

Il soupira, et ajouta :

– Je pense toujours à leur Porcius Cato ¹, ce rustre qui a passé sa vie à accabler notre peuple de sarcasmes. Si ce jeune homme est de la même veine, beau cadeau que Rome nous fait là !

– Il n'est ici que depuis un mois. Il réside chez un homme d'affaires romain, Caius Cossus. D'après les renseignements que nous avons pu obtenir de nos hommes à Rome, son père entretient des relations avec Verus, le directeur d'une des plus importantes sociétés de publicains.

– Ces publicains qui écument nos cités en Grèce ! Nous n'avons pas encore à Massalia ces démons de collecteurs d'impôts. Que Zeus continue à nous en préserver !

Timon trouvait Aristide trop méfiant. Après tout, sans Marius, que serait devenue Massalia ?

Il jeta un coup d'œil sur la clepsydre qui ornait la salle du Conseil, et lança :

– Écoute, Aristide, jusqu'à maintenant, nous n'avons qu'à nous féliciter de l'alliance avec Rome. Sans parler des Cimbres et des Teutons, reconnais que Rome nous a plusieurs fois tirés d'affaire ! Il y a un siècle, nous étions étouffés par Carthage. Partout, les [p. 99] vaisseaux puniques concurrençaient les nôtres, et même les coulaient sans vergogne. Quand leur Scipion a écrasé Hannibal, nous avons été les premiers à applaudir. Et quelle joie nos parents ont éprouvée quand ils ont rasé Carthage !

– La même année, l'interrompt Aristide avec un sourire sarcastique, tes amis romains mettaient Corinthe à sac... S'ils ont détruit Carthage, ce n'est pas pour les beaux yeux de notre Artémis éphésienne. Cela les arrangeait.

Timon fit semblant d'ajuster la ceinture qui serrait sa taille pour garder contenance. Il savait ce que pensait le timarque. Rome avait délivré Massalia en attaquant les peuples barbares de l'arrière-pays mais, la victoire acquise, elle s'était empressée de créer la Narbonnaise, première province romaine en Gaule.

¹ Caton appartenait à la famille des Porcii.

Aristide craignait moins les légionnaires et les noblaillons prétentieux du Sénat que les *negotiatores* et les *argentarii*. Ces hommes d'affaires habiles à pêcher en eau trouble se répandaient dans toute la Gaule. Bientôt aucune transaction de quelque importance ne se ferait sans leur concours. Un jour, Massalia se réveillerait romaine sans avoir vu une seule enseigne. Il toisa Timon, et lui dit d'un ton sec :

– Assez de paroles. Je veux savoir pourquoi ce Livius est ici. Fais-le surveiller.

Timon s'inclina et sortit rapidement de la salle. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur et remit sur ses épaules son lourd manteau de laine : la pluie tombait à nouveau.

*

Cossius, homme affable et souriant par nature, se montrait d'autant plus aimable que Lucius lui avait été recommandé par le puissant Verus. Bien qu'il fût romain – à vrai dire, l'était-il encore tout à fait ? –, Cossius était l'hôte de Lucius. Depuis longtemps les Romains avaient pris l'habitude de passer, avec certains [p. 100] membres de leurs peuples amis, des contrats d'hospitalité. Les parties à ces traités jouissaient d'une protection réciproque. Car dans toutes les cités – qu'elles fussent grecques ou romaines – l'étranger était *a priori* un homme dénué de droits et de protection légale. Quand un hôte grec arrivait de Rome, son correspondant romain lui assurait un logement, faisait office d'interprète et de courtier : l'étranger ne pouvait vendre ou acheter suivant les règles du droit romain. Il était également son garant et, s'il le fallait, agissait à sa place devant les tribunaux romains, interdits aux étrangers. Quand le Romain se déplaçait, son hôte lui rendait la pareille.

Lucius avait d'abord demandé à Cossius de lui faire visiter la ville. Ils commencèrent par l'Agora, avec sa foule aux couleurs bigarrées. Les passants étaient habillés comme des femmes. Leurs tuniques tombaient jusqu'aux talons, et les riches se drapaient dans des manteaux superbement brodés, que Lucius n'aurait jamais imaginés, même sur les épaules d'un sénateur. Les hommes portaient les cheveux longs, et embaumaient de lourds parfums. La place bruissait de conversations tenues en de multiples langues : le grec, parfois le latin, et des dialectes gaulois auxquels Lucius ne comprenait pas un mot. Il était un peu étourdi, et suivit Cossius avec soulagement lorsque celui-ci entreprit de gravir la pente qui menait à l'Acropole.

Le ciel était aussi bleu qu'aux plus beaux jours d'été, mais la température agréablement douce : le Kertios ¹, ce vent du nord froid et violent si fréquent à Massalia, ne semblait pas décidé à se lever. Les deux hommes dominaient toute la cité. Massalia s'étendait sur près de dix-sept mille plethres carrés. Elle était ceinte

¹ Aquilon pour les Romains... et mistral pour les Marseillais d'aujourd'hui.

de puissantes fortifications, bâties en grands blocs de pierre rose de la Couronne, assemblés à joints vifs et travaillés à la laie. Lucius en suivit la ligne du regard. Au nord du port, qui ressemblait à une corne d'abondance, les murailles étaient surmontées [p. 101] de deux puissantes tours carrées. Elles marquaient l'entrée principale de la ville. Bâtie autour d'un éperon rocheux et baignée par la mer sur les trois quarts de sa périphérie, la cité était facile à défendre. L'étranglement formé par la pointe de l'Acropole et celle du Pharos protégeait son port ¹. Lucius regardait les portefaix décharger les amphores pansues. Leur va-et-vient lui donnait le vertige. Ou peut-être était-ce à cause du grec, que ses interlocuteurs utilisaient constamment. Cossius lui-même parlait rarement latin. À Rome, tous les gens instruits connaissaient le grec, mais il eût été inconvenant de le parler en public : on aurait passé pour un homme léger et inconsistant ². Quand on voulait se moquer de quelqu'un sur le Forum, on l'abordait en lui lançant un "*Kbaïre* !" ³ retentissant. Ici, c'était le latin qui semblait barbare.

Au bout de quelques mois, Lucius avait oublié cette étrange impression et conversait avec autant d'aisance en grec que dans sa langue natale. En revanche, il supportait toujours aussi mal la chaleur. On se serait cru à Rome au plus fort de l'été. La canicule du mois d'août écrasait Massalia. Seul le vent venu de la mer tempérerait de brises légères et trop rares l'ardeur du soleil. À vrai dire, il l'oubliait presque aujourd'hui, tant son travail le passionnait. La table de sa chambre était couverte de documents. Détail insolite pour le visiteur – mais personne n'entrait jamais dans cette pièce – les murs étaient tapissés de cartes de navigation. Lucius se sentait fébrile. Dans quelques jours il aurait terminé son travail de recherche et pourrait dévoiler le but de son voyage.

Il sourit en pensant à la carte d'Anaximandre de Milet, vieille de près de cinq siècles. Celui-ci se représentait le monde comme un disque entouré d'eau, avec un bloc de terres émergées au milieu, où s'infiltrait la Méditerranée par les colonnes d'Hercule ⁴. Deux [p. 102] siècles plus tard, le grand Aristote avait balayé ces chimères en mesurant pour la première fois l'angle d'inclinaison de l'équateur sur l'écliptique. Pythéas s'était inspiré de ses méthodes, qui prouvaient indubitablement la sphéricité de la terre. Hipparque venait de trouver les formules mathématiques permettant d'établir une représentation planisphérique de la rotondité du monde. Mais même après tous ces progrès, on avait beaucoup de mal à trouver des cartes relativement précises des régions lointaines, surtout vers le Nord.

¹ Actuellement le Pharo.

² "*Graecus homo ac levis*" (Cicéron, Sur les provinces consulaires, 15).

³ "Bonjour" en grec. L'anecdote est authentique : Lucilius, 88-94 (Lucilius vécut de 180 à 103 av. J.C.). Comme l'a suggéré P. Veyne au cours d'un récent débat radiophonique, si l'on veut comprendre à quel point Rome fut pénétrée par la culture grecque, on peut penser à l'influence de l'Occident sur le Japon contemporain.

⁴ Aujourd'hui le détroit de Gibraltar.

Lucius jeta un coup d'œil par la fenêtre. Rien ne bougeait autour des hangars à navires et des hoplothèques¹. Une birème semblait plantée dans le bassin de carénage, totalement immobile. Elle était démâtée, comme un oiseau aux ailes cassées. Sans doute les conséquences de la tempête de Kertios, se dit-il. Quelques rares passants traversaient l'Agora, éclatante de blancheur. La moitié au moins des Massaliotes devaient dormir en attendant les heures plus douces de la fin de l'après-midi.

Lucius détourna les yeux de la lumière aveuglante, et concentra de nouveau toute son attention sur ses précieux documents.

Il en avait terminé la synthèse la veille, dans la fraîcheur de la nuit. La lune n'en était qu'à son premier quartier. Il avait pu discerner sans aucun mal l'étoile polaire. Pourquoi diable les Grecs nommaient-ils les zones polaires du nom d'Arctique, le pays des ours² ? Cela ne concordait guère avec les bruits qui circulaient sur ces régions... Il y avait tellement de légendes, de témoignages contradictoires, qu'il était bien difficile d'arriver à distinguer le vrai du faux. Lucius regarda les trois rouleaux de papyrus qu'il venait de calligraphier. Un pour les légendes, l'autre pour les relations commerciales avec les peuples du Nord, le troisième sur le voyage de Pythéas. Malheureusement, celui-ci était le plus mince. Lucius rangea [p. 103] les deux derniers dans son armoire. Il les connaissait par cœur. Il n'aurait même pas besoin de les emporter le lendemain pour l'entrevue décisive qu'il devait avoir avec Aristide et Cossius. Il sortit le premier rouleau de son étui de bois. Il ne s'agissait probablement que de racontars, mais mieux valait les relire encore une fois, au cas où un détail intéressant lui aurait échappé. Il déroula soigneusement le parchemin. La peau en était encore souple et ne faisait aucun bruit sous les doigts.

Pour certains, seules les âmes des morts peuplaient les régions au nord de l'Armorique, vers la Bretagne³. Lucius avait pu rencontrer à Massalia des Celtes qui lui avaient tenu des propos étranges qu'il avait soigneusement notés. Il les relut à voix haute, pour mieux tenter d'en saisir le sens caché.

Lorsque quelqu'un meurt, on doit attendre dans la nuit que la porte de la maison résonne sous un coup mystérieux, terrifiant, car ce n'est pas une main humaine qui le frappe. Ceux qui ont eu le courage insensé de sortir nous ont dit qu'ils ont été attirés par une force invisible jusqu'à la grève. Là attendent de longs bateaux plus noirs que la nuit, vides en apparence, mais chargés jusqu'à ras bord du poids des Souffles. Quand l'âme du mort, guidée par le nocher funèbre, y entre, la voile monte seule au bout des mâts sinistres, gonfle, bien qu'aucun vent ne souffle, et les navires partent vers ces gouffres éternels où le soleil lui-même s'abîme dans le mugissement des flots.

¹ Les hoplothèques étaient les bâtiments où l'on entreposait les réserves de matériel.

² En grec, *arctos* signifie ours.

³ Par Bretagne, il faut entendre l'Angleterre actuelle.

De quels gouffres pouvait-il bien s'agir ? se demanda Lucius. D'après d'autres récits, les archipels qui entouraient la Bretagne n'avaient pour habitants que des spectres. Des voyageurs disaient même y avoir vu Chronos¹, enchaîné par le géant Briarée. Certains enfin parlaient de mystérieux hommes bleus, aux visages effrayants. Lucius n'était nullement impressionné par ces récits. Leur côté merveilleux le [p. 104] fascinait, mais il s'attachait surtout à y discerner une logique. Après tout, Aristote et Platon eux-mêmes se servaient des mythes comme point de départ de leurs raisonnements. Il était bien persuadé que les morts n'allaient pas en Bretagne : tout le monde savait que leurs ombres pâles étaient enfouies dans les profondeurs du Tartare. L'allusion à Chronos enchaîné présentait plus d'intérêt. Elle traduisait d'après lui l'idée que, dans ces régions, le temps était comme arrêté.

Il posa le rouleau qu'il tenait entre ses mains et fouilla dans une pile de documents. Il en retira deux feuillets, et les relut. Sur le premier, il avait griffonné une citation de l'*Odyssée*. Homère parlait de ces pays où il faisait assez clair pour que les bergers puissent faire paître leurs troupeaux vingt-quatre heures d'affilée sans jamais cesser de les voir, car "*les chemins du jour y côtoient ceux de la nuit*"². Sur l'autre feuillet figuraient des données fournies par les savants grecs. Cinq siècles plus tôt, le philosophe ionien Xénophane de Colophon avait pressenti le phénomène suggéré par Homère. Il notait que plus on s'éloigne de l'équateur, plus la différence augmente entre la durée du jour le plus long et celle du jour le plus court. Loin au Nord, la nuit et le jour devaient donc durer plusieurs mois. Un siècle plus tard, Hérodote rapportait une légende selon laquelle, dans ces pays, les hommes ne dormaient qu'une moitié de l'année³. Si on réunissait toutes ces données, pensait Lucius, on arrivait à la même conclusion : les savants calculs astronomiques et les récits mythiques concordaient.

Il reprit le rouleau de papyrus. D'autres textes parlaient des hommes censés vivre dans ces régions inconnues : les Hyperboréens, chez qui l'Apollon de Délos effectuait ses séjours périodiques. Les Grecs pensaient que le vent froid de Borée, celui-là même qui soufflait si souvent sur Massalia, dévalait les pentes de montagnes glacées d'une hauteur terrifiante, situées très au nord : les monts Rhipées. Protégés par ces [p. 105] barrières infranchissables et leurs solitudes glacées, les Hyperboréens passaient leur existence dans la félicité et le bonheur, en des fêtes merveilleuses où ils rendaient grâce à Apollon, au milieu de forêts d'oliviers, dans la douceur d'un climat tempéré et l'abondance d'une terre fertile⁴.

¹ Chronos est le dieu grec du temps.

² Homère, *L'Odyssée*, X, 82-86.

³ Hérodote, IV, 25.

⁴ Pindare, *Pythique*, X, 46-55 ; 66 ; *III^e Olympique*, 23-33 55-60 ; Diodore de Sicile, II, 47. (Pour plus de détails sur les légendes répandues dans le monde antique à propos des Hyperboréens, cf. Ian Whitaker, "The Hyperboreans of the Ancient World", *Inter-Nord*, 16, 1982, 139-157).

Hélas, Pindare affirmait que "*nul, ni par terre ni par mer, ne pourrait jamais découvrir la voie merveilleuse qui menait aux fêtes hyperboréennes*". Lucius en doutait. Un siècle après la mort de Pindare, Pythéas y était peut-être parvenu.

Il crispa ses mains sur le rouleau. Si seulement il avait pu trouver le journal de bord de Pythéas ! En venant à Massalia, d'où le savant s'était embarqué vers l'*ultima Thule*, il avait le fol espoir de retrouver le document, ou au moins de recueillir des informations inédites. Il n'y était pas parvenu. Pythéas était mort depuis déjà deux siècles et demi, et la plupart des auteurs le prenaient pour un menteur à la solde d'Alexandre, ou un vantard doublé d'un affabulateur. En dépensant beaucoup de temps et d'argent, Lucius n'avait pu réunir que quelques bribes de son journal de bord, citées par des géographes avant qu'il ne disparaisse. Elles étaient presque inutilisables. Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir si Pythéas avait découvert le secret des Hyperboréens.

Un coup frappé à la porte interrompit Lucius dans ses réflexions. Un esclave de Cossius entra : il lui apportait un de ces messages de Rome qu'il recevait environ deux fois par mois. Lucius rangea soigneusement les documents qu'il venait de consulter, et prit connaissance de la lettre de son père. Il reconnut la main de Diophane à l'écriture fine et serrée. Mon père dicte de plus en plus son courrier, se dit-il.

Le message était bref et des plus surprenants : Aurelia allait arriver dans la cité phocéenne ! Lucius était partagé entre la joie et la stupéfaction. Un voyage de ce genre était tout à fait inhabituel pour une jeune [p. 106] fille. Il lut la suite du message : Publius l'accompagnait, pour régler une affaire de famille. Aulus ne précisait pas laquelle. Il ajoutait seulement de façon laconique que le frère de Verus se joindrait à eux pour venir inspecter les comptes du bureau de Massalia.

Lucius se détendit. Un sourire rêveur se dessina sur ses lèvres. Pendant les longues journées du voyage vers Massalia, il avait souvent songé à Aurelia, et à la peine qu'il avait éprouvée en la voyant disparaître dans la brume. Depuis son arrivée, son temps et ses pensées étaient mobilisés par ses recherches. Mais aucun jour ne passait sans qu'il ne regrettât son absence. Il conservait aussi le souvenir troublant et précis de son corps, et des sensations qu'il avait éprouvées en l'étreignant, si différentes de celles ressenties à Subure. Malgré les certitudes qui l'habitaient, Lucius était un inquiet, et sans doute sa curiosité, son goût pour les voyages et le merveilleux témoignaient-ils d'une insatisfaction aussi profonde que cachée. Aurelia lui apportait la sérénité qui lui manquait, et la certitude d'être aimé. Il sentait que le visage, les paroles et l'affection de la jeune fille étaient maintenant ancrés au plus profond de son cœur, et que les sentiments qu'il lui portait émanaient de cette région mystérieuse de lui-même qu'il n'avait jamais ouverte à personne.

Timon craignait de décevoir Aristide. Il n'avait que fort peu appris au sujet du jeune Romain.

La salle du Conseil des Timarques était vide. Bien qu'il y eût siégé de nombreuses fois, Timon s'y sentait mal à l'aise. Aristide l'avait convoqué en insistant sur l'urgence de l'entretien. Aussitôt après l'avoir vu, il devait rencontrer Lucius Livius et Cossius, l'homme d'affaires romain bien connu dans les quartiers du Lacydon.

[p. 107]

Aristide fit son entrée sans que Timon l'eût entendu venir. Il avait son air des mauvais jours.

– Eh bien, j'espère que tes hommes ont fait du bon travail et que tu m'apportes des renseignements utiles sur le Romain.

Timon avala sa salive.

– Noble timarque, j'ai suivi tes instructions à la lettre. Un de nos indicateurs est esclave chez Cossius et a été affecté par son maître au service de Livius. Nous avons été tenus au courant de ses faits et gestes pendant ces six derniers mois. D'autre part, nos hommes se sont renseignés discrètement auprès des Massaliotes que fréquente Livius – surtout des commerçants et des pilotes du port.

– Passe-moi les détails, l'interrompt Aristide, et viens-en aux faits. Quels sont les résultats de tes enquêtes ?

– Je crois qu'il n'y a rien à redouter du Romain. Il circule assez souvent dans la ville, mais les affaires politiques de notre cité ne semblent pas l'intéresser. Il n'a pris aucun contact avec nos opposants. En revanche, il se préoccupe beaucoup de la marche du port, et semble rechercher partout des documents.

– Des documents ? Quels documents ? demanda Aristide dont les soupçons se confirmaient.

Timon toussota nerveusement, et commença à triturer sa ceinture.

– Eh bien, c'est assez curieux, mais nous savons qu'il a acheté toutes les vieilles cartes qu'il a pu trouver. Il parle souvent des expéditions que nous affrétons vers les pays lointains...

– Et tu me disais qu'il n'y avait rien d'inquiétant ?

Aristide se leva brusquement et se mit à marcher de long en large dans la salle, poursuivant son idée sans plus écouter Timon :

– C'est bien ce que je craignais. Ce Livius est un informateur des trafiquants romains dirigés par [p. 108] Cossius. Comme nos concitoyens le prennent pour un de ces jeunes nobles romains stupides et prétentieux, ils ne se méfient pas de lui et bavardent à tort et à travers.

– Mais que pourrait-il rechercher ? hasarda timidement Timon.

– Faut-il que je te le dise ? répondit Aristide, excédé. Ils veulent tout connaître de ce qui fait notre richesse : nos activités commerciales. Ils désirent savoir combien de bateaux nous envoyons, vers où, dans quelles conditions, quels gains nous en retirons. Munis de ces précieux renseignements, ils savent d'avance à qui ils peuvent proposer leurs fameux prêts, celles de nos sociétés qui sont en difficulté, et dont ils comptent s'emparer. Quant à celles qui sont prospères, ils calculent en fonction du volume de leurs activités les intérêts qu'ils vont pouvoir leur extorquer.

Timon ne savait que répondre. Il demanda respectueusement à Aristide :

– Sais-tu pourquoi ils viennent te voir ce matin ?

– Non, mais je m'en doute bien. Ils vont me proposer une affaire mirifique après avoir réfléchi pendant trois mois à la meilleure manière de nous rouler. Mais, par Apollon, je serai plus malin qu'eux !

Aristide fut interrompu par un huissier qui lui annonça l'arrivée de Lucius et de Cossius. Il jeta un coup d'œil à la clepsydre.

– Ils sont même en avance ! Qu'à cela ne tienne, je vais les recevoir. Timon s'apprêtait à s'éclipser, mais Aristide le retint : Non, non, tu vas assister à l'entrevue et écouter de toutes tes oreilles. Espérons que cela te serve de leçon, et que tu sois désormais moins confiant envers ces coquins.

Timon s'assit en soupirant, un peu en retrait du timarque. Intérieurement, il pestait contre Aristide. Il se serait volontiers passé de cette entrevue.

Lucius et Cossius firent leur entrée. Ils avaient pris soin de se vêtir simplement : on reprochait trop [p. 109] souvent aux Romains leur arrogance, et Aristide était un ami précieux qu'il ne fallait pas indisposer. D'ailleurs, celui-ci venait de se lever et s'avançait vers eux avec un sourire affable. Il poussait même le sens des convenances jusqu'à parler latin :

– Entrez, chers amis, j'espère ne pas vous avoir fait trop attendre.

– C'est nous qui te remercions, dit Cossius, de nous avoir accordé cette entrevue. Nous savons que le temps d'un timarque est précieux, surtout quand il s'agit du noble Aristide.

– Il ne l'est jamais assez pour que je néglige une occasion de rencontrer nos hôtes. Nous nous connaissons depuis longtemps, Cossius, et tu sais que ma porte t'est toujours ouverte.

Aristide se tourna vers Lucius.

– Et je suis aujourd'hui particulièrement heureux de vous accueillir, car j'ai ainsi la chance de faire la connaissance de Lucius Livius.

Il fit signe aux deux Romains de s'asseoir, et à Timon de se rapprocher.

– Eh bien, mes amis, est-ce Zéphyr ou l'Aquilon qui vous amène ?

Lucius attrapa la balle au vol :

– Ce serait plutôt le Kertios comme on dit à Massalia, noble timarque.

– Je sais que plusieurs de vos navires ont souffert de la récente tempête. Éprouvez-vous quelque difficulté à les faire réparer ? J'avais pourtant donné des ordres stricts pour que les ouvriers du carénage s'occupent de vous en priorité.

– Il ne s'agit pas de cela, intervint Cossius. Tout a été fait avec diligence, et nous t'en remercions. Mon ami Lucius souhaiterait te parler d'une expédition maritime vers les pays du Nord.

– Du Nord ? interrogea Aristide. Pour une fois, son étonnement n'était pas feint. Il poursuivit : Vous savez que tout notre commerce est orienté vers le [p. 110] Sud et l'Orient. Certes, depuis que les Carthaginois ne bloquent plus les colonnes d'Hercule, la voie vers l'Atlantique et la Bretagne est libre, mais quel intérêt y a-t-il à l'emprunter ? Nous préférons commercer avec les Égyptiens et les Romains qu'aller dans les brumes à la rencontre des tribus sauvages d'Armorique.

Lucius reprit la parole en concentrant toute son attention. Il fallait présenter son projet au timarque de telle façon qu'il y trouvât un avantage.

– Je ne t'apprendrai pas qu'à Rome les choses ont beaucoup changé en un siècle. Le luxe s'est introduit dans notre cité en même temps que les richesses nécessaires pour le payer. Beaucoup de gens sont prêts à verser n'importe quelle somme pour avoir chez eux des substances précieuses, et les femmes sont les premières à arborer de riches parures. Ajoute à cela que s'ils oublient de plus en plus leur antique religion, les Romains restent superstitieux, et sont friands de talismans. Il y a dans ces pays de Borée une pierre que l'on nomme la "pierre du soleil", dont on pourrait faire un fructueux commerce...

Aristide n'avait nullement l'air étonné.

– Je sais ce dont tu parles. Nous connaissons l'ambre depuis longtemps.

– Vous, les Grecs, peut-être. Mais, crois-moi, à Rome il est encore très rare, et on se l'arrache à prix d'or. Les femmes qui ont pu s'en procurer en portent de petits morceaux avec lesquels elles frottent leurs mains pour les parfumer. Beaucoup croient que l'ambre les guérira de toutes sortes de maladies. Chaque mère rêve d'accrocher au cou de son enfant un morceau de cette pierre pour écarter de lui le malheur. Car elles croient vraiment que l'ambre s'est formé à partir des rayons du soleil. Votre grand Hérodote, dit Lucius en appuyant sur ces mots pour flatter Aristide, témoigne d'ailleurs des liaisons commerciales qui unissaient autrefois le sanctuaire de Délos [p. 111] et les Hyperboréens¹, qui possèdent l'ambre. Si nous arrivions à établir une route maritime sûre jusque vers

¹ Hérodote, IV, 33.

ces lointaines contrées, Massalia et Rome pourraient se partager un fructueux monopole.

Pendant que Lucius parlait, Aristide réfléchissait à toute vitesse. Toutes ces belles phrases n'étaient que boniment. Cette histoire d'ambre était un prétexte qui cachait autre chose. On pouvait avoir l'ambre sans courir les risques d'une navigation périlleuse sur les flots agités de l'Océan du Nord. Depuis longtemps on empruntait la voie de terre, en remontant la vallée du Rhône vers le pays des Frisons et des Cimbres ¹. De plus, le prix de l'ambre tenait justement à sa rareté. Si on parvenait à l'importer en grande quantité, les cours chuteraient inmanquablement et ces dégénérés de Romains, étourdis par la nouveauté de leur richesse, s'en désintéresseraient. Enfin, à supposer que l'affaire soit malgré tout rentable, Aristide aurait encore préféré s'allier avec Pluton ² qu'avec les Romains.

Afin de gagner du temps, il posa une question à Lucius :

– C'est un projet qui mérite réflexion. Mais dis-moi, comment comptes-tu t'y prendre pour effectuer cette exploration, et en quoi notre cité peut-elle t'aider ?

On arrive au moment crucial, se dit Lucius, et il s'efforça de prendre le ton le plus convaincant possible :

– Mon projet suppose résolus deux types de difficultés. Le premier est d'ordre technique et concerne la navigation elle-même. Pour cela, il ne manque pas à Massalia d'habiles capitaines, et surtout il y a un précédent célèbre, celui de ton illustre concitoyen, Pythéas.

Aristide ne put retenir une exclamation de surprise :

– Pythéas ? Mais c'est un imposteur, un menteur ! [p. 112] Depuis plus de deux siècles, personne ne croit plus à ses racontars ! Sais-tu le but réel que poursuivait Pythéas, ou du moins son maître, le grand Alexandre ?

– Je le suppose, répondit Lucius prudemment.

– Je vais quand même te le rappeler, dit Aristide dans un accès de franchise qui ne lui coûtait rien. Alexandre souhaitait tirer de l'expédition de Pythéas des renseignements d'ordre militaire. De plus, il était convaincu qu'il descendait d'Héraklès en ligne directe, ou du moins voulait-il qu'on le croie. Les légendes rapportent qu'Héraklès était parvenu jusqu'au pays des Hyperboréens. Alexandre voulait montrer à tous qu'il était capable de refaire le chemin parcouru par son divin aïeul. Mais tout cela n'a servi à rien. Les dieux ont puni Alexandre de son orgueil démesuré. Quand Pythéas est rentré, son maître était mort. Il a quand même publié son journal, en l'agrémentant de récits fabuleux, tels que les lui avait commandés Alexandre. Évidemment, personne ne l'a cru.

¹ Actuellement, la Hollande et le Danemark.

² Pluton était le dieu des enfers.

– Ou peut-être n'avait-on plus besoin de le croire ? avança Lucius.

– Quoi qu'il en soit, reprit Aristide en esquivant la question, je crains que Pythéas ne te soit pas d'un grand secours dans cette affaire. Mais tu m'as dit que tu avais d'autres problèmes ?

– En effet, noble Aristide. Nous avons besoin de capitaux pour monter cette expédition. Nous avons pensé que la cité de Massalia pourrait apporter son concours.

Lucius marqua une pause en observant le visage d'Aristide. Celui-ci avait repris un aspect impassible. D'un léger signe de tête, il encouragea Lucius à continuer :

– Bien que ma famille jouisse d'importants revenus, je ne peux solliciter mon père. C'est un homme de valeur, mais très prudent. Il ne saisirait pas l'intérêt d'une telle expédition. Comme tous les fils de famille à Rome, je suis sous sa puissance jusqu'à sa [p. 113] mort, et dispose de peu de moyens. Je dois donc solliciter des concours extérieurs.

– Qu'en pense notre ami Cossius ? demanda Aristide avec une imperceptible nuance d'ironie.

Cossius s'éclaircit la voix. Il partageait la réticence d'Aristide et jugeait que du point de vue commercial, le projet de Lucius n'avait aucun intérêt. Il avait tenté plusieurs fois de l'en convaincre. Mais il avait reçu des ordres stricts de Rome où Verus était sur le point d'obtenir la concession de la ferme des impôts pour toute une partie de l'Asie. Ce n'était pas le moment d'indisposer le Sénat. Si Cossius refusait son appui au jeune homme, qui sait si celui-ci n'utiliserait pas les relations de sa famille pour faire passer ce marché mirifique sous le nez de Verus ? Même si Lucius périssait dans l'Océan du Nord, les sommes perdues seraient infimes par rapport aux bénéfices escomptés en Asie. Verus avait donc ordonné à Cossius de financer la moitié de l'expédition. À lui de se débrouiller pour que Massalia prenne en charge le reste des frais. Cossius était sûr qu'Aristide refuserait. Néanmoins, il fallait tout tenter.

– Je crois sincèrement au projet de Lucius, noble Aristide. La preuve, c'est que ma compagnie est prête à le financer pour moitié.

– Tu es assez averti des affaires pour savoir que cela va coûter plusieurs centaines de talents ?

– Si nous arrivons à contrôler les gisements d'ambre, ce seront des milliers de talents qui tomberont dans les caisses du Trésor de Massalia, affirma Cossius, qui mentait effrontément.

Aristide continuait à réfléchir. Timon crut bon de se glisser dans la conversation.

– J'ai peur que vos espoirs ne soient hasardeux. Qui nous dit que Lucius Livius reviendra jamais de ces pays de légendes ? Même s'il y réussit, la navigation sur ces mers inconnues et agitées sera toujours difficile. Les risques de naufrage sont beaucoup plus [p. 114] élevés que sur d'autres parcours, et les bénéfices éventuels s'en ressentiront. Je crains que nous ne puissions accéder à votre demande.

Lucius baissa la tête. Le rêve de tant d'années prenait fin dans cette salle froide et vide.

Aristide arrangea les plis de son manteau décoré de fils d'or. Il avait pris sa décision. D'un geste large, il fit signe à Timon de se taire.

– N'écoutez pas Timon, mes amis. Sa prudence est proverbiale dans notre cité, c'est pourquoi le Conseil l'a nommé à ce poste délicat des relations avec les pays étrangers. Mais en ce moment, nous parlons affaires, pas politique. Il faut savoir prendre des risques. Du temps de Carthage, nos capitaines risquaient non seulement leurs marchandises, mais aussi leurs vies et leurs navires. Il ne sera pas dit que l'Océan du Nord nous effraie plus que les flottes puniques.

Timon écarquilla les yeux. Il n'y comprenait plus rien. La tête de Lucius s'était redressée, et un sourire illuminait ses traits. Quant à Cossius, il était aussi surpris que Timon.

– Dois-je comprendre, dit Lucius, que tu es prêt à nous donner ton accord ?

– C'est bien cela, répondit Aristide, content de son effet. Il enchaîna. Naturellement, je ne suis pas le seul à décider, et il faut encore que le Conseil des Timarques ratifie mon avis. Aller à Thulé¹ présente plus de dangers que naviguer vers la Campanie. Mais peut-être Livius a-t-il raison : l'ambre a la couleur du soleil, pour nous ce peut être celle de l'or... D'autre part, l'appui de Cossius est pour moi une garantie. S'il t'apporte son soutien, c'est qu'il croit à ton plan. Enfin, vous savez tous que je suis un ami des Romains. Je ne voudrais pas décevoir un de leurs fils les plus illustres, et promis sans doute à une belle carrière à Rome : quand il sera consul, il se souviendra de Massalia et du vieil Aristide.

– Noble Aristide, dit Lucius en se levant, Cossius [p. 115] et moi te remercions de tout cœur. Tu peux être sûr que si un jour les dieux permettent que je gouverne la République, je n'oublierai pas ce que Massalia aura fait pour moi.

– Je n'en doute pas, répondit Aristide sur un ton à la fois déférent et presque paternel.

Il raccompagna ses hôtes jusqu'au sommet du grand escalier orné de statues d'Apollon et d'Artémis qui conduisait à la salle du Conseil. Après l'avoir remercié une dernière fois, Lucius et Cossius prirent congé de lui.

¹ Thulé est le point le plus au nord atteint par Pythéas.

Aristide retourna dans la pièce où l'attendait Timon. Il arborait un sourire narquois.

– Quel mauvais génie t'a piqué ? l'interrogea Timon. Songe que...

Aristide lui coupa la parole.

– Ce jeune fat a une chance sur cent de revenir dans notre Lacydon.

– Mais alors, pourquoi lui as-tu donné ton accord ?

Aristide ne put s'empêcher de rire tout en se frottant les mains.

– Regarde le port, Timon. À peine un navire est-il déchargé qu'un autre prend sa place. Il y en a tellement que nos pilotes ont dû demander à plusieurs vaisseaux de mouiller dans la rade pour attendre leur tour. Nos affaires marchent bien : nous pouvons nous payer le luxe de perdre quelques talents dans ce projet sans queue ni tête. Crois-moi, nous les récupérerons amplement sous une autre forme.

– Je ne comprends toujours pas.

– Écoute-moi, reprit Aristide avec patience. Contrairement à mes craintes, ce Livius n'est pas dangereux. Ce n'est qu'un petit noble prétentieux. Tu as vu comme il s'est rengorgé quand je l'ai décoré par anticipation du titre de consul ? Une lueur de méchanceté traversa le regard d'Aristide. Il ne sera jamais qu'un petit questeur, à supposer qu'il n'aille pas nour-[p. 116] rir les poissons. Ce jeune homme croit m'avoir roulé, mais je sais le fin mot de l'histoire. L'ambre ne l'intéresse pas. Ce qu'il veut, c'est revenir à Rome auréolé du prestige de son expédition. Les Romains ont grignoté la Méditerranée. Il pense qu'aller vers le Nord constituera une nouveauté digne de louanges. Eh bien, laissons-le faire. Il n'en reviendra pas, et ce sera un Romain de moins. Mais à lui seul, ce résultat ne justifierait quand même pas l'argent que cela va nous coûter...

– Il y a donc d'autres raisons ?

– Oui, beaucoup plus importantes. D'abord, cet imbécile de Cossius s'est visiblement laissé entortiller. Ce n'est pas moi qui vais le tirer du pétrin où il vient de se fourrer. Quand Livius aura fait naufrage, Cossius et sa compagnie se seront discrédités dans notre cité : qui irait s'associer avec des hommes d'affaires assez fous pour monter de telles opérations ? Ils en auront pour plusieurs années à remonter la pente. Nous sortirons de tout cela les mains nettes. Rome ne pourra pas nous reprocher d'avoir contrecarré les projets de ses représentants. Au contraire, nous afficherons la plus grande tristesse quand la nouvelle du naufrage nous parviendra. Quant à nos concitoyens, ils ne pourront nous faire aucun reproche : si on nous critique pour avoir engagé des capitaux dans l'opération, nous pourrions toujours dire que nous y avons été contraints par la nécessité de préserver de bonnes relations avec les Romains...

Timon ne trouvait rien à répondre. Comme d'habitude, les plans d'Aristide étaient sans faille.

– Noble Aristide, dit-il avec sincérité, j'admire ta sagesse. Je comprends ta décision, et l'approuve.

– J'en suis heureux, Timon. Voilà une matinée bien remplie, qui mérite quelques minutes de repos.

Aristide demanda à un esclave de leur apporter deux coupes de vin de Rhodes, mêlé de miel. Quand elles furent servies, il leva la sienne bien haut, et dit [p. 117] dans un grand éclat de rire :

– À la santé des Romains, et de notre nouveau Pythéas !

*

Aurelia était épuisée par un voyage qui, heureusement, après un mois, touchait à sa fin. Elle aurait préféré s'embarquer comme Lucius à Ostie et effectuer le trajet par la mer. Mais Publius n'avait pas voulu prendre ce risque. Il redoutait moins les naufrages que les pirates. La misère avait grossi leur nombre. De leur bastion de Cilicie¹, ils lançaient mille navires en Méditerranée, rendant la navigation toujours plus périlleuse. Non contents de piller et tuer, ils infligeaient à leurs victimes les pires tortures. Un de leurs amusements les plus bénins consistait à attacher des heures durant un prisonnier à un cadavre, face contre face... Par ailleurs, en cette saison, les vents étésiens de la Méditerranée faisaient obstacle à une navigation régulière. Mieux valait endurer les fatigues de la route, même sous la canicule. On y risquait toutefois les attaques des brigands : pour s'en prémunir Publius et Torquatus avaient pris soin de se faire accompagner d'une forte troupe d'hommes en armes. Verus avait envoyé son frère à Massalia pour contrôler les comptes du bureau qu'y avait sa société, mais sur le chemin, il devait s'arrêter en divers points du littoral où la compagnie avait aussi ses intérêts. À chaque étape, Torquatus revenait chargé de précieux documents. Il n'était pas question de risquer qu'une attaque des brigands les dispersât. Plus sûr, le voyage avait aussi été plus long, en raison des arrêts qu'imposait sa mission à Torquatus : normalement, quinze jours auraient suffi.

Si les glaives de l'escorte protégeaient les voyageurs des pillards, ils ne les mettaient pas à l'abri des désagréments du voyage. Au sortir de Rome, la *Via Aurelia* s'étalait majestueusement sur une largeur de huit pas². Mais rapidement elle se réduisait à deux. [p. 118] Chaque croisement de voitures s'accompagnait d'une bordée de jurons lâchés par les cochers, s'insultant mutuellement de ne pas se ranger assez vite. De plus, même à faible allure, les cahots étaient nombreux. Comme toutes les voies romaines, la *Via Aurelia* était solidement construite en gros blocs posés sur un lit de gravier. Mais elle manquait du moindre moelleux pour les pieds des chevaux, et pour le confort très rudimentaire des passagers. La

¹ Région située entre la Turquie et la Syrie, sur le littoral méditerranéen, au nord de l'île de Chypre.

² Environ douze mètres (1 pas = 1,472 m).

canicule n'arrangeait rien. Il fallait changer les attelages plus que de coutume, ce qui ajoutait encore à la longueur du voyage. Au delà de Genua, le petit groupe s'était engagé sur la *Via Domitia*, en direction de Narbo ¹. La route était meilleure. Elle datait de moins de trente ans. Rome l'avait tracée après avoir créé la Narbonnaise, et elle n'avait pas encore été trop endommagée par le charroi. Quant aux auberges, avec leurs grossiers tabourets entourant des tables crasseuses, et les lits rembourrés de barbes de roseaux en guise de plumes, dans lesquels sautaient d'innombrables puces, mieux valait les éviter, et coucher chez des hôtes chaque fois qu'on le pouvait.

Aurelia tressaillit : elle venait d'apercevoir des murailles roses surplombant la mer. Ce ne pouvait être que Massalia. Les cris joyeux des cochers le lui confirmèrent.

Derrière l'étroite enceinte, il y avait Lucius. Et avec lui le monde entier.

Une demi-heure plus tard, les chevaux passaient entre les deux grosses tours bornant l'entrée principale de la cité. Torquatus observait Aurelia d'un œil amusé et attendri. Elle était aussi émue qu'impatiente.

Publius s'était réveillé, et remettait un peu d'ordre dans les plis de sa toge froissée par le voyage. Il regardait les passants d'un air maussade. Il était non seulement fatigué mais de mauvaise humeur. Pourquoi les dieux l'avaient-ils affligé d'un fils comme Marcus ? Ce dernier s'était lancé dans d'invraisemblables [p. 119] spéculations avec les *argentarii* de Narbonnaise qui lui avaient déjà soutiré presque la totalité de son pécule. Cet inconscient n'en avait cure, et continuait à accumuler dettes sur dettes. Publius se disait qu'il n'avait que trop tardé à lui faire comprendre qu'un fils de famille, quel que soit son âge, restait toujours sous la tutelle de son père. Si les dieux avaient placé sur son chemin un garçon de la trempe de Lucius, Publius l'aurait volontiers adopté. Beaucoup de pères déçus par leurs enfants agissaient ainsi : avoir un fils de son sang comptait moins que la certitude de léguer sa fortune et ses pouvoirs à quelqu'un qui en fût digne, ce qui expliquait la fréquence des adoptions chez les gens de bien. Marcus s'était fixé à Narbo, mais son père lui avait intimé l'ordre de faire le trajet jusqu'à Massalia pour le rencontrer. Là, ou bien il se soumettrait, ou bien ce serait l'émancipation : Marcus serait exclu de la *famille* et perdrait tout droit à sa part d'héritage. L'entrevue devait avoir lieu dans quelques jours. D'ici là, Publius pourrait se reposer et reprendre contact avec son futur gendre, dont l'exil prolongé lui causait quelque inquiétude. Aurelia avait largement dépassé l'âge de se marier et, à Rome, certains commençaient à jaser sur le sérieux de ces fiançailles. C'est pour cette raison qu'il avait cédé aux prières de sa fille quand elle lui avait demandé de l'emmener. Un tel voyage ne convenait pas à une jeune fille, même accompagnée de son père. Mais Publius n'avait jamais su résister très longtemps

¹ Actuellement Gênes et Narbonne.

aux requêtes de sa fille. De surcroît, il pensait que la présence d'Aurelia ranimerait une flamme peut-être vacillante dans le cœur de Lucius.

Les Massaliotes prêtaient peu d'attention à la petite troupe : il en rentrait et sortait chaque jour des dizaines comme celle-ci. Et si certains se retournaient, c'était sur Aurelia.

La voiture s'arrêta non loin de l'Agora, interdite à la circulation.

[p. 120]

Prévenu par un messenger, Lucius était là. Aurelia avait hésité quelques secondes, car il était vêtu à la mode de Massalia. Au-dessus de sa tunique dont on entrevoyait les contours, il portait une sorte de cape en voile très fin, délicatement décorée de liserés d'or. Ses cheveux tombaient sur sa nuque. Aurelia ne s'aperçut même pas qu'elle le trouvait encore plus beau. À peine avait-elle posé le pied à terre qu'elle se jetait dans ses bras. Ils restèrent tendrement enlacés pendant une éternité de quelques secondes, indifférents aux regards amusés des badauds. Aurelia recula la première. Elle regardait son fiancé en souriant, sans mot dire, et continuait à tenir ses mains. Un peu embarrassé, Publius toussota discrètement. Comme d'habitude lorsqu'il était ému, Lucius ne savait pas par où commencer. Il s'en tira en posant la question la plus banale en la circonstance :

– As-tu fait bon voyage ?

– Peu importe, répondit Aurelia, puisque je suis ici. Comprenant son trouble, elle choisit de plaisanter pour le détendre : Par Vénus, j'ai quitté un jeune patricien, et voilà que je retrouve un vrai Grec !

– Tu es plus belle encore que je ne m'en souvenais, dit Lucius. Les Massaliotes ne vont pas supporter de voir que tu dépasses en beauté leur Artémis éphésienne !

– Pourtant, je ne dois pas être très belle après toute cette route.

L'amour rayonnait sur le visage d'Aurelia, effaçant toutes les fatigues du voyage. Publius et Torquatus profitèrent du silence qui suivit pour saluer Lucius.

– J'espère que tu te plais à Massalia, demanda le jeune financier, et que notre Cossius a aplani les difficultés que tu as pu rencontrer ?

– Tu pourras dire à Verus que vous avez ici le meilleur agent qui soit. Cossius est non seulement un homme d'affaires, mais un ami intelligent et serviable. Nul ne pouvait mieux m'accueillir. Il m'a demandé [p. 121] d'excuser son absence. Il est en ce moment chez un armateur avec lequel il négocie un gros prêt.

– Les affaires d'abord ! De toute façon, je connais bien Massalia. Je vais m'occuper du déchargement des archives et du logement de nos hommes. Demain, nous pourrons parler plus à notre aise... si tu en as le temps ! ajouta-t-il avec un sourire en direction d'Aurelia.

Lucius se sentit rougir.

– Ici, ce n'est pas comme à Rome, dit-il. On prend le temps de vivre, surtout en cette saison. Mais ne t'inquiète pas. Après Vénus, je sacrifierai aussi à Mercure !

Publius s'agita. Ces effusions le rassuraient, mais elles étaient à la limite de l'inconvenance. Et puis il avait hâte de se faire masser et de retrouver enfin un lit digne de ce nom.

Il enjoignit à Torquatus de s'occuper au plus vite du transport de leurs bagages jusqu'au logement que Cossius mettait à leur disposition. Il ne resterait pas ici bien longtemps, mais il aimait avoir ses aises.

*

Le séjour s'éternisait. Marcus n'était pas venu à la date fixée. Son père avait reçu un message le priant d'attendre quelques jours, le temps de terminer une affaire de la plus haute importance. Publius avait cru étouffer de rage, mais que pouvait-il faire ? Il n'allait pas retourner à Rome après avoir effectué ce long voyage pour rien.

Aurelia et Lucius, en revanche, priaient chaque jour Mercure de retenir Marcus à Narbo. Publius trompait son impatience en accompagnant partout Torquatus, et Aurelia connaissait une liberté inespérée. Les deux fiancés sentaient monter en eux une passion que condamnaient les coutumes. Mais que valaient les traditions à côté de cette ivresse ? Aurelia ne s'effrayait pas de son désir. Elle ne connaissait guère du plaisir physique que les confidences de sa [p. 122] mère. Elle n'en ignorait pas les chemins. On n'apprenait pas aux jeunes filles romaines à rougir de ces sujets. On leur demandait seulement de respecter les convenances. Comme ses amies, Aurelia couvrait son visage d'un pan de robe lorsqu'elle passait devant la statue d'un Priape au sexe triomphant. Mais sous le voile, un sourire lui montait aux lèvres. La chasteté était une convention, pas une conviction.

Quand, au cours de leurs promenades, surtout quand Lucius l'enlaçait, Aurelia sentait son corps parcouru d'étranges frissons. On était au cœur de l'été. Tous deux portaient des vêtements légers qui laissaient leurs corps se reconnaître. Pour Aurelia, les choses étaient simples. Elle n'avait jamais connu d'homme, elle serait *univira*, la femme d'un seul. Elle n'avait-elle jamais vécu, comme Lucius, le déchirement du plaisir sans amour. Le vide qu'il avait tant de fois éprouvé lui était inconnu. Non qu'elle se trouvât satisfaite. Au fur et à mesure que s'égrenaient ces jours tissés des fils d'or du rêve, elle ressentait un manque, un désir d'achèvement.

Le dieu aux pieds ailés¹ veillait sur eux. Un après-midi, Aurelia reçut un message de Cossius : il lui faisait savoir que son père avait dû sans tarder se rendre à Aquae Sextiae. Dans une de ses foudrues habituelles, Marcus s'était mis

¹ Mercure.

en tête de s'arrêter avant Massalia, et pressait Publius de l'y rejoindre, puisqu'il désirait tant lui parler. Fou de rage, celui-ci avait sauté dans sa litière pour lui dire son fait, et ne reviendrait au plus tôt que le lendemain.

Ce soir-là, Aurelia ne rentra pas chez son hôte.

Quand Lucius et elle furent dans la petite chambre où il avait passé tant d'heures à traquer le souvenir de Pythéas, la quatrième heure ¹ était à peine passée. Sans mot dire, Aurelia se dirigea vers la fenêtre. Lucius la rejoignit et l'enlaça avec tendresse.

– Regarde, Lucius, Phaéton s'éloigne sur le char du Soleil ²...

[p. 123]

Lucius sourit en la serrant un peu plus fort. Massalia basculait dans l'or du couchant qui montait de la mer, toute lisse dans le calme de ce soir d'été. Les rames des galères étaient sagement repliées, comme les ailes d'oiseaux au repos. À leurs mâts, la pâleur blanche des voiles se teintait de rose. Les visages des déesses qui ornaient leurs poupes souriaient, fixant de leurs yeux aux longs cils les lointains mordorés de l'horizon.

Aurelia se dégagea doucement de l'étreinte de Lucius et lui fit face. Elle continuait à serrer ses mains dans les siennes. Son cœur battit un peu plus fort sous son sein.

– Même si nous sommes séparés, nous ne nous quitterons plus jamais, lui murmura-t-elle.

Lucius était ému. Sa poitrine se soulevait encore plus vite que celle d'Aurelia. Quand ils s'embrassèrent, leurs lèvres tremblaient. Il n'eut pas à lui demander si elle voulait se donner à lui. Leurs bouches s'éloignèrent et Aurelia recula. D'un geste lent, elle enleva ses légers vêtements. Une lueur douce pénétrait encore dans la pièce. Par pudeur, Lucius ne détacha pas les yeux de son visage. Comme elle, il fit glisser sa toge et sa tunique. Puis, la prenant dans ses bras, il la souleva de terre en la portant à pas lents vers le lit, où il la déposa doucement. Lucius baissa les yeux le premier, et commença à caresser le corps nu d'Aurelia. Lors de leurs étreintes des jours passés, il en avait déjà perçu la perfection. Il éprouvait maintenant la chaleur de sa peau, les frémissements dont elle commençait à s'animer. Chaque caresse donnée et reçue durait le temps des dieux. Quand le ventre de Lucius rencontra celui d'Aurelia, les feux de Phaéton lui-même n'étaient que pauvres lueurs, comparés à l'embrasement de leurs corps. La chaleur diffuse qu'Aurelia sentait rayonner de son ventre vers ses jambes était moins violente, et encore bornée par sa virginité. Quand celle-ci céda, Aurelia [p. 124] ne sentit pas

¹ Environ 21 h 30.

² Dans la mythologie grecque, Phaéton était le fils du Soleil et de Clymène. Il voulut conduire le char de son père mais, ne sachant le diriger, il embrasa la terre et fut foudroyé par Zeus.

la douleur, du moins ne s'en souvint-elle pas. Au désir de Lucius, elle répondait par cet abandon où les mystères de Vénus unissent les corps aux âmes.

Lucius fut le premier à rouvrir les yeux. La nuit était tombée. Une légère brise soufflait, rafraîchissant la moiteur estivale. La nuit était claire, pâlie par la pleine lune. Il regarda Aurelia. Elle était immobile et avait les yeux fermés. Dormait-elle ? Essayait-elle de retenir ces instants où elle avait senti mille soleils éclater pour son amant ? Le bras de Lucius enlaçait encore les épaules voilées par les cheveux dénoués. Son regard parcourut lentement le corps d'Aurelia. Les seins blancs se soulevaient doucement au rythme de la respiration. Des franges noires de la toison coulaient le long des cuisses deux petits filets de sang. Aurelia soupira en remuant la tête, qui vint s'appuyer sur l'épaule de Lucius. Elle ne disait toujours rien. Lucius prit garde de ne pas la réveiller. Le sommeil d'Aurelia lui rappelait celui d'Ariane endormie sur le rivage de Naxos, attendant la révélation divine.

Mais Aurelia ne dormait pas. Elle ouvrit les yeux et se serra un peu plus contre Lucius. Elle déposa sur ses lèvres un léger baiser. Lucius fit mine de tirer le drap sur son corps, elle l'arrêta.

– Je sais, la coutume aurait voulu que tu ne m'approches qu'au soir de nos noces, et que mon corps soit dissimulé par l'obscurité de la nuit ¹...

Elle resta quelques instants songeuse, puis passa sa main sur la joue de Lucius. Il voulut l'embrasser, mais elle eut un léger recul :

– Attends, mon amour, attends.

Elle se leva et marcha vers la fenêtre. Elle contempla quelques instants les étoiles, puis se retournant vers Lucius, d'une voix tremblante elle lui dit :

– La mort elle-même ne nous séparera pas. Vénus nous conduira aux Champs-Élysées, avec les amants aux cheveux d'or couronnés de myrte ². [p. 125] Regarde le ciel : bientôt l'aurore fera pâlir la nuit. Et il en est ainsi depuis le commencement du monde. L'amour ne peut mourir.

*

– Les nouvelles ne sont pas bonnes. Torquatus avait un air soucieux. Il reprit : Les rapports alarmants que le Sénat avait reçus avant ton départ n'ont fait que se confirmer. Pour parvenir jusqu'ici, nous avons dû traverser une partie de l'Italie : il y a des endroits où on nous a fait clairement comprendre que des Romains n'avaient pas à s'attarder. La présence de notre escorte armée n'arrangeait pas les choses. Les Italiens y voyaient une provocation...

¹ Cf. P. Veyne, *op. cit.*, 221, n. 29 ; 230, n. 3.

² Tibulle, *Élégies*, 1, 3, 57-66 (Tibulle est né vers 60 av. J. C.).

– Ce ne sont que des paysans mal embouchés, dit Lucius en haussant les épaules.

– Ces paysans mal embouchés, comme tu dis, sont en train de former deux confédérations pour nous prendre en tenaille : les Marses au nord, les Samnites au sud. D'après nos agents, ils veulent même se donner une capitale, qu'ils appelleront *Italica*. Italica ! Tu te rends compte !

– Que fait le Sénat ?

Torquatus eut un petit sifflement de mépris.

– Rien, ou à peu près. Il est paralysé par les luttes des factions. Les Pères craignent plus Drusus que l'Italie tout entière. Il faudrait intervenir avant que les Italiens n'aient achevé de se regrouper.

– Tout cela n'est guère engageant, dit Lucius dont l'assurance commençait à disparaître.

– Ce n'est pas fini. Est-ce que le nom de Mithridate Eupator te dit quelque chose ?

– Je ne l'ai jamais entendu.

– Tu n'es pas le seul. Rome l'a trop longtemps ignoré. Elle va apprendre à le connaître, autant que celui de Jugurtha. Mithridate est le roi du Pont¹. Il y a de tout dans son royaume. Nobles perses, Grecs enrichis, paysans d'Anatolie... Lui-même parle vingt [p. 126] dialectes pour se faire entendre de ses sujets ! Ce qui ne l'empêche pas de connaître les auteurs grecs sur le bout des doigts, et de sacrifier à Dionysos. Mais c'est un Oriental : il s'habille comme les Perses. Tiens, regarde. Torquatus tendit une pièce de monnaie à Lucius : C'est une pièce frappée à son effigie.

Lucius approcha de ses yeux la pièce usée, aux bords irréguliers. Mithridate ressemblait à Apollon. Ses cheveux étaient fins et bouclés. De grands yeux éclairaient son visage d'adolescent. Son nez était petit, légèrement retroussé, et sa bouche, à demi ouverte, semblait à la fois sensuelle et autoritaire. Ce dernier détail inquiétait Lucius.

– Que veut-il ?

– Nous chasser d'Asie. Comme il sait que nous lui rendrons coup pour coup, ce fils de louve se méfie. Chaque matin, il se fait donner de petites quantités de poison. Trop faibles pour qu'elles le tuent, suffisantes pour habituer son sang. Ainsi se croit-il immunisé... En attendant, il a commencé à grignoter les petits états d'Asie Mineure, avec son complice, le roi de Bithynie. Il y a quelques mois, il s'est attaqué à la Cappadoce. Mais là, c'était un trop gros morceau pour ce

¹ Territoire au sud de la mer Noire.

roitelet. Nous sommes intervenus et avons défendu le roi de Cappadoce. Torquatus eut un petit sourire méprisant. Enfin, du moins ce qui en tient lieu...

– Que veux-tu dire ?

– Son véritable nom, c'est Ariobarzane. Mais tout le monde l'appelle Philoromaïos, l'ami des Romains. En réalité, il est à notre botte. Pour en revenir à Mithridate, en ce moment il ronge son frein en attendant que les Italiens se révoltent pour continuer ses entreprises.

Torquatus s'était tu. Lucius dit calmement, mais à voix basse :

– Et moi, que dois-je faire ? Que t'a dit mon père ?

[p. 127]

– Tu dois bien te garder de rentrer en Italie. Ce n'est pas le moment de regagner Rome.

Lucius était déchiré. La Cité allait être attaquée. Pendant toute son enfance, on lui avait appris qu'il devait être prêt à verser son sang pour elle. Aujourd'hui, son père lui-même lui ordonnait de se tenir à l'écart... Et puis il y avait Aurelia. Elle allait rentrer. Que lui arriverait-il si la guerre civile se rallumait ? Mais surtout il avait honte. Honte de s'avouer que, malgré ces tristes nouvelles, il n'avait aucune envie de renoncer à son expédition vers l'Océan du Nord. Au fond, il lui était commode de se retrancher derrière la volonté d'Aulus.

Aurelia et son père repartirent peu de temps après, avec l'espoir de rallier Rome avant les troubles. Sans Marcus, comme il fallait s'y attendre : la brouille était définitive. Aurelia se retrouvait seule. Mais plus comme avant. Lucius l'avait-il comprise quand elle lui avait dit que, même séparés, ils ne se quitteraient plus ? Mieux valait pour tous deux qu'il restât absent de Rome. Quand Lucius reviendrait-il ? Elle ne se faisait guère d'illusions. Son voyage durerait plusieurs mois. Avant qu'ils ne se séparent, il lui avait dit, pour la consoler, qu'il serait bientôt de retour. Elle lui avait seulement répondu :

– Comme c'est loin, bientôt !

C'était la première heure. Les chevaux couleur de rose de l'aurore apportaient au monde l'aube lumineuse. Pour Aurelia, une longue nuit commençait.

*

– La mer est close. Le Cheimon ¹ a débuté, dit le capitaine. Lucius ne le savait que trop. Trois mois s'étaient écoulés depuis la visite d'Aurelia et de son père. Comme prévu, le Conseil des Timarques avait donné son accord pour financer l'expédition. Vingt-quatre longues semaines, hélas, avant de pouvoir quitter le Lacydon pour les lointains du Septentrion ! [p. 128] Une éternité. Mais aussi un

¹ La mauvaise saison.

délai très court pour trouver un navire et un équipage grâce à l'argent remis par Aristide et Cossius.

Ce dernier lui avait conseillé de s'adresser à Polymène, un armateur massaliote auquel il était lié de longue date. Polymène avait lui aussi essayé de dissuader Lucius. Sans succès. Tous ces Romains sont des paysans entêtés, s'était dit Polymène, mais puisqu'il a tellement envie d'aller geler tout là-haut... Polymène accompagnait presque chaque jour Lucius dans les chantiers navals du Lacydon. On était au début du mois de novembre. Petit à petit, le nombre des bateaux croisant dans la rade diminuait. Tous rentraient frileusement au port. Pourtant, portefaix et ouvriers ne chômaient pas. La capitainerie du port était submergée de travail. Il fallait décharger les dernières marchandises, tirer à terre le plus de bateaux possible, vider cales et sentines avec de mauvaises pompes qui se désamorçaient tout le temps. Sans compter les employés du bureau des taxes de la cité, qui tournaient autour des marchandises comme des frelons ! Un peu plus loin, bien installés dans leurs boutiques, les vélaires avaient sorti leurs aiguilles. Déjà les voiles s'entassaient sur leurs grandes tables à coudre. Il fallait que tout soit réparé d'ici la fin du mois de février, sans négliger les commandes de matériel neuf.

Lucius était mal à l'aise. Devant lui, tous s'affairaient à ranger, remiser, réparer : le contraire de ce départ auquel il pensait tant. Heureusement Polymène lui avait trouvé un capitaine expérimenté. Eryxias avait la cinquantaine, mais il était aussi dynamique qu'un homme jeune. Avantage inestimable, il avait plusieurs fois navigué le long des côtes de l'Armorique et parlait couramment le celte. Lucius avait remarqué ses haussements d'épaules quand ses interlocuteurs traitaient ces peuples de barbares. Il l'avait même entendu grommeler dans sa barbe : Moins barbares que les Romains !

[p. 129]

Eryxias éprouvait une antipathie irraisonnée pour Lucius : trop jeune et trop romain. Mais il devait sa carrière à Polymène, dont il avait commandé tous les bateaux. Un vœu de Polymène était sacré, et Polymène voulait qu'Eryxias fût le capitaine de Lucius. Quant à Lucius, peu lui importait qu'Eryxias aimât ou non les Romains. Ce qu'il voulait, c'était un bon capitaine, et tous les renseignements qu'il avait obtenus sur Eryxias concordaient.

Quand Polymène avait senti que les deux hommes feraient équipe, il s'était éclipsé. Il avait déjà assez perdu de temps avec ces folies hyperboréennes !

Depuis une semaine, Lucius et Eryxias, dans les chantiers navals, comparaient les coques, soupesaient les bois en humant leurs essences, palpaient les étoffes des voiles. Eryxias ne parlait que pour l'essentiel. Mais ce matin, il semblait plus loquace. Il fit signe à Lucius de s'asseoir sur un des bancs de pierre, près des estacades.

– C'est le moment de décider. Si nous devons partir peu après l'ouverture du Théros ¹, et en tenant compte des essais, il reste tout juste le temps nécessaire à la construction du bateau.

– Si j'ai bien compris, nous avons le choix entre deux solutions, dit Lucius qui se souvenait de leurs entretiens des jours précédents.

– Je dirais plutôt trois.

Lucius lui jeta un coup d'œil étonné. Eryxias sourit avec un peu d'ironie en pensant que Lucius avait encore à apprendre, comme ceux qui ne sont jamais sortis de leur cité. Il continua :

– Oui, trois. J'y ai pensé cette nuit en me remémorant mes voyages en Armorique. Regarde bien.

Eryxias prit un bâton, et commença à dessiner dans le sable une silhouette de navire.

– Première solution, le myriophore. Un monstre de vingt-sept coudées de large sur quatre-vingt dix de long. Si on le charge d'amphores, il peut en con [p. 130] tenir près de quinze mille. Seulement il faut tirer tout ça. Quand il n'y a pas de vent, deux cents rameurs y suffisent à peine. Et je te laisse deviner l'ampleur des problèmes d'intendance.

– Sans compter le prix, ajouta Lucius. C'est bien au-dessus de mes moyens.

– D'ailleurs c'est sans intérêt. Ce navire est trop lourd, trop peu maniable. Regarde mieux. Le bâton d'Eryxias courut sur le sable : Tu vois, il y a trop d'ouvertures, trop de surplomb sur l'eau... Dans le Nord les tempêtes sont nombreuses. Il faut offrir le moins de prise possible.

– Écartons le myriophore, dit Lucius pour se donner un peu d'autorité.

Eryxias remua le sable avec le pied pour effacer son premier dessin.

– Un pentékontore ferait l'affaire : un grand mât et un petit dolôn, cinquante rameurs seulement... Et tout aussi solide que le myriophore. Peut-être même plus. Quand les navires sont trop longs, si la proue et la poupe sont soulevées en même temps sur les crêtes de deux vagues, ils peuvent se casser en deux. Avec un bateau plus petit, bien quillé et bien lesté, pas de danger.

– Et la troisième solution ?

– C'est la deuxième un peu modifiée.

Le regard d'Eryxias se porta vers l'horizon.

– Quand je suis allé chez les Celtes, j'ai observé leurs navires. On dirait des fuseaux effilés. Rien à voir avec nos trirèmes ventruës. Au contraire, leurs bords

¹ La belle saison, qui commençait début mars.

sont à ras de l'eau, et ils sont complètement ouverts. Je gouverne bien, mais je mettais trois fois plus de temps qu'eux pour effectuer la même manœuvre, tant ils sont agiles et rapides à prendre le vent et se jouer des vagues. Seulement tu veux aller très au nord. Ça complique les choses. Toi et moi sommes des fils du soleil, pas de l'Océan Glacial. Les Celtes supportent des froids auxquels nous succomberions. Notre bateau [p. 131] doit comporter des parties couvertes. Il faudra le faire un peu plus large. Ça donnera à peu près ce genre de navire.

Eryxias reprit son bâton, et s'appliqua durant quelques minutes. Son dessin était bon. Le pentékontore était près des flots. Une légère courbure allait s'accroissant vers le haut à partir du milieu du navire. À ses extrémités, le capitaine avait prévu des abris. Comme tous les bateaux antiques, il était gréé d'une voile carrée, perpendiculaire à son axe. Eryxias achevait de la dessiner. Il jugea utile de donner quelques explications à Lucius.

– Tu vois, c'est cette voile qui propulse le navire. Il y en a une seconde. C'est le dolôn. On l'accroche sur un petit mât de proue, très incliné à l'avant. Il permet de diriger plus facilement le navire et de l'équilibrer.

– Et aussi de mieux remonter au vent, de louvoyer. Car bien que le mât principal soit décentré vers l'avant, avec la seule voile rectangulaire, ces manœuvres seraient impossibles, surtout avec les vents étésiens.

Lucius avait parlé sur un ton assuré, et légèrement ironique. Eryxias ne put dissimuler sa surprise.

– Pour un Romain, je vois que tu connais l'art de la navigation... Tu m'en diras tant !

– Nous ne serons jamais aussi doués que les Grecs. Vous avez la mer dans le sang. Mais nous avons appris. De Carthage, votre ennemie. C'est parce que nous avons lu les traités de navigation des Phéniciens que nous avons su construire les navires qui ont coulé les leurs... Ce qui vous a permis de conserver les vôtres !

Lucius était satisfait de la petite leçon qu'il venait de donner à Eryxias : le projet et le bateau lui appartenaient. Autant que le Grec voie qu'il n'avait pas affaire à un enfant.

Dès le lendemain, Lucius passait commande du [p. 132] pentékontore. Le patron du chantier naval fronça un peu les sourcils en voyant les lignes inhabituelles des plans d'Eryxias. Lucius ne tenait pas à ce que trop de gens soient au courant de son projet. Il inventa un certain nombre de prétextes qui laissèrent l'homme sceptique mais docile. Pourvu qu'on le paie dans les délais... Lucius versa un acompte important. Eryxias et lui venaient souvent contrôler l'avancement des travaux. L'air embaumait des essences de bois. Les senteurs du pin, du chêne, du cèdre et du tilleul se mélangeaient à l'odeur de la résine. Les fibres étaient encore humides. Le bois destiné aux bateaux n'était jamais séché complètement : il serait devenu trop dur à courber. Tout l'art du charpentier

consistait à l'utiliser au bon moment. Quand il était assemblé, il fallait lui donner le temps de se tasser. Autrement les joints se seraient dilatés et auraient laissé pénétrer l'eau. Eryxias avait choisi les troncs des cèdres qui serviraient au bordage : ils étaient secs et parfumés. Pour le pont et la cabine, on prendrait du pin des montagnes d'Alalia, connu pour ne pas pourrir, et réputé pour sa solidité. Eryxias supervisait l'essentiel du travail. Mais Lucius intervenait sur certains points.

Un des fragments du journal de Pythéas sauvé de l'oubli le hantait. Celui où le navigateur, parvenu à l'extrême nord de son voyage, parlait du mystérieux "poumon de la mer". Il ajoutait : "*Ce n'est pas de la glace dure, ce n'est pas de l'air, ce n'est pas de l'eau*". Lucius ne savait que penser. Si les Hyperboréens vivaient presque nus sous des forêts d'oliviers, la mer qui les bordait ne pouvait comporter de glace... Peut-être des algues particulièrement épaisses ? Mais alors, Pythéas l'aurait écrit clairement... Lucius se perdait en conjectures, et redoutait que cette mystérieuse matière flottant sur la mer n'endommage son navire. Il ordonna que la quille et les contre-quilles soient découpées dans le chêne le plus dur. L'étrave du [p. 133] navire serait également renforcée. Diophise, le patron du chantier, acceptait sans trop rechigner ce qu'il appelait en privé "les fantaisies du Romain". Lucius payait bien. Mais quand il lui demanda de renforcer la coque par une série de câbles qui, fixés horizontalement autour du bateau, devaient le ceinturer de la proue à la poupe, et d'ajouter un éperon sur l'avant de l'étrave, il ne put s'empêcher de lui dire :

– Par Artémis ! C'est un pentékontore ou un navire de guerre que tu veux ?

Toujours discret sur ses projets, Lucius répondit seulement que si le bateau était pris dans une tempête, les câbles l'aideraient à ne pas se disloquer. Quant à l'éperon, si jamais ils rencontraient des pirates... Diophise eut l'air sceptique, mais n'ajouta rien : après tout, ce n'était pas son argent.

Le lendemain, Lucius aperçut avec satisfaction les rouleaux de câble lovés dans un coin de l'atelier.

Les ouvriers de Diophise travaillaient sans relâche. Aux calendes de février, le pentékontore était presque terminé. L'ultime courbure de la poupe dessinait un gracieux col de cygne. À la proue, un cheval s'apprêtait à s'envoler au-dessus des flots, à demi-soulevé sur ses postérieurs, l'encolure ployée sous la force jaillie de son poitrail. Lucius avait préféré l'étalon aux habituelles statues de Diane ou d'Artémis. Sous les sabots, un trident. En le voyant, tout le monde comprenait que l'étalon appartenait à l'attelage du char de Neptune. Suivant la coutume, on avait peint deux grands yeux des deux côtés de la proue. Ils serviraient au navire à mieux se diriger, et surtout à écarter le mauvais sort.

Diophise était fier de son ouvrage.

– Voilà du beau travail mené à bien en peu de temps, disait-il à tous les visiteurs. Et si ce Romain n'avait pas demandé des équipements supplémentaires, je l'aurais terminé plus vite encore !

Ce Livius était décidément bien étrange. De quel [p. 134] nom curieux était-il allé affubler ce beau bateau ! *Terentelia*... Eryxias était tout aussi perplexe que Diophise. *Le Vaillant, le Vengeur, l'Infatigable*, voilà de beaux noms de mer, ceux qu'on entendait dans les ports ! Mais *Terentelia*... Lucius souriait sans mot dire lorsqu'on lui demandait ce qu'il signifiait. Comment aurait-il pu expliquer à des étrangers qu'il unissait ceux des deux seules femmes qu'il avait jamais aimées ?

*

Les robes des timarques claquaient sous les rafales du Kertios. Ils entouraient Aristide qui présidait aux fêtes du Navire d'Isis. On allait lancer le bateau dans les flots pour célébrer l'ouverture du Théros. Après cinq mois d'attente, la mer s'ouvrait. Bientôt l'étrave des birèmes la creuserait, labourant l'onde fertile, grosse d'odyssées. Revêtu des habits pourpres de cérémonie, Aristide s'avança. Sa main gauche leva un bâton d'or pour ordonner la mise à flot.

La voile du navire était brodée d'un vœu : Massalia demandait à Isis – la déesse d'Égypte – et à Artémis éphésienne la clémence de la mer et la douceur des vents pour ses bateaux. Aristide passa la main sous la quille du Navire d'Isis et le souleva doucement : il avait la taille d'un jouet. Le timarque descendit lentement les marches du quai. Les dernières s'enfonçaient sous l'eau du Lacydon. Quand celle-ci toucha le bout de ses cothurnes, Aristide s'arrêta. D'un geste circulaire, il présenta le Navire d'Isis aux regards de la foule massée sur les quais. Puis il se courba et le posa délicatement à la surface de la mer domptée par le port. Le petit bateau oscilla quelques secondes à la recherche de son équilibre, puis commença à avancer doucement au gré du vent. Des cris de joie fusèrent. Le sang des Massaliotes battait de nouveau au rythme des flots. Le bois des vaisseaux alignés aux mouillages vibrat de toutes ses fibres. Un étranger [p. 135] aurait dit qu'il travaillait sous les bourrasques du Kertios. Mais les marins savaient qu'il frémissait d'impatience, que les veines ligneuses se gonflaient comme celles des chevaux dans les derniers instants avant le départ de la course.

*

Celle de Lucius avait enfin commencé. Il caressait la croupe nerveuse d'Ouranios en se remémorant cette cérémonie qui avait précédé de peu son départ. Dressé sur ses postérieurs, Ouranios montait vers les étoiles au rythme des bonds imprimés par le tannage régulier du *Terentelia*. Il faisait nuit, et sa crinière balayait les étoiles. Lucius avait baptisé Ouranios l'étalon qui ornait la proue de son navire. Les Grecs nommaient ainsi leur divinité du ciel. Dans ces moments où l'esprit flotte entre deux rêves, Lucius pensait qu'à l'approche de l'Hyperborée, il y

verrait le char divin d'Apollon tiré vers le Septentrion par des cygnes à la blancheur de neige.

L'étoile polaire, en tout cas, était bien là. Chaque nuit, Lucius la regardait. Si seulement il avait suffi d'enfourcher Ouranios pour atteindre le pôle, la douceur de ses saisons, ses jours infinis et ses habitants dont la vie n'était que fêtes et joies ! Il se surprit à murmurer : Ouranios, toi que j'ai attelé à mon navire, tire-le à travers les airs et les flots vers le pays de l'éternelle lumière ; je t'ornerai de bijoux, je te ferai une robe d'or, je te donnerai des yeux de diamants, je tresserai ta crinière de perles !

– Que marmonnes-tu ?

Lucius se retourna. Eryxias se trouvait à ses côtés.

– Tu ne dors pas ?

– Pourquoi dormirais-je ? Il n'y a que douze jours que nous avons quitté Massalia, et Poséidon ¹ a aplani les flots devant nous. Profitons-en avant l'Océan. Lorsque nous aurons passé les colonnes d'Hercule, ça risque de changer.

[p. 136]

– Quand y arriverons-nous ?

– D'ici l'aube. Pythéas devait être moins tranquille que nous à ce moment du voyage. ²

– À cause de Carthage ?

Eryxias hocha la tête en signe d'approbation

– Les vaisseaux puniques tenaient le détroit. Il a dû ruser, et sans doute passer les colonnes au milieu d'une nuit sans lune. Gloire aux Romains qui ont rasé Carthage ! ajouta-t-il avec un rire un peu forcé.

– Si nous profitons de ce moment pour revoir l'itinéraire ? proposa Lucius. Depuis le début du voyage, il parlait grec par amabilité envers son capitaine. Eryxias se moquait parfois de certaines tournures qui sentaient la fréquentation des livres. Le grec parlé était moins compliqué.

Les deux hommes regagnèrent l'arrière du navire. Le vent suffisait à le faire avancer. Les rameurs se reposaient. Dans deux ou trois heures, pensait Eryxias, il faudrait les réveiller. Aux abords des colonnes, le vent et les courants étaient toujours contraires. L'Océan s'engouffrait avec force dans la Méditerranée au travers du chenal. Pendant plusieurs heures, les rameurs devraient souquer ferme

¹ Le dieu grec de la mer.

² Le journal de bord de Pythéas ne nous est pas plus parvenu qu'à Lucius. Un auteur marseillais en a donné il y a quelques années une reconstitution fictive, agréable à lire : F. Lallemand, *Journal de bord de Pythéas de Marseille*, France-Empire, 1974.

pour passer le détroit. Lucius poussa la porte de la cabine aménagée près de la poupe. Eryxias étala les cartes pendant qu'il allumait quelques lampes à huile. Les deux hommes les avaient étudiées pendant des dizaines d'heures, mais maintenant qu'ils étaient en route, Lucius avait l'étrange impression de les voir pour la première fois. Eryxias profita de son silence pour prendre la parole :

– Pythéas avait écrit dans son journal de bord qu'il avait parcouru toute la parocéanitude de l'Europe, depuis Gadès ¹ jusqu'au Tanaïs. Son doigt descendit le long des côtes orientales de l'Ibérie ². Il reprit : Nous venons juste de passer au large de Gadès. Demain matin, nous aurons franchi les colonnes, et nous commencerons à remonter les rivages de l'Ibérie.

[p. 137]

Après quelques jours de mer, nous croiserons au large de la Gaule et des régions habitées par les Celtes.

– Ce sont des pays que tu connais ?

– Oui. Les traits d'Eryxias prirent une expression soucieuse. J'espère ne pas avoir oublié leur langue. Peut-être nous diront-ils où se trouve ce mystérieux Tanaïs. Moi, je n'en sais rien. Je n'ai jamais dépassé l'Armorique. Et à partir de là, les cartes sont plutôt vagues...

– Je connais par cœur les quelques géographes qui parlent des régions boréales. Après l'Armorique, on arrive au sommet de la Gaule, bordé par l'Océan Boréal. À l'Ouest, on laisse la Bretagne ³ et l'Ierné ⁴.

– Tu ne veux vraiment pas y aborder ?

– Non. Ce qui m'intéresse, c'est le Tanaïs, l'endroit où l'Europe rejoint l'Asie. Il faut pousser vers l'Orient, en longeant les côtes germaniques de l'Océan Boréal ⁵, jusqu'au pays des Scythes. Nous finirons bien par y arriver.

– J'ai confiance, affirma Eryxias en se forçant un peu. Mais tout dépend des vents et des courants... La ligne droite n'est pas forcément le plus court chemin. Tu n'as qu'à voir notre trajet à partir du nord de l'Ibérie.

Lucius poussa légèrement la lampe à huile où un homme avec une petite barbiche à la grecque culbutait une femme aux jambes largement écartées. Il se pencha sur la carte.

– Il semblerait que pour atteindre la Celtique, on ait avantage à tirer droit, reprit Eryxias. Ce serait une erreur. Il ne faut pas se laisser pousser par le travers

¹ De nos jours Cadix.

² De nos jours l'Espagne.

³ De nos jours la Grande-Bretagne.

⁴ De nos jours l'Irlande.

⁵ En fait, notre mer Baltique.

de l'Océan. Au contraire, nous inclinerons notre marche vers le fond de ce grand golfe ¹. Quand nous l'aurons atteint, les courants nous porteront le long des côtes celtes jusqu'à l'Armorique. Après...

– Après, il faut souhaiter qu'ils continuent dans la bonne direction. Vers l'Orient et le Tanaïs, puis-[p. 138] que c'est en faisant route dans ce sens que Pythéas a abordé Thulé.

– Comme tu dis... J'ai fait charger des amphores de vin grec. Les Celtes en raffolent. Ça les change de la cervoise ! Si nous arrivons à nous faire des amis, ils nous renseigneront sur le meilleur itinéraire.

Eryxias se redressa, et son ombre couvrit la carte. Il s'étira en bâillant.

– Si tu veux un bon conseil, va dormir quelques heures avant que je fasse réveiller les rameurs. Le franchissement des colonnes sera difficile.

Lucius hocha la tête en signe d'approbation. Il se coucha sur le lit qui lui était réservé dans la cabine. Bercé par la marche régulière du navire et le froissement de l'étrave sur les eaux, il pensait à Aurelia.

*

Des coups sourds frappés à la porte le tirèrent de l'inconscience : il ouvrit les yeux. Depuis combien de temps dormait-il ? Il se leva et poussa la porte qui donnait sur le pont. Une bouffée d'air humide et salé frappa son visage : la respiration de l'Océan !... Lucius regarda vers l'avant du navire. Sur la droite, une grande falaise se détachait dans la pâleur de l'aube. Les rayons du soleil frappaient déjà son sommet, mais les flots qui se brisaient sur sa base avaient toujours la couleur de la nuit. À gauche, une faible lueur dansait dans le ciel décoloré. Sans l'avoir jamais vue, Lucius comprit que c'était la lumière du phare de Tingis ², vacillant sous les rafales de vent. Déséquilibré, il saisit un cordage. Le *Terentelia* se comportait bien à la vague, mais la mer était devenue grosse. À la proue, Ouranios frappait la mer de ses sabots en faisant voler des gerbes d'écume. L'instant d'après, dans le balancement du tangage, il montait droit vers le ciel, arrachant l'étrave à l'emprise des flots.

Lucius réalisa subitement que ce n'étaient pas des [p. 139] coups frappés à la porte qui l'avaient réveillé. Les kéleustès ³ battaient la mesure de la nage avec leurs tambours, arc-boutant sous l'effort les dos nus et suants des cinquante rameurs. La voix du capitaine retentit brusquement :

– C'est trop vite, diminuez le rythme ! Il faut tenir la distance jusqu'au Cap Sacré.

¹ Le golfe de Gascogne.

² De nos jours Tanger.

³ Les kéleustès étaient les chefs des rameurs.

Les muscles des rameurs continuèrent à se nouer, mais leurs dos s'inclinèrent plus lentement. Lucius se retourna vers Eryxias. Celui-ci se tenait près du pilote et lui donnait de temps à autre de brèves indications. L'autre obéissait, jouant sur la barre pour compenser les sautes de vent. Sans quitter des yeux les repères qu'il s'était fixés à l'avant du bateau, Eryxias dit à Lucius :

– Au début d'un voyage, les kéleustès veulent toujours trop en faire. Mais l'Océan n'aime pas qu'on lui caresse le dos de trop près. E faut le ménager.

Lucius regarda les rameurs : il n'avait pas lésiné sur leur prix. Polymène et Eryxias lui avaient conseillé les meilleurs, qu'ils connaissaient pour les avoir déjà employés. Ce n'étaient guère que des instruments imposés par la rétivité des vents et des courants, et l'imperfection des gréments, mais tout – ou presque – dépendait de leur condition physique. Pas d'hommes en mauvaise santé, aux dents gâtées, ou secoués par la toux. Ils seraient essoufflés rapidement, et auraient les poumons rongés par le froid humide de l'Océan. Lucius regardait avec satisfaction le geste ample de ceux qu'il avait retenus. Avant de les engager, il leur avait demandé de lui montrer leur dos. Si les traces de coups y étaient trop nombreuses, il les renvoyait. Car c'était le signe qu'ils rechignaient au travail. Par faiblesse ou par paresse, peu importait. Lors de l'embarquement des provisions, il n'avait pas hésité à prendre de la nourriture de qualité et de nombreuses amphores de vin cuit de Massalia. Pas par humanité : le sort des rameurs lui était aussi [p. 140] indifférent que celui des esclaves. Il y en avait d'ailleurs un certain nombre parmi eux, loués par leurs maîtres aux armateurs. Mais même esclave, un homme ne rame bien et longtemps que s'il est correctement nourri. Lucius veillait aussi à ce qu'ils prennent le maximum de repos tant que les éléments le permettaient, les dispensant des corvées inutiles. Pour vider de temps à autre le fond de la cale de l'eau qui y stagnait, quelques hommes suffisaient.

Les matelots s'étonnaient de sa mansuétude, la prenant pour une faiblesse due à son jeune âge. Plus nobles à leurs yeux, leurs tâches consistaient à manier voiles et ancres. En général, on faisait escale au soir, sauf sur les points du trajet qu'Eryxias connaissait particulièrement bien. Chaque jour, il fallait relever les ancres en peinant sous leur poids. Elles étaient en fer, et lestées de masses de pierre et de plomb serrées sur leurs corps par des crampons métalliques. Une fausse manœuvre, et elles déchiraient le corps d'un matelot dont le sang allait rougir la mer. De tels accidents n'étaient pas rares. Lucius avait pris la précaution d'embarquer quelques matelots et rameurs en surnombre pour parer aux inévitables pertes infligées par le mauvais sort et les colères de Poséidon.

Les postes de commandement étaient tenus par quatre hommes. Avec Eryxias, le kubernètès, Lucius entretenait des rapports subtils, oscillant entre la délégation de pouvoirs et l'autorité. La frontière était beaucoup plus nette avec les autres, tenus à l'obéissance. Les deux kéleustès, Eudémon et Palamède, faisaient office de maîtres d'équipage. La marche du bateau n'exigeait pas que Lucius entretînt avec eux des contacts étroits. Il les jugeait d'ailleurs dociles et bornés.

Restait le second d'Eryxias, le proreute Eupalinos, véritable mystère. Il était aussi impénétrable que le fer de l'éperon du *Terentelia*. Râblé et vigoureux, il avait des yeux noirs qui se fermaient sur ses pensées. Au début, Lucius avait douté qu'il fût capable [p. 141] d'éprouver quelque sentiment. Eupalinos portait sur le monde et les hommes un regard dur, et ne parlait que lorsqu'il y était obligé. Son impassibilité dissimulait une attention toujours en éveil. En cas de difficulté, ses ordres et ses réactions étaient toujours rapides et efficaces. Eryxias le connaissait surtout de réputation. Tous les kubernètes qui l'avaient employé ne tarissaient pas d'éloges sur lui. Il était de nature solitaire et ne racontait pas sa vie. Avant de l'engager, Lucius avait pris des renseignements. Eupalinos n'avait ni femme, ni enfants. Il était apparu à Massalia dix ans auparavant sans que personne ne sache d'où il venait. Son nom était grec, ce qui ne prouvait rien. Il pouvait très bien l'avoir inventé, et en dix ans il avait eu le temps d'apprendre le grec à Massalia, s'il ne le connaissait pas avant. Son visage n'était pas plus amène que ses manières. Une large cicatrice balafrait toute sa joue gauche. Elle tirait la peau de telle façon qu'Eupalinos semblait perpétuellement esquisser un sourire grimaçant. À ceux assez hardis pour l'interroger sur son origine, il répondait qu'un jour de tempête un filin s'était rompu, et dans sa détente avait frappé sa joue en la faisant éclater. Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, Lucius avait du mal à le croire.

Le jour s'était levé. Le *Terentelia* laissait les colonnes d'Hercule derrière lui. Le vent se calmait peu à peu, et soufflait maintenant du Midi. Eryxias cria aux kéleustès : Nage lente ! Le rythme des coups frappés sur les tympanons s'assagit. Lucius sentait monter sous le *Terentelia* la longue houle de l'Océan. L'étrave ne déchirait plus les flots. Elle s'y enfonçait sans bruit, dans un mouvement profond et régulier. L'onde caressait le navire sans qu'il frémit. Bientôt, Eryxias ordonna le repos des rameurs : le vent suffisait à la marche. Les rames coulissèrent dans leurs glissières de cuir. Le capitaine demanda aux rameurs de droite de rester à leur poste. Le *Terentelia* avait tendance à affaler vers le Levant, et il faudrait de [p. 142] temps à autre corriger la route.

Eryxias et Eupalinos décidèrent de mesurer l'allure et de faire le point pour estimer la durée du voyage jusqu'au nord de l'Ibérie. Eupalinos fit jeter à l'eau un morceau de liège lesté d'un plomb, auquel était attachée une cordelette. Pendant qu'elle se dévidait, il gardait les yeux rivés sur le sablier. Le temps mis par le sable à s'écouler représentait la huitième partie d'une heure de printemps. Au bout d'un moment, les traits d'Eryxias se détendirent. Il dit à Lucius :

- Nous faisons près de cent stades à l'heure. C'est une bonne allure.
- Poséidon est avec nous ! répondit gaiement Lucius.

Sans mot dire, Eupalinos ouvrit la petite armoire où étaient rangés les instruments de mesure, et y cala soigneusement le sablier à côté des grosses clepsydres graduées. Elles servaient aux mesures de temps plus complexes. Du temps de Pythéas, elles étaient très rudimentaires. Mais à l'époque de la naissance

d'Aulus, le grand Ctésibius d'Alexandrie en avait fait des instruments beaucoup plus précis.

Le reste de la journée s'écoula lentement. Les vents favorables continuaient à soutenir la marche du *Terentelia*. Les jours étaient déjà longs en cette saison. Quand le soleil bascula dans les eaux verdâtres, le *Terentelia* doublait le Cap Sacré.

Le temps se maintint au beau pendant les jours suivants. Eryxias profitait des nuits étoilées pour faire souvent le point, sous l'œil attentif de Lucius. Là encore, Pythéas avait tracé la voie. Sous les yeux des Massaliotes éberlués, il avait dressé sur l'Agora un obélisque haut de plusieurs mètres, divisé en cent vingt graduations, qu'il avait reproduites sur la pierre blanche de la place avec un morceau de charbon. Il avait ensuite observé les diverses longueurs de l'ombre projetée par l'obélisque. Ses expériences avaient [p. 143] occupé six mois, du solstice d'été à celui d'hiver. Après avoir démonté son dispositif, il s'était penché sur ses tablettes couvertes de chiffres pour calculer l'obliquité de l'écliptique. En la combinant avec la hauteur méridienne du soleil, il avait pu, pour la première fois, déterminer la latitude de Massalia : quarante-trois degrés et treize minutes ¹. Mais c'était surtout le Septentrion qui l'intéressait. Pythéas avait appris à calculer la latitude d'un lieu en mesurant la hauteur de l'étoile polaire au-dessus de l'horizon. Il avait découvert que la polaire ne coïncide pas exactement avec le pôle du monde, et que celui-ci forme de façon constante un rectangle presque parfait avec trois étoiles proches de lui. Depuis, tous les pilotes se servaient de ces procédés de mesure. Avant d'embarquer, Eryxias avait soigneusement réglé les cadrans solaires d'équinoxe qu'il emmenait sur le *Terentelia*. Il passait deux heures par nuit à faire ses relevés avec la règle de Ptolémée, une sorte de compas à longues tiges. Le voyage serait sans escale jusqu'en Armorique au moins dix jours de navigation ininterrompue il faudrait garder soigneusement le cap. Une fois à Kabaion ², on ferait relâche, le temps que les hommes se reposent, et de refaire des provisions chez les Celtes.

*

Les lourds relents d'huile de poisson parvenaient aux narines de Lucius malgré le souffle de l'Océan. On était à deux jours de Kabaion, et la pêche avait été bonne. Dans les paniers en osier, les sursauts de l'agonie agitaient les poissons. Certains étaient bleus, comme ceux que l'on trouvait sur le marché de Massalia. Quand les marins les posaient sur le gril, au-dessus de la braise du fourgon de céramique, ils tressautaient une dernière fois dans un frémissement de toutes leurs écailles, sans que leurs yeux glauques ne semblent exprimer aucune souffrance. Lucius [p. [p. 144] n'aimait guère le poisson. On n'en mangeait jamais à la table

¹ Calcul d'une étonnante précision, puisque la latitude de Marseille est exactement de 43° 17' 4" Nord.

² De nos jours la Pointe du Raz.

d'Aulus. Il demandait toujours des morceaux très cuits. Quand elle était rose, la chair du poisson lui répugnait plus encore. Plusieurs rasades de vin étaient nécessaires pour dissiper dans sa bouche son goût tenace. Il préférait encore la bouillie quotidienne de châtaignes et d'orge, avec des morceaux de fromage blanc desséché. Lucius continuait comme dans son adolescence à ne guère attacher d'importance à la nourriture. Les Grecs qui l'entouraient en étaient tout étonnés : on leur avait tellement parlé des festins auxquels se livraient les gens riches à Rome qu'ils attribuaient au mal de mer la frugalité de Lucius.

Quand Eryxias et Lucius eurent fini de cracher les dernières arêtes, ils s'accoudèrent au bastingage. Le soleil se couchait dans une débauche d'ors et de mauves. Le capitaine dit pensivement :

– Dans peu de temps, tu pourras voir les femmes des Celtes. Leurs cheveux ont la couleur du soleil... Elles ne ressemblent pas aux Grecques. Leur teint est aussi pâle que leur chevelure est blonde, et la couleur de leurs yeux reflète celle du ciel. D'ailleurs, seul leur corps est celui d'une femme...

– Que veux-tu dire ? demanda Lucius intrigué.

– Tu verras toi-même. Tu ne me croirais pas si je te racontais ce que je sais.

Lucius se sentait tout à la fois calme et euphorique. La paix du couchant se conjugua à l'effet du vin. Il insista avec une familiarité inhabituelle :

– Allons, ce n'est pas le genre des Grecs de faire les pudiques. Puisqu'il n'y a pas de femmes à bord, jouissons-en au moins par la pensée !

– Tu ne crois pas si bien dire ! céda Eryxias en riant. Chez les Celtes, quand une femme veut faire l'amour, elle le propose ouvertement. Et si tu refuses, elle te lance un sort qui te conduit directement jusqu'à sa couche. Il rit de nouveau. Moi, je n'ai jamais [p. 145] eu besoin de sort : elles sont belles, et tout aussi chaudes que nos filles de la Méditerranée. Tu m'en diras des nouvelles ! Eryxias redevint sérieux. Et il n'y a pas qu'au lit qu'elles savent y faire. Tu imagines à Rome ou Athènes des magistrats qui seraient des femmes ? Lucius rit à son tour. L'idée était grotesque, tout juste bonne pour les bouffonneries du théâtre. Eryxias reprit : Tu ris, et pourtant les Celtes respectent autant les reines que les rois. Leurs coutumes sont étranges ! On dirait que les hommes ne comptent pas. Quand ils se nomment, ils ajoutent toujours à leur nom celui de leur mère, pas celui du père, comme chez nous. Lucius écarquillait les yeux. Amusé, Eryxias continua : jusqu'à ce qu'ils atteignent leur majorité, le père ne s'occupe pas de ses enfants : il les confie au *forester*¹, le frère de sa femme... Lucius soupçonnait Eryxias de se moquer de lui. Celui-ci le comprit, et ajouta sur un ton sérieux : On a traité Pythéas de menteur parce qu'il parlait de choses étranges. J'ai beaucoup voyagé, et je me suis aperçu que les idées et les coutumes varient suivant les pays. Il a peut-

¹ Coutume notamment constatée par César dans certaines régions de Bretagne.

être dit vrai. Eryxias se tut quelques instants. Puis il se retourna vers Lucius et, le regardant droit dans les yeux, lui dit : Pythéas était un savant. Mais toi, que vas-tu chercher dans ces mers glacées ?

C'était la première fois qu'Eryxias abordait franchement la question. Lucius s'était juré de s'en tenir à l'explication officielle : la recherche de l'ambre et le prestige de Massalia. Mais Massalia et Rome étaient loin. À quoi bon continuer à ruser ? Il dit brusquement :

– As-tu déjà aimé une femme, Eryxias ?

Surpris, Eryxias détourna les yeux et répondit en bafouillant :

– Je suis un vieil homme. Il est maudit des dieux, celui qui n'a pas éprouvé ce sentiment au moins une fois dans sa vie.

– Alors tu peux comprendre, reprit Lucius en [p. 146] portant son regard vers l'horizon que la nuit commençait à teinter de son bleu profond. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours senti en moi une sorte de vide qu'il fallait combler. Une aspiration à autre chose. J'aime une femme de mon rang. À mon retour, je l'épouserai. Quand nous faisons l'amour, ce vide disparaît. Il me semble que j'accède enfin à la plénitude. Mes paroles vont te sembler étranges. Mais c'est le même élan qui me guide vers le Septentrion, comme si quelque chose d'ultime m'y attendait. Je suis sûr que Pythéas était habité par la même passion.

Lucius s'était tu. Eryxias resta quelques secondes silencieux avant de parler.

– Peut-être puis-je te comprendre. J'ai pris la mer tout jeune, alors que rien ne m'y destinait. Ma famille était aisée. J'aurais pu devenir un marchand, comme il y en a tant à Massalia. Mais je n'avais aucune envie de passer mon existence à compter des tétraboles. Alors j'ai navigué à la recherche d'autre chose.

– L'as-tu trouvé ? demanda Lucius avec une sorte d'anxiété.

– Par moments, il me semble que je ne fais plus qu'un avec le ciel et la mer, et cela me suffit, répondit Eryxias évasivement.

Les deux hommes restèrent silencieux. Au bout d'un moment, le capitaine dit sur un ton de nouveau distant :

– Quoi qu'il en soit, j'espère que ton Pythéas ne nous emmène pas directement au fond de l'Océan. Es-tu bien sûr de tout ce qu'il avance ?

Lucius sentait qu'Eryxias cherchait à reprendre contenance. Il entra dans son jeu.

– J'ai lu et relu tout ce que nous savons sur les régions de Borée. Certains disent que ce sont des terres désertes et lugubres. D'autres pensent que les hommes y vivent comme des dieux.

– Mais où est Thulé ?

[p. 147]

– On ne sait qu'une chose : elle se situe à l'extrémité du monde où la mer se fige et où le soleil ne se couche plus.

– Mais pourquoi a-t-on traité Pythéas de menteur ? demanda Eryxias très intrigué.

– Certains lui ont fait confiance. Ératosthène, qui dirigeait la bibliothèque d'Alexandrie, a cru dans l'existence de Thulé. Il y a seulement cinquante ans, le grand Ptolémée en a parlé. Il la situe loin au nord-ouest de l'Ierné, en plein milieu de l'Océan Hyperboréen, qui entoure le Pôle de ses glaces...

– Si Thulé existe vraiment, comment se fait-il que vous, les Romains, ne soyez pas encore allés y fourrer votre nez ? Depuis un siècle, vous avez suffisamment montré que vous n'aviez pas peur de vous intéresser à d'autres pays que l'Italie...

Lucius sentit l'ironie de la remarque, mais il continua de parler avec calme.

– Nous avons essayé, mais sans succès.

– Je ne savais pas que les légions étaient montées si loin au Nord...

– Pas les légions. Tu as entendu parler de Polybe ?

– Son nom me dit quelque chose. C'est un Achéen rallié à Rome ?

– Il était le protégé d'un de nos grands hommes, Scipion Émilien. Quand, il y a cinquante ans, nous avons rasé Carthage, nous avons voulu mettre la main sur l'étain de Bretagne, dont elle monopolisait le commerce. Scipion a été chargé de préparer le débarquement de nos troupes sur l'île, dont nous ne connaissions rien. Il a pensé que seuls les marchands pourraient le renseigner, et s'est rendu à Massalia et à Narbo. Tous sont restés bouche cousue : vous ne vouliez pas nous aider parce que vous aviez peur de nous.

– Avions-nous tort ? demanda doucement Eryxias.

Sans répondre, Lucius continua :

[p. 148] – Scipion est rentré à Rome bredouille, et il a dû renoncer à son expédition. Il en a gardé rancune toute sa vie aux Massaliotes. Pour ne pas perdre la face, il a fait écrire à Polybe que Pythéas était un vantard. D'autres l'ont cru et répété. Voilà comment on fabrique l'histoire et la géographie. Le menteur, c'est Polybe, pas Pythéas !

Eryxias hocha la tête et ajouta :

– Alors, Grecs, Romains, tous des menteurs, sauf Pythéas ?

– Sauf Pythéas... et moi ! dit Lucius en riant.

– Souhaitons-le ! répondit Eryxias en s'esclaffant lui aussi.

Les étoiles pâlissaient au fur et à mesure que la pleine lune montait dans le ciel. Eryxias la regarda quelques instants, puis dit à Lucius sur un ton narquois :

– Tu vois la lune ? Quand nous débarquerons à Kabaion, je te promets une surprise !

– Tu ne vas pas me dire que chez les Celtes même la lune est différente ?

– Tu verras bien...

Un peu plus tard, Lucius s'endormit en se demandant de quoi voulait parler Eryxias.

*

Kabaion ! Le cri joyeux de la vigie retentit aux oreilles de Lucius. Le *Terentelia* tourna le dos à l'Océan et se dirigea vers la petite plage. Eupalinos fit envoyer une sonde à l'eau. Au bout de quelques minutes, Eryxias donna l'ordre de jeter les ancres, qui tombèrent dans un grand bruit de chaînes en éclaboussant les sabords. Lucius remarqua que le *Terentelia* s'était arrêté relativement loin du rivage. Pourtant, la plage était de sable, et le vent soufflait vers le large : nul risque de se faire drosser contre des rochers. Eryxias regardait la côte avec attention. Au bout d'un moment, ses traits se détendirent.

[p. 149] – Nous sommes au bon endroit, dit-il à Lucius. Le village celte n'est pas loin. Tu vois cette fumée ?

Lucius regarda dans la direction que lui indiquait Eryxias. Le ciel était d'un bleu pâle et léger, moins soutenu qu'en Méditerranée. Des volutes de fumée grise s'élevaient lentement au-dessus des arbres, à l'extrémité de la plage.

Eryxias reprit :

– Les Celtes sont farouches. Mais je connais ces Vénètes. Ils m'ont toujours bien accueilli lors de mes expéditions précédentes. Autant leur rendre visite tout de suite. Veux-tu m'accompagner ?

Lucius brûlait de curiosité. Des Celtes, il en avait déjà vu à Massalia, avec leur barbe blonde, leurs vêtements de grosse laine, tout ornés de bijoux aux formes curieuses. Mais on était loin de l'Agora, en pleine Armorique. Et les Vénètes de Kabaion n'étaient certainement pas aussi civilisés que leurs émissaires. Ce qu'on lui avait dit dans son enfance sur la sauvagerie des barbares lui revenait à l'esprit.

Eryxias fit mettre deux chaloupes à l'eau. Il donna l'ordre de charger la première avec des amphores de vin. Tout en surveillant le transbordement, il dit à Lucius :

– Du temps de Pythéas, les Celtes ne buvaient que de la cervoise. Nos marchands leur ont fait connaître le vin. Chez eux, le climat ne permet pas de cultiver la vigne. Chaque amphore est un cadeau de grand prix.

Un quart d'heure après, les barques touchaient le rivage en froissant le sable. Lucius enjamba le bord de l'esquif. L'eau lui arrivait à mi-mollets. Il fut surpris de sa douceur. La température était clémente et, à l'approche de l'été, les jours comptaient déjà près de quinze heures : l'Océan se réchauffait. Eryxias ordonna aux rameurs de commencer à décharger les amphores, en enfonçant bien leur base pointue dans le sable, pour éviter qu'une vague ne les emportât.

[p. 150] Il jeta un coup d'œil sur le Terentelia qui oscillait doucement, la proue vers le large, qu'il regardait de ses grands yeux peints en rouge. On entendait Eupalinos houspiller les matelots. Il fallait préparer le matériel nécessaire au cantonnement, on resterait au moins huit jours à Kabaion. Eryxias se retourna vers Lucius qui secouait ses sandales pour en faire sortir le sable humide :

– Eupalinos a retrouvé sa langue. Tu entends comme il jure ? Par Zeus, j'ai traîné sur tous les ports de la Méditerranée, mais il m'en apprendrait encore !

– D'où peut-il bien venir ? ne put s'empêcher de demander Lucius.

Eryxias haussa les épaules.

– Je ne le sais pas plus que toi. Il boit sec, mais même quand il a deux litres de Falerne dans l'estomac, il se débrouille encore pour ne pas répondre. Seul Poséidon le sait. Qu'importe, après tout ?

– Tu as peut-être raison.

Eryxias se tourna vers le bout de la plage, là où ils avaient vu monter la fumée.

– Inutile de perdre notre temps en attendant qu'ils aient fini de décharger. Allons au village.

Les deux hommes marchèrent le long du rivage où les vagues de l'Océan s'épuisaient en une ultime exhalaison. Un sentier s'ouvrait sous les arbres. Ils s'y engagèrent. Après quelques minutes de marche, ils parvinrent dans une clairière. Lucius s'arrêta net. Eryxias continuait à marcher, mais beaucoup plus lentement. À voix basse, il dit à Lucius :

– Ne reste pas planté là. Viens, et marche dans mes traces. Nous sommes dans un lieu sacré. On peut le longer, mais pas le traverser.

Le spectacle était étrange. D'énormes pierres alignées formaient des dessins complexes dans la nudité de la clairière. Aucune sculpture n'apprivoisait la nudité grisâtre et humide des blocs gigantesques. Ils n'étaient pas nés du désordre d'une avalanche ou [p. 151] surgis d'un tremblement de terre. Le sentiment d'un ordre obscur et menaçant émanait de leurs masses aveugles découpant sur le ciel et la forêt de puissants cercles magiques. La surface du sol sablonneux était par endroits recouverte de grandes dalles de pierre plates et lisses. Lucius remarqua qu'elles portaient des signes mystérieux. Il crut y distinguer des serpents et des étoiles. Bien que le rivage ne fût pas loin, on n'entendait plus le bruit des vagues. Aucun souffle d'air n'agitait les branches des arbres. Des forces divines

emplissaient la clairière, impossibles à capturer par les rites ou les prières qu'il connaissait. Il s'arracha à la fascination du lieu, et pressa le pas pour rejoindre Eryxias. Les arbres protecteurs se refermèrent sur eux.

– Quel est cet endroit étrange ? demanda-t-il. Comment des hommes ont-ils pu dresser ces blocs de pierre ?

– Les Celtes disent que ce sont leurs ancêtres, les géants, qui les ont amenés ici.

– Et à quoi servent-ils ?

Eryxias secoua la tête. Il semblait gêné.

– Je t'ai déjà dit que les Celtes étaient différents. Des dieux, ils en ont, plus encore que les Grecs et les Romains réunis. Mais les sacrifices qu'ils leur offrent ne sont pas du même genre.

– Que veux-tu dire ? Lucius éprouvait une sourde inquiétude.

– Il vaut mieux que je parle franchement. Ce que je vais te dire, je ne l'ai jamais vu. Les Celtes n'admettent pas facilement les étrangers à leurs mystères. Mais je le tiens de certains d'entre eux qui m'ont fait confiance. La guerre fait partie de leur vie. Leurs seuls biens, ce sont leurs troupeaux et leurs femmes. Ils sont prêts à tout pour les défendre. Comme nous, ils s'efforcent de s'attirer les faveurs des dieux. L'entrée de certains de leurs temples est décorée des crânes de leurs adversaires qu'ils encastrant dans la pierre [p. 152] après les avoir sacrifiés. Nos augures lisent l'avenir dans le foie des volailles. Eryxias hésita imperceptiblement avant de lâcher, comme à regret : Les Celtes préfèrent les entrailles des hommes. Lucius sentit une nausée l'envahir. Eryxias continua : Ce sont souvent les femmes qui président à ces cérémonies. Quand le temps en est venu, toute la tribu se rassemble dans la clairière que nous venons de traverser. Les guerriers se tiennent au premier rang. La druidesse est debout, près d'une des grandes pierres plates. Quand le soleil occupe une certaine position dans l'alignement des blocs, elle fait coucher un prisonnier sur la pierre et lui enfonce un poignard dans le dos. Des hommes le tiennent solidement pendant qu'il agonise. Le sang coule sur la pierre, et forme des dessins au milieu des signes dont elle est gravée. La druidesse y lit la volonté des dieux. Si elle n'est pas claire, on immole de nouveau des prisonniers jusqu'à ce que les dieux se soient fait comprendre.

Lucius s'était assis sur un tronc d'arbre et restait silencieux.

– Tu penses que ce sont des barbares ? demanda Eryxias.

– Que veux-tu que je croie d'autre ?

– Tu as la mémoire courte, répliqua le capitaine avec un sourire sarcastique. Quand Hannibal a écrasé vos légions à Cannes, vous avez enterré vivants des Grecs et des Gaulois et dressé autour d'eux des pierres arrosées du sang des

victimes humaines ¹. Et même après avoir vaincu le Punique, vous n'avez pas répugné à pratiquer de temps à autre des sacrifices humains.

– Tu sais bien que nous ne l'avons fait que rarement, se défendit maladroitement Lucius.

Eryxias haussa les épaules et reprit :

– Réfléchis un peu. Quand vous faites des prisonniers de guerre, est-ce si différent ?

– Mais nous ne les immolons pas à Jupiter ! [p. 153] coupa violemment Lucius.

– Vous les réduisez en esclavage. C'est comme si vous les tuiez : ils n'ont plus de nom, plus de famille, plus de pays. Plus rien. Et d'ailleurs vous les tuez. Que vaut pour vous la vie d'un esclave ? Combien meurent chaque année dans les grands domaines d'Italie ?

Lucius haussa les épaules.

– Cela n'a rien à voir. Diophane, mon ancien précepteur, est un esclave, et jamais je ne penserais à le sacrifier à Minerve. Et tout esclave peut espérer être un jour libéré. D'ailleurs, vous, les Grecs, dit Lucius qui commençait à s'impatienter, vous nous entortillez toujours dans de beaux discours pour nous faire la leçon. On dirait que ce sont les Romains qui ont inventé l'esclavage. Mais vous aviez des esclaves avant nous ! Comment tournerait le monde sans eux ? Il faut des maîtres, et il faut des esclaves, comme il faut des voiles à un navire.

L'humidité tombait avec le soir. Il fallait arriver au village avant la nuit. Eryxias fit signe à Lucius de se lever. Les deux hommes reprirent leur marche en silence. Ils arrivèrent bientôt au village. Il comptait une vingtaine de maisons bâties en rondins, recouvertes de toits de chaume qui disparaissaient sous les mousses. En regardant les Celtes circuler entre les habitations, Lucius ne put s'empêcher de penser à la clairière. Mais déjà les deux hommes étaient entourés par les Vénètes qui les pressaient de questions en roulant leurs gros yeux bleus. Ils regardaient avec curiosité le visage imberbe de Lucius, mais ne semblaient pas hostiles. Après qu'Eryxias leur eût fait un petit discours, ils se mirent à rire, et un groupe d'hommes partit pour chercher les amphores. Eryxias continuait à parler l'étrange langue celte. Au bout d'un moment, il se tourna vers Lucius et, en pointant l'index sur sa poitrine, dit plusieurs fois : Luks, Luks. Lucius se demandait pourquoi il leur parlait de la [p. 154] lumière ² en le montrant. Eryxias remarqua son air étonné et lui dit en grec :

¹ Tite-Live, *Histoire romaine*, XXII, 57, 6.

² En latin, lumière se dit *lux*.

– J'ai essayé de leur faire comprendre que tu t'appelais Lucius, mais ils n'arrivent pas à prononcer ton nom. Ils t'appelleront Luks, c'est plus facile pour eux.

– Va pour Luks ! répondit Lucius en riant.

Eryxias reprit :

– Ils se souviennent encore de moi. Je leur ai dit que nous devions continuer notre voyage plus au nord, et que nous avons besoin de vivres et de repos. Ils sont d'accord pour nous vendre des provisions. Nous dresserons nos tentes près du rivage. Ce n'est pas la peine que nos marins soient trop près d'eux. Il risquerait d'y avoir des histoires avec les femmes. Leur chef, Hoeric – Eryxias désigna un des Vénètes qui portait plus de bijoux que les autres –, nous invite à partager leur repas. Il faut accepter pour ne pas les offenser. Cela nous changera du poisson et de la bouillie d'orge !

Lucius rêvait de viande depuis plusieurs jours et accepta avec plaisir l'offre d'Hoeric.

Eryxias et lui suivirent le chef dans sa maison. Au milieu de la salle principale, une cuisse de porc grésillait sur le foyer. La fumée s'échappait par un trou dans le toit.

Hoeric offrit de la cervoise à ses hôtes. Lucius n'avait jamais beaucoup aimé le vin, mais il le préférait encore à ce breuvage amer et fermenté. En revanche les longues tranches de viande, découpées par les serviteurs avec un couteau de bronze orné de dessins étranges, étaient succulentes, tout comme les desserts : des fraises et des myrtilles arrosées de lait épaissi, servies dans de larges coupes en bois. Lucius imita Eryxias et Hoeric, et les étala sur des galettes de blé noir. Eryxias avait une conversation animée avec Hoeric, et ne prenait plus la peine de traduire. Lucius se laissait aller à l'agréable sensation de [p. 155] quiétude qui l'envahissait. Le feu crépitait doucement. De temps à autre, une gerbe d'étincelles montait vers les étoffes, mais s'effaçait avant d'avoir atteint les poutres et la paille du toit. Il faisait chaud. Une légère somnolence le gagnait. Après tous ces jours de mer, le sol oscillait encore doucement sous lui et les murs eux-mêmes vacillaient en une lente danse animée par les flammes. Il mit un certain temps à réaliser que les conversations s'étaient arrêtées. Un homme vêtu de blanc s'était assis au milieu du petit groupe. Tous le regardaient avec respect. Les femmes prirent place à côté des guerriers. La voix de l'homme commença à s'élever. Il ne parlait, ni ne chantait. Une sorte de psalmodie. Au bout d'un moment, les femmes reprirent en chœur certaines de ses paroles.

Eryxias en profita pour se rapprocher de Lucius et lui parler à voix basse.

– C'est Taliesin, le barde du clan. Aujourd'hui est jour de fête puisque nous, les petits hommes du Sud, sommes arrivés de la grande mer du Couchant. Taliesin dit en notre honneur l'histoire de son peuple.

Lucius demanda à Eryxias de lui traduire les paroles du barde. Taliesin parlait d'un mystérieux déluge :

*Quand Amaethon vint du pays de Groyddion, de Segon à la puissante porte,
La tempête se déchaîna pendant quatre nuits en pleine belle saison.
Les hommes tombaient, les bois n'arrêtaient plus le vent du large.
Math et Hyvedd, les maîtres de la baguette magique, l'avaient libéré.
Alors Groyddion et Amaethon tinrent conseil.
Ils firent un bouclier pour que la mer ne puisse recouvrir les meilleurs des
guerriers.
Mais tout fut englouti.
Moi, j'étais dans la barque,
Avec Dylan, fils de la Vague,
Sur une couche, au centre
[p. 156] Entre les genoux des rois,
Lorsque les eaux tombèrent du ciel comme des lances jetées au plus profond
de l'abîme.
Mais je fus sauvé et la barque me mena au pays des fées.
La lumière qui l'éclaire est un joyau radieux,
Les lits ont des piliers couleur de sang et de belles colonnes dorées,
Les dents des fées sont la neige de l'hiver.
Puis je revins chez les hommes dans le ventre de la Mère des Eaux.
Quand j'en sortis, je tombai la tête en avant, bras écartés parmi les ondes.
Je restai cinq ans la proie des hautes vagues.
Je finis par aborder sur une côte sans nom, sur une terre sans verdure.
Là je fus une lance étroite et dorée, je fus goutte de pluie dans les airs,
Arbre au bois mystérieux, lumière de la lampe, épée dans l'étreinte des
mains,
Cri dans la bataille, je fus une sauge, je fus un sanglier,
Un oiseau échappé à la forêt. Je fus tout cela. Ne l'oubliez jamais,
Car je suis le barde éternel, enfant de la Mère des Eaux, issu de la Vierge
Ilmatar.*

Au fur et à mesure qu'Eryxias traduisait, des images fabuleuses et incohérentes prenaient forme et s'estompaient dans l'esprit de Lucius. L'Océan, Thulé, les Celtes fuyant devant une vague immense, tout cela se brouillait. Quand Taliesin cessa de chanter, Lucius n'avait plus aucune notion du temps écoulé depuis la fin du repas. Eryxias lui donna une bourrade pour lui faire reprendre ses esprits. Après avoir remercié Hoeric, ils quittèrent le village et reprirent le sentier qui menait à la plage.

Lucius ne sentait pas la fatigue. Il lui semblait seulement regagner son corps après un long rêve. Il ne [p. 157] put s'empêcher de dire à Eryxias :

– Les Celtes sont bien étranges... Leurs récits n'ont rien à voir avec ce qu'on apprend chez nous aux enfants sur l'histoire de la Cité...

Eryxias ne répondit pas. On approchait de la clairière. Avait-il peur de la traverser, ou était-ce seulement pour parler plus à son aise ? Il fit signe à Lucius de s'asseoir sur un rocher plat, et se mit à côté de lui. Une odeur forte et étrange flottait dans l'air. Lucius n'en avait jamais respiré de semblable. Il allait demander à Eryxias d'où elle provenait, lorsque celui-ci commença à parler. Il lui expliqua que pour les Celtes, les songes étaient tout aussi réels que ce que les Grecs et les Romains appelaient la réalité. Le mot de druide signifiait "voyant" : les druides discernaient la réalité au delà du mensonge des apparences. Les Celtes pensaient que les druides pouvaient envelopper leurs ennemis d'un brouillard magique, ou se changer à volonté en loups ou en sangliers. Ils ne croyaient pas aux enfers ni aux Champs-Élysées. D'après eux, les hommes se réincarnaient sans cesse, devenant même foudre ou étoile. Jusqu'au moment où l'univers prendrait fin dans un embrasement général.

Lucius se releva. Il avait hâte de se retrouver sur le *Terentelia*. Il n'avait pas comme Eryxias l'habitude des Celtes et de leurs étranges croyances.

Les deux hommes reprirent leur marche vers le rivage. Qu'avait donc pensé Pythéas des Celtes ? se demandait Lucius. Tout à coup, il se rendit compte que l'odeur était encore plus forte. Elle rappelait celle de l'Océan, mêlée à des senteurs végétales. Saisi par cette sensation, il ne remarqua pas au sortir de la forêt qu'on n'entendait plus le soupir râpeux des vagues sur le rivage. Après avoir gravi les petites dunes qui marquaient la lisière de la forêt, Lucius fut soudain pris de terreur. La lune brillait sur une étendue vide et humide. L'Océan avait fui, emportant le *Terentelia* [p. 158] avec lui. Il regardait, incrédule, le sable mouillé. Des rochers à la chevelure d'algue brillaient sous la lumière froide. De gros crabes affolés couraient d'une flaque à l'autre. Les jambes lui manquèrent. Les druides les avaient ensorcelés, Eryxias et lui, pour les punir d'avoir pénétré dans la clairière sacrée, où les âmes des morts vivaient dans les pierres sacrificielles. L'odeur était plus forte que jamais, âcre et enivrante. Dans un demi-brouillard, Lucius vit Eryxias se retourner vers lui. Son visage grimaçait, ses lèvres formaient des mots que Lucius n'entendait pas. Les druides l'avaient changé en spectre. Lucius ne s'aperçut qu'il riait que lorsqu'il arriva tout près de lui. Il sentit décroître les battements de son cœur. C'était bien le même Eryxias que tout à l'heure, en chair et en os. Mais l'Océan n'était toujours pas revenu...

– Voilà ma surprise ! dit Eryxias en lui donnant une bourrade.

– Est-ce que tu vois comme moi que l'Océan s'est retiré ? Où est le bateau ? Dis-moi que je rêve, ou que c'est un prodige !

– Ni l'un ni l'autre. L'Océan n'est plus là, et il n'y a rien d'inquiétant à cela. Quand au *Terentelia*, regarde mieux : Poséidon ne l'a pas emmené sur son char !

Au bout d'un moment, Lucius discerna les voiles blanches éclairées par la lune. Le navire était bien là. Il devinait le dessin souple de sa quille déjà envahie par une lèpre de coquillages, et suivait les courbes pleines de ses flancs moussus suspendus dans l'air. En regardant mieux, il s'aperçut que des sortes d'échasses les soutenaient.

– Avant de partir, je savais que la mer allait se retirer, reprit Eryxias. J'ai ordonné à Eupalinos de faire couper des troncs d'arbres pour confectionner des étais. Ce sont eux qui tiennent notre navire debout. Dans quelques heures, les flots le soulèveront doucement. Demain et les jours suivants, cela [p. 159] recommencera. À chaque fois un peu moins, car nous entrons dans un nouveau cycle de la lune.

Lucius était plus calme que tout à l'heure. Mais il sentait encore cette douleur dans les jambes, qu'il n'éprouvait qu'après une grande émotion.

– Pourquoi l'Océan reviendrait-il ? Et pourquoi me parles-tu de la lune ?

– C'est un mystère que bien peu de gens connaissent. Les Celtes disent que, chaque mois, la lune a envie de revenir sur la terre, d'où elle est sortie. Mais les dieux l'en empêchent. Alors elle essaie de tirer la terre vers elle. Elle se gonfle jusqu'à devenir pleine et lumineuse. Mais elle est trop petite, trop faible : elle n'arrive qu'à faire bouger un petit peu l'Océan. Comme elle se fatigue, elle relâche son étreinte, et l'Océan revient. Mais elle n'abandonne jamais, c'est pourquoi les Celtes savent exactement quand commence et se termine le phénomène, tant la lune est obstinée. Cela dure depuis toujours.

Lucius n'en croyait pas ses oreilles. Pourtant, il lui fallait se rendre à l'évidence.

– Mais pourquoi n'est-ce pas la même chose en Grèce et en Italie ?

– Parce que nous sommes chez les Celtes, et que chez eux, tout est différent, répondit Eryxias en haussant les épaules.

Il se remit à marcher. Les nuits étaient courtes, et il avait hâte d'aller dormir. Les deux hommes furent bientôt de retour sur leur navire.

Avant de s'endormir, Lucius se demanda si le soleil allait vraiment se lever.

*

Eryxias s'impatiait : le *Terentelia* était ancré à Kabaion depuis plus d'une semaine. Les matelots venaient de charger les dernières provisions. L'humidité alourdisait chaque jour un peu plus le manteau du capitaine. Depuis la veille, le temps avait brus-[p. 160] quement changé. La mer et les nuages formaient un monde indécis, sans limites précises, d'où émanait comme l'infinie lassitude de dieux usés, trop anciens pour s'intéresser à l'homme. Eryxias frissonna, et ne put s'empêcher de maugréer.

– Sacré pays ! Même la pluie est différente. On ne s'aperçoit pas qu'elle tombe, tellement elle est fine et régulière. Au bout d'une heure, on est trempé jusqu'aux os.

Mieux valait partir avant que le moral des hommes ne commençât à flancher. Depuis qu'il naviguait, Eryxias avait remarqué que le moment critique était toujours le milieu du voyage : assez loin de son pays pour le regretter, pas assez près du but pour être aiguillonné par l'envie de l'atteindre. Seul Lucius ne semblait pas affecté par la grisaille ambiante. Il avait forcé Eryxias à accepter chaque soir les invitations d'Hoeric et de Taliesin, pensant que c'était le seul moyen d'avoir des renseignements sur l'itinéraire menant à la mystérieuse Thûl-Al, comme l'appelaient les Celtes. En fait, Eryxias avait remarqué que Lucius s'intéressait presque autant aux récits qui clôturaient chaque repas. Le premier étonnement passé, il s'était laissé envoûter par le charme étrange de ces chants, toujours à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Taliesin lui avait dit que les plus grands druides, ceux qui disposaient de pouvoirs magiques tels que les dieux eux-mêmes les craignaient, se trouvaient sur une île de Bretagne appelée Môn¹, d'où on embarquait pour l'Ierné. C'était une terre sacrée. Aucune troupe ne l'avait jamais soumise. Quand Lucius avait fait demander à Taliesin qui la protégeait, il lui avait raconté une étrange histoire : Au temps jadis, la nuit du premier mai, un cri effroyable retentissait dans l'obscurité. Le son en était si horrible que les hommes sentaient leurs forces les quitter, les femmes accouchaient avant terme, les jeunes gens et les enfants devenaient fous. C'était le hurlement d'un dragon affamé. Un jour, un homme eut une idée. Il creusa [p. 161] une cuve près du village, la remplit d'hydromel, et la recouvrit d'un manteau. Le dragon qui errait par là tomba dans la cuve, et s'assoupit après avoir bu son contenu. Les hommes s'approchèrent, le recouvrirent du manteau, et l'enterrèrent dans un coffre de pierre. Ils avaient lu dans le sang d'une victime que, tant que le dragon y resterait enfermé, aucune invasion n'atteindrait jamais ni Môn, ni la Bretagne. Voilà pourquoi le glaive des guerriers ne pouvait rien contre Môn.

D'abord sceptique, Lucius avait réfléchi. Beaucoup d'histoires que lui avait racontées Aulus dans son enfance étaient elles aussi pleines de mystères : l'apparition extraordinaire de Castor et Pollux, Romulus emporté au ciel... Sans compter les prodiges : une année ne passait pas à Rome sans qu'on parlât de statues qui avaient pleuré, ou s'étaient mises à saigner... Peut-être le dragon de Môn existait-il réellement, tapi dans l'obscurité souterraine.

Lucius n'en avait pas pour autant oublié le but de son voyage. Eryxias n'avait jamais navigué plus au nord que Kabaion, et les fragments du journal de Pythéas étaient fort imprécis. Il fallait donc se fier aux informations des Vénètes. Au terme de longues discussions, Lucius avait décidé de voguer vers la Bretagne et d'en remonter les côtes occidentales. Au bout d'une dizaine de jours, ils

¹ De nos jours l'île d'Anglesey.

arriveraient au point le plus septentrional et le doubleraient en mettant cap à l'est, vers Thûl-Al et le Tanaïs. Mieux valait aller par là que de tourner le dos au couchant après avoir atteint le nord de la Gaule : les courants étaient contraires. Eryxias faisait confiance à Hoeric. Les Celtes de Kabaion envoyaient souvent des flottilles en Bretagne pour en rapporter de l'étaïn, et connaissaient bien ces mers. Il craignait de ne pas comprendre la langue bretonne, mais Hoeric l'avait rassuré. Elle n'était guère différente de celle parlée par les Vénètes.

Après les adieux à Hoeric et Taliesin, Lucius et Eryxias regagnèrent leur bateau. La pluie s'était mise [p. 162] à tomber un peu plus fort, mais la mer restait calme. Les ancres relevées, le bruit régulier des rames frappant l'Océan au rythme des tympanons se fit entendre. Lucius se tenait à la proue. Le brouillard tombait. Kabaion s'estompa comme un songe.

*

La houle avait commencé à se former au large du Belerion ¹ depuis déjà trois jours. Le ciel restait opaque. Eryxias était inquiet. Ce trajet lui était inconnu, et durant les courtes nuits il guettait sans succès les constellations familières qui lui auraient permis de faire le point. Il craignait de s'être déporté trop à l'ouest, vers les côtes de l'Ierné. Mais comment le savoir ? Le ciel était muet. Quant à la Bretagne, Lucius ne l'avait guère aperçue qu'une fois ou deux à travers des déchirures du brouillard, quelques heures seulement après avoir dépassé le Belerion. Depuis, plus rien. La mer grossissait. Les frémissements du *Terentelia*, qui montaient de sa quille, s'accroissaient. Les vagues étaient espacées, mais de plus en plus hautes. Lucius attendait avec anxiété le moment où, après être resté quelques secondes sur la crête d'une lame, le bateau redescendait en piquant du nez : la nausée l'envahissait en même temps que les embruns glacés le giflaient au visage. Il n'avait plus conscience du danger. Il souhaitait seulement se retrouver à terre, sur un sol qui ne bougerait pas, que ce fût celui de l'Ierné ou de la Bretagne. Au fil des heures, le visage couturé d'Eupalinos s'était transformé. S'il lui était resté assez de forces pour l'observer, Lucius aurait remarqué que la crainte avait effacé jusqu'au sourire involontaire dessiné sur ses traits par la cicatrice. Il se cramponnait au gouvernail en obéissant aux ordres d'Eryxias. Celui-ci avait fait amener les voiles, de crainte que le souffle du vent ne les déchire, ou même arrache les mâts. La tempête poussait le navire vers l'Ierné. Eryxias hurlait [p. 163] aux kéleustès de forcer la nage dans le sens opposé, mais les rames ne faisaient que griffer l'Océan menaçant.

Un grand bruit de bois brisé domina quelques secondes les hurlements du vent. Des cris montèrent des bancs des rameurs. Une vague venait de rompre plusieurs rames d'un coup. Leurs tronçons avaient déjà disparu à l'arrière du bateau. Deux rameurs avaient reçu en pleine poitrine l'extrémité de la rame, arrachée à leurs mains par la poussée brutale. Leur torse défoncé était inondé de

¹ De nos jours le cap Land's End, au sud-ouest de l'Angleterre.

sang, qui allait se perdre en filets rouges dans le mélange d'eau de mer et d'urine qui clapotait autour des pieds de leurs camarades. Eupalinos regarda Eryxias. Le capitaine le remplaça à la barre. Eupalinos sortit le court poignard qu'il portait toujours à sa ceinture. Il s'approcha des blessés, et en deux gestes rapides, les acheva d'un coup en plein cœur. Les hurlements du vent couvrirent les cris des rameurs. Les deux victimes faisaient partie des esclaves loués à Massalia. Leur vie ne comptait pas. Ils étaient perdus, et mieux valait en finir rapidement que d'augmenter la panique de l'équipage par le spectacle de leur lente agonie. Eryxias confia de nouveau la barre à Eupalinos,

Lucius n'avait rien vu. Il s'agrippa aux cordages, car le *Terentelia* commençait à prendre de la gîte. Eupalinos poussait désespérément le gouvernail en sens contraire, mais les dieux des Celtes se moquaient bien du sang d'un esclave. Entre deux lames, Eryxias perçut des falaises. Il voulut crier à Eupalinos de barrer vers le large lorsqu'un paquet de mer s'abattit sur lui et l'emporta. Lucius n'eut pas le temps de s'apercevoir de sa disparition. Le mât principal venait de craquer. Pour éviter d'être écrasé par sa chute, il se jeta de côté. Sa tête heurta le bastingage. Il perdit connaissance.

[p. 164]

C'était à Rome, au soir d'une belle journée d'été. Une brise fraîche caressait le visage de Lucius. Il entendait la rumeur sourde et régulière du Forum qui venait battre les flancs du Palatin. Une sorte de brume l'empêchait de reconnaître le paysage familier. Il était couché sur un lit du triclinium, qu'on avait tiré sur la terrasse. Autour de lui, des gens parlaient. Il essaya de commander à un esclave une coupe d'eau fraîche, mais ses lèvres ne parvinrent pas à former des sons. Il n'avait d'ailleurs pas vraiment soif. Il devait se lever, aller revoir ses notes pour le procès du lendemain. Mais il faisait si bon, et il avait tellement sommeil... Il chavira de nouveau dans l'inconscience.

À son réveil, il vit ses parents penchés sur lui, qui le regardaient avec attention. Il se redressa sur sa couche et ne sentit pas tout de suite les fourrures qui la recouvraient. Il voulut demander à sa mère pourquoi elle avait teint ses cheveux en blond, comme une prostituée. Quant à Aulus, il n'en croyait pas ses yeux : il portait une barbiche, tel un Grec ! Lucius bredouilla de vagues protestations, et s'assoupit de nouveau.

Deirdré se redressa en souriant. Eryxias était troublé chaque fois qu'il la voyait sourire : il n'avait jamais vu de femme celte aussi belle.

– Ton ami va mieux. Je vais continuer à lui donner cette potion qui l'a ramené à la vie. Bientôt, il pourra te reconnaître.

Eryxias hocha la tête et sortit de la maison où reposait Lucius. À Massalia, il devait déjà faire nuit. Mais ici, à l'approche de l'été, l'obscurité ne tombait jamais complètement. Le soleil basculait dans les forêts vertes qui recouvraient les montagnes de l'Ierné, et l'aube renaissait du crépuscule au bout de quelques

heures. La veille, il avait demandé à Deirdré s'ils étaient encore loin de Thulé. Elle avait répondu en désignant le Septentrion :

– Thûl-Al est loin au nord, à plusieurs jours de [p. 165] bateau. Le soleil y a sa couche, au milieu des glaces. Quand il les effleure pour s'y reposer, elles se teintent d'or et de mauve, le ciel descend sur la mer qui les porte.

– Mais y a-t-il des terres, des hommes qui y vivent ? Nous sommes venus de si loin pour les rencontrer...

– Il ne m'appartient pas de vous révéler les mystères de Thûl-Al. Remerciez seulement nos dieux de ne pas vous avoir abandonnés à la fureur de l'Océan.

Deirdré disait vrai, songea Eryxias. Il se dirigea vers la plage. Depuis une semaine, il y passait de longues heures, dans le fol espoir d'apercevoir le *Terentelia* naviguer vers le village. La mer n'avait rejeté aucune épave, seulement quelques corps gonflés d'eau. Peut-être était-il resté suffisamment d'hommes à bord capables d'arracher le navire à la tempête ?

– Tu perds ton temps, il ne reviendra pas... Eryxias se retourna, il n'avait pas vu venir Eupalinos... Comment aurait-il continué sa route ? Le mât principal était cassé, une partie des rames brisées. Il n'y avait plus ni capitaine, ni pilote...

– Si le navire a été drossé sur les rochers, pourquoi n'avons-nous pas retrouvé son épave, ou au moins quelques débris ? rétorqua Eryxias.

Eupalinos haussa les épaules.

– Nous n'avons sans doute pas cherché assez loin. Ou bien le *Terentelia* a été emporté vers le large avant d'être brisé par les vagues. En tout cas, ne compte pas sur lui pour nous ramener à Massalia. Il faudra trouver un autre moyen.

Eupalinos avait parlé calmement, sans dépit ni regret. Eryxias réalisa que sa laideur était moins frappante qu'auparavant. Pourtant la cicatrice était toujours là. Mais à la longue, on finissait par ne pouvoir imaginer Eupalinos autrement. Et puis Lucius lui devait la vie. Petit à petit, Eryxias s'habitua à considérer Eupalinos comme un être humain.

[p. 166] Les deux hommes rebroussèrent chemin, tandis que la marée montante effaçait leurs traces sur le sable humide de la plage. Ils aperçurent soudain Deirdré qui venait à leur rencontre. Quand elle fut auprès d'eux, elle leur dit de se hâter vers le village : leur ami venait de reprendre connaissance.

Suivi d'Eupalinos et Deirdré, Eryxias se dirigea vers la maison où ils avaient veillé Lucius. Comment allait-il lui annoncer la perte du *Terentelia* ? Lucius était appuyé sur le mur de rondins. Quand il vit Eryxias et Eupalinos, le soulagement se peignit sur ses traits. Il se jeta dans les bras d'Eryxias sans mot dire et l'étreignit. Puis il se mit à le questionner, avec une émotion dont le capitaine ne l'aurait jamais cru capable :

– Je ne savais plus où j'étais. Rome, Massalia, Kabaion, toutes ces images se bouscullaient dans ma tête. Je t'ai même pris pour mon père ! Je suis heureux de te revoir, et toi aussi, Eupalinos. Quand j'y ai vu un peu plus clair, je me suis souvenu que j'avais essayé d'éviter la chute du mât. Après, plus rien. Comment suis-je parvenu jusqu'ici ? Où est le bateau ?

Eryxias n'osa pas dire tout de suite la vérité à Lucius. Deirdré se tenait à l'écart et essayait de comprendre en suivant les expressions des visages.

– Nous aussi sommes heureux de te voir revenu à la vie, dit le capitaine. Tu la dois aux dieux, mais aussi à Eupalinos et à Deirdré, beaucoup plus qu'à moi.

– Deirdré ? Quel est ce marin ?

– Deirdré n'est pas un marin, c'est la jeune fille qui t'a tiré du sommeil proche de la mort dans lequel tu es resté plusieurs jours. Les Celtes connaissent les secrets des plantes qui guérissent. Lucius se retourna vers Deirdré. Elle lui fit un sourire qui découvrit ses dents très blanches. Mais sans Eupalinos, reprit Eryxias, Deirdré et toutes ses herbes n'auraient pu te sauver. C'est lui qui t'a arraché à l'Océan. Moi, [p. 167] je n'ai rien pu faire : une vague m'a emporté avant que tu ne tombes assommé. Eupalinos t'a fait attacher pour éviter que tu ne subisses le même sort. Quand il a compris que tout était fini, il t'a pris avec lui et a sauté à la mer. Les vagues l'ont porté jusqu'à la petite plage qui n'est pas loin d'ici. Pour ma part, je n'avais devant moi que les falaises et les récifs aux crêtes coupantes. Heureusement, nous étions tout près de la côte au moment du naufrage : je n'ai pas eu longtemps à nager. Je pensais que j'allais être déchiqueté sur les rochers. Quand la dernière vague m'a poussé sur eux, j'ai senti un choc, comme si mon corps éclatait. J'en porte encore les traces.

Lucius remarqua alors les pansements rougis de sang qui couvraient la jambe droite du capitaine. Eryxias s'était tu.

– Que s'est-il passé ? lui demanda Lucius. Les Celtes t'ont sauvé ?

– Les Celtes étaient dans leurs maisons. Qu'auraient-ils fait sur le rivage pendant la tempête ? Je ne sais pas qui m'a sauvé. Ils ont dit m'avoir retrouvé le lendemain matin, quand la mer s'était calmée. Il paraît que j'étais agrippé à un rocher, à demi inconscient, et qu'ils ont eu toutes les peines du monde à me faire lâcher prise.

Lucius se retourna vers Eupalinos.

– Je te dois la vie, Eupalinos. Je ne l'oublierai pas, et à Rome je te récompenserai.

– Ne me remercie pas, répondit Eupalinos avec un sourire ironique. Beaucoup de temps risque de passer avant que tu ne revoies le Capitole...

– Le navire a tellement souffert ?

Eupalinos ne répondit pas. Il se retourna vers Eryxias.

– C'est toi le capitaine. Dis-le-lui.

Eryxias soupira. Autant en finir tout de suite.

– Le *Terentelia* a disparu dans la tempête. Nous sommes les seuls rescapés.

[p. 168] – Disparu ? répéta Lucius sans pouvoir rien ajouter.

Il sentait ses entrailles se nouer.

– Oui, disparu, avec tout l'équipage, sauf nous.

– Mais alors...

Eryxias s'approcha de lui et le prit par les épaules. – C'est la fin du voyage, Lucius, nous n'irons jamais à Thulé.

*

La première neige tombait sur Klenmore, et poudrait de blanc les toits de chaume des maisons rondes. Bientôt, l'herbe desséchée disparaîtrait complètement. Lucius endossa son manteau celte aux couleurs vives, le ferma sur sa poitrine avec la fibule d'or dont on l'avait honoré, et rabattit sur sa tête le vaste capuchon. Dès la fin de l'été, ses compagnons et lui avaient adopté ces vêtements, mieux adaptés au climat que les leurs. Lucius longea les remparts qui défendaient le village contre toute attaque venue de l'intérieur du pays. Les maisons y étaient directement adossées, ainsi que les préaux où on entreposait les provisions. Lucius se souvint de sa surprise lorsqu'il avait vu ces fortifications qui lui semblaient démesurées par rapport à la taille du village. Il pensait que les barbares ne vivaient qu'en campements légers et misérables. Mais il apprit que certaines tribus nomadisaient à l'intérieur de l'Ierné et que beaucoup de villages comme Klenmore s'étaient fortifiés pour résister à leurs attaques. Cette année, personne ne les avait encore vues. Mais on redoutait que la mauvaise saison ne les chassât des montagnes vers la côte. Les guerriers de ces tribus étaient trop instables pour s'installer durablement dans un lieu, et y construire un village. Il y avait néanmoins des villes celtes, et même, au nord de Klenmore, une cité du nom de Tara. Lucius n'aurait jamais cru que les barbares de la lointaine Ierné pussent en bâtir, comme les Grecs et les [p. 169] Romains. En quelques mois, il avait appris bien d'autres choses encore.

Il se dirigea vers le sentier qui conduisait à la crique, minuscule éclaircie sableuse dans les falaises noires et abruptes qui défendaient Klenmore contre l'Océan. Combien de fois avait-il emprunté ce chemin ! Les premiers temps, il y allait pour scruter l'horizon, espérant apercevoir le *Terentelia*. Toujours en vain. L'Océan s'était refermé sur lui, engloutissant du même coup ses espoirs d'atteindre l'Hyperborée. Au début, il n'avait eu qu'une idée : repartir, le plus vite possible. Pas vers le nord : sans bateau ni équipage, c'était impossible. La tempête n'était pas fortuite, ni le fait qu'il ait eu la vie sauve. C'étaient des signes que son destin n'était pas ici.

Lucius parvint au rivage. Il s'assit sur un rocher et regarda en direction de la Bretagne en évoquant Rome où l'attendait Aurelia. Il songeait souvent à elle, surtout depuis le naufrage. Mais chaque fois, il sentait monter en lui une angoisse diffuse. Non qu'il redoutât son oubli : au contraire, il l'imaginait dans l'attente chaque jour plus lourde de son retour. Sans qu'il comprît pourquoi, elle lui semblait devenue presque aussi inaccessible que la lointaine Thulé. L'éloignement, sans doute, cette infinité d'heures glauques que l'Océan étirait entre lui et tout ce qui lui était familier. Mieux valait rentrer.

Les Celtes de l'Ierné avaient des relations fréquentes avec ceux de la Bretagne. Une fois dans ce pays, il gagnerait le Belerion. Des bateaux chargés d'étain en partaient de temps à autre vers la Gaule. Ils passaient au large de Kabaion et accostaient à Burdigala¹ – Deux à trois jours de voyage suffiraient alors pour gagner la Narbonnaise. Lucius aurait pu profiter de la belle saison pour entreprendre le voyage de retour : Eryxias et Eupalinos le lui avaient souvent répété. Mais pendant tout l'été, il avait espéré le retour du *Terentelia*. Quand il s'était enfin résigné à admettre [p. 170] l'évidence, il était trop tard pour partir, la mauvaise saison avait commencé. Ils passeraient l'hiver à Klenmore. Lucius et ses compagnons s'étaient faits à cette idée beaucoup plus facilement qu'ils ne s'y attendaient. Eryxias connaissait déjà les Celtes. Eupalinos ne disait pas grand-chose mais ne semblait pas particulièrement impatient. Lucius en avait profité pour apprendre la langue. Grâce aux conseils d'Eryxias et à la patience de Deirdré, il parvenait à se faire comprendre et à saisir les propos de ses interlocuteurs. Surtout depuis quelque temps, où la saison froide avait interrompu les travaux agricoles qui laissaient peu de temps aux longs discours.

Lucius et ses compagnons avaient travaillé dur. Les Celtes de Klenmore voulaient bien leur accorder l'hospitalité jusqu'à leur départ, mais à condition qu'ils prennent leur part du travail commun. Lucius avait d'abord refusé, mais Eryxias lui avait fait comprendre qu'ici on se souciait peu de ses origines. Il fallait conduire la charrue, ou partir seul à l'aventure. Dans l'île d'Ierné, à cause du long hiver, les récoltes arrivaient à maturité beaucoup plus tard qu'en Grèce ou qu'en Italie. Les premières semaines de l'été s'étaient passées à moissonner l'orge et le blé. Comme le climat restait humide, les Celtes ne déliaient pas les gerbes et ne vannaient pas le grain. Ils les entreposaient dans des silos. Chaque jour, Lucius et ses amis battaient au fléau la quantité de grain nécessaire à la préparation du pain et de la bouillie. Le grain était écrasé entre de lourdes meules de granit, et la paille conservée pour la réfection des toits après l'hiver. Puis il avait fallu labourer. Le léger araire des Celtes effleurait la terre sans en retourner les mottes. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était l'incliner de façon à coucher sur un côté du sillon la terre qu'il venait de soulever. Pour obtenir un sol suffisamment meuble et un sillon propre à recevoir la semence, on devait labourer deux fois le même champ,

¹ De nos jours Bordeaux.

en exécutant le [p. 171] second labour perpendiculairement au premier. Malgré cet acharnement, les récoltes étaient maigres. On semait beaucoup pour récolter peu. Lucius avait été très étonné lors des moissons. Les épis n'étaient pas serrés les uns contre les autres, comme dans les meilleures terres à blé d'Italie et de Sicile. De grands espaces clairsemaient leurs tiges chétives. On aurait dit des champs presque abandonnés.

En travaillant avec les Celtes et en parlant leur langue, Lucius avait aussi appris à connaître leurs croyances et leurs coutumes. Il demandait souvent à Deirdré de lui en parler. La jeune femme devait devenir druidesse et donnait à Lucius des explications détaillées sur la religion. Plusieurs de leurs conversations s'étaient gravées dans sa mémoire. Un jour, il lui avait demandé si elle croyait vraiment dans l'au-delà. Elle lui avait répondu en riant :

– Nous y croyons tellement que nous y remettons le remboursement des dettes que nous avons contractées vis-à-vis d'un parent ! Plus sérieusement, elle avait repris en mettant de l'ordre dans ses cheveux blonds : Quand nous enterrons nos morts, nous disposons à côté d'eux tous les objets dont ils ont besoin : de la vaisselle, des manteaux, et un quartier de porc pour le voyage. On met même dans la tombe des chefs leur char de combat.

– Certains peuples qui habitent dans la partie du monde d'où je viens, fit remarquer Lucius – on les appelle les Égyptiens –, agissent de même.

– Nous ne connaissons pas ce peuple, mais cela prouve bien que l'au-delà existe. S'il a les mêmes coutumes que nous, c'est que ses prêtres ont les mêmes pouvoirs que les nôtres, et que eux aussi, ils ont vu le Royaume des morts.

– Que disent vos druides sur ce royaume ?

Deirdré avait hésité : on ne devait pas tout révéler à un étranger.

– Un des chants de nos bardes le décrit.

[p. 172]

– Dis-le-moi, je t'en prie !

Deirdré avait commencé à chanter doucement les paroles sacrées, celles que prononce le Messager de la Mort, quand l'heure est venue :

*Viens avec moi dans la terre merveilleuse où l'on entend des musiques,
Où tes cheveux porteront une couronne de primevères,
Où de la tête aux pieds le corps est couleur de neige,
Où personne n'est triste, ni silencieux,
Où les dents sont blanches et les sourcils noirs,
Où les jours sont rouges comme la digitale en fleur.
L'Ierné est belle, mais aucune terre
N'est aussi belle que la grande plaine où je t'emmène...*

Deirdré s'était tue. Elle regardait loin devant elle. Au bout d'un moment, elle avait dit :

– Il y a encore d'autres paroles. Mais je ne peux te les chanter. Seuls les druides ont le droit de les connaître. Nul ne peut les écrire.

Lucius avait profité de cette conversation pour revenir sur une question qui l'intriguait :

– Pourquoi vos chants ne racontent-ils jamais clairement l'histoire de votre peuple ? On a toujours l'impression que vous mélangez les légendes et la réalité...

– Qu'appelles-tu la réalité, Luks ? Regarde autour de toi : bientôt tout sera blanc. Pourtant, dans quelques mois, quand le soleil brillera de nouveau durant la journée entière, Klenmore sera entouré de prairies vertes parsemées de fleurs de toutes les couleurs. La réalité n'existe que par notre regard. Et il y a toujours plusieurs manières de la voir. Nous, nous croyons d'après les récits de nos ancêtres et les signes des dieux que les choses doivent se dérouler d'une certaine façon. Pourtant, parfois il en va autrement : [p. 173] un accident, des hommes mauvais qui troublent l'ordre voulu par les dieux. Mais cela n'aurait pas dû arriver. Alors nous oublions ces désordres, pour retrouver la vraie réalité. Souviens-toi de ce que je te dis lorsque tu seras rentré dans ton pays : il faut faire coïncider ce qui survient avec ce qui aurait dû arriver. Les rêves essaient toujours de devenir vrais.

Lucius avait du mal à bien comprendre ce que voulait dire Deirdré. D'ailleurs beaucoup de choses continuaient à le dérouter. Il n'avait pas vu de temple à Klenmore, pas plus qu'à Kabaion. À Rome ou en Grèce, dès qu'on voulait honorer un dieu, on lui construisait un édifice. Les Celtes préféraient célébrer leurs cultes en pleine nature, au milieu de clairières sacrées. Il y en avait une pas loin de Klenmore, du nom de Kildare. Deirdré lui avait promis qu'elle l'y amènerait bientôt. Il n'avait rien répondu. Il craignait que les Celtes ne s'y adonnent à ces sacrifices humains qui l'épouvantaient. Un jour, une troupe de guerriers de Klenmore était revenue d'une expédition de guerre contre une tribu voisine. On avait entendu de loin leurs chants de victoire. Lucius et ses deux compagnons s'étaient mêlés à la foule joyeuse qui s'avavançait au-devant d'eux. Mais quand il était parvenu assez près, il avait été pris de nausée. Les chevaux portaient autour de l'encolure et sur leur poitrail ensanglanté un macabre collier de têtes coupées. Le sang dégoulinait des cous sectionnés. Mais c'était surtout l'expression des visages qui était horrible. Beaucoup avaient les yeux ouverts, et sur leurs traits on pouvait encore lire l'épouvante et la souffrance. Les crânes s'entrechoquaient au pas des chevaux en couissant sur le fil qui passait à travers leurs tempes. Quand ils étaient descendus de cheval, les hommes avaient cloué les têtes sur les portes des maisons. Le lendemain, avant qu'elles ne commencent à se décomposer, ils les enlevaient et les lavaient soigneusement en raclant les croûtes de sang noirâtres. [p. 174] Puis ils les embaumaient dans de l'huile de cèdre, avant de les ranger

dans des coffres, comme s'il s'agissait de biens d'un prix inestimable. Deirdré s'était contentée de lui dire que c'était la manière des Celtes d'honorer leurs adversaires valeureux, et de prendre une partie de leur courage : l'âme se trouvait dans la tête. Lucius n'était qu'à demi convaincu.

Heureusement, sur d'autres points, il trouvait de nombreuses correspondances entre sa religion et celle des Celtes. Certains dieux celtes, ressemblaient curieusement aux romains. Quand Deirdré lui avait raconté les aventures de Goibniu, le dieu du feu, il avait tout de suite pensé à Vulcain. De même, Flidais, la divinité des forêts qui commandait aux animaux, lui rappelait Diane chasserresse. Les Celtes révéraient certains animaux, comme le cygne et le taureau, que respectaient aussi Grecs et Romains. Beaucoup de sources et de puits étaient eux aussi sacrés, comme en Italie. De telles similitudes rassuraient Lucius.

Tout en scrutant l'Océan, Lucius continua à se remémorer les événements de ces derniers mois. Bientôt la nuit commença à tomber, et il se leva pour regagner le village. Il fallait se coucher de bonne heure. Demain, c'était la fête de Samhain¹, et presque tous les habitants de Klenmore se rendraient à Kildare pour la célébrer. Lucius avait décidé d'accepter l'invitation de Deirdré.

*

Il faisait encore nuit lorsqu'il fut réveillé par les hennissements des chevaux. Après s'être habillé, il sortit de la maison. La neige continuait à tomber doucement. Une grande agitation régnait dans le village. On aurait dit que tous s'en allaient. Ses deux compagnons dormaient toujours. Eupalinos ne croyait pas aux dieux, qu'ils fussent celtes ou romains, et n'avait aucune envie de marcher deux jours sous la neige [p. 175] pour se rendre à Kildare. Quant à Eryxias, il s'était laissé surprendre par les premiers froids ; il toussait depuis plusieurs jours, et Deirdré lui avait conseillé de rester sous les fourrures qu'elle lui avait données. Gerfrald, le chef du village, s'avança vers Lucius. Il était à cheval ainsi que les membres de son escorte, des guerriers en pleine force de l'âge qui formaient l'aristocratie de Klenmore. Beaucoup de Celtes portaient la barbe, mais les nobles prenaient soin de se raser, ne conservant que la moustache. Leur aspect avait beaucoup surpris Lucius. Ils avaient presque l'air de satyres. Pour accentuer la blondeur de leur chevelure, ils la lavaient continuellement avec du lait de chaux. Elle devenait si épaisse qu'elle ressemblait à la crinière de leurs chevaux. Gerfrald portait les cheveux tirés en arrière, comme ceux de son rang. Il avait fière allure dans ses vêtements ajustés. Les nobles veillaient tous à la minceur de leur taille : l'obésité était contraire aux convenances.

– Eh bien, Luks, viens-tu avec nous à la fête de Samhain ? lança Gerfrald du haut de sa monture.

¹ Célébrée le 1^{er} novembre.

– Noble Gerfrald, Deirdré m'y a invité, et si tu le permets, j'aimerais me joindre à vous.

– Monte dans un des chariots. Dans deux jours, nous arriverons à Kildare.

Monter et combattre à cheval était le privilège des nobles. Et ici, Lucius n'était pas noble. Il obéit.

Le village avait disparu depuis longtemps derrière la troupe lorsque le soleil se leva. Lucius découvrait avec surprise le paysage. Il n'avait jamais vu la neige que de très loin, quand elle piquait de blanc les sommets des Apennins. Ici, elle enveloppait tout. Les haltes étaient fréquentes. Il fallait gratter les sabots des chevaux : la neige s'y agglomérait en petites boules dures et déclenchait des boiteries. Ce fut surtout à la halte du soir que Lucius prit conscience du silence. Il s'était un peu éloigné du campement. Les rires des Celtes, les bruits que faisaient les chevaux en [p. 176] mangeant leur nourriture, avaient disparu. Sous la pleine lune, le paysage était d'un blanc mystérieux, comme baigné d'une lumière montant de la terre. Le silence n'était pas celui des nuits d'été. Tout était assourdi, étouffé. Seule la neige durcie par le froid crissait sous les pas. Lucius eut une impression d'irréalité. Il se sentit tragiquement loin de tout ce qu'il connaissait et aimait. Rome, le Forum, Massalia, un rêve ? Ou bien était-ce ici, le rêve ? Il sentit la panique l'envahir, et retourna au campement. Il s'assit au milieu des Celtes et but plusieurs gobelets de cervoise. Le liquide était amer et glacé, mais peu à peu son angoisse disparut. Par la suite, il ne se souvint plus très bien du moment où il s'était levé pour aller dormir en s'enveloppant dans les épaisses fourrures qui jonchaient le sol de la grande tente dressée à la lisière de la forêt.

Ils arrivèrent à Kildare le lendemain en fin de matinée. Les abords du sanctuaire étaient remplis de monde : beaucoup de guerriers, mais presque autant de druides, dont les robes blanches tranchaient sur les couleurs vives des vêtements des nobles. Les druides étaient entourés de groupes d'hommes auxquels ils tenaient de longs discours. Deirdré expliqua à Lucius que les druides rendaient la justice lors des grandes fêtes, tranchaient les différends, et que tous devaient accepter leurs sentences. Cela prit le reste de la journée, sans compter le temps nécessaire pour monter les tentes. Les fêtes de Samhain ne commencèrent que le lendemain matin. Lucius avait demandé à Deirdré de lui en expliquer le déroulement. Ils furent parmi les premiers à se diriger vers le sanctuaire. Tout en marchant, il commença à la questionner :

– Qui est ce Samhain qui a tant d'importance pour vous ?

– La fête de Samhain marque l'entrée dans la période obscure de l'année. Les druides disent chaque année sa date précise, car ce sont eux les maîtres [p. 177] du temps. Ils tiennent le calendrier en se guidant sur le cycle de la lune et les longueurs du jour et de la nuit. Comme chez vous, ils disent les jours qui sont fastes et ceux pendant lesquels nous devons nous abstenir de certains actes. Il y a un temps pour commencer les semailles, un temps pour rentrer les troupeaux, un

temps pour faire la guerre. À ce moment de l'année où la terre disparaît dans la nuit et la neige, le monde est livré au chaos, les esprits mauvais remontent des profondeurs de la terre. C'est pourquoi nous prions Samhain. Il remet l'ordre dans le monde et lui permet de traverser la longue nuit sans disparaître.

Ils arrivèrent près de la clairière sacrée. Elle était entourée d'un fossé continu. Au milieu se dressaient des pierres recouvertes de plaques de neige, semblables à celles de Kabaion. Il y avait aussi de grandes statues de bois, décorées de torques recouverts de dessins mystérieux. Deirdré s'arrêta devant l'entrée du sanctuaire. Une passerelle de bois enjambait le fossé sacré. Elle passait sous un portique de pierre dont les deux piliers portaient les sculptures de divinités.

Deirdré fit signe à Lucius de s'arrêter.

– Regarde, Luks.

Lucius s'approcha des piliers. Sur celui de droite se détachait un personnage à la longue chevelure, revêtu d'une robe courte qui lui arrivait aux genoux. Sa main droite tenait une massue, celle de gauche un chaudron. L'autre pilier représentait une femme entièrement nue. Elle avait les jambes largement ouvertes, et de ses deux mains écartait son sexe qui s'ouvrait sur un trou béant.

– Le dieu de droite se nomme Dagda, dit Deirdré. Il tient dans sa main le chaudron magique, rempli d'un liquide inépuisable. C'est celui qui donne la vie, et permet à ceux qui le boivent de rester éternellement jeunes. Grâce à Samhain et à nos sacrifices, il va s'unir à Mórrigan, la déesse de la terre et de [p. 178] la fécondité. C'est ainsi que les champs redeviendront fertiles, que les troupeaux ne mourront pas, et que les hommes et les femmes engendreront.

– Chez nous aussi, murmura Lucius, on prie pour la fertilité du sol et des troupeaux à certains moments de l'année.

Deirdré ne répondit rien, et l'entraîna vers le centre de la clairière. Il remarqua qu'on y avait entassé un grand nombre de bûches et de branchages comme pour préparer un feu. Sur une longue pierre plate, il vit un objet étrange. Une sorte d'énorme mannequin en bois, reproduisant de façon grossière une silhouette d'homme. Il demanda à Deirdré à quoi il servait, mais elle se contenta de lui répondre qu'il le saurait dans peu de temps.

La clairière s'emplissait de monde, mais tous prenaient place sans faire de bruit. Ceux qui parlaient ne le faisaient qu'à voix basse. Les druides se tenaient au centre du sanctuaire, toujours revêtus de leur manteau blanc. La neige s'était arrêtée de tomber pendant la nuit, mais elle restait ferme sous les pieds. Le ciel bleu pâle était complètement dégagé. Les druides entonnèrent des chants célébrant l'accouplement de Dagda et Mórrigan, que reprit l'assemblée. Lucius ne comprenait pas tout, mais il s'abstint de demander leur signification à Deirdré. D'ailleurs, elle ne le voyait plus. Le visage de la jeune femme se transformait. Ses traits se durcissaient. Ses yeux bleus prenaient un éclat métallique et ses lèvres se

serraient. Un bourdonnement continu emplissait la clairière. Les voix se rejoignaient en un unisson menaçant. Lucius se souvint des Lupercales et de l'excitation de la foule lorsque les Luperques couverts de peaux de bêtes sanguinolentes commençaient leur course. La même tension montait chez les Celtes. Il se sentait entraîné par une sorte de houle. Ce n'était plus la respiration marine de l'Océan, mais un souffle mystérieux qui emplissait la clairière. L'enclos sacré semblait vibrer [p. 179] sous l'action de forces inconnues. Les mégalithes qui formaient une limite infranchissable à l'enserrement des hautes futaies échappaient à leur mort minérale. Leur pierre noire, l'écorce grisâtre des arbres sentinelles, la neige elle-même qui les recouvrait de son nuage blanc, s'emplissaient d'une vie inconnue. Lucius commençait à entendre le cliquetis des armes des guerriers morts. Ils étaient là, tout autour d'eux, dans la masse puissante des pierres sacrées réclamant les sacrifices, dans la haute ramure des arbres qui craquaient de toutes leurs veines ligneuses, dans l'insoutenable blancheur de la neige.

Les chants cessèrent brusquement. Le plus vieux des druides étendit les bras, ses paumes tournées vers le ciel. Il gardait les yeux fermés. Au bout d'une minute qui parut à Lucius une éternité, il dit lentement :

– Les dieux sont descendus dans la clairière. Les ancêtres sont à nos côtés.

Deirdré fut la première à se lever. Son cri traversa le silence. Elle répéta trois fois :

– Honorons-les !

Tous les Celtes se dressèrent en répétant ces mots, qu'ils scandaient en frappant leurs poitrines avec le plat de leurs glaives.

Quand les clameurs se furent tues, le vieux druide dit simplement :

– Qu'on amène les messagers.

Tous les yeux se tournèrent vers la passerelle de bois qui enjambait le talus sacré. Une dizaine d'hommes entièrement nus sortirent de la forêt. Ils avaient les mains liées. Comme ils hésitaient, les guerriers qui les encadraient les frappèrent pour les faire avancer. Ils furent bientôt au milieu de la clairière, où régnait un silence absolu. Leurs pieds étaient bleuis par le froid, et tout leur corps parcouru de frissons. Le vieux druide fit un signe. Ceux qui l'entouraient se dirigèrent vers le tas de bois et de branchages [p. 180] que Lucius avait remarqué, et y mirent le feu. Bientôt le brasier commença à crépiter. Le druide fit un autre signe. Les gardes poussèrent les prisonniers vers le grand mannequin couché sur le sol. Plusieurs hommes pouvaient y tenir. Les gardes démontèrent rapidement le panneau mobile qui lui servait de torse. L'odeur âcre et puissante du bûcher remplissait la clairière. Tout d'un coup, un des prisonniers échappa à la surveillance des guerriers, et tenta de s'enfuir. Ses pieds étaient entravés. Au bout de quelques mètres, il tomba dans la neige. Un des gardes tira son glaive, et le

frappa à l'épaule. L'homme cria quand la lame entra dans sa chair. Du sang jaillit de l'épaule, ouverte jusqu'à la clavicule. Le prisonnier était plus petit que ses compagnons. Ses cheveux étaient noirs, et malgré sa pâleur, le teint mat de sa peau contrastait avec la blancheur des autres prisonniers. Pendant que le garde le forçait à se relever et à retourner vers le mannequin, il se mit à crier tout en gémissant. Il parlait grec, et hurlait de toutes ses forces en grimaçant de douleur.

– Je ne suis pas des vôtres ! Vos dieux n'ont rien à faire de la vie d'un Grec ! Si quelqu'un parmi vous me comprend, qu'il dise aux prêtres que je suis grec et que mes dieux me vengeront si vous me tuez !

Son cri se transforma en hurlement de souffrance : le guerrier l'avait de nouveau frappé, à la cuisse cette fois. Il tomba dans la neige, et on dut le traîner jusqu'au mannequin. Il répétait d'une voix faible

– Je ne veux pas mourir !

Lucius se retourna vers Deirdré, et lui dit :

– Que fait donc cet étranger au milieu d'hommes de votre peuple ?

Elle haussa les épaules.

– Parmi les prisonniers qui vont être sacrifiés, il y a un homme de haute naissance, Wilferl, un guerrier valeureux qui a tué les meilleurs de nos hommes. La coutume veut que lorsqu'un homme illustre [p. 181] meurt, on tue aussi ses animaux familiers et ses dépendants. Ce Grec est un de ses esclaves. Il ne mérite pas l'honneur que nous lui faisons. Nous aurions mieux fait de dresser un pal dans la forêt et de l'y laisser agoniser, au lieu de souiller les flammes et le ciel de sa chair. Mais on ne peut plus modifier l'ordre du sacrifice.

Le Grec ne se débattait plus. Il avait perdu beaucoup de son sang, et ne possédait plus assez de forces pour crier. Les autres prisonniers avaient pris place à l'intérieur du mannequin. Ils étaient entassés, couchés les uns sur les autres. Les gardes soulevèrent le corps sanglant de l'esclave, et le jetèrent sur eux, Lucius l'entendit crier une dernière fois

– Soyez maudits !

Les guerriers prirent le panneau qui fermait le mannequin et le fixèrent solidement avec des crochets de fer. Ils durent se mettre à plusieurs pour soulever le grand corps de bois et le porter jusque sur le bûcher, où il prit feu rapidement. Lucius n'entendit pas les cris des suppliciés. D'ailleurs ils ne criaient sans doute plus. Ils avaient étouffé au bout de quelques minutes, leurs corps mêlés dans l'obscurité léchée par les flammes. Sous la conduite des druides, les chants avaient repris, mêlés de cris rauques, où Lucius distinguait par moment les noms de Dagda et Mórrigan. Les flammes montèrent haut dans le ciel quand le mannequin tout entier s'embrasa. Il mit longtemps à se consumer, mais personne, pas plus Lucius que les autres, ne s'aperçut du temps qui passait. Quand la nuit commença à tomber et qu'il ne resta plus du bûcher que des braises rougeoyantes, il lui

sembla qu'il rentrait lentement en lui-même. Il regarda autour de lui : les pierres sacrées avaient repris leur apparence de rochers informes et passifs, les arbres n'étaient plus que des squelettes végétaux dépouillés par l'hiver, et la neige avait fondu en flaques boueuses tout autour du bûcher.

[p. 182]

Deirdré et lui regagnèrent le campement sans s'adresser la parole.

*

À la fin de la fête de Samhain, la coutume voulait que l'on tînt un grand banquet. On avait dressé les tentes au milieu d'une clairière voisine de celle du sanctuaire. Les gens de Klenmore n'étaient pas très riches : leur abri était modeste. En revanche, la grande tente des guerriers de Kanvannec, un bourg proche de Kildare, suscitait l'admiration des autres tribus par ses dimensions et le luxe de ses broderies. On ne découvrait dans leurs dessins aucune forme humaine, ni même divine. Quelquefois, peut-être, la tête stylisée d'un dragon. Mais les torsades élégantes des fils d'or et de la laine teinte en rouge s'entremêlaient sans autre but que leur propre mouvement. Les volutes tournoyaient sur le cuir de la tente, suggérant un monde sinueux et précieux, sans fin ni commencement. À l'intérieur se déployait un luxe identique. Le sol était couvert d'épaisses fourrures. Elles n'avaient pas le poil fatigué comme celles des gens de Klenmore. Leurs toisons gonflées et brillantes invitaient au délassement.

Fernach, le maître des guerriers de Kanvannec, avait invité les chefs des autres clans à banqueter sous sa tente. Le clan de Fernach vivait depuis longtemps en Ierné, mais lui ressemblait à un Celte du nord de la Bretagne. Il était fier de sa longue chevelure rousse, soigneusement tirée sur la nuque, et de sa peau laiteuse. Il se moquait volontiers des visages basanés et des cheveux bouclés des Celtes du Belerion, et disait en riant que leurs mères avaient toutes couché avec les matelots grecs qui apportaient les amphores. Personne n'osait le contredire : des Bretons du Nord, il avait aussi la forte ossature et le corps musclé. Malgré son allure massive, Fernach était remarquablement rusé. Il était venu pour Samhain, mais aussi afin [p. 183] de montrer à tous sa puissance et sa richesse. Les invitations qu'il avait si généreusement distribuées prouvaient sa force. Fernach avait appris que ceux de Klenmore avaient pour hôte un Romain de haut rang, sans doute le fils d'un roi, et il l'avait fait inviter. Lucius n'avait aucune envie de se rendre à ce repas. Les événements de l'après-midi l'avaient troublé. Mais il était impossible de refuser : Fernach se serait senti humilié et aurait voulu se venger.

Lucius et Gerfrald pénétrèrent à l'intérieur de la tente, déjà pleine des chefs et des nobles des autres tribus celtes. Il fut agréablement surpris par la chaleur qui y régnait. Fernach accueillit Gerfrald avec force démonstrations d'amitié, mais ne dit pas un mot à Lucius. Chez les Celtes, on attendait toujours la fin du repas pour parler aux étrangers, leur demander d'où ils venaient et quels étaient leurs projets. Lucius prit la place que lui désignait un esclave. Gerfrald vint s'asseoir à côté de

lui : Fernach avait eu la courtoisie de ne pas les séparer. Lucius remarqua que tous continuaient à porter leurs armes. À Rome, aucun soldat ne pouvait franchir l'enceinte de la Cité avec son glaive. Des rites spéciaux étaient même prévus, lorsqu'une armée rentrait de campagne, pour la rendre inoffensive, lui ôter la fureur sacrée dont les dieux l'avaient emplie au combat. D'évidence, les Celtes n'avaient pas les mêmes habitudes. Il n'y avait d'ailleurs pas que les convives à rester armés : les guerriers de l'escorte l'étaient aussi. Ils étaient debout derrière eux, porteurs de lances d'un côté du cercle, de boucliers de l'autre.

Quand tout le monde fut installé, Fernach donna l'ordre à un esclave de faire passer une grande coupe. Chaque convive y buvait, puis la donnait à son voisin. Les esclaves la remplissaient au fur et à mesure, et elle ne cessait jamais de tourner. Fernach était assez riche pour offrir une coupe à chacun de ses invités, mais il respectait la coutume : tous devaient tremper [p. 184] leurs lèvres dans la même coupe, en signe d'amitié. Quand ce fut le tour de Lucius d'y goûter, il ne put retenir une exclamation de surprise après la première lampée. Gerfrald se retourna vers lui, et lui dit d'un air étonné :

– Qu'as-tu, ce vin ne te plaît pas ?

– Au contraire, je le reconnais, c'est du vin d'Italie !

Gerfrald but à son tour. L'air épanoui, il dit :

– Tu as raison. Fernach nous régale. Il a dû puiser dans ses meilleures réserves.

– Dire que le *Terentelia* en était plein ! Maintenant, les amphores doivent reposer au fond de votre Océan.

– Dommage ! Parce que votre vin est bougrement meilleur que notre cervoise.

Lucius ne répondit rien pour ne pas vexer son hôte, mais il était d'accord avec lui : son estomac ne s'était jamais fait à cette bière de froment. Il ne pouvait la boire qu'en l'additionnant de miel.

Le bruit des conversations était brusquement tombé. Fernach allait prendre la parole. Il ramena sa chevelure rousse en arrière et, se carrant solidement sur ses jambes courtes, dit d'une voix forte :

– Nobles chefs et nobles guerriers des meilleurs clans de notre terre d'Ierné, je vous remercie de m'avoir fait l'honneur de venir sous ma tente ce soir. Elle est bien modeste – son regard disait exactement le contraire – et je n'ai que de pauvres mets à vous offrir. Samhain ne me pardonnera pas de si mal vous accueillir. Pour me racheter, je vais vous offrir quelques cadeaux.

Deux esclaves apportèrent un coffre qui semblait peser très lourd. D'un coup de pied, il en rabattit le couvercle. Un murmure de stupéfaction parcourut l'assemblée : le coffre était plein de bijoux disposés sur des fourrures précieuses,

d'une blancheur immaculée qui faisait ressortir leur or. Des fibules habile-[p. 185] ment travaillées rivalisaient avec des torques et des bracelets d'une rare finesse.

Quand la rumeur se fut éteinte, Fernach reprit la parole sans cacher sa satisfaction.

– Tout ceci est pour vous, je vous le donne.

Des cris de joie montèrent de tous côtés, louant la générosité de Fernach. Joignant le geste à la parole, il se pencha vers le coffre, et commença à distribuer les cadeaux en accordant soigneusement leur valeur au rang de ses invités. Lucius et Gerfrald reçurent chacun un bracelet, signe d'une considération moyenne. Les chefs des clans les plus importants étaient gratifiés d'un torque, le menu fretin devait se contenter d'une fibule. Quand tous furent servis, Fernach reprit son discours :

– Il y a un autre coffre comme celui-ci, rempli de bijoux plus précieux encore. Mais je ne peux vous les donner. Je ne veux pas non plus les conserver. Je les offrirai à nos dieux. J'irai au puits sacré qui est près du sanctuaire, et je les y jetterai.

Une formidable ovation l'empêcha de poursuivre, et il s'assit, l'air triomphant. Lucius se retourna vers Gerfrald et lui dit à voix basse :

– Il est fou ! Il est sans doute fort riche, mais il a dû mettre des années à amasser ce butin...

– Il y a passé plus longtemps encore que tu ne le crois, en payant chaque fois de son sang, répondit Gerfrald.

– Mais alors, pourquoi le dilapide-t-il en un soir ? Il aurait pu vous honorer à moins de frais. À Rome, quand nos généraux ramènent du butin, ils le remettent dans les caisses du Trésor Public, dans l'abri de nos temples.

Gerfrald regarda Lucius d'un air méprisant :

– Alors, c'est que les Romains ne comptent pas d'hommes véritablement nobles.

Lucius réprima un mouvement de colère. Gerfrald s'en aperçut et ajouta :

[p. 186]

– Être un chef, ce n'est pas seulement mépriser la mort et la souffrance. Tous ceux qui croient aux dieux en sont capables. Il y a une qualité plus rare, qui donne la véritable noblesse. Seul est digne de commander celui qui sait se dépouiller pour ses hommes. Vous croyez qu'on est roi parce qu'on amasse des richesses que l'on cache dans l'obscurité ? Vos dirigeants sont vos maîtres parce qu'ils disposent à leur gré de vos vies et de vos biens. Pourquoi croyez-vous que nous adorons nos dieux ? L'air que nous respirons, la lumière du soleil, la neige qui protège la vie, la chaleur qui fait fondre la neige, tout cela, c'est eux qui nous le donnent en des

rythmes qu'ils ont inscrits dans le ciel et que nous lisons dans le sang des victimes que nous leur sacrifions. Dans les cieux comme sur la terre, ceux qui commandent n'en ont le droit que parce qu'ils donnent plus qu'ils ne reçoivent. Si un chef devient avare, ce n'est plus un chef. Il est aussi inutile qu'une vieille femme. Fernach le sait, et il agit bien.

Lucius ne répondit rien. Le brouhaha avait repris. La grande coupe de vin tournait toujours entre les mains des convives. Il sentait la chaleur du liquide descendre dans ses veines. Le repas commença avec l'habituelle bouillie de céréales. Dehors, sous de petits abris, des porcs entiers étaient empalés sur des broches tournées lentement par les esclaves. La graisse coulait en gouttes épaisses sur la braise, et ranimait les flammes. Quand tous eurent fini la bouillie, la viande était cuite à point. Une odeur forte envahit la tente au moment où deux esclaves amenèrent le porc le plus gros devant Fernach. Il sortit son couteau de bronze de l'étui qui pendait à sa ceinture, et s'apprêta à découper une des cuisses, considérées comme les meilleurs morceaux.

Soudain, un des guerriers se leva. Le silence se fit, et le sourire de Fernach se figea sur ses lèvres. L'homme se dirigea vers le porc qui fumait encore [p. 187] et, sans mot dire, tira lui aussi son glaive. Il détacha soigneusement la cuisse en prenant soin de glisser la lame dans l'entaille que Fernach avait commencé à faire. Il la posa devant lui. Tous restaient immobiles. L'homme coupa ensuite les pattes de l'animal, et les mit à côté de la cuisse. Puis il s'adressa à Fernach sur un ton de défi en le regardant droit dans les yeux :

– Moi, Glennferk, chef du clan de Cranlegh, je revendique pour moi la cuisse du porc de Fernach, et je lui en laisse les pattes. Fernach me donne-t-il la cuisse ?

Les mains des deux hommes se crispèrent sur leurs armes. Glennferk venait d'offenser gravement Fernach. En réclamant le morceau le plus apprécié et en abandonnant à son hôte les pattes de l'animal – guère plus que des déchets –, il lui déclarait la guerre.

Après quelques secondes, Fernach poussa un grognement et se jeta sur son adversaire qui leva instantanément son glaive pour parer le coup. Lucius s'attendait à ce que la mêlée devînt générale. Mais, tous restaient immobiles. Les hommes des clans de Fernach et de Glennferk ne bougeaient pas plus que les autres. Gerfrald se pencha vers Lucius et lui murmura à l'oreille :

– Ne crains rien. Il n'y aura pas de sang.

Les deux chefs se battaient furieusement sans s'infliger aucune blessure : ils abattaient leurs épées de toutes leurs forces, mais sur leurs plats. Au bout de quelques minutes, Gerfrald se leva. Les deux combattants se figèrent dès qu'il commença à parler.

– Le jour des dieux, seul le sang des sacrifices doit couler. Moi, Gerfrald, au nom de ceux de Klenmore, je dis que Glennferk ne mérite même pas les pattes de

ce porc. Glennferk est un mauvais guerrier, un tout petit homme à côté de Fernach. La neige tombera, l'herbe repoussera, et la neige la recouvrira [p. 188] de nouveau, c'est toujours Fernach que je suivrai, au combat comme dans les festins.

Les chefs des autres clans se levèrent. Le premier qui parla dit :

– Les paroles de Gerfrald sont les miennes.

La plupart répétèrent la même phrase. Seuls quelques chefs se rangèrent à côté de Glennferk. Fernach laissa échapper un grand rire. Il s'empara de la cuisse découpée par son adversaire, et y mordit à belles dents. Après en avoir soigneusement mâché la viande, il dit à Glennferk et à ses partisans :

– Sortez de ma tente. Votre présence offense Samhain.

Glennferk remit son épée dans son fourreau avec une rage mal contenue. Il ne répondit rien à Fernach. Mais en passant devant Gerfrald, il lui lança :

– Toi, le chef des misérables gens de Klenmore, tu regretteras tes paroles.

Puis il sortit dans l'obscurité où tournoyaient les flocons.

Le repas reprit de façon aussi joyeuse qu'il avait commencé. Personne ne voulait parler de l'incident. Lucius ne put cependant s'empêcher de demander à Gerfrald qui était ce Glennferk.

– Glennferk est un ambitieux. Ce serait un mauvais chef. Il cherche toujours le combat, même sans raisons. Son père était comme lui, et le père de Fernach l'a tué parce qu'il lui avait pris sa femme. Fernach a essayé plusieurs fois de se réconcilier avec Glennferk en lui offrant des esclaves, et même des chevaux. Mais Glennferk ne cherche qu'à se venger. Un jour, il faudra que l'un des deux meure. Samhain fasse que ce soit Glennferk !

Gerfrald n'avait pas envie de continuer sur ce sujet qui lui gâtait son plaisir. Mais Lucius insista.

– Si vraiment cela doit finir ainsi, pourquoi Glennferk et ses partisans n'ont-ils pas déclenché un véritable combat ? Comment savais-tu qu'il n'y [p. 189] aurait pas de sang ?

Gerfrald soupira. Ce Romain posait toujours des questions à propos de choses évidentes ! Pour s'en débarrasser, il lui dit :

– Écoute-moi bien, et puis tu me laisseras boire et manger en paix. Nos ancêtres n'avaient pas plus peur de la guerre que nous. Mais il y a plusieurs siècles, les Celtes étaient beaucoup moins nombreux que maintenant. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. C'est ainsi. Les clans les plus importants comptaient peu d'hommes. Si trop de guerriers mouraient au combat, les clans s'éteignaient, car il ne restait plus dans les maisons que les vieillards et les enfants. Plutôt que d'en arriver là, on essayait d'abord de résoudre les conflits par des combats singuliers où s'opposaient les chefs des clans, ou des héros choisis

par eux. Le groupe auquel appartenait le guerrier vaincu devait prendre sur lui la défaite.

Lucius songea aux combats des Grecs qu'il avait lus chez Homère : eux aussi, dans les temps très anciens, combattaient de cette façon. Gerfrald continuait ses explications :

– Aujourd'hui, nous avons perdu la sagesse de nos pères, et le sang des guerriers coule dans la prairie. Mais il nous reste le souvenir de ces anciennes coutumes où on épargnait les vies humaines. C'est pourquoi Fernach et Glennferk se sont affrontés seul à seul, et sans vouloir réellement se tuer, ni même se blesser. Hélas, ils n'en resteront pas là... Mais ce soir, je ne veux plus penser à ces choses. Alors je te conseille de faire comme moi. Il y a un temps pour tout. Maintenant, c'est celui de boire et de manger.

Le vin aidant, la fête se termina sans que Lucius ne dérangeât plus Gerfrald avec ses incessantes questions. En regagnant sa tente, il remarqua à la lueur des torches des traces de chevaux qui s'éloignaient du camp. Glennferk et son clan avaient quitté Kildare.

Bien que le repas eût duré plusieurs heures, il [p. 190] faisait toujours nuit : en cette saison, l'aube tardait à venir. Après avoir rabattu le pan de sa tente, Lucius vit Deirdré couchée près de ses affaires : sa chevelure blonde mêlait d'or les peaux de loup blanc qui lui servaient de couche. Il fit l'amour avec elle, et quand il enfonça son sexe dans son ventre, il revit un instant l'éclair de l'épée s'abattre sur l'épaule de l'esclave, et le sang en jaillir sur la neige.

Lorsqu'ils se réveillèrent, leurs corps étaient serrés l'un contre l'autre sous la chaleur des peaux de bêtes. Deirdré souleva la pièce de cuir qui fermait la tente et l'air froid s'engouffra. La neige continuait à tomber. La jeune femme fixa au loin un point invisible puis rabattit la peau et commença à parler d'un ton grave :

– Tu as pris part aux sacrifices de Samhain et nous avons mêlé nos semences ¹. Je sais que tu désirais atteindre Thûl-Al. Nos dieux ne l'ont pas voulu. Mais je peux te révéler ce que les druides en disent, si tu me jures de ne jamais en parler à personne lorsque tu seras rentré dans ton pays.

Lucius sentit son cœur battre plus fort. Il serra la main de Deirdré.

– Je garderai le silence. Je le jure sur la vie de ceux qui me sont les plus proches. Si je mens, que leur sang coule sur mes mains.

– Les mots que tu viens de prononcer doivent te lier davantage que les cordes les plus solides. Malheur à toi et aux tiens si tu oublies ton serment

¹ Les Anciens croyaient à l'existence de deux spermes, l'un masculin, l'autre féminin (en fait, les sécrétions vaginales), dont le mélange était nécessaire pour que s'effectuât la conception. On retrouve la même croyance au Moyen Âge.

– Tu as ma parole, répéta Lucius.

– Alors, écoute-moi. Thûl-Al existe. Je ne sais si le Grec dont tu m'as parlé y est parvenu ¹. Mais ce n'est pas impossible. Thûl-Al est à quinze jours de mer, protégée par des tempêtes terribles et fréquentes. Certains d'entre nous ont pu y aller. Ils disent qu'en été le soleil ne se couche qu'une heure ou deux, et qu'en hiver la nuit dure plusieurs mois. Les montagnes de l'île sont habitées par les dieux du Feu.

[p. 191]

Quand les gens de Thûl-Al veulent des armes, ils jettent le métal brut dans les montagnes avec des perles d'or pour remercier les dieux. Ceux-ci les forgent dans les flammes et le tonnerre, et ensuite les guerriers n'ont plus qu'à aller chercher les épées, les lances et les boucliers, merveilleusement décorés et finement aiguisés.

– Des lances et des boucliers ! s'exclama Lucius.

Il était envahi par une immense déception. Sa main lâcha celle de Deirdré, et il dit en soupirant :

– Les Hyperboréens qui vivent dans la paix et la joie, les fêtes d'Apollon, tout cela n'est donc que fables...

Deirdré posa son doigt sur ses lèvres.

– Attends, Luks. Laisse-moi continuer. À Thûl-Al, la terre crache le feu. Mais quand vient la longue nuit, la mer change de forme. Ceux qui sont revenus de ce lointain voyage disent qu'elle devient lourde. L'Océan ressemble alors à un grand animal engourdi. Quand la houle le gonfle, il ondule lentement, comme s'il peinait et luttait contre le sommeil. On dirait que l'eau se change en une sorte d'huile épaisse. Certains disent que l'Océan s'endort pendant l'hiver, comme le font les plantes sur la terre. Les années où il fait très froid, il arrive même qu'il se fige. Les flots se coagulent en glace, et aucun bateau ne peut plus avancer.

Lucius interrompit Deirdré. L'accablement se lisait toujours sur son visage. Il secoua la tête.

¹ On controverse encore à l'heure actuelle sur l'identification de la terre que Pythéas a nommée l'*ultima Thule* en précisant que c'était *la dernière à l'extrémité du monde habité*. Les théories les plus récentes veulent y voir les îles Shetland, plutôt que l'Islande. Pour ma part, je serais plutôt partisan de l'opinion inverse pour toute une série de raisons que je ne peux développer ici. Je cite quand même les plus importantes. Les expressions dont Pythéas use pour décrire l'étrange état de la mer autour de Thulé (*mer coagulée, poumon marin*) ne peuvent s'appliquer, quoi qu'on en ait dit, qu'à la mer gelée, ou en cours de gélification. Or, en été (saison du voyage de Pythéas) et même en tenant compte des variations historiques du climat arctique, il est exclu que ce phénomène se produise à la latitude des Shetland, ou que les glaces polaires dérivent jusque-là sans fondre. Par ailleurs les mythes recueillis par Pythéas chez les habitants de Thulé – que je place dans la bouche de Deirdré – font visiblement allusion à des éruptions volcaniques, fréquentes comme on le sait en Islande.

– Si ce que disent vos druides est vrai, ce sont les Grecs qui mentent. Puisque la mer gèle et que la nuit dure des mois, comment les Hyperboréens pourraient-ils vivre sous un climat doux et tempéré, à l'ombre des oliviers ?

– Il y a peut-être une autre terre que Thûl-Al, plus au nord, vers l'ouest...

– Une autre terre que Thûl-Al ? Mais c'est impossible ! Pythéas dit que Thûl-Al est à l'extrémité du monde.

[p. 192]

– Tout ce que je sais, reprit Deirdré, c'est un très vieux récit qui nous est parvenu de Thûl-Al.

– Raconte-le-moi, dit Lucius, qui sentait de nouveau l'espoir l'envahir.

– Je t'ai dit qu'il y a souvent de fortes tempêtes autour de Thûl-Al. Un jour, un navire a été pris dans l'une d'entre elles, et porté toujours plus loin vers le couchant. Au matin du cinquième jour, la mer restait grosse, mais la brume se déchira. Et alors... Deirdré hésita. Tu ne vas pas me croire ¹...

– Continue, Deirdré !

– Tous les hommes se sont précipités sur la gauche du navire. La côte était là, à moins d'une heure de mer. Elle ne ressemblait pas à celle de l'Ierné, encore moins aux rivages de la Gaule. C'était un enchevêtrement de pics aigus, revêtus de neige, dont les pieds baignaient dans la mer. À leurs flancs s'accrochaient d'énormes coulées bleues, d'une glace étincelante, qui entraient dans l'Océan avec un bruit plus fort encore que celui de l'orage ² en y provoquant des vagues monstrueuses. La lumière était intense. Beaucoup d'hommes durent détourner les yeux, comme si ce spectacle n'était pas fait pour les humains. L'Océan était gelé par endroits : de grandes clairières blanches s'étendaient sur la mer couleur de nuit. En d'autres points, elle était semblable au ciel d'été avec ses galaxies d'étoiles : la glace flottait en une fine poussière modelée par les courants qui y dessinaient des formes pareilles aux ornements de nos objets sacrés. Et puis – mais je ne fais que répéter ce que m'ont appris les druides –, sur la mer elle-même, loin de la côte, il y avait des montagnes...

– Tu veux dire des îles ?

¹ Sur le plan historique, aucun document ne permet de prouver que les Celtes aient effectivement touché cette côte, qui est celle du Groenland, le contraire est même pratiquement certain. Nous savons en revanche qu'à partir de 900 ap. J.C. des contacts entre Scandinaves et Groenlandais ont eu lieu. À cette date, le Viking Gumbjörn, poussé par la tempête loin de l'Islande, dériva par hasard jusque-là et, de retour en Islande, fit le récit de son aventure à ses compagnons. Plusieurs expéditions furent tentées par la suite par les Vikings, qui abordèrent en Amérique vers l'an 1000, après avoir colonisé le sud-ouest du Groenland.

² La rupture du front des glaciers dans la mer, qui donne naissance aux icebergs, s'accompagne toujours d'un bruit de tonnerre.

– Non, pas des îles... Des montagnes de glace !

Aussi grandes que de véritables montagnes. Avec des pics tailladés par le vent, des vallées aux flancs abrupts, des plages rongées par les flots. Mais tout en glace bleue et blanche, et avançant lentement sur [p. 193] la mer. Le capitaine a donné l'ordre de faire voile vers ce pays extraordinaire. Mais le brouillard est retombé. Tout a disparu, comme si c'était un songe.

– Un songe... Lucius resta un long moment silencieux. Sans doute, Deirdré, était-ce un songe. Mais qui peut l'affirmer ? Peut-être est-ce mon rêve qui essaie de devenir réalité...

Lucius s'interrompit. Il s'approcha de Deirdré, passa la main dans ses longs cheveux d'or et l'embrassa tendrement.

– Je te remercie de m'avoir révélé cela. Je ne foulerai jamais le sol de Thûl-Al et des terres au-delà. Mais grâce à toi et à ton peuple, mon esprit a voyagé plus loin que mon corps. Je sais ce que je cherchais en m'embarquant à Massalia...

Deirdré le coupa :

– Où allais-tu, Luks ?

– Chacun de nous porte Thûl-Al dans son cœur. Thûl-Al c'est... c'est la recherche de l'absolu. Dans le ciel ou sur la terre, c'est l'espoir de l'infini. Dans mon pays on dit que les Hyperboréens vivent une éternelle jeunesse et qu'ils sont proches des dieux. Mais nous ne sommes pas faits pour l'Hyperborée. Les dieux essaient de nous le dire.

– Comment connais-tu leur message ?

– Souviens-toi de ce que tu viens de me raconter. Le soleil qui luit durant des mois, la glace qui prend la forme des montagnes, la mer celle de la glace... Ces mystères signifient que ce monde n'est pas celui des humains. Nous sommes attirés par l'absolu, mais nous ne pouvons le connaître. Ni notre corps, ni notre esprit n'en ont les moyens. Quand nous nous en rapprochons, nous entrevoyons des mondes étranges, qui sont ceux des dieux ou de notre délire. Puis tout s'évanouit. Cela vaut mieux, sinon nous mourrions, comme Icare.

– Qui est cet Icare ? demanda Deirdré intriguée.

– C'est vrai, tu ne le connais pas. On raconte [p. 194] son histoire chez les compatriotes d'Euryxias et d'Eupalinos. Elle ressemble aux vôtres. Un jour, un homme...

Lucius fut interrompu par l'arrivée de Gerfrald. L'aube était venue. Il les cherchait partout. Au bout de quatre jours de fêtes, il était temps de rentrer. Les esclaves achevaient de démonter les tentes et de charger les chariots. Il ne manquait plus que Deirdré et Lucius. Ils se hâtèrent. Lucius raconterait l'histoire d'Icare un autre jour. Assis sur le bord du chariot, il regarda longuement Kildare

s'éloigner. La clairière sacrée retournait à sa solitude que peuplaient seules les âmes des guerriers morts, cachées dans les arbres et les pierres.

*

Les heures passaient lentement. Gerfrald était à cheval, à la tête de ses gens. La température avait encore baissé, et la couche de neige était plus épaisse que lors de leur arrivée à Kildare. Aucun nuage ne traînait dans le ciel pâle. La lumière était douce, semblable à celle d'une fin d'après-midi à Rome, car le soleil ne s'élevait pas très haut au-dessus de l'horizon. Lucius se laissait bercer par la marche cahotante du chariot, où il avait pris place à côté de Deirdré. Il remonta sur sa poitrine les épaisses fourrures. Il découvrait l'Ierné sous un de ses plus beaux aspects : des pentes douces que gonflaient des buttes aux contours arrondis par la neige, avec, au loin, les montagnes plus franches de l'intérieur ; des forêts revêtues de blancheur, au lieu de la lividité grise et décharnée des bois pendant la tristesse de l'hiver méditerranéen. À la fin du second jour, la mer apparut dans le lointain, d'un bleu plus soutenu que celui du ciel, mêlé de reflets verts.

Le hennissement du cheval de Gerfrald fit sursauter Lucius. L'animal sentait l'écurie. On n'était plus qu'à une demi-heure de Klenmore. Le soleil redescendait vers l'horizon et le soir tombait dans le calme [p. 195] du crépuscule et la pureté de la neige. Le hennissement retentit de nouveau, repris par les autres montures. La colonne s'arrêta. Lucius se redressa pour voir ce qui se passait à l'avant. Le cheval de Gerfrald était figé sur place. Il tremblait de tous ses membres, et ses naseaux soufflaient bruyamment. Gerfrald le talonna pour le faire avancer. L'animal finit par céder et se remit en route. Il marchait à pas retenus, l'encolure raide et la tête levée. Sa peau était parcourue de frémissements nerveux. Lucius n'accorda pas beaucoup d'attention à l'incident. Le soleil venait de se coucher et le froid se faisait plus pénétrant. Il sauta du chariot pour se réchauffer en marchant pendant les quelques minutes de route qui séparaient encore la troupe des abords du village. Comme il avançait à grands pas, il se trouva bientôt en tête de la colonne. Gerfrald n'arrêtait pas de pester contre son cheval. L'animal avait les naseaux dilatés, il était raide de panique. La pénombre s'accroissait. Lucius sentait ses membres se réchauffer, mais il était fatigué par le voyage. Il avait hâte de rentrer et de se reposer après avoir mangé un bon morceau de porc salé. Il grimaça en songeant à la cervoise qui l'accompagnerait : après le vin de Fernach, le breuvage serait encore plus déplaisant qu'avant. Tout à ses pensées, il faillit rentrer dans le cheval qui le précédait. L'animal s'était arrêté net, les oreilles pointées. Gerfrald ouvrit la bouche pour l'insulter, mais aucun son n'en sortit. Il venait brusquement de voir une silhouette incertaine qui marchait vers eux en titubant. Quelques instants plus tard, la lueur des torches commença à l'éclairer. L'homme était de petite taille. Lucius et tous les cavaliers du premier rang avaient les yeux fixés sur les blessures dont il était couvert. Le sang avait séché en croûtes noirâtres sur les plus superficielles, mais continuait à couler des entailles profondes. Sans s'arrêter de marcher, l'homme se mit à parler d'une voix faible, dans une langue inconnue de Gerfrald, [p. 196] qui le regardait fixement pour

tenter de discerner les traits de son visage. Lucius avait cru entendre quelques mots de grec. Un instant plus tard, il reconnut le visage balafré d'Eupalinos. Il se précipita vers son compagnon qui s'effondra dans ses bras. Lucius l'allongea sur les fourrures du chariot de Deirdré. Gerfrald et son escorte l'entourèrent. Au bout de quelques minutes, Eupalinos reprit conscience. Il parut soulagé en reconnaissant Lucius. Sans lui laisser le temps de répondre tant son anxiété était grande, le jeune homme commença à le presser de questions :

– Que t'est-il arrivé ? Que fais-tu dans la forêt dans cet état ? Est-ce un ours qui t'a attaqué ?

Après avoir bu un gobelet de cervoise tendu par Deirdré, Eupalinos répondit avec peine :

– J'aurais préféré cent ours à cette horde de démons...

– De quels démons parles-tu ?

– De ces sauvages de Celtes ! À côté d'eux, les Perses ou les pirates étrusques sont des enfants. Nous dormions quand nous avons entendu des hurlements terribles et des bruits d'armes. J'ai réveillé Eryxias qui ronflait à côté de moi à poings fermés. Il n'a même pas eu le temps de se lever. La porte s'est ouverte brusquement et...

Eupalinos s'interrompt.

– Continue ! dit Lucius. Où est Eryxias ?

– Il est mort.

Lucius sentit ses entrailles se creuser. Ses membres ployèrent comme si un poids énorme venait de lui tomber sur les épaules. Il n'eut pas le temps de se laisser aller. Gerfrald le secouait en lui demandant de continuer à traduire les paroles d'Eupalinos.

– Un guerrier est entré dans la pièce. Il m'a jeté sa torche enflammée dans les yeux pour m'aveugler. Pendant quelques secondes, je n'ai plus rien vu. Ça lui a suffi pour plonger son épée dans le cœur d'Eryxias. Après j'ai pu prendre mon glaive et je l'ai [p. 197] tué. Mais c'était trop tard...

– Et les autres, que leur est-il arrivé ? reprit Lucius d'une voix atone.

– Les autres... Eupalinos haussa les épaules, mais il grimaça de douleur : le geste venait d'écarter les lèvres d'une de ses blessures. Il continua néanmoins sa phrase : Les autres sont tous morts, à moins que certains aient pu s'échapper. Mais cela m'étonnerait. Il ne restait que peu d'hommes en état de combattre. Surtout des femmes, des enfants et des vieillards. J'ai fait ce que j'ai pu : mes blessures en témoignent. Mais ils étaient trop nombreux. J'étais en train de retirer ma lame du ventre d'un de ces barbares quand j'ai reçu un grand coup sur la nuque. Lorsque je me suis réveillé, j'étais ligoté, comme tous ceux qui se trouvaient à côté de moi. Un peu plus loin, il y avait un groupe de femmes : les plus jeunes, et aussi celles

dont les vêtements indiquaient qu'elles étaient les épouses des nobles. Les autres étaient avec nous, à côté des vieillards et des enfants.

Eupalinos s'arrêta et demanda encore un peu de cervoise. Après avoir bu un second gobelet, il continua d'une voix plus sourde :

– Ils nous ont fait mettre debout. Seul leur chef était à cheval. À son signe, le massacre a commencé. Ils les ont tous tués, Lucius, tous. Les vieillards, les enfants, les femmes âgées, ils n'ont eu aucune pitié. Ils plongeaient les épées dans leurs poitrines sans hésiter. Pour les hommes adultes, ils ne s'y prenaient pas de la même façon. Ils les faisaient agenouiller et les décapitaient. Le sang giclait encore de leurs cous sectionnés, leurs corps tressautaient toujours, ils n'attendaient même pas que ce soit fini pour prendre leurs têtes dont les yeux roulaient dans leurs orbites. Ils en perforaient les tempes et les enfilaient comme les perles d'un collier. À la fin, il y en avait trois rangs autour de l'encolure du cheval du chef. Ses sabots étaient rouges de sang. [p. 198] La neige avait fondu. Il n'y avait plus que des flaques de sang et de boue. Du sang partout.

– Mais toi, comment en es-tu sorti vivant ? l'interrompt Lucius d'une voix blanche.

Eupalinos esquissa un faible sourire.

– Je n'ai pas l'air d'un Celte, c'est cela qui m'a sauvé...

– Explique-toi.

– Quand est venu mon tour de m'agenouiller, j'ai essayé de résister. Un des guerriers a levé son épée, mais le chef lui a crié quelque chose, et il a arrêté son geste. Le chef m'a parlé. Naturellement je n'ai rien compris, et je lui ai lâché une bordée d'injures en grec. Il a eu l'air étonné et a fait signe à un de ses hommes, qui s'est avancé vers moi. Il parlait grec. Très mal, mais suffisamment pour que je le comprenne. Je lui ai raconté comment j'étais arrivé ici, il a traduit à son chef. Celui-ci a réfléchi, puis il a parlé à l'homme qui m'a répété ce qu'il venait de dire. C'était très court : "je t'épargne. Non par pitié, ni parce que tu es grec. Seulement pour que tu rapportes à Gerfrald ce qui s'est passé. Et dis-lui bien que devant sa maison, j'ai jeté les pattes du porc."

Lucius avait compris. Il traduisit les paroles d'Eupalinos à Gerfrald qui poussa un grognement de colère : Glennferk était venu se venger. Comme il n'avait pas osé s'en prendre à Fernach, dont les forces étaient supérieures aux siennes, il s'était rabattu sur le village de Gerfrald, qui avait été le premier à parler en faveur de Fernach. Il avait quitté Kildare et s'était dirigé droit vers Klenmore pour avoir tout le temps de se livrer au massacre, et de repartir sans risquer d'être poursuivi par Gerfrald.

Ce dernier tapa un grand coup sur la roue du chariot avec le tranchant de sa main. Il était aussi furieux qu'impuissant. Brusquement, ses traits se décomposèrent. Il se précipita vers Lucius :

– Et ma fille ? ma fille Ludwin ? Elle est restée [p. 199] au village... Elle était certainement dans le groupe des femmes dont a parlé ton ami ! Demande-lui ce qu'ils en ont fait. Les ont-ils emmenées pour les vendre comme esclaves ? Ont-ils demandé une rançon ? Demande à ton ami, insistait Gerfrald. Qu'il parle, vite !

Lucius obéit. Eupalinos reprit avec difficulté :

– Je n'ai pas encore dit le pire, Lucius. J'ai livré beaucoup de combats dans ma vie. Mais ce qui est arrivé, je ne l'avais encore jamais vu. Il reprit sa respiration et poursuivit : Quand tous ceux de mon groupe ont été exécutés, les guerriers ont creusé des trous dans la cour, au milieu du village. Des trous très étroits. Puis ils y ont enfoncé des tiges de bois terminées par une pointe en métal. Ils ont planté autant de pals qu'il y avait de femmes. Puis ils leur ont enlevé leurs vêtements. Elles étaient nues, et leurs pieds pataugeaient dans le sang de leurs parents et de leurs enfants... J'ai reconnu Ludwin. Elle était bien là, hélas ! Elle pleurait, mais elle ne disait rien. Une à une, ils les ont empalées en les forçant à introduire la pointe acérée entre leurs cuisses. Toutes ont crié, Lucius, et qui pourrait le leur reprocher ? Il y avait quatre hommes autour de chaque femme. Deux leur tenaient les mains et les jambes pour qu'elles ne puissent se dégager. Les deux autres pesaient sur leurs épaules pour que la pointe s'enfonce. Mais doucement. Très doucement. En même temps ils leur criaient des obscénités. Et le sang s'est remis à couler. De plus en plus abondant. Il coulait le long des cuisses jusqu'à la neige. Pour faire durer le supplice, ils poussaient même la cruauté jusqu'à soulever un peu les victimes, puis ils appuyaient de nouveau, et les cris reprenaient. Au bout d'un moment, deux ou trois femmes sont mortes dans les souffrances. Ils ont compris que les autres ne résisteraient pas très longtemps. Alors le chef a fait un autre signe. Les hommes ont tiré leurs épées. J'ai cru qu'ils allaient les achever. Ils ont commencé par la plus jeune. Je ne pouvais m'empêcher [p. 200] de regarder la longue tige qui sortait d'entre ses cuisses. Un homme a empoigné un de ses seins, et l'autre l'a coupé avec son épée. Elle a hurlé, puis s'est évanouie. Elle était inondée de sang. Ils lui ont quand même coupé l'autre sein ¹. Et ils ont fait pareil avec toutes. Une à une, pour que chaque femme ait bien le temps de voir ce qui l'attendait.

Eupalinos s'arrêta pour reprendre son souffle. Tous l'écoutaient en silence, les yeux écarquillés d'horreur. Il reprit :

– Quand tout a été fini, fis sont partis après avoir pillé les greniers. J'ai pu me détacher quand le jour a décliné. Je vous ai entendus arriver de loin, et je suis venu à votre rencontre. Voilà, tu sais tout maintenant.

¹ Ces "détails" sont historiques (quoique se référant à une époque postérieure). En 61 ap. J.C., pour venger le massacre des druides de l'île de Môn commis par les Romains, la reine bretonne Boadicée fit subir les supplices décrits ci-dessus aux femmes de haute naissance des villes occupées par les Romains (Dio Cassius, XLII, 7).

Lucius était submergé par le dégoût. Ni la mort, ni les supplices ne lui étaient familiers. Eryxias était le premier être proche qu'il perdait. Il n'avait pas fait la guerre, et ne s'était jamais durci l'âme et le cœur au carnage des batailles. Quant aux exécutions capitales, il connaissait le terrible supplice de la croix, réservé aux esclaves et aux étrangers. Mais il n'avait aperçu des croix que de loin. Il n'avait jamais vu le sursaut de l'homme allongé sur la croix couchée à terre lorsque les clous entrent dans ses poignets.

Il avait traduit au fur et à mesure les paroles d'Eupalinos à Gerfrald, en omettant les détails les plus horribles. Mais il dut lui dire que sa fille avait subi le même sort que les autres. Gerfrald blêmit et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Puis il tourna les talons et se jeta dans la neige, le corps arc-bouté et les dents serrées à se rompre. Lucius craignit qu'il ne soit pris de convulsions comitiales ¹. Au bout d'un moment, le chef celte se détendit et remonta à cheval sans rien dire, donnant le signal de la marche.

Épuisé, Eupalinos avait fermé les yeux. Lucius pensait au corps sans tête d'Eryxias et se sentait envahi par la nausée. Bientôt ils entrèrent dans le village.

[p. 201]

Seule la lueur jaunâtre et vacillante des torches éclairait les cadavres. Le sol était jonché de corps. Lucius n'eut pas le courage de rechercher celui d'Eryxias. Deirdré et lui passèrent lentement entre les pals, sur lesquels s'étaient tassés les corps bleus de froid. Des croûtes de sang recouvraient les cadavres. Tous avaient de grandes plaies sur la poitrine. Lucius se détourna pour vomir. Deirdré voulut le soutenir, mais il la repoussa brutalement.

– Vos dieux qui aiment tant le sang doivent être rassasiés !

¹ Nom donné par les Romains aux crises d'épilepsie.

[p. 202]

CHAPITRE IV

– LES MAINS AVIDES DE LÀ MORT

*Bientôt viendra la mort,
la tête enveloppée de ténèbres...
Retiens, noire mort, tes mains avides,
retiens-les, sombre mort.*

CATULLE, *Élégies*, I, 3.

[Retour à la table](#)

"Quand le jour s'est levé, j'ai enseveli le corps d'Eryxias. Les mois ont passé. Gerfrald ne pensait qu'à la vengeance. Un matin il est parti avec les guerriers de Klenmore. Ils sont restés longtemps absents. À leur retour, leurs chevaux étaient efflanqués, mais aucun ne portait la tête de Glennferk. Gerfrald me dit qu'ils l'avaient cherché dans la longue nuit sur la lande neigeuse. Chaque fois, ils arrivaient trop tard. Ils étaient loin de Klenmore et Glennferk connaissait mieux qu'eux le terrain. Gerfrald m'a juré qu'il le tuerait de toute façon, même s'il devait le pourchasser jusqu'à la fin de sa vie. Et s'il n'y parvenait pas, ses fils le vengeraient, et après eux, les fils de ses fils.

"Le soleil a commencé à monter plus haut sur l'Océan. Chaque matin, j'ai vu reculer la nuit. La neige a fondu. En marchant, je sentais le sol frémir. L'Ierné sortait de sa longue torpeur. Un jour que je me promenais le long de la falaise, j'ai cru voir au loin des oiseaux blancs posés sur la mer. C'étaient les voiles de bateaux venus de Bretagne. Leurs pilotes [p. 203] les dirigèrent vers la petite plage de Klenmore, et bientôt leurs quilles raclèrent le sable. Les matelots me dirent que la navigation allait reprendre entre la Bretagne et l'Armorique. Eupalinos et moi comprîmes que le moment du départ approchait. Quelques

semaines après, nous quitions l'Ierné, son sang, ses rêves. L'Océan nous fut propice, autant entre L'Ierné et la Bretagne que du Belerion à Burdigala."

Lucius s'interrompit et essuya la sueur qui perlait sur son front. Il n'était plus habitué à la chaleur de Rome au début de l'été. Il regarda ceux qui l'entouraient. Aulus s'était encore un peu voûté, et Publius avait grossi. Mais Aurelia et Terentia n'avaient pas changé. Quant à Eupalinos, assis un peu en retrait, son visage s'ornait de quelques cicatrices supplémentaires, souvenirs de l'Ierné et de Glennferk...

Aulus prit la parole. Sa voix était aussi ferme qu'avant.

– Il faut que tu te reposes, mon fils. De Burdigala à Rome, ta route a été longue.

– Nous sommes tous si heureux de ton retour, ajouta Terentia. Dès que nous avons appris ton départ de Massalia pour les pays barbares, nous avons craint le pire. Maintenant que tu es là, je peux le dire, j'étais la proie de songes affreux. Je te voyais chargé de chaînes, le dos ensanglanté par les coups de fouet. J'ai cru que les Celtes t'avaient réduit en esclavage, et que tu étais en train de mourir loin des tiens et de ton pays.

Aurelia se serra un peu plus contre Lucius et posa sa main sur la sienne. C'était peut-être un geste inconvenant, mais elle avait tant attendu qu'elle se moquait de l'opinion des autres. Elle lui dit tendrement :

– Ce n'était pas un message des dieux. Seulement un songe incohérent. N'est-ce pas, Lucius ? Les Celtes ne t'ont jamais enchaîné ?

– Non, grâce aux dieux !

Aulus reprit la parole, oubliant le conseil qu'il venait à peine de donner.

[p. 204]

– Plus de deux ans ont passé depuis ton départ. En t'envoyant à Massalia, j'avais espéré te tenir à l'écart de la guerre qui menaçait. Je pensais qu'elle éclaterait très vite. Hélas, je me suis trompé de plusieurs mois, et tu arrives en plein milieu de la bataille ! Si seulement tu avais voulu rester à Massalia après être revenu de chez les Celtes...

Lucius l'interrompit :

– Je n'en avais aucune raison. Mon voyage était accompli. Tout le temps que j'aurais pu encore passer chez les Grecs n'aurait servi qu'à faire de moi un lâche, aux yeux de tous comme aux miens. Si Rome est attaquée, ma place est en Italie. Il se retourna vers Aurelia et ajouta d'une voix plus douce : Et depuis trop longtemps Aurelia m'attend. Personne ne sait combien durera cette guerre. Nous devons nous marier sans plus tarder.

– Tu as sans doute raison, dit Aulus d'un ton résigné. Mais la situation n'est pas bonne. Drusus a été assassiné il y a un an et des régions entières de l'Italie sont entrées en rébellion contre nous. L'Ombrie et l'Étrurie, les plus proches de la Cité, n'ont pas bougé. Mais ailleurs... ils ont levé une armée de cent mille hommes contre nous ! Les Samnites ont pris Aesernia ¹ il y a quelques semaines.

Publius poussa un profond soupir, et prit à son tour la parole.

– Ils ont assassiné Scipio, le magistrat que nous avons envoyé. Toutes les cités de Campanie sont avec eux. Ils cherchent à opérer leur jonction au nord avec les Marses, pour prendre Rome en tenaille. Dire que les domaines que ton père et moi possédons près de Neapolis ² sont aux mains des Samnites ! À quoi a-t-il servi de les sauver de la réforme agraire des Gracques, si c'est pour que nos ennemis les pillent...

Lucius interrompit son futur beau-père :

– Je n'en crois pas mes oreilles ! Nos légions campent sur les ruines de Carthage, la Méditerranée [p. 205] nous appartient, et nous ne sommes pas capables de résister à quelques peuplades italiennes ?

– Tu as raison, intervint Aulus. C'est le moment d'utiliser les ressources dont nous disposons à l'extérieur de l'Italie. D'ailleurs, le Sénat a commencé. Nous sommes en train de lever des troupes en Gaule, en Ibérie, et même jusque chez les Numides. Nous finirons bien par les écraser.

– À moins qu'ils ne reviennent d'eux-mêmes à la raison, reprit Publius d'une voix plus assurée. Nous leur avons fait des propositions de paix. Ils disent qu'ils veulent devenir citoyens romains afin de jouir des droits que nous leur avons refusés tout en leur imposant les devoirs. Le consul vient de déposer un projet de loi qui devrait les calmer. Il promet d'accorder la citoyenneté à tous ceux qui accepteront de déposer les armes.

– N'est-ce pas trop tard ? demanda Lucius.

– Comment faire autrement ? Jusqu'à maintenant, nous nous y étions refusés, parce que nous craignions de ne plus pouvoir maîtriser les nouveaux électeurs que cette mesure amènerait à Rome. Puis nous avons réfléchi qu'en combinant judicieusement les découpages électoraux, le danger serait moindre que nous le redoutions. Naturellement, nous ne le leur avons pas dit. Mais certains s'en doutent, et ils ne se laissent pas convaincre facilement. C'est pourquoi il faut aussi prendre les mesures militaires qui s'imposent pour pouvoir les vaincre par le fer si nous n'y parvenons pas par la diplomatie...

Terentia s'apprêta à se lever. Elle pensait ne rien pouvoir apporter de très utile à la conversation. Aulus lui fit signe de rester assise.

¹ De nos jours Isernia, à trente-cinq kilomètres au nord-est de Cassino.

² De nos jours Naples.

– Nous ne sommes pas réunis que pour nous lamenter sur ces mauvaises nouvelles. Il faut fêter le retour de Lucius, et tout le monde ici a la même idée sur la meilleure façon de le faire.

Lucius lut de la tendresse dans le regard de son [p. 206] père. Aulus ajouta simplement :

– Publius et moi avons pensé que nous pourrions célébrer le mariage de nos enfants à la fin de l'été.

Aurelia serra la main de Lucius. Terentia lui sourit.

*

Les ides d'août venaient de passer. Le mariage se déroulerait dans une quinzaine de jours. Une éternité pour Aurelia. Mais le calendrier religieux l'imposait. Aulus et Publius étaient allés consulter le Grand Pontife. Pas question de faire quoi que ce fût avant la fin d'août : le vingt-quatrième jour de ce mois, les Enfers étaient censés s'ouvrir. Il fallait aussi éliminer les dates des calendes, des ides et des nones, ainsi que les jours des dieux. Finalement, le Pontife avait retenu le sixième jour avant les ides de septembre. La douceur de la fin de l'été romain contribuerait à en faire une journée merveilleuse.

Lucius demanda à son père de lui accorder deux faveurs en l'honneur de l'événement. D'abord de prendre Eupalinos sous sa protection. Aulus ne fit aucune difficulté. Eupalinos n'avait-il pas sauvé la vie de son fils ? À la demande du pilote, il lui trouva une situation dans les milieux du cirque, car Eupalinos ne voulait plus reprendre la mer. Ensuite Lucius demanda l'affranchissement de Diophane. Aulus commença par faire la sourde oreille. Bien que vingt années se fussent écoulées, il n'oubliait pas que cet esclave lui avait coûté fort cher. Mais Lucius insista. Quand il était revenu, Diophane avait, en le voyant, pleuré de joie. Quelques jours après, Lucius avait appris par sa mère que son ancien précepteur s'était lié avec une esclave, grecque elle aussi, qui appartenait à Terentia. À Rome, les esclaves n'avaient pas le droit de se marier. Si le maître était indulgent, il admettait qu'ils vivent en concubinage. Mais il pouvait toujours les séparer si l'envie lui en prenait, [p. 207] et les enfants nés de ces unions lui appartenaient. Les plus avarés, comme Caton, avaient même imaginé de leur faire payer quelques sesterces chaque fois qu'ils faisaient l'amour. Mourir esclave ne souriait guère à Diophane. Mais, même affranchi, il ne serait jamais l'égal d'un homme né libre. Il devrait toujours travailler un certain nombre de jours pour Aulus, le respecter, et s'il mourait avant lui et sans héritiers, lui léguer la moitié de ses biens. Du moins pourrait-il se marier. Sa femme et lui seraient toujours considérés comme d'anciens esclaves, et situés dans le plus bas des ordres civiques : des citoyens de second ordre, parfois plus riches que beaucoup d'ingénus¹, mais

¹ L'ingénu est l'individu né libre.

jalousés et méprisés par eux. Diophane ne s'en souciait guère. Ses enfants deviendraient en revanche des citoyens à part entière ¹.

Aulus se laissa fléchir. Un matin, il alla avec Diophane et sa future épouse devant le préteur urbain ² pour accomplir les rites de l'affranchissement. Ils marqueraient la seconde naissance de Diophane, de loin la plus importante. Aulus déclara au préteur, tout en les touchant avec une baguette, qu'il rendait la liberté à ses esclaves. Le licteur du magistrat répéta le geste avant que le préteur ne fît une déclaration solennelle où il confirmait la décision d'Aulus. Au sortir de la basilique, Diophane était libre. Il résolut de se marier prochainement, sans donner à cet événement un éclat que la modestie de ses moyens lui interdisait.

Pour Lucius et Aurelia, il en irait tout autrement : leur mariage se déroulerait suivant les rites précis de la *confarreatio*. Aulus et Publius y tenaient particulièrement. Ils ne s'étaient chicanés que sur un seul point. Publius souhaitait que le mariage se déroule sans qu'Aurelia échappe à la puissance paternelle. C'était une nouveauté, mais de plus en plus de couples l'adoptaient, au fur et à mesure que la femme gagnait en indépendance vis-à-vis de son mari. Aulus s'y était formellement opposé. Par souci des traditions, mais [p. 208] surtout parce qu'il avait toujours désiré régner en maître sur sa famille : il voulait qu'Aurelia lui fût soumise. Tant qu'il vivrait, elle devrait lui obéir, tout comme Lucius. Aulus gérerait sa dot et les biens qu'elle acquerrait. Juridiquement, elle ne serait que la sœur de son mari et de ses enfants, sur lesquels elle ne pourrait exercer de droits. Dans la pratique, tout dépendrait de la bonne entente qui s'établirait entre Aurelia et son beau-père, ainsi que de l'attitude de Lucius. Mais en bon juriste, Aulus préférait prendre toutes ses précautions. Publius avait fini par céder. Il ne voulait pas que d'interminables discussions retardent encore le mariage. Aurelia avait déjà vingt-deux ans. À cet âge, toutes les filles étaient mariées depuis longtemps.

*

Aurelia n'avait dormi que quelques heures. En ce mois de septembre, l'aube tardait plus qu'au début de l'été, et elle guettait le lever du soleil. Quand elle vit la pénombre de sa chambre s'éclairer doucement, elle se leva et commença à se préparer. Elle revêtit une tunique blanche, aux plis sans ourlets, et ceignit sa taille d'une ceinture de laine en y faisant un double nœud. Puis elle passa autour de son

¹ Sur la condition sociale de l'affranchi, cf. P. Veyne, *op. cit.*, 85-91. L'auteur fait finement observer que : "lui [l'affranchi] ne sortira jamais de son statut et, devenu affranchi, le restera, tandis que ses enfants, automatiquement, seront citoyens ; aucun effort à faire, ni pour lui, ni pour eux, ce qui explique sans doute la liberté des mœurs en ce groupe tournant ; le conformisme qui aligne la conduite personnelle sur les institutions en vigueur est cultivé dans les milieux qui se reproduisent à chaque génération, qui ont à peiner pour transmettre à leur descendance leurs privilèges. La liberté de mœurs des affranchis, en revanche, est assez comparable à celle des milieux littéraires ou artistiques : le talent n'étant pas un héritage, il est inutile de bien vivre pour être bien vu de la société globale" (P. Veyne, *op. cit.*, 90).

² Magistrat chargé de rendre la justice à l'intérieur de la ville de Rome.

cou un collier d'or et enfila des sandales couleur de safran. Le plus long restait à faire. Elle tendit un miroir devant son visage et ne put réprimer un léger soupir : sa peau était naturellement assez brune, et nécessitait des soins minutieux pour acquérir le teint blanc qu'affectionnaient les hommes. Elle prit d'abord un peu de plomb rhodien apprêté en pâte, puis se ravisa. Le ciel était sans nuages, et ce fard avait l'inconvénient de fondre sous un soleil trop fort. Mieux valait employer un produit précieux, mais plus sûr, un liniment tiré d'excréments de crocodile. Quand sa peau eut atteint la pâleur désirée, Aurelia appliqua sur ses pommettes quelques légères touches de nître rouge, qui en [p. 209] soulignèrent les formes. Satisfaite du résultat, elle sourit, et ses lèvres découvrirent des dents blanches et régulières : un jour viendrait sans doute où, comme toutes les femmes âgées, elle devrait remplacer les dents perdues par des imitations en ivoire tenues par des fils d'or, mais une éternité de bonheur avec Lucius la séparait d'une vieillesse qu'elle ne parvenait pas à imaginer. Encore quelques minutes consacrées à souligner ses sourcils avec une aiguille enduite de pâte de suie grasse, et Aurelia put accorder ses soins à sa coiffure. Elle enleva la résille rouge qui emprisonnait depuis la veille ses cheveux noirs, puis appela ses esclaves : la suite des opérations était trop délicate pour qu'elle pût y procéder seule.

Les deux femmes entrèrent et la saluèrent. La plus âgée prit l'*hasta caelibaris*, le peigne rituel en forme de fer de lance, et commença à boucler sa chevelure. L'autre prépara six bourrelets postiches qu'elle ajusta par-dessus les cheveux d'Aurelia en les serrant dans des bandelettes dont elle lui ceignit aussi le front. Aurelia ne put s'empêcher de prier les dieux de la pardonner. C'était la coiffure que portaient les Vestales durant leur longue période de chasteté. Elle symbolisait la pureté de la jeune mariée. L'esclave y ajouta une couronne tressée de marjolaine et de verveine, et couvrit sa tête d'un grand voile rouge, nommé *flammeum* parce qu'il avait la couleur éclatante du feu.

Ainsi vêtue, Aurelia sortit de sa chambre et se rendit auprès de l'autel des Lares où l'attendait déjà Publius. Un grand panier d'osier était posé sur une petite table. Il contenait les poupées avec lesquelles avait joué Aurelia quand elle était enfant. La coutume voulait que la jeune fiancée les offrît aux dieux domestiques : une période de sa vie se terminait et elle plaçait sous leur protection celle qui allait commencer. Aurelia était pleine de joie à l'idée de son mariage, mais, contre toute attente, elle sentit ses yeux s'embuer [p. 210] de larmes quand ses doigts touchèrent les poupées fatiguées par tant de caresses. Publius passa affectueusement son bras autour de ses épaules, et bientôt elle redevint sereine.

Les cérémonies pouvaient commencer. Conformément aux usages, elles devaient se dérouler dans la maison de Publius. Les murs étaient ornés de tapisseries somptueuses, acquises à prix d'or en Orient. Un peu partout, des couronnes de fleurs y étaient accrochées et se détachaient sur des ramées verdoyantes. Publius n'avait plus le temps de vérifier si les esclaves avaient bien composé les bouquets suivant ses instructions : il entendait la rumeur des invités qui se pressaient devant sa porte. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à

l'armoire aux images pour s'assurer qu'elle était bien ouverte, il donna l'ordre d'écarter les battants de l'entrée. Aulus et Lucius s'avancèrent en premier. Quand tous les invités furent entrés, Publius alla chercher Aurelia. Lorsqu'elle apparut au bras de son père, plusieurs personnes ne purent retenir des exclamations d'admiration tant elle était belle. La pureté qui émanait d'elle ne tenait pas seulement à la régularité de ses traits et à la blancheur de sa tunique : elle semblait venir de l'intérieur. Lucius pensa aux cieux de l'Ierné. Même le Grand Pontife et le flamme de Jupiter, dont la présence était requise lors de toute *confarreatio*, se sentirent émus. Ils se reprirent en voyant s'avancer les auspices, qui portaient leurs habits de cérémonie.

Ceux-ci se tournèrent vers les futurs époux, et commencèrent à parler avec gravité :

– Dès l'aube, nous avons lu les signes dans le vol des oiseaux et les entrailles des brebis. Ils sont favorables. L'éclair n'a pas déchiré le ciel sans nuages, le tonnerre n'a pas grondé, la terre n'a pas frémi, aucun prodige n'a eu lieu.

Le flamme se retourna vers Lucius et Aurelia, et leur dit :

[p. 211]

– La femme ne peut être conduite chez son mari, ni le champ labouré avant que les sacrifices à Tellus, notre Terre Mère, ne soient accomplis. La femme est comme le sillon fertile du labour : si Tellus gronde ou frémit, c'est que le temps n'est pas bon. Mais les signes sont favorables. Nous devons maintenant réciter les litanies de Tellus, et celles que l'on offre à Cérès avant que la charrue n'ouvre le sol ou que la faucille ne coupe les moissons.

Le Grand Pontife leva alors les bras dans un geste de supplication. Il entonna une psalmodie, que tous reprirent : *Tellus, commande aux divinités qui t'obéissent de veiller au mariage qui va se dérouler ici. Que Domiduca protège Aurelia sur le chemin qui mène à la maison d'Aulus, que Domitius la retienne au foyer, que Manturna la fasse rester près de Lucius, que Virginiensis dénoue sa ceinture, que Subigus la maintienne sous son époux, que Prema la maîtrise, que Perfica unisse leurs corps.*

Les dix témoins s'avancèrent et apposèrent leurs cachets sur les tables nuptiales où le contrat de mariage avait été rédigé avec soin. Publius prit la parole :

– J'abandonne ma puissance sur ma fille Aurelia. Qu'elle rentre sous celle d'Aulus. Si elle ne se montre pas docile envers Lucius, ce sera à Aulus de rétablir l'entente entre elle et son mari.

Aulus s'avança, et regarda Aurelia. Il lui dit avec solennité :

– Tu demeureras sous ma puissance tant que je vivrai. Je dois te rappeler la loi de Romulus, le père de la Cité. Si tu commets l'adultère, mon fils Lucius pourra te répudier. Mais toi, s'il te trompe, tu ne dois pas le toucher, même du bout du

doigt. Dans l'acte sexuel, la souillure se transmet par le sang, et c'est le sang de la femme qui nourrit les enfants avant leur naissance. C'est pourquoi seul l'adultère de la femme est puni : il introduit un sang étranger dans la famille, perturbe les rapports des hommes avec les ancêtres [p. 212] et les dieux, souille la femme qui l'a commis. Souviens-toi aussi que tu ne devras pas avorter sans le consentement de Lucius. La vie des enfants que les femmes portent encore dans leur ventre n'est pas sacrée : tant que l'enfant n'est pas né, il ne vit pas vraiment. Mais avorter sans le consentement de la famille, c'est commettre un crime contre elle en la privant de descendance. Aulus s'arrêta quelques instants, comme s'il soulignait ainsi la gravité de ses paroles. Puis il reprit : Tu ne devras pas garder pour toi la clef de la cave pour aller en boire le vin, car il recèle une semence de vie étrangère, qui souille le sang de la femme mariée, et celui de la famille. Souviens-toi qu'il n'y a qu'un pas entre l'ébriété de Bacchus et les désordres de Vénus !

Aurelia inclina la tête en signe de soumission. Le discours d'Aulus ne l'inquiétait guère. Les femmes mariées se contentaient de sourire quand on leur parlait de la vieille loi de Romulus. On y faisait sans scrupule de nombreux accrocs, et beaucoup de femmes ne se gênaient guère pour prendre des amants et boire les meilleurs crus. Aurelia réprouvait ces désordres et pensait que la fidélité est une des preuves de l'amour. Mais elle n'avait besoin d'aucune loi, fût-elle de Romulus, pour s'y sentir tenue autrement que par son cœur.

Le moment le plus important arrivait. Aulus et Publius se reculèrent avec les prêtres jusqu'au fond du temple, car ils ne devaient pas prendre part à cette phase de la cérémonie.

Callida s'avança. C'était une amie de Terentia, choisie pour jouer le rôle de la *pronuba*. Comme l'exigeait la coutume, elle n'avait été mariée qu'une fois, symbole d'heureux augure pour les deux époux. Elle s'approcha de Lucius et Aurelia, et prit leurs mains dans les siennes, pendant qu'elle adressait une courte prière à Junon : *Junon, épouse de Jupiter, mère des dieux, accorde ta protection à Lucius et* [p. 213] *Aurelia. Veille sur leur entente, et fais que leur union soit féconde.*

Après avoir prononcé ces mots, Callida prit la main droite d'Aurelia et la mit dans celle de Lucius. Aurelia regarda Lucius en serrant sa main. Elle dit les paroles sacrées. C'étaient celles du rite, mais elles sortaient tout droit de son cœur : *Que je sois désormais sous la puissance de la famille de mon époux. Là où tu seras, Gaius, moi je serai Gaia.*

Lucius sentit son cœur battre plus fort. Aulus dut s'approcher et leur rappeler qu'ils avaient encore à sacrifier au Père des dieux. Lucius et Aurelia se ressaisirent et se dirigèrent vers l'autel. Le flamme adressa une courte prière à Jupiter Farreus et à Junon, ainsi qu'à quelques divinités champêtres pendant que les époux faisaient par la droite le tour de l'autel, précédés d'un enfant portant dans ses

maines un vase contenant la farine sacrée mêlée de sel. Après l'avoir répandue sur l'autel, ils partagèrent un gâteau d'épeautre ¹ en signe d'union. À peine s'étaient-ils assis sur les deux sièges ornés de la toison de la brebis sacrifiée à l'aube par les auspices, que le silence fut rompu par les cris de joie de leurs parents et de leurs invités.

– *Féliciter !* Soyez heureux durant toute votre vie !

Ils se dirigèrent en souriant vers la salle à manger. Le repas qu'avait fait préparer Publius allait durer jusqu'au début de la soirée. Aulus et Terentia étaient radieux : Aurelia leur plaisait à tous deux. Aulus aimait sa réserve et son éducation. Plus fine, Terentia devinait sous ces apparences une personnalité qui la séduisait. Ils étaient surtout heureux du bonheur de leur fils, qui se conjugua à la joie encore proche de son retour. Publius et Sempronia éprouvaient des sentiments identiques, mais la tristesse s'y mêlait. Ils perdaient leur fille pour toujours. Elle allait habiter chez Aulus qui devenait son père. Quand celui [p. 214] ci mourrait, Lucius le remplacerait. Telles étaient les pensées qui les agitaient, au milieu des rires et dans l'éclat de la vaisselle d'or où se succédaient des plats raffinés, arrosés par les meilleurs vins grecs.

Lucius et Aurelia guettaient la tombée de la nuit. Ils n'avaient qu'une idée en tête : se retrouver seuls. Mais il n'était pas question de partir à l'improviste. La cérémonie du mariage se prolongeait jusqu'au lit nuptial. Bientôt les premières étoiles apparurent. Dès qu'ils virent Lucius et Aurelia se lever, les convives les imitèrent. Aurelia se prêta de bonne grâce aux gestes qu'exigeait d'elle la coutume. Au lieu de suivre Lucius, elle fit semblant de se réfugier dans les bras de sa mère, comme si elle voulait échapper à un enlèvement. On l'en arracha sans ménagement, et elle ne put s'empêcher de rire tandis qu'on l'entraînait au-dehors.

Le cortège commença à se former, à la lueur des premières torches distribuées aux invités. Aurelia rit de plus belle quand elle vit leur lumière : une flamme vive promettait un mari amoureux ; languissante, elle était de mauvais augure. Les amis des deux familles agitaient les torches pour que les flammes montent plus haut encore, et jetaient aux deux fiancés le cri mystérieux de *Thalassio* dont personne ne connaissait plus le sens, mais dont on savait qu'il attirait le bonheur.

Une foule curieuse se pressait dans les rues. Tout le monde à Rome connaissait depuis plusieurs jours la date du mariage. Les nombreux clients d'Aulus et Publius s'étaient frotté les mains dans leurs mesures de Subure : leurs sportules seraient plus grosses que d'habitude. Ils étaient de bonne humeur, et ne se gênaient pas, comme le voulait la coutume, pour mêler à l'adresse des jeunes mariés des chansons paillardes et des obscénités qui arrivaient même à couvrir le son des flûtes. Ainsi le mauvais œil serait-il détourné du jeune couple, et celui-ci

¹ Le terme latin signifiant épeautre est *far*, d'où le nom de *confarreatio* donné à ce type de mariage.

assuré d'être [p. 215] fécond. Aurelia et Lucius marchaient en tête. Celui-ci jetait des noix aux petits enfants qui le précédaient en criant. Deux jeunes garçons marchaient aux côtés d'Aurelia et la tenaient par la main, un troisième la précédait en brandissant en l'honneur de Cérès une torche faite de branches d'aubépine étroitement entrelacées, qui avait été allumée au foyer domestique. Les invités s'emparaient des brandons qui en tombaient après en avoir étouffé la flamme sous leurs pieds : c'était un des meilleurs talismans. Derrière Aurelia, une femme portait une quenouille et un fuseau, symboles désuets du rôle que la tradition assignait à l'épouse. Le chemin était très court jusqu'à la maison d'Aulus. Bientôt ils parvinrent à sa porte. Elle était encadrée par de grandes tentures blanches, et au-dessus du seuil on avait accroché une brassée de feuillages verdoyants. Lucius entra le premier, tandis qu'Aurelia restait immobile. Aulus lui tendit deux petits récipients contenant de la graisse et de l'huile. Elle en frotta les montants de la porte, les enveloppa dans des bandelettes de laine, et répandit quelques fleurs sur le seuil. Après qu'elle se fut relevée, Lucius et elle prononcèrent les mots qu'ils avaient échangés en même temps que leurs consentements. Deux sénateurs, amis d'Aulus et Publius, saisirent délicatement Aurelia et la portèrent au-dessus du seuil en prenant bien soin que ses pieds ne touchent pas terre.

C'était le meilleur moyen d'éviter qu'elle ne trébuchât en entrant dans sa nouvelle maison, maladresse où tous auraient vu un mauvais présage. Lucius l'accueillit dans ses bras, et la posa doucement sur le sol. Puis ils se dirigèrent vers le laraire en passant devant les images. Lucius crut les voir sourire. Ils adressèrent une courte prière aux dieux. En d'autres temps, Aurelia se serait ensuite assise sur la statue d'un dieu au sexe proéminent, symbolisant par ce geste sa proche défloration. Mais plus personne n'observait ce rite, même si tous s'en souvenaient. Lucius recueillit un [p. 216] peu d'eau dans l'impluvium à l'aide d'une coupe en argent ; puis il alluma une petite torche. Il remit ces deux objets à Aurelia, lui offrant ainsi l'eau et le feu, signes de la vie. Aurelia les tint dans ses mains quelques instants, et les remit à Aulus. Accompagnés seulement de quelques amis intimes et de Callida, les époux entrèrent dans le *tablinum*. Callida y avait dressé le lit nuptial le matin même, tout en prononçant les formules de consécration. Lucius fit signe à Aurelia de s'y étendre. Puis il lui enleva son manteau. Ses mains se dirigèrent vers sa taille et commencèrent à délier le double nœud qui serrait sa tunique. Avant qu'il eût fini, Callida et ceux qui l'accompagnaient étaient sortis de la pièce.

*

Les mains de Lucius tremblaient. Il n'avait pas oublié le corps d'Aurelia. Mais tant de temps s'était écoulé... Allait-elle reconnaître le sien ? Il sentit brusquement la peur l'envahir. Comme tous les hommes de son temps, il craignait de perdre sa virilité au moment crucial. Aurelia lut son trouble dans ses yeux. Il avait déjà fait glisser sa tunique jusqu'à ses hanches et découvert sa poitrine. Les seins d'Aurelia terminés par deux courtes pointes roses entourées de leurs petits liserés se soulevaient, et il entendait le léger bruit de son souffle à travers les lèvres

entrouvertes. Sans rien dire, elle prit sa main qui s'était brusquement arrêtée, et la posa sur sa poitrine. Lucius sentit une bouffée de chaleur monter à ses joues, et son cœur battre plus vite. Il commença à caresser les seins d'Aurelia, et de sa main restée libre, fit glisser sa tunique jusqu'à ses pieds. Il ôta sa toge. Leurs deux corps nus se rapprochèrent et leurs bouches se mêlèrent. Quand ses lèvres se séparèrent de celles de Lucius, Aurelia lui dit :

– Tu étais toujours là. Aussi loin que tu sois [p. 217] parti, jusque dans les brumes de l'Ierné, j'étais avec toi. Je t'ai tellement attendu que jamais je ne t'ai quitté. Ne me dis rien. Ne parle pas. Donne-moi ton souffle, tes mains, ton cœur, pour que tu sois à jamais à moi.

La main de Lucius descendit lentement jusqu'au ventre d'Aurelia. Ses premières caresses effleurèrent seulement sa toison, pendant que sa poitrine se serrait sur les seins de la jeune femme dont la respiration se faisait plus brève. Il commença à embrasser leurs pointes dures et dressées. Aurelia serrait son membre qui gonflait. La main de Lucius s'insinua au creux des cuisses. Il écarta doucement les lèvres de son sexe, et sentit Aurelia frémir. Ses doigts s'arrêtèrent puis reprirent leurs caresses. Aurelia sentait peu à peu la chaleur rayonner, gagner lentement son ventre et ses cuisses en ondes concentriques. Elle se plaqua contre Lucius qui entra en elle. Elle commençait à haleter. Une fraction de seconde après qu'elle eut crié, il jouit lui aussi, poussant de toutes ses forces au plus profond de son ventre, tandis que sa nuque et ses mâchoires se contractaient sous le plaisir. Il resta longtemps en elle, blotti dans sa chaleur, pendant que ses mains caressaient son dos. Quand il se fut doucement retiré, il resta près d'elle, les bras passés autour de son corps.

– As-tu autant aimé qu'à Massalia, Lucius ?

– On dit que ce sont nos maîtresses qui nous donnent les plaisirs les plus forts. Eh bien, si nous sommes mariés pour les dieux et les hommes, je ne me suis jamais autant senti ton amant !

– Moi aussi ! dit-elle en riant et en l'embrassant. Elle soupira, puis reprit, plus grave : Lucius, nous n'avons pas souvent fait l'amour. Je ne m'imaginai pas que cela se passait ainsi.

– Tu es déçue ? demanda-t-il avec inquiétude.

– Au contraire ! Je croyais qu'un époux ne se souciait pas du plaisir de sa femme. Toi, tu agis autrement...

[p. 218]

Lucius sourit.

– Tu as raison. On nous apprend à faire avec les femmes comme... il hésita un instant, puis reprit : Comme avec nos esclaves. Nous sommes les maîtres, et elles doivent nous servir. Certains disent même qu'il vaut mieux aimer un jeune garçon ou tenir le rôle de la femme que de chercher à faire jouir son épouse avant soi.

Aurelia le regarda d'un air amusé et curieux.

– Tu ne m'as pas dit pourquoi tu faisais tout autrement.

– Parce que je t'aime. Parce que ces idées sont bonnes pour les couples que leurs parents ont mariés contre leur gré, ou ceux où l'habitude a pris le pas sur les sentiments. C'est pour cela qu'ils ont tant besoin de concubines ou de prostituées. Quand les gens qui se marient s'aimeront au lieu de seulement se respecter, ils agiront autrement.

Lucius se rapprocha d'Aurelia et l'embrassa longuement. Quand il eut fini, elle avait oublié ce qu'elle voulait lui dire. Elle sentit de nouveau le sexe de Lucius se raidir contre son ventre. Elle se serra contre lui, et lui rendit son baiser. Lucius la releva doucement. Elle comprit ce qu'il désirait. Elle l'enfourcha et replia ses jambes sous elle, tout en rapprochant son bassin du bas-ventre de Lucius. La plupart des Romains affectionnaient cette posture, qu'ils nommaient "le cheval d'Éros", parce qu'ils pouvaient y attendre passivement l'offrande du plaisir. Mais ce n'était pas ce que cherchait Lucius. Il prenait soin de veiller tout autant au plaisir d'Aurelia que dans une autre position. Il désirait la contempler. Il lui semblait qu'ils s'appartenaient plus encore si le regard accompagnait les mouvements de leurs corps. La silhouette d'Aurelia se découpait sur l'ouverture de la fenêtre. La nuit était sans nuages. Son corps planté sur son sexe se découpait sur les étoiles dans un balancement dont le mouvement s'accroissait. La vision des [p. 219] femmes empalées de Klenmore surgit brusquement à l'esprit de Lucius.

*

Lucius et Aurelia ne virent pas arriver l'hiver. Plus rien ne comptait pour eux. Aulus ne disait mot mais commençait à s'inquiéter. Que Lucius, au mépris des convenances, éprouvât de la passion pour Aurelia, il pouvait encore l'admettre en faisant un effort sur lui-même. Il était tombé dans cet égarement quand il avait connu Terentia. Mais il n'avait pas pour autant délaissé le Forum. Avant son départ Lucius y avait fait des débuts prometteurs qui n'avaient pas été oubliés. Bien qu'il eût été discret sur son voyage, tout le monde en avait entendu parler, et ce que les gens ne savaient pas, ils l'inventaient. Sans qu'il fit rien pour cela, Lucius devenait une sorte de héros. On murmurait que le Sénat l'avait chargé d'une mission de reconnaissance chez les barbares du Nord, qu'il avait réussi là où Scipion Émilien n'avait essuyé qu'un cuisant échec. D'autres ajoutaient qu'il avait eu en Ierné des aventures extraordinaires dont ils confiaient les péripéties sous le sceau du secret. Aulus n'était pas mécontent de cette gloire naissante, mais craignait qu'elle ne s'évanouît si son fils tardait trop à l'exploiter. Pour sa part, Aurelia se réjouissait que Lucius préférât sa compagnie à celle des solliciteurs du Forum. Un jour qu'ils se promenaient dans le quartier du Palatin, elle lui demanda cependant :

– Regrettes-tu tant l'Ierné ? Tu m'en parles plus souvent que de la Cité, et je sens que quelque chose d'important a dû se passer là-bas. Peut-être ne m'as-tu pas tout dit...

Lucius hésita avant de répondre. Il finit par dire :

– Je ne donnerais pas un seul de tes cheveux pour toute la terre de l'Ierné. Mais elle m'a envoûté.

– Envoûté ?

– N'aie pas peur. Personne ne m'y a jeté de mau-[p. 220] vais sort. Mais je ne pense plus tout à fait comme avant. C'est pour cela que je tarde à regagner le Forum. Quand je suis parti d'ici, tout était net. Les idées de mon père étaient les miennes. Et puis j'ai vu d'autres choses, d'autres gens. Tu n'imagines pas comme un paysage influe sur nos pensées. Là-haut, il n'y a plus d'oliviers, plus de vignes. Les bruits mystérieux de la forêt remplacent le crissement des cigales. L'Océan est infini. Le jour et la nuit durent des mois. J'ai commencé à me dire que si les astres et la mer n'obéissent pas partout aux mêmes lois, peut-être que la frontière entre le Juste et l'Injuste n'est pas fixée une fois pour toutes.

– Les Celtes ont pourtant des dieux, des lois, des rois...

– Pour eux aussi, il y a un Bien et un Mal. Sur certains points, ils ressemblent aux nôtres. Mais pas toujours. Et qui peut dire qu'ils ont tort ou raison ?

– Mais tu crois encore à notre Cité et à ses magistrats...

– Bien sûr que j'y crois ! Rome demeure et sera toujours ma patrie. Mais peut-être tout ce que nous disons et défendons, ce que nous prétendons apporter aux autres peuples, n'est-il pas également fondé, ni valable partout et pour tous.

Aurelia se taisait. Une question lui brûlait les lèvres depuis le retour de Lucius. Si elle ne profitait pas de ce moment pour la poser, bien du temps passerait avant qu'une occasion se reproduise. Elle prit sa main.

– Certains racontent que tu es allé plus loin encore que l'Ierné, que tu as rencontré les Hyperboréens dont parlent les légendes. Est-ce vrai ? Est-ce à cause des mystères qu'ils t'ont révélés que tu as changé ?

Lucius hésita. Le souvenir du serment fait à Deirdré lui revint à l'esprit. Mais qu'allait croire Aurelia s'il refusait de lui parler ? Les dieux celtes étaient loin. Il lui raconta tout : Thulé, les terres étranges plus au [p. 221] Nord où vivaient peut-être les Hyperboréens, les mystères sanglants de Samhain... Il parla longtemps. Aurelia écoutait sans rien dire, tenant toujours sa main. Quand il eut fini, elle se serra contre lui. Lucius sentit qu'elle frissonnait. Il lui dit avec un rire un peu forcé :

– Tu penses à la neige de l'Ierné ?

– J'ai eu très froid en t'écoutant. Mais ce n'est pas important, dit-elle en lui souriant. Je te remercie de m'avoir parlé, et je rends grâce aux dieux qu'ils ne t'aient pas permis d'aborder en Hyperborée. Tu ne serais jamais revenu.

*

Lucius essuya la sueur qui coulait sur son front. Il étouffait sous son habit de cuir et sa cuirasse. Son cheval ne valait pas mieux. Lui aussi était trempé de transpiration et épuisait ce qu'il lui restait de forces à essayer de chasser les mouches qui le harcelaient. Le général L. Cornelius Sylla veillait à sa popularité et ménageait ses hommes. La discipline était plutôt lâche dans ses légions. Pour se les attacher, il n'hésitait pas à les laisser piller sans vergogne les cités des confédérés italiens qu'il conquérirait. Il appartenait à une vieille famille patricienne, mais aimait passionnément le luxe et les plaisirs. Il n'en était pas moins un bon général. Légat de Marius, il s'était illustré dans la capture de Jugurtha. Il avait déjà quarante-sept ans, mais son étoile montait rapidement, au point qu'il s'était brouillé avec son ancien chef, devenu un obstacle sur sa route. D'ailleurs, il haïssait plus que tout les idées démocratiques. Il se déclarait le ferme soutien du Sénat, et promettait qu'une fois élu consul, il saurait remettre de l'ordre dans la Cité, et soumettre ses ennemis les plus dangereux, comme ce fourbe de Mithridate. Mais il fallait d'abord mater la révolte des Italiens. Parmi les confédérés, certains avaient accepté les propositions du Sénat et déposé les armes. La cité latine avait réussi à enrôler deux [p. 222] fois plus de soldats que ses adversaires, et reprenait l'avantage. Quelques jours avant le mariage de Lucius et Aurelia, le consul L. Caesar ¹ avait taillé en pièces, près d'Aesernia, les armées samnites et campaniennes. Au début de l'année suivante, Cn. Pompeius Strabo reprenait Asculum ² sur le front nord. Sylla succédait ensuite en Campanie à L. Caesar comme légat à la tête de son armée. C'est à ce moment que le départ de Lucius dans ses rangs avait été décidé. Les raisons ne manquaient pas. Aulus et Publius comptaient parmi les plus chauds partisans de Sylla. De plus, le théâtre des opérations se situait tout près de leurs domaines campaniens. Enfin, pour faire une carrière politique, il était indispensable d'avoir au moins une campagne militaire à son actif. Lucius ne servait évidemment pas en simple légionnaire. Comme tous les fils de l'aristocratie romaine, il faisait partie de la cavalerie. Malgré son chagrin de quitter Aurelia, il avait fait contre mauvaise fortune bon cœur. Participer à la défense de la Cité était d'ailleurs un devoir impératif. Aurelia s'était résignée à ce nouvel éloignement. Elle avait tenté de se consoler en se disant que la campagne serait brève.

Elle n'avait pas tort. À la fin du mois d'avril, Sylla occupait et détruisait Stabies. Un mois plus tard, ses armées prenaient Herculenum. Libéré sur ses ailes,

¹ L. Iulius Caesar, consul en 90 av. J.C. (personnage différent de Jules César, qui n'avait alors que onze ans).

² Aujourd'hui Ascoli Piseno, à quatre-vingts kilomètres d'Ancone.

il se dirigea ensuite vers Pompéi, dont Lucius longeait en ce moment les remparts écrasés par le soleil d'été. Dans l'attente de l'assaut final, il songeait que la vie militaire n'était pas aussi déplaisante qu'il se l'était imaginé. Les deux batailles auxquelles il avait participé avaient débouché sur une victoire éclatante, et tout annonçait que le siège de Pompéi se terminerait de la même façon. Les jeunes officiers dont il partageait la tente étaient de son milieu, il n'avait pas à se frotter trop souvent à la soldatesque. Parmi eux, il avait sympathisé avec un jeune homme venu d'Arpinum ¹. Marcus Tullius Cicero n'était pas noble. [p. 223] Sa famille comptait seulement des notables du pays des Volsques. Il en semblait quelquefois gêné. À moins que son attitude ne tînt à son jeune âge : il n'avait que dix-sept ans, dix de moins que Lucius. Il ne l'en impressionnait pas moins par l'étendue de sa culture, qui touchait à tous les domaines, avec une prédilection particulière pour le droit et la philosophie. Par la suite, Lucius devait apprendre que son père l'avait confié à Rome aux orateurs et jurisconsultes les plus réputés. Cicéron avait des idées libérales, qui surprenaient dans le camp de Sylla, et n'hésitait pas à se prononcer pour l'octroi du droit de cité aux Italiens ².

Lucius regarda le haut des remparts. Les Pompéiens étaient décidés à se battre avec l'énergie du désespoir. Ils avaient réparé en hâte les fortifications et l'enceinte était parcourue par des sentinelles qui observaient le camp de Sylla.

Lucius tourna bride et descendit de cheval dès qu'il se fut éloigné. Le camp était rempli d'esclaves. Les gradés en avaient plusieurs, et les simples soldats en possédaient aussi. Il fit signe à un des siens de s'occuper de sa monture et se dirigea vers sa tente. Eupalinos l'y attendait. Depuis le naufrage sur les côtes de l'Ierné, une sorte d'amitié était née entre eux. L'ancien pilote lui avait raconté sa vie. Comme Lucius s'en était douté, Eupalinos n'était qu'un nom d'emprunt. Il s'appelait Chaonius : pas même un nom, seulement l'indication de son origine, la province grecque d'Épire ³. Son père avait été tué par les Romains, et sa mère emmenée en esclavage à Rome alors qu'elle le portait encore dans son ventre. Épuisée par les mauvais traitements, elle était morte peu de temps après sa naissance. Il lui avait survécu, et les travaux des champs lui avaient appris à résister à la souffrance. Il était devenu si dur que son maître, un propriétaire foncier, avait pensé qu'il lui rapporterait plus dans les combats du cirque qu'aux moissons. Placé à Rome dans une école de gladiateurs, Chaonius apprit le [p. 224] maniement des armes, et remporta de nombreux combats. Jusqu'au jour où l'épée d'un Numide en un éclair blanc déchira son visage. Chaonius était tombé étourdi sur le sable, attendant le dernier coup. Mais le public obtint sa grâce du magistrat présidant les jeux. Chaonius comprit qu'une telle chance ne se reproduirait pas deux fois. Il réussit à s'enfuir, et gagna Ostie où il se fit engager comme rameur. Au hasard de ses voyages, il débarqua en Grèce, et apprit la langue de ses parents.

¹ Ville située à l'intérieur des terres, entre Rome et Capoue.

² Cicéron, *Philippiques*, XII, 11, 27.

³ De nos jours l'Albanie.

Pour plus de sûreté, et avec une sorte de fierté, il avait pris le nom d'Eupalinos. Un capitaine le remarqua, et lui apprit le métier de pilote. Massalia devint son port d'attache. L'Ierné avait été son dernier voyage. Las des périls de l'Océan, il avait préféré tenter sa chance dans le milieu qu'il avait autrefois connu. Grâce aux recommandations d'Aulus, il était devenu l'adjoint d'un laniste¹. Personne ne le reconnaissait. Son nom avait changé, comme son visage déchiré par la large cicatrice. Mais quand Eupalinos apprit le départ de Lucius pour l'armée, il tint à l'y accompagner. Lui qui n'avait jamais eu ni femme, ni enfants, éprouvait une étrange tendresse pour ce jeune homme.

Lucius prit la serviette humide qu'Eupalinos lui tendait, s'essuya le visage et enleva sa cuirasse et ses jambières en poussant un soupir de soulagement. Il ne put s'empêcher de poser la question qui flottait sur toutes les lèvres :

– Crois-tu que demain nous serons victorieux ?

Eupalinos eut un rire sec avant de répondre d'un air assuré :

– Les Pompéiens sont organisés, mais pas assez nombreux. Ils seront obligés de se rendre. De toute façon, depuis Nole, ils n'ont plus aucun espoir.

Lucius s'étendit sur sa couche et, pendant qu'Eupalinos le massait, ajouta comme pour se convaincre :

– Sylla est plus optimiste que jamais. Il a fait graver son nom sur la pierre des boulets que nos [p. 225] catapultes enverront demain sur les murailles de Pompéi, en disant qu'ainsi la ville se souviendra toujours de lui². Il a une confiance invincible dans sa Fortune. Il nous répète qu'il doit ses victoires plus à la faveur des dieux qu'à sa propre habileté. D'après lui, les décisions qui lui réussissent le mieux sur le champ de bataille sont celles qu'il prend soudainement, comme si les dieux les lui dictaient. Curieux homme ! En tout cas, les dieux ont vraiment l'air d'être avec lui.

– Pourvu qu'ils y restent jusqu'à demain soir, c'est le principal, ajouta Eupalinos, qui croyait plus en la ruse de Sylla qu'en ses inspirations divines.

Dès les premières heures du jour, le général fit prendre les auspices et constata sans surprise qu'ils étaient favorables. Drapé dans son manteau écarlate de commandant en chef, il adressa une brève harangue à ses troupes. Les chevaux, les trompettes, l'armée tout entière avaient été convenablement purifiés par les prêtres avant l'ouverture de la campagne. Les augures avaient tracé l'enceinte du camp suivant les signes sacrés. Les Romains étaient dans leur droit, et tous les rites avaient été accomplis.

¹ Le laniste est le personnage qui dirige les gladiateurs.

² Elles en portent en effet encore l'empreinte de nos jours.

Sur les remparts de Pompéi, l'agitation était fébrile. On entendait les sonneries des trompes : les Pompéiens avaient vu les légions se rassembler en ordre de bataille.

Une volée de boulets passa par-dessus la tête des légionnaires en froissant l'air. Ils montèrent dans le ciel, leur course se ralentit au sommet de leur trajectoire, et s'accéléra de nouveau avant qu'ils ne retombent avec un bruit sourd sur les remparts de la ville. Les servants des catapultes se relayaient pour tourner les grandes manivelles qui tordaient les fibres étroitement tressées dont la brusque détente projetait les boulets dans le ciel.

Au bout d'un moment, Sylla donna à ses officiers le signal de l'attaque. Ceux-ci firent face aux remparts et crièrent :

[p. 226]

– Levez les *signa* !

Les porte-enseignes de chaque manipule brandirent les insignes sacrés, auxquels les soldats rendaient un véritable culte. Puis les légions se mirent en formation de tortue en joignant leurs boucliers de bois. La muraille humaine s'ébranla vers Pompéi, et les premières flèches s'y fichèrent avec un bruit mat. Dès que les légionnaires de la première ligne eurent commencé à avancer, d'autres soldats s'enfoncèrent dans les couloirs souterrains creusés les jours précédents pour leur permettre d'accéder facilement à la ville assiégée. Les grincements des roues des machines d'assaut se firent entendre. Les tours mobiles, chargées d'hommes et de catapultes, avançaient lentement. Plus rapides, les chars à deux roues, entièrement couverts, les précédaient. Enfin, des galeries de bois s'étiraient jusqu'à la base des murailles. Les Pompéiens lançaient vers elles des flèches incendiaires, sans réussir à les enflammer. Juste avant l'attaque Sylla avait pris la précaution de les faire recouvrir de peaux imbibées d'eau.

Lucius observait le spectacle avec fascination. Il préférait les sièges et leur côté technique à la mêlée de la bataille en plaine. Il regrettait seulement la passivité de son rôle. Lors d'un siège, la cavalerie ne servait guère. Il entendit bientôt des coups sourds. Protégé par les tortues et les tours mobiles, un groupe de soldats était parvenu jusqu'à la porte du Vésuve. Ils commençaient à l'ébranler avec un lourd bélier de fer. Comme l'avait promis Sylla, tout fut fini le soir même.

À la fin de l'hiver, la guerre contre les confédérés était pratiquement terminée. Quelques foyers de résistance subsistaient dans les montagnes. En apparence, et malgré ses victoires militaires, Rome avait plié : tous les peuples d'Italie allaient accéder à la citoyenneté romaine. Mais le Sénat veillait au grain, bien décidé à faire attendre longtemps aux Italiens la concrétisation de ses promesses. Aulus et Publius étaient [p. 227] soulagés. Ils accueillirent Lucius avec joie lorsqu'il rentra de Pompéi pour assister aux fêtes d'automne marquant l'heureuse conclusion de la campagne militaire. Le temps était venu de célébrer le Cheval d'Octobre.

Au jour dit, deux chars s'élancèrent sur la piste du Champ de Mars. Dès que le vainqueur franchit la ligne d'arrivée, on égorgea le cheval de droite de son attelage, pour tuer symboliquement la guerre. Deux hommes coupèrent la queue de l'animal et la portèrent en grande hâte au temple de Vesta afin d'en égoutter le sang sur le foyer du feu sacré. Les Vestales en conservèrent soigneusement les cendres. Elles les distribueraient à la foule aux jours de purification des troupeaux et des étables. Les adolescents en saupoudreraient alors des bottes de paille enflammées qu'ils s'exerceraient à sauter, en signe de vigueur et de fécondité. Pendant ce temps, sur le Champ de Mars, les prêtres tranchaient la tête du cheval. Puis ils l'ornèrent d'une couronne faite avec des miches de pain. Aussitôt la foule des quartiers populaires se rua sur elle, et des combats acharnés se déroulèrent entre ceux qui voulaient s'en emparer. Les habitants de Subure furent les plus forts. Ils clouèrent la tête du cheval au faite de la tour Mamilia : elle les protégerait pour toute une année.

Lucius avait assisté sans enthousiasme à ces cérémonies. Il n'avait qu'une idée en tête : repartir en Campanie avec Aurelia. La guerre ne lui avait pas rendu le goût de la politique, et il en avait assez de devoir adopter des faux-fuyants pour répondre aux questions dont l'accablait son père. Il avait trouvé un bon prétexte pour s'éloigner de Rome sans encourir sa colère. Les domaines campaniens d'Aulus étaient tout près de Pompéi. Ils avaient souffert de la guerre, car les armées rebelles pratiquaient la politique de la terre brûlée, et le personnel d'exploitation en avait été dispersé au cours des hostilités. Il y avait beaucoup [p. 228] de travail pour tout remettre en ordre, et Aulus n'était plus en âge d'y procéder. Lucius lui avait proposé de s'en charger, et Aulus avait accepté. Lucius avait vingt-sept ans. Il allait connaître à Pompéi l'époque la plus heureuse de sa vie.

*

Les vignes chargées de raisin noir et doré recouvraient les pentes du Vésuve dans le mouvement obstiné de leur fertilité, houle océane née de la plaine. Les jours de grand vent, les myriades de petites feuilles frémissaient comme si la vigne se mettait à vivre, solidement fichée de tous ses ceps rugueux dans les flancs du volcan assoupi par la confiance des hommes. Des forêts de peupliers argentés mêlaient leurs fûts élancés aux grouillements pulpeux du raisin. En Campanie, tous disaient que Bacchus avait donné la vigne en épouse au peuplier¹. Partout dans la campagne on la voyait frôler son tronc de ses bras amoureux, dans ses courbes féminines et fécondes soutenues par les cordages tendus entre les arbres. Quand il jaillissait de la terre dans son élan chtonien, le peuplier montait vers le ciel en une orgueilleuse rectitude. Puis il se laissait enivrer par les caresses insistantes de la vigne. Elle montait jusqu'à sa cime, où l'arbre vaincu mêlait en apothéose l'épanouissement de ses feuillages aux grappes

¹ Cf. le texte de Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XIV, 10.

gonflées du don des dieux. Quand la brise se levait, on entendait dans les branches les murmures de ces amours divines, et l'arbre oscillait doucement, chancelant sous l'ivresse sacrée.

Les vendanges avaient commencé depuis plusieurs jours. Lucius se dirigea vers le pressoir, près duquel se tenait Numerius, l'intendant qu'il avait embauché dès son arrivée. Il avait eu la main heureuse en le choisissant. Pour une fois, ce n'était pas un Grec, mais un paysan osque dont la famille était depuis toujours installée sur le terroir pompéien. Les terres de sa petite exploitation ayant été dévastées par la guerre, [p. 229] il n'avait été que trop heureux d'accepter ce poste. Lors des quelques jours qu'il avait passés à Rome pour la fête du Cheval d'Octobre, Lucius avait relu avec attention le traité d'agriculture de Caton. Le Censeur conseillait de vendre en priorité les esclaves âgés et les vieux chevaux, aux corps gâtés par trop d'années de travail. Mais, sur bien des points, ses enseignements étaient dépassés. Lucius s'en était aperçu en parlant avec Numerius. Quand il avait commencé à lui réciter le livre de Caton, l'intendant ne l'avait pas contredit. Mais Lucius avait remarqué le sourire rusé du vieux paysan.

Il pénétra dans le bâtiment où était installé le pressoir. C'était un vaste hangar bien aménagé. Les chariots croulant sous le raisin s'arrêtaient à hauteur d'une grande fenêtre percée dans le mur. Les ouvriers les déchargeaient sur une aire surélevée, pavée de pierres du Vésuve, puis les grappes étaient foulées par des esclaves aux pieds violacés. Une puissante odeur emplissait toute la pièce. Le foulage terminé, on plaçait les grappes dans des couffins disposés sous les bras du pressoir. Ceux-ci étaient accrochés par des cordes à des poulies fixées à une grosse poutre. On pouvait ainsi doser de façon précise la force du pressage. Le jus coulait dans un canal ceinturant l'aire du pressoir, et filait vers la cave où le recueillaient de grands récipients. La cave elle-même était subdivisée en deux parties. La première pièce n'était pas plus basse que le niveau du sol, et ses murs largement ouverts au vent dominant, qui venait de l'est. On y conservait le moût qui donnerait les vins les plus corsés. Dans la seconde pièce, les grands récipients étaient encastrés à même le sol et leur corps s'enfonçait sous la terre. Ils étaient protégés des courants d'air pour demeurer à une température toujours égale. Faible et léger, ce vin tournait moins la tête. Lucius regardait ces installations avec une fierté mêlée d'inquiétude. Et si le vin se vendait moins bien que [p. 230] prévu ? Il s'approcha de Numerius.

– Alors, Numerius, est-ce que la récolte te satisfait ?

Un large sourire éclaira la face rougeaude de l'intendant. On ne savait trop s'il devait ses couleurs au soleil campanien ou aux plaisirs de Bacchus.

– Par Dionysos, c'est mieux que je l'espérais !

Tu as de la chance que les terres de ton père n'aient pas été dévastées par la guerre. Dans d'autres domaines, il ne reste plus que la cendre des ceps qui étaient encore chargés de raisin l'an dernier.

– Tant mieux, approuva Lucius d'un ton prudent. Mais dis-moi, crois-tu vraiment que je vais m'y retrouver ? J'ai dépensé beaucoup de sesterces pour construire un pressoir moderne, et il y a peut-être mieux à faire que de la vigne...

Numerius secoua la tête. Il s'adossa contre le mur humide, et après avoir reniflé avec un plaisir évident l'odeur lourde et familière, il dit :

– Écoute, je ne suis qu'un paysan et je n'ai jamais entendu parler de ton Caton. Mais ça fait longtemps que je travaille ici. Et puis je vais souvent à la ville. Je connais tous les marchands. Quand je me rends au port, je peux te dire où vont les navires, d'où ils viennent, ce qu'ils transportent dans leurs cales. Caton dit que l'olivier et l'élevage donnent de meilleurs rapports que la vigne... Numerius eut un sourire ironique : Ailleurs, peut-être. Mais ici, ce serait de la folie d'arracher des ceps.

– Tu me conseilles de ne faire que de la vigne ?

– Bien sûr que non ! Regarde les champs de vigne : ils sont parsemés d'oliviers et d'arbres fruitiers. Pour qu'un domaine rapporte, un seul moyen : acheter peu et vendre beaucoup. Il faut faire du blé et de l'huile pour nourrir les ouvriers et les esclaves qui travaillent sur tes terres. Mais tout le profit vient de la vigne.

– Tu n'as jamais entendu parler des vins grecs ? [p. 231] demanda Lucius ironiquement.

– Bien sûr ! Mais ils coûtent si cher que seuls les riches peuvent s'en offrir. Un jour nous arriverons peut-être à faire des vins qui égalent ceux de Rhodes. Certains propriétaires essaient de mettre au point de meilleurs crus. Regarde le Falerne : au temps de nos grands-pères, il n'existait pas, et maintenant tout le monde en raffole. Encore faut-il que les magistrats nous aident. Il y a une trentaine d'années, votre cité a empêché les nations transalpines de planter de nouvelles vignes et des oliviers pour éviter qu'ils ne concurrencent les nôtres. C'était une sage mesure.

– En attendant, répéta Lucius avec obstination, ce n'est pas cette année que nous récolterons du vin de grand prix.

– Qui te dit le contraire ? répondit Numerius en haussant les épaules. Si tu veux t'enrichir, il faut faire du vin de qualité moyenne, celui qu'achète la grande majorité des gens.

Lucius s'accouda au rebord d'une fenêtre. L'air qui venait du dehors était étouffant mais il ne s'en rendait pas compte, tant il était intéressé par ce que lui disait Numerius. Avec son aspect pataud et son langage de paysan, il était loin d'être stupide. Il continua sur un ton convaincant :

– D'abord, tu peux vendre à l'étranger. Les Gaulois raffolent du vin. Même les Grecs de Massalia ne dédaignent pas le nôtre et les vignes que vous, les Romains, avez plantées en Narbonnaise ne produisent pas assez pour satisfaire la demande.

De l'autre côté de la Méditerranée, c'est pareil : chaque mois nous envoyons en Afrique des cargaisons d'amphores. Même en Italie, les gens boivent de plus en plus. Du temps de nos pères, seuls les hommes adultes avaient le droit d'en consommer. Mais maintenant... Il paraît qu'à Rome personne n'est plus choqué s'il voit une femme porter une coupe de vin à ses lèvres.

Lucius sourit et ajouta :

[p. 232]

– Tu penses que dans les années à venir la demande va encore augmenter ?

– Quand on a goûté au vin, on ne peut plus s'en passer...

– Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez à Pompéi ! Je suis allé en ville hier, et Jupiter n'y est guère présent. Tandis que Bacchus... Partout on voit ses statues, à l'angle des rues, dans les jardins... Et son temple, près de l'amphithéâtre ! Il est plus richement décoré que celui du Père des dieux.

Revenant à son sujet de préoccupation, il enchaîna :

– Il n'empêche que je préférerais avoir du Falerne. Là, j'aurais été sûr de la vente.

– Ne te plains pas, rétorqua Numerius. Tes terres sont couvertes du meilleur plant du terroir. Il n'a pas besoin de vieillir pendant des années pour flatter le palais desséché par la poussière du volcan. Et tu peux l'utiliser de bien des façons. Le plus simple, évidemment, c'est de le boire pur, avec sa belle couleur rouge. Mais tu peux aussi le vendre pour le mélanger avec de la myrrhe, du nard celtique, de la cannelle et des tas d'autres produits. Si tu y mêles du miel de thym, il paraît même qu'il guérit les malades ! Et puis tu as intérêt à remplir quelques amphores de vin cuit. C'est très apprécié, et facile à faire. Il n'y a qu'à réduire le moût de moitié à la cuisson.

Lucius essuya son front moite de transpiration. Tout son corps sentait le raisin.

– Eh bien, à toi de te débrouiller. Je te fais confiance. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit. Je veux une affaire rentable.

– Tu peux y compter.

Lucius quitta le pressoir et ses lourds effluves. Il se dirigea vers les appartements où il résidait. Construite au siècle précédent dans le style toscan, la *villa*¹ était ordonnée autour de l'atrium, suivant les vieilles traditions. Toutes les pièces étaient tournées vers [p. 233] l'intérieur. Cependant, l'architecte n'avait pas commis l'erreur de la concevoir comme une maison urbaine. Un portique de calcaire dessinait sa façade et permettait de jouir de la vue sur la mer proche. Certains soirs, Lucius pouvait entendre le bruit des vagues en s'endormant. Mais

¹ Dans l'Antiquité, le terme de *villa* désigne l'exploitation agricole.

en s'asseyant dans la bibliothèque, il n'y prêta pas attention. Il était trop préoccupé par les calculs auxquels il lui fallait se livrer. Il classa soigneusement les papyrus couverts de colonnes de chiffres : c'était le moment d'en faire la synthèse ¹. La vigne occupait la majeure partie du domaine, à peu près soixante jugères. D'après Numerius, on pouvait en tirer cent soixante-quinze cullei ² de vin. Le reste des terres n'était pas improductif. Il comptait des oliviers, un potager, et quelques champs de céréales. Ceux-ci ne produisaient qu'une année sur deux. L'assolement biennal était indispensable : non seulement pour laisser à la terre le temps de reconstituer ses principes fécondants, mais aussi afin que le rythme suffisamment espacé des récoltes compensât l'insuffisance des pluies. Il fallait encore ajouter une dizaine de jugères consacrés à des productions annexes de la vigne : des châtaigniers pour avoir les étais, des roseaux afin d'infléchir dans la direction souhaitée les branches des ceps, des sautes pour les lier. Au total, on arrivait à cent jugères, superficie que fort peu de domaines dépassaient. Lucius fit rapidement le compte des dépenses, et celui des recettes escomptées de la vente des récoltes. Comme prévu, le vin en fournissait la majeure partie : environ cent cinquante mille sesterces. Au total, le domaine produisait près de deux cent mille sesterces de revenus annuels. La moitié du capital minimum exigé à Rome pour être classé parmi les chevaliers : une somme très coquette. Bien entendu, il fallait en soustraire les dépenses d'entretien et d'investissement. Mais après cette opération, il restait encore quinze pour cent de profit ³.

[p. 234]

Lucius était satisfait. Il ne regrettait plus l'argent du pressoir. Il repoussa les papyrus et réfléchit encore quelques minutes. Le capital comptait au moins autant que le revenu. La terre était le placement refuge par excellence, celui dont la valeur servait de référence dans les périodes d'instabilité monétaire ou politique. On pouvait gagner beaucoup plus en se lançant comme Verus dans le monde des affaires. On pouvait aussi y perdre jusqu'à sa dernière toge en quelques jours. Et puis cet argent-là était un peu sale. Tandis que la terre, en plus de la sécurité, offrait la dignité. Il sourit en se souvenant de la phrase qu'aimait répéter son père : rien de plus noble que l'agriculture. Tous ceux qui avaient fait fortune dans les affaires couronnaient leur carrière en achetant des propriétés foncières, pour donner à leur fortune la dignité qui lui manquait.

Quand Lucius eut terminé ses dernières additions, il sortit sur la terrasse et regarda la route qui conduisait à Rome : son épouse allait arriver dans quelques heures.

¹ Les chiffres et les estimations qui suivent ont été élaborés à partir de l'exemple fourni par une villa pompéienne, dite de Boscoreale.

² Environ 91 000 l.

³ D'après R. Étienne (*La Vie quotidienne à Pompéi*, Hachette, 1966, 234), ce pourcentage correspondrait à la moyenne du bénéfice agricole dans la Campanie antique.

Aurelia n'avait pas comme Lucius la passion des voyages. Certes, elle savait que Rome s'étendait infiniment plus loin que le Latium. Peu de mois passaient sans que de nouveaux dieux entrent dans le Panthéon de la cité. Les amis de son père partaient toujours plus loin prendre leurs postes de gouverneurs dans des provinces aux noms étranges. Mais elle ne les envoyait pas. Elle se sentait romaine jusqu'au bout des ongles. Rome était laide, mal construite, bruyante et avait l'air d'une bourgade provinciale par rapport à Athènes ou Alexandrie. Mais c'était sa ville. Quand Lucius lui parlait de la Grèce et des Celtes, elle écoutait avec attention, mais n'aurait pas donné un pouce de la campagne romaine pour les plus belles acropoles ou toutes les forêts de l'Ierné. Pour la taquiner, [p. 235] son mari lui disait malicieusement que si la Cité venait à conquérir la Bretagne, il en serait le premier gouverneur, et qu'il faudrait bien supporter les brouillards et le froid. Quant à partir, Aurelia eût préféré de loin que ce fût vers le Sud.

La douceur fertile de la campagne pompéienne, la proximité de la mer l'avaient séduite. Bien qu'elle ne fût presque jamais sortie de Rome, elle avait eu en arrivant l'étrange sensation de toucher au port après une longue errance. Il lui semblait que sa vie allait couler paisiblement, auprès de Lucius, et elle ne concevait même pas que leur amour pût diminuer, ni même changer. Certains disaient que l'amour passe avec le temps. Elle connaissait Lucius depuis dix ans. Ils avaient souvent été séparés, et jamais son amour n'avait faibli. Pourquoi en serait-il autrement, alors qu'ils étaient enfin réunis ? Leurs corps vieilliraient, mais pas l'amour qu'ils se portaient. Elle sentait bien que Lucius aspirait à la sérénité. Ni le tumulte des batailles, ni l'agitation du Forum ne l'attiraient. Il découvrait une liberté plus chère que celle du citoyen : celle de l'esprit. Lucius aimait parler de ces choses après l'amour. Il disait souvent à Aurelia qu'alors l'esprit est plus léger, et s'élève plus facilement vers les dieux. Il lui parlait souvent de la Beauté, lui expliquant qu'elle existait en elle-même, et que les hommes n'en saisissent que des reflets. Aurelia l'approuvait. Mais quand elle lui disait, citant Platon, que le Beau et le Bien se confondaient, il ajoutait simplement que le Mal pouvait aussi porter le masque de la Beauté. Elle ne répondait rien, tout en se disant que son séjour chez les Celtes lui avait peut-être un peu brouillé l'esprit. Elle se rassurait en constatant qu'il semblait parfaitement heureux à Pompéi. Depuis son arrivée, elle n'était pas sortie de la *villa*, car les vendanges n'étaient pas terminées. Mais maintenant, on n'entendait plus autour du pressoir le va-et-vient incessant des chariots remplis de raisin. Les travaux [p. 236] d'automne étaient achevés. La campagne s'apprêtait à entrer dans le lent engourdissement de l'hiver qu'annonçait l'arrivée chaque jour plus rapide de la nuit. Lucius lui avait promis que, durant les mois à venir, ils ne se quitteraient plus. Demain il l'emmènerait visiter Pompéi ¹.

¹ La description de Pompéi qu'on lira dans les pages qui suivent est celle de la cité dans les années 90 av. J.C., alors que la ville que l'on visite actuellement se présente dans l'état dans lequel l'a surprise en 79 ap. J.C. l'éruption du Vésuve, après presque deux siècles de

*

Vue de l'extérieur, la cité portait les stigmates des récentes hostilités. Les légions avaient abandonné devant l'enceinte les machines de guerre détruites lors de l'assaut final. La ville était encore entourée de haies de branches formant une ligne de chevaux de frise. Celle-ci dépassée, le sol était creusé d'entonnoirs dont on avait retiré les pieux pointus qui garnissaient le fond. Nombre de Pompéiens s'y étaient empalés lors de leurs sorties désespérées contre le camp des assiégeants. Les murailles avaient souffert de la grêle des boulets de Sylla-le-Bienheureux, dont le nom s'était inscrit dans les vieux murs de tuf construits par les Samnites. Sylla ne s'était pas attardé à Pompéi. La rébellion matée, il pensait déjà à Mithridate sans oublier la ville pour autant. Il comptait y installer une colonie romaine et en lotir le terroir au profit de ses vétérans. Puisque Pompéi s'était révoltée contre la Cité, elle serait romanisée.

L'intérieur de la ville n'avait pas beaucoup souffert de la guerre. Lucius et Aurelia entrèrent par la porte Marine. La côte était raide, car Pompéi dominait la mer ¹. La porte Marine comportait deux entrées. Une rampe pavée assez large, réservée au charroi, et un passage plus étroit avec des escaliers destinés aux piétons. La nuit, on les fermait avec de lourdes portes à deux battants.

Le premier édifice qu'aperçut Aurelia après avoir pénétré dans la ville fut un temple. Lucius continuait à monter la côte qui menait au Forum, et elle dut l'arrêter pour lui demander à quel dieu il était dédié.

[p. 237]

– C'est celui d'Apollon, lui répondit-il, en lui montrant les colonnes ioniennes.

Il pénétra avec elle dans la cour pavée. De lignes simples et dépouillées, le temple en occupait le milieu. On accédait par de larges escaliers à la chapelle étroite où trônait une statue d'Apollon. À l'extérieur, devant les colonnades qui encadraient la cour, on voyait des statues d'Artémis et de Vénus, et même celle d'un hermaphrodite en marbre avec des oreilles pointues de satyre. Un peu plus loin, Maia, la déesse italique du printemps, leur faisait face aux côtés de Mercure, représenté sous les traits doux et placides d'un hermès.

Aurelia s'exclama :

– Quel mélange ! Des dieux grecs, romains, italiques... Il ne manque plus que ton Samhain celtique !

Lucius répondit en riant :

romanisation, ce qui explique que certains monuments et maisons dont on peut voir de nos jours les vestiges n'étaient pas encore construits à l'époque à laquelle se situe le livre.

¹ La mer était alors beaucoup plus proche des terres que de nos jours.

– Les Pompéiens sont hospitaliers. Ils ont de bonnes raisons, reprit-il en passant son bras autour de la taille d'Aurelia.

Elle déposa sur sa joue un rapide baiser, et lui demanda en souriant :

– Ils aiment donc autant les Grecs que ta mère ?

– Mais Pompéi est grecque ! Tous ses habitants te diront que c'est Héraklès qui a fondé leur ville. Il est statufié partout, avec sa massue et sur ses épaules la peau du lion de Némée. Les Grecs de Cumes l'ont amené avec eux quand ils se sont installés ici. Les Étrusques les en ont délogés pendant une cinquantaine d'années, puis ils sont revenus. Mais ils ont dû céder la place aux Samnites, descendus de leurs montagnes pour envahir les riches cités qu'ils voyaient à leurs pieds. À Pompéi, on trouve de tout : des Grecs, des Samnites, des juifs, des orientaux...

– Et des Romains ! ajouta Aurelia en riant.

Aurelia se dit qu'elle était heureuse, et suivit son mari qui repartait déjà vers le Forum. Avant de s'engager sur la vaste esplanade, ils s'arrêtèrent [p. 238] devant la majestueuse basilique qui la bordait. L'édifice était tout récent. En plein été, la lumière qui se réverbérait sur sa pierre blanche était aveuglante. Sa cour centrale à ciel ouvert entourée d'un péristyle de colonnes corinthiennes était remplie de monde : des commerçants et des banquiers, vaquant à leurs affaires, mais aussi beaucoup de désœuvrés, qui profitaient de leurs loisirs pour confier aux murs le récit de leurs soucis et de leurs amours. Les parois de la nef centrale étaient peintes en un assemblage de rectangles de couleurs différentes qui soulignaient le relief des corniches, la saillie des pilastres, le bossage et la polychromie des marbres rares. La mode de ce type de peinture était venue d'Orient et de Grèce, à l'imitation de Délos. La couleur n'y avait qu'une fonction : accentuer le relief des masses architecturales. Certains Pompéiens commençaient à se lasser de ce style un peu monotone, et demandaient aux peintres de dessiner sur leurs murs des voûtes et des colonnades, afin de donner l'illusion de l'espace au delà de la paroi. Mais ces innovations n'étaient que des hardiesses d'esprits audacieux et n'avaient pas leur place dans le plus grand bâtiment public de Pompéi. La basilique était très bruyante. À la rumeur de la foule s'ajoutait le vacarme fait par les ouvriers qui achevaient de construire un tribunal à deux étages.

Aurelia fut contente de sortir du bâtiment, et de se retrouver face au Forum, imposante esplanade dallée de travertin. Il atteignait soixante-trois mille pieds carrés ¹, et était bordé d'une longue colonnade en tuf. Au fond de la place, le temple de Jupiter, dont le sommet se découpait sur l'arrière-plan du Vésuve. Lucius dit ironiquement à Aurelia :

¹ Environ 5400 m².

– Avant de nous trahir, Pompéi était une ville alliée de Rome. Par diplomatie, ils ont installé le temple de Jupiter sur leur Forum. Mais ils préférèrent prier les dieux grecs. Un peu plus loin, dans un autre forum plus petit et de forme triangulaire, il y a le temple [p. 239] d'Héraklès. Il est en mauvais état, car il paraît qu'il date de cinq siècles, mais ils aiment tout particulièrement s'y rendre.

Ayant fait le tour du Forum, ils s'engagèrent dans la rue principale et furent bientôt devant les thermes de Stabies. Dans une ville sans eau courante, ceux-ci représentaient un investissement coûteux. Depuis des siècles, les Samnites creusaient des puits très profonds. L'eau en était amenée vers des citernes par un système compliqué de treuils actionnés par des esclaves. L'entrée principale des thermes s'ornait d'un portail de tuf décoré d'une belle moulure. Le cadran solaire réglant les heures de service et le tour des baigneurs portait une inscription osque célébrant les louanges du questeur Maras Atinius, qui avait présidé à leur aménagement. Celui-ci avait fait de son mieux. L'établissement comportait trois parties. D'abord les bains collectifs, prudemment séparés entre les hommes et les femmes par la chambre de chauffe. Puis une série de chambres isolées, disposant chacune d'une baignoire et d'une latrine, où les clients pouvaient se détendre et se faire masser... Il y avait même une palestre et une grande piscine. Comble de modernisme, l'eau qui l'alimentait parvenait à la citerne située à hauteur des terrasses grâce à une roue hydraulique. Aurelia était très étonnée par ces installations : elle n'aurait jamais cru trouver des thermes et une palestre à Pompéi. Il n'y avait guère plus d'un siècle que les Romains se servaient de salle de bains. Ils les avaient découvertes chez les Grecs et leurs généraux s'étaient extasiés en visitant les pièces consacrées à cet usage dans les palais hellénistiques. Avec leur prudence paysanne, les Romains n'avaient imité les Grecs que très lentement, et de façon beaucoup plus modeste. La salle de bains de Scipion l'Africain dans sa villa de Liternum n'était qu'un réduit étroit et ténébreux. Il avait fallu plus de temps encore pour qu'apparaissent les thermes publics. Par un réflexe [p. 240] de pudeur qu'à son époque beaucoup partageaient, Caton n'osait même pas se baigner devant son fils... Progressivement, ce vieux tabou avait cédé comme tant d'autres et, depuis la naissance de Lucius et d'Aurelia, quelques thermes s'étaient timidement ouverts à Rome. Mais les palestres demeuraient rares. Si les Romains avaient fini par admettre que les gens de même sexe puissent se baigner ensemble, les exhibitions d'athlètes complètement nus leur semblaient inconvenantes. L'exercice physique se limitait pour eux à l'entraînement guerrier. Aussi Aurelia observait-elle avec curiosité les athlètes pompéiens en train de s'enduire d'huile, ou de se nettoyer au strigile¹ après l'exercice. Trouvant qu'elle y prenait un peu trop d'intérêt², Lucius l'entraîna vers le Grand Théâtre tout proche. Les gradins de pierre pouvaient accueillir au moins

¹ Le strigile était une sorte d'étrille pour nettoyer la peau.

² Sur l'apparition de la nudité chez les athlètes antiques, cf. J.P. Thuillier, Quand les athlètes étaient nus, dans : *L'Histoire* ; 66, 1984, 81-83.

cinq mille spectateurs, protégés par une immense tente que l'on déployait au-dessus d'eux lors des grandes chaleurs d'été. Suivant la tradition hellénistique, la scène avait l'aspect d'un grandiose nymphée. Tout près du théâtre était aménagé un jardin-promenoir, entouré de colonnes ioniques.

Émerveillée, Aurelia contemplait ce spectacle. Elle s'était assise à côté de Lucius sur un des gradins. Elle lui dit :

– Je n'aurais jamais cru Pompéi si belle...

– Il n'y a pas que Rome, lui répondit-il avec douceur. Tous les chemins y mènent, mais quelquefois il vaut mieux les quitter...

– Il faudra que tu m'apprennes, Lucius. Bénis soient les dieux de nous avoir menés jusqu'ici !

Il se rapprocha d'elle, et elle posa sa tête sur son épaule. Ils étaient seuls dans le théâtre. Il lui dit tendrement :

– Pourquoi ne resterions-nous pas à Pompéi ? Ici, tout est plus simple, plus calme, et nous pouvons être ensemble tant que nous le voulons.

– Tu sais bien qu'après tout ce temps passé à [p. 241] t'attendre, mon plus cher désir est de rester avec toi. Mais nous dépendons de ton père...

– J'y ai réfléchi. Il y a moyen de faire traîner les choses pendant longtemps, en tout cas un an ou deux. Après, nous verrons bien.

– Et comment t'y prendras-tu ?

– Je dirai qu'il faut encore du temps avant que ses domaines soient remis en état. J'irai lui rendre visite à Rome de temps à autre pour le faire patienter. N'aie crainte, je me débrouillerai... si tu es d'accord.

– Tu sais bien que je le suis !

– Bon, dit Lucius en riant, eh bien, nous voilà Pompéiens ! Après l'avoir embrassée, il ajouta : Mais il faut que je te montre le temple d'Isis pour que ce tour de ville soit complet. N'aie pas peur, nous n'aurons pas à marcher longtemps, il est juste derrière le théâtre.

Quelques minutes plus tard, ils étaient devant le sanctuaire de la divinité égyptienne. Une foule de fidèles l'entourait. Lucius et Aurelia étaient arrivés en plein milieu de la cérémonie du culte. Lucius se souvint de ce que lui avait dit Numerius : les Isiaques célébraient toujours la résurrection d'Osiris à l'entrée de l'hiver, pour conjurer la mort de la nature.

Les prêtres se tenaient à l'intérieur du portique du temple. Il était de construction récente. Dès que les habitants de Puteoli¹ avaient édifié un

¹ Pouzzoles, tout près de Naples.

sanctuaire à Sérapis, les Pompéiens s'étaient empressés de rendre honneur à Isis. Son culte était très populaire dans les ports, car elle était la patronne des matelots. Pour le rappeler, l'artiste avait décoré les murs du temple d'une multitude de motifs marins. Mais ce n'était pas la seule originalité de l'édifice. Des statues d'Anubis, Isis et Osiris se dressaient un peu partout, entourées de fleurs de lotus. Les piliers qui encadraient l'escalier central étaient couverts de cette étrange écriture des Égyptiens que les Grecs appelaient des hiéroglyphes. Les prêtres eux-mêmes n'étaient pas habillés [p. 242] comme des augures. Vêtus de lin, ils portaient des chaussons de papyrus et de feuilles de palmier. Mais c'était surtout leur crâne entièrement rasé qui intriguait Aurelia. Un des prêtres avait le visage caché par un masque figurant une tête de chien. Lucius expliqua qu'il représentait le dieu Anubis. Aurelia ne put s'empêcher de penser que les Égyptiens avaient des idées étranges : qui, à Rome, se prosternerait devant un dieu à tête de chien ? Un scribe s'approcha du prêtre. Il tenait en main un grand rouleau de papyrus, sur lequel étaient inscrites les paroles sacrées. Coincées entre ses tempes et ses oreilles, deux plumes d'épervier rappelaient qu'un jour cet oiseau avait porté aux prêtres de Thèbes un livre relié par un ruban rouge où étaient révélés les mystères du culte. Près du grand-prêtre, un autre officiant tenait dans ses bras une couronne de roses et un bâton figurant un cobra. Le grand-prêtre commença à lire le rouleau que le scribe tendait devant ses yeux. Aurelia et Lucius purent le comprendre, car il s'exprimait en grec. Pendant de longues minutes, il raconta à la foule des fidèles comment Osiris, l'époux d'Isis, avait été tué et sauvagement dépecé par son frère Seth, puis ressuscité par les soins d'Anubis et d'Isis. Une grande ferveur régnait dans le sanctuaire. Le prêtre expliqua ensuite que l'histoire d'Osiris était celle de tout homme. Chacun devait souffrir et mourir sur cette terre, avant d'entrer dans la splendeur et la joie de la résurrection. La mort n'était qu'un passage, répéta-t-il : après elle, la vraie vie commençait, et tout homme connaîtrait un bonheur éternel s'il avait fait le bien sur la terre. Ces croyances étranges étonnaient Aurelia. Quand il eut fini de parler, le prêtre prit le vase que lui tendait un assistant. Il était rempli de l'eau sacrée puisée dans le Nil. Il l'éleva à hauteur de son visage, le présentant à l'adoration de la foule, pendant ce temps, un joueur de flûte entonnait un air lent et insistant, aux sonorités étranges, tandis qu'un jeune prêtre [p. 243] ravivait le feu brûlant sur un autel situé au bas des marches du temple. Les fidèles et le grand-prêtre restèrent de longues minutes abîmés dans la prière et la contemplation. Puis le prêtre baissa les bras. La cérémonie était finie, et la foule commença à se disperser.

Lucius et Aurelia reprirent le chemin du Forum. Sentant l'étonnement de son épouse, Lucius lui expliqua pourquoi les religions orientales faisaient de si nombreux adeptes, non seulement en Italie, mais à Rome même. Tant de choses avaient changé depuis les conquêtes ! Les pays autrefois soumis aux pharaons, aux Grecs ou à Carthage, appartenaient maintenant à Rome. Nombre de leurs habitants étaient venus en Italie, vendus comme esclaves ou pour y faire fortune.

Leurs dieux les avaient suivis, et beaucoup les priaient, surtout parmi les pauvres, les affranchis et les esclaves, séduits par les promesses de résurrection et de salut.

Tout en parlant, Lucius et Aurelia étaient parvenus au seuil d'une belle maison. Sa façade portait une inscription, rédigée en osque et en grec, indiquant que la demeure était à vendre. La porte d'entrée suffisait à en faire pressentir l'opulence. Bien protégée contre les voleurs, la maison était de proportions imposantes, avec ses doubles battants de bois renforcés par des plaques métalliques butant sur une pierre de seuil en saillie. Des serrures compliquées doublées d'un jeu de barres de fer et de bois la verrouillaient. Aurelia avait très envie de la visiter. Lucius se sentait fatigué et aurait préféré rentrer à la villa. Mais il finit par céder aux prières de sa femme. Il dut heurter longtemps la porte du pied avant qu'un esclave ne se décidât à lui ouvrir. La maison appartenait à un riche Pompéien tué lors du siège de la ville. Comme il avait fait partie de l'état-major des troupes insurgées, sa famille avait dû quitter les lieux, tous ses biens ayant été confisqués et mis en vente.

[p. 244] Lucius ne put retenir une exclamation d'émerveillement dès qu'ils furent entrés ¹. L'impluvium était une fête pour les yeux, avec ses incrustations géométriques en marbre polychrome. Posé sur un socle immergé juste au milieu du bassin, un petit faune gracieux et souriant dansait, son visage tourné vers les rayons du soleil qui l'éclairaient par l'ouverture du toit. C'était une œuvre de style hellénistique, exécutée avec une rare maîtrise. Des plaques de stuc de toutes les couleurs imitant le marbre égayaient les murs. De nombreuses pièces s'ouvraient sur le grand atrium, ainsi que sur un atrium tétrastyle de dimensions plus réduites réservé aux invités. Après avoir visité les pièces attenantes, Aurelia et Lucius revinrent dans la grande pièce. Le mur du fond était percé de fenêtres à travers lesquelles s'ouvrait une perspective de colonnes et de portiques. Le propriétaire avait su marier l'atrium italien aux péristyles des palais hellénistiques. La lumière entraînait dans toutes les pièces, alors que tant de maisons à Rome, y compris celles des riches, étaient souvent obscures. Cette heureuse osmose entre les traditions grecque et italienne donnait à la demeure son modernisme, en même temps qu'il en émanait une sereine impression d'irréalité et de calme. Lucius et Aurelia pénétrèrent dans le péristyle, composé de colonnes ioniques. Il n'était qu'un prélude à un autre péristyle beaucoup plus grand, séparé du premier par une exèdre ² recouvert d'une mosaïque merveilleuse. Les couleurs en étaient si riches, et le dessin si parfait, que de loin Aurelia et Lucius la prirent pour un immense tapis. Une myriade de petits carrés polychromes dessinaient un somptueux tableau : la bataille d'Alexandre le Grand contre Darius, roi des Perses ³. Lucius et

¹ La description de cette maison est celle d'une des plus belles demeures de Pompéi, construite à l'époque samnite, à laquelle les archéologues ont donné le nom de "Maison du Faune".

² Sorte de salon d'apparat.

³ Cette mosaïque se trouve actuellement au Musée archéologique de Naples.

Aurelia admirèrent longtemps la finesse des détails avant de se promener le long des colonnades.

Le jour commençait à baisser quand ils sortirent de la demeure. Le petit faune dansait encore devant [p. 245] leurs yeux. Ils se regardèrent sans rien dire, pensant à la même chose. Le prix de la maison était très bas, en raison des circonstances particulières de sa vente, et de la rareté des acheteurs potentiels. L'aristocratie samnite, étrillée par la guerre, préférait garder prudemment son argent dans ses coffres, attendant d'être fixée sur le sort réservé à Pompéi. Les commerçants grecs se tenaient dans la même réserve. Les Romains étaient encore peu nombreux. Sur le chemin qui les ramenait à la villa, Lucius calcula rapidement que cet achat pouvait être une très bonne affaire. Dans une dizaine d'années, Pompéi et ses abords seraient remplis de colons romains. La demeure prendrait alors une forte plus-value. Par ailleurs, la noblesse romaine commençait à acheter des maisons de plaisance en bordure de la mer, et le golfe de Neapolis était une région particulièrement prisée. Et surtout, quel bonheur ce serait d'habiter là avec Aurelia ! Il sentait qu'elle était toute prête à aimer cette ville. Située à soixante-dix pas du Forum, la maison permettait de jouir de toutes les commodités de la cité, beaucoup plus facilement que s'ils continuaient à demeurer dans la *villa* suburbaine d'Aulus. Lucius sentait qu'il trouverait là le repos et la sérénité auxquels il aspirait.

Le lendemain, il n'eut pas besoin de discuter longtemps avec Aurelia. La maison lui rappelait, en beaucoup plus beau, celle de ses parents. Elle n'était pas complètement terminée. La guerre avait éclaté avant que son propriétaire ne pût réaliser les jardins qui devaient occuper la majeure partie des deux péristyles. Sans qu'elle sût pourquoi, Aurelia avait toujours eu envie de posséder une maison avec un jardin intérieur. Lorsqu'elle était encore petite fille, un richissime ami de ses parents s'en était fait construire une, inaugurant une mode : les nobles romains, en imitant les parcs royaux des diadoques, cherchaient à se donner l'illusion d'égaliser les princes hellénistiques. Après en être sortie au bras de sa mère, elle avait [p. 246] longtemps songé à la verdure et aux couleurs des fleurs qui tranchaient sur la monotonie rougeâtre de la brique. La maison du Faune – c'est ainsi que Lucius et elle surnommèrent la demeure qu'ils venaient de visiter – allait lui permettre de réaliser son rêve.

*

Il restait à convaincre Aulus de la nécessité de cet achat : le pécule de Lucius n'y aurait pas suffi. Il parvint sans grande peine à trouver les raisons qui convenaient. Sans insister sur la conception très grecque de la demeure, il souligna surtout les perspectives de plus-value. Aulus se laissa faire, et deux mois après Lucius encaissait les fonds chez un banquier romain de Neapolis.

Avant de déménager, il prit soin de rédiger un contrat de fermage en bonne et due forme avec Numerius. Tous les agronomes recommandaient aux propriétaires fonciers de ne prendre comme fermier qu'un paysan habitué à la région et aux

types de cultures qu'on y pratiquait. Numerius correspondait parfaitement à ces exigences, et Lucius avait pu apprécier ses compétences. Une exploitation sur deux était gérée de cette façon, et comme Pompéi n'était pas loin de la *villa*, il lui serait facile de s'y rendre pour surveiller si tout se passait bien. Numerius avait accepté avec empressement : si peu de temps après avoir perdu sa terre, c'était une occasion inespérée d'en retrouver une.

Le déménagement eut lieu au printemps. La saison se prêtait aux travaux du jardin. Aurelia ne sortait des bras de Lucius que pour s'y consacrer. Celui-ci avait engagé Antisthène, un paysagiste grec, pour la conseiller. La jeune femme avait d'abord souhaité des massifs de fleurs aux couleurs éclatantes et variées. Mais Antisthène, avec ses gestes efféminés et ses moues d'enfant gâté, avait jeté des hauts cris. Ils [p. 247] étaient tellement perçants qu'un jour Lucius était sorti de la bibliothèque pour voir d'où venait tout ce bruit. Antisthène et Aurelia se trouvaient dans le grand péristyle. Le Grec marchait de long en large et tenait un long discours à Aurelia qui n'arrivait pas à placer un mot. Amusé, il s'était dissimulé derrière une colonne pour écouter.

– Tu me demandes de planter des fleurs rares avec des couleurs extraordinaires. Mais un jardin, ce n'est pas un salon avec des mosaïques, ou le plumage d'un paon ! Si je fais ce que tu me dis, à la fin du mois de juin tu n'auras plus qu'une herbe desséchée. Nous sommes en Campanie, l'eau est rare, et tout crèvera.

– Ne peut-on au moins mettre des roses ? dit Aurelia sur un ton navré.

Antisthène se radoucit.

– Des roses, oui. Il n'y a guère que ces fleurs que nous arrivons à bien faire pousser. Mais pour le reste, il faut se contenter des fleurs des champs. D'ailleurs, les fleurs ne sont pas l'élément principal d'un jardin.

– Explique-toi, dit Aurelia sur un ton conciliant.

Antisthène s'était arrêté de gesticuler. Il s'assit sur un petit banc de pierre, et reprit plus calmement :

– Nous ne sommes pas des paysans, et ta maison n'est pas une *villa*. Le jardin doit s'intégrer à son architecture, la prolonger, réaliser ce que les colonnades et l'ordonnance des pièces suggèrent à l'œil et à l'esprit. Il faut qu'il y ait une harmonie, dit-il en détachant les syllabes. Le jardin est le décor de la vie quotidienne. Il ne faut pas rechercher à tout prix la couleur, mais des végétaux que n'altèrent pas trop la sécheresse et la variation des saisons. D'abord la verdure, une verdure aussi immuable que la pierre des colonnes. On nous appelle des paysagistes, on ferait mieux de nous nommer architectes de jardin.

– Mais ne crains-tu pas que le résultat soit très monotone ?

[p. 248]

– Monotone ? Antisthène semblait stupéfait. Il y a beaucoup d'autres moyens que la couleur pour mettre de la fantaisie. D'abord tu peux planter de la myrte, des pervenches, quelques cyprès et platanes entourés de lierre, et même des lauriers-roses. Ainsi, tu suggères un paysage, tu produis des effets dignes d'un grand parc. Comprends-moi bien : un jardin sert au repos ou à la méditation. Il ne faut pas que tu distraies l'esprit par des couleurs éclatantes, ou que tu l'enchaînes par des dessins trop précis. On doit y rêver à son aise, afin de s'élever jusqu'aux sphères supérieures. Si tu désires à tout prix de la variété, je planterai quelques massifs circulaires. Je les composerai de lauriers, avec une bordure de fleurs des champs. Mais je te le répète : il faut des plantes à feuilles persistantes. Elles seules permettent d'échapper aux saisons, de libérer l'esprit de l'emprise du temps.

Aurelia commençait à saisir ce qu'Antisthène voulait dire. Au fond, il n'avait peut-être pas tort. Sentant qu'il était en train de gagner, il continua avec plus de conviction encore :

– Je ne t'ai parlé que des éléments. Ce qui compte, ce sont les figures qu'on va créer avec eux. On pourrait faire des tonnelles, avec un quadrilatère de latis. Mais ici, il faut quelque chose de plus recherché. Je vois des absides, des pergolas, avec des statues et des fontaines. Ou mieux encore : des petites salles de verdure reliées entre elles par des allées couvertes en treille, avec des exèdres semi-circulaires et des niches rectilignes, et une grande volière remplie d'ibis, de faisans et de passereaux, avec des colombes en liberté venant boire dans le murmure des vasques... je vais te dessiner tout cela, et je suis sûr que tu seras d'accord !

Avant même qu'Aurelia eût répondu, Antisthène avait filé. Lucius sortit de l'ombre et dit en riant :

– En voilà un qui a la langue bien pendue ! Si avec ce discours tu n'es pas convaincue...

[p. 249] Aurelia lui passa les bras autour du cou en appuyant son corps contre le sien. Elle répondit d'un ton joyeux :

– Ce qu'il dit paraît sensé, et il a plus d'expérience que nous. Laissons-le agir à son idée. Si jamais le résultat n'est pas bon, il sera toujours temps de faire autrement l'an prochain.

– L'an prochain ? Nous serons encore ici l'an prochain ? dit Lucius avec un étonnement feint pour taquiner Aurelia.

– J'espère, lui répondit-elle tendrement, que nous n'en partirons jamais.

*

Tout à leur amour, les deux époux éprouvaient peu le besoin de sortir. Lucius faisait quelques allées et venues entre la ville et le domaine, et n'avait qu'à se louer de son fermier : les récoltes s'annonçaient bonnes. L'hiver ayant été clément aucune vigne n'avait gelé. Aurelia ne se souciait guère de l'exploitation de la *villa*. Fouiller le sol et tailler les vignes n'avait à ses yeux que peu d'intérêt. La nature

ne l'attirait qu'en esthète, et elle passait de délicieux moments dans son jardin maintenant achevé.

Mais ce soir-là, elle avait trouvé le temps long : Lucius avait dû passer la journée entière à la villa et venait juste de rentrer. Les deux époux s'installèrent dans l'exèdre et s'allongèrent sur les lits qui le garnissaient, pendant qu'un esclave leur portait à boire du vin de la *villa*. Lucius savoura la première gorgée et pensa en souriant au temps où il n'aimait guère le vin. Il n'en buvait jamais avec excès, juste assez pour sentir l'alcool dans ses veines et la légère euphorie le gagner peu à peu. Aurelia était plus sensible aux effluves qui montaient du jardin. Les senteurs de la myrte et des citronniers se faisaient plus insistantes à la tombée du jour, et enivraient les chants des oiseaux de la grande volière. Les rossignols [p. 250] s'étaient tus plusieurs semaines auparavant, à la fin de la saison de leurs amours nocturnes, mais les pervenches et les passereaux continuaient à murmurer tendrement. À la lueur du crépuscule, le ciel serein rendait son or dans l'air immobile. Aurelia sentit la main de Lucius qui passait sous l'échancrure de sa tunique, et s'attardait sur ses seins qu'il caressait doucement. L'envie de faire l'amour lui vint brusquement. Elle se serra contre lui et remonta sa tunique. Elle appréciait d'ordinaire les longs préliminaires dont Lucius était prodigue, mais ce soir elle voulait qu'il la prît tout de suite.

Lucius rouvrit les yeux le premier. Aurelia dormait, la tête appuyée sur sa poitrine. La nuit était tombée. Il avait fait si chaud dans la journée que la fraîcheur en était imperceptible. Lucius regarda le ciel étoilé sur lequel se découpait la masse sombre du Vésuve. La pâle clarté de la lune éclairait doucement les colonnes blanches du péristyle. Les oiseaux s'étaient tus. Tout respirait le calme et la beauté. Il laissa sa tête s'enfoncer dans l'oreiller et ne bougea plus, de peur de réveiller Aurelia. Le jardin lui était familier autant qu'à elle. Pendant qu'Aurelia passait de longues heures à s'y promener et à surveiller les floraisons, il goûtait son harmonie tout en lisant les ouvrages de philosophes grecs qu'il avait fait venir de Rome pour se constituer une bibliothèque. Il avait découvert Épicure et les stoïciens. Pour Épicure, l'homme devait se retirer du tumulte de la cité pour conquérir la vraie sagesse dans la sérénité et un usage raisonnable des plaisirs. Mais il ne répondait pas à toutes les questions que se posait Lucius. Le philosophe donnait les moyens de couler une existence agréable, mais non des raisons de vivre : d'après lui, le monde était absurde, et l'homme un hasard. L'amour n'avait d'autre signification que la satisfaction d'un simple désir charnel. Depuis que Lucius était amoureux d'Aurelia, il avait l'impression que son amour [p. 251] le faisait participer à une réalité plus grande et mystérieuse. Le stoïcisme lui fournissait une réponse. Pour les stoïciens, la véritable Beauté était celle de l'âme. Mais cette Beauté suprême transparaissait dans la beauté du corps, médiatrice entre les âmes des amants. Le stoïcisme confirmait aussi les intuitions qu'il avait eues au cours de son séjour en Ierné. Tous les hommes avaient les mêmes aspirations. Seuls les moyens qu'ils employaient pour les combler différaient suivant les peuples et les lieux. L'opposition qu'on lui avait enseignée depuis son

enfance, entre les Grecs et les Romains d'un côté, et les barbares de l'autre, lui paraissait de moins en moins justifiée. Malgré des apparences trompeuses, tous les hommes se ressemblaient. *Cosmopolis*, comme l'écrivait Chrysippe : la Cité du Sage, ce n'était pas seulement sa ville, mais le Cosmos, le Monde doué de la raison divine. Le stoïcisme conciliait en une grandiose synthèse le Beau, le Bien et la Raison : trois facettes de la même réalité suprême, car le Beau mène au Bien qui se confond avec la Raison. Le Mal n'est qu'une imperfection, que les dieux tolèrent, sans l'inscrire dans l'éternité. Lucius trouvait dans cette doctrine un profond apaisement, elle reflétait un monde cohérent, où le cœur et l'esprit s'unissaient en un mélange harmonieux.

Il regarda les constellations au-dessus de sa tête et contempla les sphères célestes dont le Soleil, prince et régulateur des autres corps lumineux, commandait les immuables rotations dans une ineffable musique sidérale que parfois les oreilles humaines pouvaient entendre.

*

Lucius et Aurelia avaient quitté Pompéi tôt le matin, s'arrachant avec regret à la douceur de leur retraite. Lucius devait regagner Rome pour rendre compte à son père de la marche des affaires. Il avait plusieurs fois éludé le déplacement, par peur irraisonnée de rompre l'enchantement de sa vie à Pompéi. Mais les dernières lettres de son père se faisaient pressantes. Il ne pouvait plus faire la sourde oreille.

Au bout du quatrième jour d'un voyage sans incident, ils pénétrèrent dans les faubourgs de la Cité, par la Voie Appienne, la plus belle de toutes les voies romaines. Pavée de rectangles de basalte arrachés aux flancs des monts du Latium, elle reliait la capitale à l'Italie du Sud, traversant fleuves et montagnes, après s'être frayé un chemin dans la pestilence des marais pontins. Lucius avait eu tout le temps d'admirer l'audace de ses ouvrages d'art. La Voie méritait bien son surnom de "Reine des routes". Elle était un résumé de l'histoire de la Cité. Les rênes du cheval flottaient sur son encolure, au gré du pas monotone de l'animal. Les images saintes se succédaient dans l'esprit de Lucius. À cet endroit, tout près de la porte Capena, Hannibal, suivi de deux mille cavaliers puniques, avait rebroussé chemin, arrêté par une force mystérieuse, alors qu'il tenait Rome à sa merci. Au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la Cité, on remontait plus loin dans le temps. Ici s'était déroulé le combat entre les Horaces et les Curiaces ; là, dans la grotte du bois sacré, le roi Numa s'entretenait avec la nymphe Égérie... Les tombes punctuaient ces souvenirs sacrés et s'égrenaient, paisibles et familières, sous l'ombre des grands pins qui bordaient la route.

Depuis le début de la République, de très vieilles coutumes avaient banni la mort de la Cité. Le bourreau lui-même ne devait pas y résider. Ceux dont la gloire méritait le souvenir et auxquels leur fortune permettait de se faire construire un

mausolée se rappelaient à la mémoire des vivants en choisissant pour dernière demeure le bord des routes les plus fréquentées ¹. Lucius reconnut à la sortie d'un tournant le tombeau de sa famille. Il retint sa monture et descendit de cheval pour se recueillir quelques instants après avoir fait signe de s'arrêter aux esclaves qui guidaient la [p. 253] litière d'Aurelia. Il souleva doucement les tentures et constata qu'elle dormait. Ayant rendu ses devoirs aux ancêtres, il prit quelques minutes de repos. Au bout d'un certain temps, son attention fut retenue par les inscriptions des tombes voisines. Dans un ultime orgueil, les unes déroulaient sur la pierre la liste des dignités exercées par le cadavre qui reposait sous la pierre. Leur sèche énumération était aussi froide que l'obscurité du tombeau. Celles des tombes plus modestes étaient plus familières : les morts s'y adressaient joyeusement aux vivants. Lucius ne put s'empêcher de sourire en lisant l'une d'elles. Elle disait : *"Que les dieux vous accordent leurs bienfaits, les amis ! Vous qui vous arrêtez près de Fabianus, que les dieux vous soient propices. Allez et revenez sains et saufs. Vous qui me jetez des fleurs, vivez de nombreuses années !"* ². Un peu plus loin, une autre tombe s'ornait d'une modeste mosaïque au dessin malhabile figurant deux bateaux entrant dans un port à la lueur d'un phare : le défunt accueillait la mort avec sérénité, comme le repos après la tempête ³. Il ajoutait avec résignation : *"J'ai vécu, et l'espace de temps que la Fortune m'avait donné, je l'ai accompli."* – À côté, une sépulture portait une inscription de la même veine, mais rédigée en termes plus prosaïques : *"Je n'aurai plus à craindre d'avoir faim, je n'aurai plus d'impôts à payer, je suis délivré"*. Lucius remarqua que la pierre commençait à s'effriter. Elle n'était pas très ancienne, mais de mauvaise qualité. Le défunt ne devait pas être bien riche. Tout près, une stèle commençait à disparaître sous la végétation. Elle portait quelques mots sinistres : *"Je n'étais pas, je fus ; je ne suis plus, je m'en moque"* ⁴. Lucius se releva, en proie à une désagréable impression. L'homme qui reposait tout près n'était pas aussi résigné qu'il le disait : pourquoi avait-il malgré tout essayé de se survivre en faisant graver ce texte comme une sorte de défi ? Lucius se sentait pris d'un étrange [p. 254] vertige. Et s'il avait raison ? Si son père, si les stoïciens se trompaient, et que tous, au bout du compte, ne devaient plus former qu'une horrible poussière ? Si dans la pourriture souterraine s'éteignait à jamais l'amour le plus fort, si les cendres muettes du consul et de l'esclave se mêlaient dans une union absurde et abjecte ? Malgré la chaleur accablante, Lucius se sentit frissonner. Il remonta à cheval et donna le signal du départ. Ses sombres pensées ne mirent pas longtemps

¹ Les Romains de cette époque n'avaient quant à la vie dans l'au-delà guère plus de certitudes que nous. Grâce à une série de rites et de coutumes, ils avaient cependant beaucoup mieux réussi à apprivoiser la mort. Que dirait-on aujourd'hui de routes nationales ou d'autoroutes bordées de cimetières ?

² Inscription du Corpus de Dessau, 1967.

³ Cette mosaïque orne une des tombes de la nécropole de l'*Isola Sacra*, près d'Ostie.

⁴ Ce type d'inscription funéraire est fréquent à la fin du I^{er} siècle av. J.C., ce qui traduit probablement le désarroi des individus devant l'instabilité de l'époque et l'impuissance de la religion traditionnelle à combler les angoisses des hommes de ce temps.

à se dissiper. Un quart d'heure plus tard, Aurelia et lui pénétraient sur le Forum, où la profusion des temples acheva de le rassurer.

*

– Ta place est ici, répéta Aulus avec obstination. Publius ne disait rien, mais approuvait du regard. Lucius se demandait comment il allait pouvoir se tirer de ce mauvais pas. La veille, l'accueil de son père avait été glacial. Il était plein d'une colère trop longtemps contenue. Ce matin, elle venait d'éclater. Terentia elle-même n'osait dire mot. Aulus marchait de long en large dans l'atrium. Il s'arrêta devant le reliquaire et reprit sa diatribe tout en le montrant du doigt à son fils :

– Regarde les images de tes ancêtres ! Que peux-tu leur dire ? Qu'as-tu fait pour la République ? Tu as presque trente ans, tu devrais déjà être en train de te présenter à la questure, au lieu de te prélasser dans les vignes de Pompéi ! Crois-tu que Publius nous a donné sa fille pour qu'elle devienne l'épouse d'un faible, oublieux de ses devoirs envers la Cité ? Lucius voulut répondre, mais son père lui fit signe de se taire, et enchaîna sur un ton courroucé : Que signifie cette passion coupable que tu lui portes ? Tu devrais savoir que celui qui aime excessivement sa femme devient l'esclave de ses sentiments. Il n'y a pas de pire maladie. Il est temps que tu rentres à Rome avant que ta faiblesse ne te perde. C'est elle la seule cause de ton [p. 255] égarement. Un homme fort se dévoue pour la Cité et ne tombe pas dans les pièges de l'amour ¹.

– J'ai défendu la République en combattant sous les ordres de Sylla, essaya prudemment de répondre Lucius. Si je suis resté à Pompéi, c'est pour remettre en ordre tes domaines...

– Mes domaines n'exigent pas tant de soins que mon fils se transforme en paysan ! Ces terres m'appartiennent depuis longtemps, Publius a lui aussi de vastes propriétés, et cela ne nous a pas empêchés de vivre à Rome, d'exercer des magistratures, et d'entrer au Sénat. Quant à Sylla, je ne sais pas si tu es encore digne de prononcer son nom.

Aulus avait repris ses déambulations. Peu à peu sa voix s'enflait, comme s'il se trouvait au Forum. Il avait plus de soixante ans, mais parlait avec la fougue d'un jeune homme.

– Grâce soient rendues aux dieux de nous avoir donné un homme tel que lui ! Sais-tu au moins ce qu'il a fait pour la République, depuis que tu te terres à Pompéi ?

– J'en ai entendu parler, bredouilla vaguement Lucius.

¹ Pour les Romains l'oisiveté prédispose à la calamité qu'est l'amour-passion. Non parce qu'elle rend disponible, mais parce qu'elle est le signe d'un caractère faible, qui n'est pas plus capable de courage dans le service de la Cité que vis-à-vis de ses propres sentiments (cf. P. Veyne, *op. cit.*, 178).

Il s'apercevait que pendant presque une année, il s'était complètement désintéressé de tout ce qui faisait la vie de son père. Celui-ci le toisa du regard, avant de lui lancer :

– J'en doute ! Je vais te rafraîchir la mémoire. Ce débauché oriental de Mithridate a profité de nos difficultés en Italie pour attaquer sur tous les fronts. La Bythinie, la Cappadoce, les provinces d'Asie et de Cilicie : il a tout envahi, tout ! Les trésors de Pergame sont passés dans ses coffres. Dire qu'il trône dans les palais où je rendais la justice quand j'étais gouverneur !

Publius sortit de son silence et ajouta :

– Il a mis la main sur les provinces les plus prospères de notre empire : si l'Asie, la Grèce et leurs [p. 256] richesses nous échappent, nous sommes perdus. Nous ne tenons plus que la Macédoine...

– Vos amis grecs, renchérît Aulus – il jeta un coup d'œil à Terentia, toujours muette – avec leur fourberie habituelle, en ont profité pour se révolter contre nous. Athènes la première. Délos a suivi. Et qui tient Délos contrôle la mer Égée. Aucun de nos navires ne peut plus s'y risquer. Ce barbare massacre sur son passage tous les Italiens installés dans ces régions depuis la conquête : quatre-vingt mille ont été tués en Asie, vingt mille à Délos ! Et sais-tu ce qu'il fait dans toutes les cités qu'il nous arrache ? Sans laisser le temps à Lucius d'intervenir, Aulus continua : C'est un tyran et, comme tous les tyrans, il cherche à s'attacher le peuple en décimant les vieilles et nobles familles, en bouleversant ce qui dure depuis des siècles. Il abolit les dettes, affranchit les esclaves, accorde le droit de cité au tout-venant ! Sans doute à Pompéi n'entend-on pas parler de tout cela, mais ici, les gens ont peur. Déjà les revenus de ceux de notre ordre s'amenuisent. Nous sommes obligés de demander le remboursement de nos créances à nos débiteurs, ce qui dresse le parti populaire contre nous. Il n'y a plus qu'à ressortir des projets de réforme agraire, et nous aurons à la fois les Gracques et Hannibal !

Publius se leva. Il était tout aussi inquiet qu'Aulus, mais pensait qu'il ne servait à rien de s'énerver. Il s'approcha de son ami, et posa la main sur son bras dans un geste d'apaisement.

– Calme-toi, Aulus. Nous n'en sommes pas encore là. Nous avons Sylla.

Aulus était en train de reprendre son souffle et ne répondit rien. Publius se retourna vers Lucius et continua d'une voix posée :

– Ton père vient de te parler de ce qui s'est passé en Asie, mais ici même, à Rome, nous avons connu des mois difficiles. Le vieux Marius a tenté de ranimer [p. 257] la guerre que nous venions d'éteindre en Italie. Il s'est acoquiné avec un tribun, Publius Sulpicius Rufus.

Lucius intervint, étonné :

– Ce nom me dit quelque chose... C'est bien un noble ?

– Il appartenait à une illustre famille, soupira Publius. Des traîtres à notre cause et à leurs ancêtres, il y en a toujours eu. Les Gracques ont donné l'exemple... En tout cas, Rufus et Marius ont expliqué aux Italiens que grâce aux découpages électoraux que nous avons savamment combinés, leur droit de citoyenneté tout neuf n'était qu'un attrape-nigauds. Rufus a écarté les consuls du Forum par la force, et en menaçant les comices des pires violences, leur a fait voter une loi qui remaniait la carte électorale, et donnait un poids excessif aux suffrages des Italiens. Sur sa lancée, il a confié à Marius le commandement de la campagne d'Orient, en disant que Mithridate ne résisterait pas longtemps au vainqueur de Jugurtha. En réalité, ce chien enragé travaillait pour ses amis du parti populaire et les milieux d'affaires liés à Marius.

– Comment cela ? l'interrompt Lucius.

– C'est simple à comprendre. L'Asie reconquise, Marius aurait placé partout des hommes à lui, et toutes les richesses de la province seraient tombées dans les poches des amis du désordre pendant que Sylla aurait défendu les intérêts du Sénat. Celui-ci est un aussi bon général que Marius. C'est lui qui a livré Jugurtha. Et comme tu as pu t'en rendre compte, il sait se faire aimer de ses hommes.

– C'est vrai. Tous les légionnaires et les centurions ne juraient que par lui et sa Fortune, et vantaient sa générosité.

– Ces valeureux soldats ont sauvé la situation. Avant Marius, c'était Sylla qui avait été désigné pour prendre la tête de l'armée d'Orient. Il avait déjà gagné Capoue pour rassembler ses hommes quand Rufus l'a [p. 258] dessaisi de son commandement au profit de Marius. Deux tribuns militaires sont arrivés de Rome pour lui apprendre la nouvelle. Les soldats se sont sentis insultés par l'offense faite à leur général, et se sont rendus compte que le butin allait leur échapper et tomber aux mains des légionnaires de Marius. Ils ont lapidé les envoyés de Rufus, et pressé Sylla de marcher sur Rome. C'est ce qu'il a fait, et il est entré dans la ville avec ses six légions. Publius marqua un temps d'arrêt et ses traits devinrent soucieux. Mais il se ressaisit vite et reprit : jamais dans l'histoire de notre République un général n'a pris d'assaut sa propre cité. On ne peut le blâmer : grâce à lui, Rome a été débarrassée de cette lie. Rufus a été tué, Marius a malheureusement réussi à s'échapper, mais c'est un homme fini.

Pour la première fois depuis le début de la conversation les visages de Publius et d'Aulus s'éclairèrent d'un sourire. Aulus intervint :

– Publius dit juste. Ah, ils n'étaient pas beaux à voir, ceux du parti populaire, avec leur glorieux général fuyant comme un esclave ! Sylla en a profité pour crever l'abcès. Il a fait afficher partout des listes de proscription portant les noms de nos adversaires. Tous ceux que ses hommes attrapaient ont été tués ou enfermés, et tous leurs biens confisqués. Beaucoup se sont terrés dans Subure. Pour les en déloger, Sylla a fait incendier le quartier. Certains ont dit que des innocents avaient péri dans les flammes... Aulus marqua une pause... Toutes les

lois de Rufus ont été annulées, nos ennemis dispersés et l'autorité du Sénat restaurée. Si nous parvenons à nous débarrasser de Mithridate, une ère nouvelle s'ouvrira pour Rome. Que les dieux protègent Sylla !

– Est-il toujours à Rome ? demanda Lucius.

– Il vient d'en partir pour reprendre le commandement de ses troupes et aller faire rendre gorge à Mithridate.

[p. 259]

Le ton d'Aulus s'était radouci. Le récit des succès de Sylla l'avait calmé. Il s'approcha de Lucius et lui dit d'une voix paternelle :

– Comprends-nous, Lucius. Tu ne peux pas rester à l'écart de ce qui est en train de se passer. Je suis trop vieux pour jouer un rôle actif, même si mon nom est encore craint par ce qui reste du parti populaire. Tu dois prendre ma suite et défendre ce qui nous est cher. Si tu restes dans l'ombre, tu seras un impie vis-à-vis de tes ancêtres. La Fortune de Sylla est la nôtre.

Lucius pensa toute la journée aux derniers mots de son père. Il se sentait cruellement divisé, comme si deux hommes habitaient son corps. L'un était celui de l'Ierné et de Pompéi, le philosophe du jardin de la maison du Faune, l'amant de la tendre Aurelia, et avait la nausée à la pensée des massacres. Les Italiens d'Asie égorgés par milliers, les plébéiens brûlant dans Subure, quelle absurdité ! Où étaient l'homme universel et la cité cosmique des stoïciens ? Ce sang était vain, et ces combats ceux du passé. Mais une autre voix se faisait entendre, celle du jeune noble élevé dans l'amour de la Cité, l'estime du peuple et le mépris de la plèbe. Elle avait parlé par la bouche d'Aulus, et Lucius sentait la honte monter en lui à l'idée qu'il pourrait abandonner la Cité, ses parents et ceux de son rang dans le combat décisif qu'ils menaient pour le bien public. Sylla allait partir loin, peut-être pour longtemps. Il fallait des hommes sûrs pour tenir la Cité, éviter que le feu ne renaisse de ses cendres. Rome n'avait pas encore oublié Lucius. Il lui suffirait de se montrer au Forum, de prononcer quelques discours percutants, et de faire savoir qu'il avait vaillamment combattu les Samnites sous les ordres de Sylla, pour être facilement élu questeur l'an prochain. Et que devenait Aurelia dans tout cela ? Pour Aulus, tout était simple : elle rentrerait à Rome avec son mari, et jouerait son rôle d'épouse. Mais Lucius savait que Rome [p. 260] l'arracherait aux bras de sa femme. Celle-ci était restée avec sa mère toute la journée, et n'avait pas assisté à la discussion du matin. Quand elle fut rentrée, à la nuit tombante, Lucius la mit au courant. Ils parlèrent longuement, sans parvenir à prendre une décision. Lucius résolut de demander à son père un ultime délai de réflexion. Aurelia et lui rentreraient à Pompéi, et une semaine après, Lucius ferait part à son père de sa décision. Celui-ci eut la sagesse d'accepter. Avant de regagner Pompéi, Lucius tint à rendre visite au seul ami qu'il possédait, laissant Aurelia profiter avec ses parents des dernières heures de leur séjour à Rome.

Les affaires d'Eupalinos marchaient bien. Grâce à la protection d'Aulus et à son expérience de la gladiature, il venait de se mettre à son compte au bout de deux ans de travail acharné. Il y avait des lanistes plus importants que lui à Rome. Mais il était réputé pour son honnêteté, dans un milieu qui en manquait beaucoup. Celui qui louait des gladiateurs à Eupalinos était sûr de disposer d'hommes expérimentés et assez courageux pour ne pas s'arrêter au premier sang.

Lucius pénétra dans son établissement, situé non loin du Forum. Quand la coutume des jeux s'était introduite à Rome, ils s'étaient d'abord déroulés sur le vieux Marché aux Bœufs, un peu à l'écart du centre de la ville. Puis leur popularité avait crû rapidement, au point que curieux et badauds délaissaient les abords des tribunaux quand des jeux étaient annoncés. Pour plus de commodité, on leur avait ouvert le Forum.

Comme chez tous les lanistes, il régnait chez Eupalinos un curieux mélange de discipline et de désordre. Les bâtiments qui abritaient les combattants avaient tout d'une caserne. Des surveillants patrouillaient dans les couloirs. Les suicides n'étaient pas [p. 261] rares, surtout chez les esclaves. Les lanistes les redoutaient particulièrement, car ils constituaient une perte sèche. C'est pourquoi les gladiateurs jouissaient de grandes libertés pour recevoir des femmes à l'intérieur des locaux afin qu'ils conjurent dans leurs accouplements la mort rôdant autour d'eux. Lucius croisa une femme jeune, habillée avec recherche, qui sortait d'une cellule sans avoir pris le temps de remettre en ordre l'édifice compliqué de sa coiffure. Les gladiateurs avaient épouses et concubines, et fréquentaient assidûment les bordels de Subure, mais les plus valeureux n'avaient qu'à ouvrir leurs bras pour y recevoir des femmes de la haute société. S'ils n'avaient exercé ce métier, ils n'auraient pu seulement rêver d'effleurer leur toge du bout de leurs doigts. Mais quand dans l'arène le sang commençait à couler, beaucoup de femmes sentaient monter dans leur ventre la chaleur du désir. Les plus hardies n'hésitaient pas à aller en rechercher la satisfaction chez les lanistes. Ce n'était pas seulement le corps musclé et couturé des gladiateurs qui les attirait, mais surtout l'étrange sensation de faire l'amour avec la mort.

Eupalinos dirigeait l'entraînement. Il était en train de corriger le geste d'un rétiaire. Lucius l'entendait crier :

– Tiens-toi loin, évite le corps à corps ! Si tu ne te recules pas, tu auras l'épée de ton adversaire dans le ventre avant d'avoir pu lancer ton filet.

L'homme s'exécuta, mais manqua son coup, et le filet retomba mollement sur le sable. Il ne ferait pas de vieux os. Les rétiaires étaient les moins considérés de tous les gladiateurs. Le public pensait qu'il y avait quelque chose de lâche dans leur technique. Eupalinos s'était approché de l'homme et lui criait :

– Tu serais mort si c'était un vrai combat ! Regardez cet imbécile qui reste planté là. Sers-toi de la corde accrochée au filet. Tire-la pour le récupérer et essayer de l'envelopper, si tu en as encore le temps !

[p. 262]

En disant ces mots, Eupalinos s'était retourné pour prendre à témoin d'imaginaires spectateurs. Il aperçut Lucius, accoudé à la rambarde de la cour d'entraînement. Il abandonna le rétiaire à son triste sort et courut jusqu'à lui. Il l'étreignit.

– Quelle surprise ! Mais que fais-tu là ? Je te croyais à Pompéi. Tu es venu préparer un nouveau voyage ?

– Non, Eupalinos, répondit Lucius avec un large sourire, plus de voyages ! J'en ai eu mon lot. J'ai rendu visite à mon père, et je repars demain pour la Campanie.

– La Campanie... Tu as de la chance ! On y trouve les meilleurs gladiateurs. Si je fais fortune, j'irai m'installer à Capoue. Mais viens te rafraîchir chez moi. La chaleur va devenir intenable.

Lucius suivit Eupalinos jusque dans ses appartements, situés près de ceux des gladiateurs. Il s'assit sur le siège vétuste que lui désigna son compagnon. Eupalinos était ému de le revoir. Il servit deux coupes de vin.

– Il vient droit de Massalia. Pas vraiment fameux, mais ça nous rappellera de bons souvenirs.

Ils passèrent un long moment à parler de l'Ierné, de la belle Deirdré et des solitudes de Klenmore. Aucun des deux ne prononça le nom d'Eryxias : ils y pensaient trop pour en parler. Puis Lucius expliqua à Eupalinos les raisons de son absence prolongée de Rome. Quand il eut fini, il lui demanda :

– Et toi ? Tu m'as l'air de posséder une affaire qui tourne bien...

– Je n'ai pas à me plaindre. Les gens raffolent des spectacles de gladiateurs et j'y trouve mon compte.

Eupalinos était heureux de pouvoir se donner de l'importance. Moins par vantardise que pour se venger d'un trop long passé d'humiliations. D'ailleurs tous les esclaves agissaient ainsi. Une fois affranchis, ils n'avaient qu'une idée en tête : imiter leurs anciens [p. 263] maîtres, et acheter à leur tour de nombreux esclaves. Eupalinos s'était arrêté de parler le temps de se resservir du vin. Lucius en profita pour lui demander :

– Arrives-tu à trouver assez d'hommes pour satisfaire tes clients ? Depuis que Mithridate a mis la main sur Délos, il doit y avoir du retard dans l'arrivée des cargaisons...

Eupalinos faillit s'étrangler de colère en entendant Lucius prononcer le nom de Mithridate. Il s'exclama :

– Ce chien de Mithridate ! Chaque jour on vendait des centaines d'esclaves à Délos. À cause de lui, les prix ont monté en flèche. Je pourrais toujours en acheter

à des particuliers qui cherchent à s'en défaire, mais je me méfie. S'ils ne les veulent pas, c'est qu'ils ont un vice qu'on me cache : ils sont malades, ou ont déjà fugué plusieurs fois... Non, je préfère encore boucher les trous avec des hommes libres.

– Il y en a beaucoup qui viennent se proposer ? demanda naïvement Lucius.

Eupalinos éclata de rire.

– Le malheur des uns fait le bonheur des autres ! Aujourd'hui, beaucoup à Rome crèvent de faim. Alors, à mourir pour mourir... Au moins, dans l'arène, ils ont quand même une chance de s'en tirer. De plus, si l'homme est souple et bien bâti, je lui verse une somme appréciable.

Lucius hocha la tête. Son père lui avait parlé de ce type de contrats : le futur gladiateur s'y vendait littéralement au laniste, et stipulait qu'il acceptait d'être brûlé, enchaîné, frappé, et prenait le risque d'être tué pendant toute la durée de son engagement. Le contrat ne pouvait être rompu avant son terme que par le versement d'une forte indemnité.

Prenant le geste de Lucius pour une approbation, Eupalinos renchérit :

– Ne crois pas que je n'engage que du gibier de potence ! Parmi ceux qui viennent me trouver, il y [p. 264] en a qui ont eu de la fortune. Seulement, ils n'ont pas su la conserver... On dit souvent : "Ceux qui font trop bonne chère finiront à la ratatouille servie par les lanistes". C'est vrai. Sauf que moi, je les nourris bien. Chaque fois qu'ils rentrent de leurs exercices, ils boivent une décoction de cendres : un vieux truc de lanistes qui donne de la vigueur. Pour en revenir à ta question, il est exact que j'ai du mal à recruter ces temps-ci. Tout le monde me demande des gladiateurs. Pas seulement pour flatter le peuple. Les soldats sont les maîtres des rues, et avec eux, il faut s'attendre à tout. Ceux qui ont les moyens de payer me demandent de leur fournir des hommes pour se constituer une garde du corps. À leur place, je ferais pareil. Sylla vient de partir, et tout le monde a peur. Qu'arriverait-il si les partisans de Marius en profitaient pour se venger ? Le visage d'Eupalinos devint grave. Il prit les mains de Lucius entre les siennes, dans un geste paternel, et ajouta à voix basse : Quand tu seras de retour à Pompéi, restes-y. Attends de voir dans quel sens le vent tourne. Ici, les gens sont devenus fous.

Lucius soupira. Il repoussa doucement les mains de son ami.

– Je voudrais bien pouvoir le faire. Pas par lâcheté : si la République est en danger, mon devoir est de la défendre. Mais il y a des moments où je ne sais plus qui a tort ou raison.

Eupalinos ne savait que répondre, et le silence s'établit entre les deux hommes. Le moment était venu de partir, la fin de l'après-midi approchait. Lucius n'avait plus que quelques heures, et il tenait à les passer en compagnie de ses parents. Il

remercia Eupalinos pour son accueil et prit congé de lui, en promettant de le revoir s'il décidait de revenir à Rome.

Il regagna le Palatin en pressant le pas. Malgré sa hâte de regagner Pompéi, il était triste à l'idée de quitter ses parents une nouvelle fois. Depuis cinq ans, [p. 265] il ne leur avait consacré que quelques jours. La soirée fut calme et heureuse. Aulus eut la sagesse de ne plus reparler des sujets qui pouvaient l'opposer à son fils, et Terentia l'entoura de son affection. Quand le repas prit fin, Aurelia n'était toujours pas rentrée. Personne ne s'en inquiétait : un esclave de Publius était venu dire qu'elle ne regagnerait la maison d'Aulus que tard dans la soirée. Ses parents avaient invité des amis, connus pour s'attarder jusqu'à une heure avancée.

Lucius se sentait un peu fatigué. Il se leva de table, salua affectueusement ses parents et se rendit dans sa chambre. Il s'allongea sur son lit sans ôter sa tunique, dans l'intention d'attendre le retour de sa femme. Quelques instants plus tard, le rouleau de papyrus qu'il avait commencé à lire glissa doucement de ses mains. Gagné par le sommeil, il s'assoupit sans s'en rendre compte.

Aurelia mourut au moment où il ferma les yeux.

*

Après avoir ordonné à ses comparses de ne plus bouger, l'homme se redressa, l'oreille aux aguets. Il scruta un moment l'obscurité rassurante : aucun bruit de pas, personne d'autre qu'eux dans la rue déserte, sinon les quatre corps qui jonchaient le sol. Il poussa un grognement de satisfaction. Un sourire détendit ses traits, et il tâta le renflement de sa mauvaise toge. Le mouvement de son bras tira les lèvres de la blessure qu'avait réussi à lui infliger un des esclaves avant qu'il ne lui plongeât son court poignard dans le ventre, et son sourire se transforma en un rictus de souffrance. Ce n'était quand même pas une mauvaise soirée. Les bijoux de la jeune femme représentaient pour ses compagnons et lui l'assurance de pouvoir manger à leur faim pendant plusieurs semaines. Il ramassa la torche qui achevait de se consumer sur le pavé. Au passage, sa faible lueur éclaira [p. 266] le visage de la morte. Étonné, l'homme se baissa pour mieux la voir. Quand Aurelia et les esclaves qui l'escortaient étaient passés devant eux tout à l'heure, ses comparses et lui les avaient attaqués immédiatement pour profiter de l'effet de surprise. Les esclaves n'avaient pas eu le temps de se défendre, sauf celui qui avait blessé le chef de la bande. Aurelia avait crié, mais pas assez longtemps pour réveiller quelqu'un. Le premier coup de poignard l'avait atteinte en plein cœur, et elle s'était effondrée. L'homme n'avait pas eu le temps d'apercevoir ses traits. Maintenant qu'il les discernait mieux, il se sentait pris de regret. Avant de la tuer, ses amis et lui auraient pu passer un moment agréable en la violant... Ce n'était pas tous les jours que ceux du Trastévère pouvaient se payer une belle fille comme celle-là, plus appétissante que les prostituées faméliques et puantes qui faisaient leur ordinaire. Il haussa les épaules et fit un signe rapide à ses

compagnons. Quelques instants plus tard, la bande de brigands disparaissait dans la nuit en direction du Tibre.

Un des esclaves remua doucement. Il portait une large entaille sur la cuisse droite, et son visage ruisselait de sang. Le coup l'avait atteint en pleine tête et il était tombé assommé. Son adversaire n'avait pas pris la peine de l'achever. Sans même vérifier si ses compagnons et sa maîtresse étaient bien morts, il regagna en claudiquant la maison de Publius pour demander de l'aide.

Celui-ci arriva sur les lieux peu de temps après. Il resta tout d'abord muet devant le cadavre de sa fille. Puis tout son corps commença à se tasser, tandis qu'il ne pouvait détacher ses yeux de la large tache d'un rouge vif qui maculait la toge d'Aurelia. Il commença à marmonner des mots sans suite. Un de ses esclaves crut l'entendre prononcer le nom de Lucius et pensa qu'il fallait aller avertir les gens de la maison d'Aulus.

[p. 267] Celui-ci mit plusieurs minutes à réaliser ce qui s'était passé. Il était atterré, mais espérait qu'Aurelia vivait encore. Tout tremblant, il se dirigea vers la chambre de son fils et y pénétra. L'huile de la petite lampe achevait de se consumer. Lucius dormait paisiblement. Aulus lui prit la main en l'appelant par son nom. Lucius sortit à demi du sommeil et, sans ouvrir les yeux, esquissa un sourire. Il pensait qu'Aurelia venait de rentrer. Mais il reconnut la voix de son père et se réveilla tout à fait. En voyant les traits angoissés de son visage, il demanda avec étonnement :

– Qu'y a-t-il, Aulus, que se passe-t-il ?

– Lucius... Il faut que tu te lèves. Un... un accident est arrivé à Aurelia !

Lucius sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Il se jeta rapidement à bas de son lit. Il agrippa les épaules de son père.

– C'est grave ? Qu'est-il arrivé ? Mais réponds-moi !

Aulus restait muet, tandis que Lucius commençait à crier :

– Où est-elle ?

Aulus parvint à lui répondre

– Elle se trouve près du carrefour, à droite de la rue qui mène à notre maison, mais...

Aulus voulait ajouter qu'il valait peut-être mieux que Lucius n'y allât pas, mais il s'était déjà rué dans l'atrium.

Quand il parvint près du petit groupe, il aperçut d'abord son beau-père. Publius tenait Aurelia dans ses bras, et sa toge cachait la tache sanglante sur la poitrine de sa fille. La tête d'Aurelia était inclinée sur l'épaule de son père. Elle avait les yeux fermés. Il faisait trop sombre pour que Lucius pût voir le rictus de peur que la mort avait figé sur son visage. Il crut qu'elle achevait de se remettre dans les bras

de Publius. Écartant les esclaves qui s'étaient tus dès qu'ils l'avaient aperçu, Lucius s'approcha de son épouse. [p. 268] Publius le regardait fixement. Lucius se baissa et passa ses bras autour des épaules d'Aurelia. Publius le laissa faire. La tête de la jeune femme glissa quand Lucius attira son corps vers lui. Avant qu'il n'ait pu la soutenir, elle se renversa lourdement en arrière et ses lèvres s'entrouvrirent. Aucun son n'en sortit. Lucius la redressa doucement. Il n'avait pas encore compris. Mais à l'instant où il fit ce geste, il sentit sur son autre main couler un liquide tiède. Le pan de la toge de Publius ne cachait plus la blessure d'Aurelia. Lucius la regardait sans arriver à comprendre ce qu'il voyait. Tout à coup, la vérité éclata dans son esprit. Le sang, la froideur du corps qu'il tenait entre ses bras... En un éclair, il revit la neige rougie de Klenmore, les cadavres des suppliciées raidis sur leurs pals, l'épée du guerrier dans la clairière blanche de Kildare. Aurelia était morte. Il ne sentit pas la main d'Aulus qui se posait sur son épaule et la serrait doucement, n'entendit rien de ce qu'il lui disait. Il serrait le corps d'Aurelia contre lui et caressait son visage. Sa joue se posa contre celle d'Aurelia, ses lèvres mouillées de larmes sur les siennes. Aurelia, la petite fille des Lupercales, la nuit de Massalia, tout le bonheur dont elle avait patiemment et tendrement empli sa vie... Et puis ce corps serré contre le sien, si proche et déjà étranger, inaccessible. Lucius sanglotait, ses doigts entrecroisés dans ceux d'Aurelia, dans ses mains déjà froides. Quand Aulus put enfin l'enlever à son étreinte désespérée, il avait sombré dans l'inconscience.

*

Sempronia, la femme de Publius, était arrivée juste au moment où Lucius s'était évanoui. Des gémissements entrecoupés de sanglots emplissaient la nuit. Publius avait toujours l'air absent. Son visage était devenu méconnaissable. En quelques minutes, ses traits avaient perdu leur rondeur poupine. Ils s'étaient tirés, et si la lumière du jour avait éclairé la figure de son [p. 269] ami, Aulus aurait pu voir qu'elle était devenue exsangue et pâle comme celle de sa fille.

Aulus emplit ses poumons de l'air chaud de la nuit d'été et se redressa. Il rassembla toutes ses forces et ordonna aux esclaves de ramener Lucius encore inconscient dans sa chambre, où Terentia le veillerait jusqu'à ce qu'il revînt à lui. Puis il s'approcha du corps d'Aurelia, en écarta doucement et fermement Sempronia, prit le cadavre dans ses bras et se dirigea vers sa maison. Tous le suivirent.

Il traversa l'atrium et déposa le corps sur un lit hâtivement préparé dans une petite chambre. Appuyée sur Publius, Sempronia pleurait toujours, mais elle n'avait plus la force de gémir. Aulus donna quelques ordres aux domestiques pour qu'ils dressent le lit de parade dans l'atrium. Aurelia y reposerait pendant trois jours, avant qu'on ne l'incinère. Il fallait aussi voiler le laraire et les images : la mort était entrée dans la maison d'Aulus et la rendait funeste. Il ne restait plus dans la petite pièce qu'Aulus et les parents d'Aurelia.

Aulus approcha ses lèvres de celles d'Aurelia et les baisa, comme pour recueillir son dernier soupir : son âme s'en était allée par sa bouche, et par ce geste, il donnait à celle qui était devenue sa fille une dernière marque d'affection, au moment où dans les profondeurs souterraines elle s'apprêtait à passer le Styx sur la barque de Charon ¹. Il se releva lentement et effleura du bout des doigts les paupières déjà closes. Puis il se recula et vint se mettre devant le lit, à côté de Publius et Sempronia. Publius commençait à sortir de son hébétude. Il regarda longuement Aulus, et fit un signe presque imperceptible de la tête. Aulus comprit qu'il était prêt à accomplir les rites.

Les deux hommes avancèrent d'un pas vers le lit et levèrent les bras, comme pour faire signe à Aurelia de se lever. En même temps, ils crièrent son nom par trois fois. Puis Aulus prit de nouveau le corps [p. 270] dans ses bras. Il le souleva de sa couche, aidé par Publius. Chacun des deux hommes passa un bras sous les aisselles d'Aurelia et la descendirent du lit. Ils replièrent ses jambes sous elle de façon à l'agenouiller, tout en la soutenant pour éviter que son corps sans vie ne s'effondrât. Ils restèrent ainsi une longue minute, semblant attendre qu'Aurelia se relève. Sempronia se détourna. Elle ne pouvait supporter la vue du corps de sa fille, dans cette posture grotesque et émouvante. Si pénible qu'il fût, il fallait cependant accomplir ce rite rapidement. Quelques heures plus tard, la rigidité du cadavre l'aurait rendu impossible.

Aulus et Publius étendirent le corps par terre et l'abandonnèrent aux soins des esclaves. Sempronia et les deux hommes sortirent de la pièce.

*

Quand Lucius ouvrit les yeux, il aperçut le visage de sa mère penché sur lui. Tout d'abord, il ne réalisa pas où il se trouvait, ni ce qu'elle faisait là. Quand il vit les larmes qui coulaient de ses yeux, il se souvint de tout en un instant. Il se redressa brusquement sur son lit et, l'air hagard, dit à Terentia :

– Ce n'est pas possible... Dis-moi qu'elle n'est pas morte ! Dis-le-moi !

Terentia détourna les yeux et baissa la tête. Elle passa ses bras autour des épaules de son fils et attira doucement sa tête contre sa poitrine. Lucius sentit sa chaleur et enfouit sa tête dans les plis de sa toge, comme pour y chercher un abri. Il lui semblait que tout autour de lui était tendu à l'extrême, comme si, dans la seconde d'après, le monde allait se rompre sous le poids de la mort d'Aurelia. Il éclata en sanglots en murmurant : "Plus jamais, plus jamais..." Terentia le serra contre elle.

Il resta longtemps ainsi. Quand elle vit qu'il s'était rendormi, brisé par le chagrin et la fatigue, Terentia [p. 271] l'étendit de nouveau sur sa couche et continua à le veiller.

¹ Charon est le passeur du Styx, le fleuve qui borde les Enfers.

Dehors le jour commençait à se lever. La pâleur de l'aube éclairait faiblement l'atrium, où le lit funèbre était maintenant dressé : les pieds tournés vers la porte d'entrée, le corps d'Aurelia y reposait. Il ne portait plus aucune trace de sang. Les esclaves l'avaient soigneusement lavé, et revêtu d'une toge neuve, la plus belle qu'ils avaient pu trouver dans les coffres de Terentia. Aulus avait mis dans la bouche d'Aurelia une pièce d'or, le denier de Charon. L'air était chargé de lourdes senteurs parfumées et l'on reconnaissait des effluves de miel, de cédrie ou de myrrhe. Les esclaves avaient dû employer de grandes quantités d'onguents pour en enduire le corps d'Aurelia. Il faisait très chaud, et bien qu'il fût constamment éventé, le cadavre risquait de se décomposer rapidement. Pour dissimuler les odeurs qui pourraient s'en dégager, des parfums se consumaient dans des cassolettes placées au bas du lit. À ses coins, quatre grandes torches brûlaient d'un feu purificateur qui ne devrait s'éteindre que lorsque le cadavre sortirait de la maison.

Pendant trois jours, les parents et les amis d'Aulus et Publius défilèrent dans l'atrium pour s'incliner devant le corps d'Aurelia. Ils n'y virent jamais Lucius. Celui-ci ne sortait de sa chambre pour veiller son épouse que la nuit. Il ne pouvait retenir ses larmes quand il la voyait, et la coutume interdisait qu'on pleurât en public. Il regardait le visage d'Aurelia, dans l'ultime répit que lui laissait Pluton avant que les flammes ne le consomment. Il éprouvait une terrible sensation d'arrachement ; la mort d'Aurelia était aussi la sienne. Ces lèvres étaient celles qu'il avait baisées ; il connaissait tous les secrets de ce corps étendu, la chaleur de ses étreintes. Il lui avait échappé, pour toujours, projeté dans un ailleurs inconnaissable.

[p. 272]

Bien qu'il fit grand jour, de nombreux porteurs de torches figuraient en tête du cortège. L'idée de souillure était tellement associée à la mort que durant longtemps on n'avait pu ensevelir les cadavres que la nuit, comme à la dérobée. Puis les mœurs s'étaient relâchées. Mais par une sorte de superstition attachée à l'antique usage, on avait gardé l'habitude de porter des torches enflammées devant le cercueil. Le spectacle de la mort restait cependant redoutable. Avant que le cortège ne s'ébranlât, Aulus avait envoyé un esclave s'assurer qu'aucun prêtre ou aucun magistrat en charge ne risquait de se trouver sur son passage. Le son des trompettes et des flûtes funèbres ne devait pas parvenir à leurs oreilles. Lucius était envahi par la douleur, et effrayé par la foule massée devant la maison de son père. Le cercueil dans lequel reposait Aurelia était ouvert, mais Aulus avait posé un voile noir sur le visage de la morte. La coutume l'exigeait en cas de mort violente.

Les premières notes des flûtes et des trompettes retentirent : c'était le signal du départ, suivi de peu par les lamentations des pleureuses qui marchaient derrière les musiciens. Aurelia quitta pour la dernière fois la maison d'Aulus. Des rameaux de cyprès teints en rouge, en signe de deuil, entouraient le seuil. Six hommes

portaient le brancard sur lequel reposait le cercueil. Un important cortège suivait. Tous ses membres avaient revêtu la prétexte noire. Les jeunes amies d'Aurelia avaient dénoué les bandelettes de leurs coiffures et les avaient posées sur le cadavre recouvert de brassées de fleurs et de feuillage. Tout en marchant, elles jetaient des poignées de cendres sur leurs longs cheveux défaits. Beaucoup de gestes quotidiens étaient inversés durant les funérailles : les femmes allaient tête nue, alors que les hommes l'avaient recouverte d'un voile, et ils avaient remplacé leurs bagues d'or par des anneaux de fer. Le père d'Aurelia et ses proches parents allaient en tête du cortège.

[p. 273]

Ils tenaient devant leurs visages les images de la famille. On aurait dit que, les ancêtres étaient sortis de terre pour conduire leur fille aux enfers.

La marche dura longtemps. Lucius était à la limite de ses forces quand le cortège s'engagea sur la Voie Appienne. Il reconnut les pins sous lesquels Aurelia et lui s'étaient arrêtés en venant de Pompéi. Il ne put s'empêcher de sangloter. Personne ne l'entendit, tant les pleureuses n'arrêtaient de se lamenter. Celle qui avait la plus belle voix célébrait les mérites d'Aurelia et déplorait sa disparition en employant les formules stéréotypées qui servaient dans tous les convois funèbres ; le chœur de ses compagnes les reprenait, en une mélodie monotone et insistante. Le cortège s'arrêta enfin. Près de la tombe des Livii, un grand bûcher était dressé, au-dessus d'une fosse profonde de trois pieds, destinée à recevoir les cendres. Le bûcher était disposé en forme d'autel. Ses dimensions étaient moyennes. Lors des funérailles des plus grands personnages de la cité, il prenait l'aspect d'une très haute pyramide à plusieurs étages, ornée de guirlandes, de draperies, de statues séparées par des colonnes. Mais Aurelia n'était pas un consul : seuls Lucius et ses parents se souviendraient d'elle.

On déposa lentement le brancard. Lucius et son père prirent le cercueil et le hissèrent au sommet du bûcher. Lucius posa à côté du corps un vase peint qu'Aurelia aimait. Il représentait les noces d'Amour et de Psyché dans l'Olympe. Il se détourna pour ne pas voir les derniers gestes que son père devait accomplir. Aulus sortit un petit couteau très affûté d'un pli de sa toge et coupa avec difficulté un doigt de la main raidie d'Aurelia. Puis il lui ouvrit les yeux.

Il redescendit auprès de Lucius et Terentia, et prit une des torches qui brûlaient encore. Comme la nuit de sa mort, il appela encore Aurelia. Lucius la regarda une dernière fois avant que les flammes ne s'en emparent. De ses yeux grands ouverts, elle regardait le ciel.

[p. 274] Tous restèrent immobiles dans le silence qui suivit le triple appel d'Aulus. Brusquement, et tout en détournant la face, il lança la torche enflammée sur le bûcher. Grâce à la poix dont on l'avait enduit, les flammes prirent instantanément, et une épaisse fumée noire monta dans la pureté du ciel d'été. L'odeur nauséabonde de la poix se fit sentir, malgré les cyprès dont on prenait

toujours soin d'entourer les lieux d'incinération afin que leurs senteurs la dissimulent. Aulus et Lucius durent reculer : la chaleur augmentait rapidement. Quelques personnes jetèrent dans le brasier d'ultimes présents : des gâteaux d'épeautre, des voiles délicatement brodés, et même des bijoux. Là-haut, dissimulé aux regards par la fumée, le cercueil craquait de toutes les brûlures de son bois. Les fleurs qui recouvraient le cadavre se flétrirent en un instant, et de brèves flammes plus claires jaillirent lorsque la légère toge qui le revêtait se consuma. Un instant, le corps d'Aurelia apparut dans sa nudité, au milieu des flammes qui allaient le porter jusqu'au ciel. Des flammèches bleues s'allumèrent : c'étaient les onguents, dont était enduit le cadavre, qui brûlaient. Rapidement de grandes flammes dorées l'enveloppèrent. Le corps s'arc-bouta sous l'effet de la chaleur, comme si Aurelia se défendait contre l'anéantissement. La chair éclatait par endroits sous la morsure du feu. Au bout de quelques minutes, les traits délicats de son visage, les lignes pures de ses seins et de ses hanches ne formèrent plus qu'une ébauche tassée et noirâtre de corps humain, création avortée d'un dieu malhabile. Puis Aurelia s'anéantit. Les cendres de son corps se mêlèrent dans le ronflement des flammes à celles du bois du bûcher.

Les yeux de Lucius ne purent voir cette épouvantable alchimie. Mais il fixait les flammes qui dérobaient Aurelia à sa vue. À un moment, elles devinrent si vives qu'il dut détourner son visage. Autour du [p. 275] bûcher, l'air vibrait sous l'effet de la chaleur. Les lignes tout à l'heure dures et sèches des tombes alentour tremblaient, comme si ceux qu'elles abritaient reprenaient vie, et les ébranlaient de leurs efforts pour en sortir. Figés dans leurs grandes toges noires dont ils avaient rabattu un pan sur leur tête, les membres du cortège funèbre semblaient les attendre. Lucius commença à chanceler et dut s'appuyer sur l'épaule de son père pour ne pas tomber. Aulus l'enveloppa dans sa toge et le tint serré contre sa poitrine jusqu'à ce que tout fût fini.

Quand les flammes furent retombées, des esclaves s'approchèrent. Ils jetèrent sur le bûcher de l'eau et du vin afin de l'éteindre complètement. La plus âgée des pleureuses s'avança, et dit simplement la phrase sacramentelle : "Tout est fini".

Chacun des membres du cortège fit à son tour quelques pas vers l'amas de bois calciné et prononça les paroles dues aux morts : "Aurelia, que la terre te soit légère". Bientôt, il ne resta plus que les proches parents et Lucius. Celui-ci savait ce qu'Aulus allait faire. Il s'éloigna de quelques pas, tournant le dos à son père. Sempronia et Terentia l'imitèrent.

Aulus fit asperger la fosse pour pouvoir y descendre sans se brûler. Ses pieds s'enfoncèrent dans la tiédeur humide des cendres. Il mit de longues minutes à retrouver les ossements calcinés d'Aurelia, qu'il enveloppa dans un grand linge. Il prit ensuite quelques poignées de cendres et les déposa dans une urne d'albâtre. Puis il sortit de la fosse. Il tendit à Publius l'urne contenant les restes de sa fille. Tout son corps se mit à trembler au moment où Aulus les déposa dans ses bras, et il murmura simplement à son ami de faire vite. Aulus revint près de la fosse et

sortit des plis de sa toge le doigt qu'il avait tout à l'heure détaché de la main d'Aurelia. Il creusa le sol, l'y déposa, et le recouvrit en jetant trois poignées de terre. Puis il se hâta vers Publius pour le décharger [p. 276] de son macabre fardeau. Il appela ensuite Lucius et les deux femmes. Avant de pénétrer dans le mausolée, ils se déchaussèrent et enlevèrent leurs ceintures. Le caveau était une modeste pièce humide et sombre. Ses parois étaient percées de petites niches. Aulus mit l'urne d'Aurelia dans un coffret d'or contenant une petite fiole à parfum, et déposa le tout dans une des anfractuosités encore vides. Tous se recueillirent quelques instants, puis sortirent du tombeau, abandonnant les restes d'Aurelia à la froide obscurité du sépulcre. En mettant le coffret dans sa niche, Aulus n'avait pu s'empêcher de regarder celles qui étaient vides. Il s'était dit qu'un jour Lucius redescendrait dans le tombeau, tenant dans ses mains l'urne contenant ses propres cendres.

Après le repas pris dans le colombaire, tous rentrèrent à Rome. Avant de pénétrer dans leur maison, ils durent se purifier de la souillure de la mort par l'eau et le feu. Des parents qui n'avaient pas assisté aux funérailles les fouettèrent avec des branches de laurier trempées dans de l'eau. Pendant ce temps, on balayait soigneusement le sol de l'atrium en direction de la porte d'entrée. Celui-ci était parfaitement propre, mais il fallait expulser la mort. Lucius se plia à ces rites. La mort d'Aurelia l'avait délivré des dieux.

*

Lucius resta de longues semaines sans sortir, refusant même de recevoir Diophane et Eupalinos. Il évitait de rester dans l'atrium, obsédé par le souvenir du lit funèbre, et ne sortait de sa chambre que pour se réfugier dans le silence de la bibliothèque. Où qu'il fût, une immense absence le terrassait. Les premiers jours, il était passé par d'étranges phases d'excitation et d'abattement, qui se succédaient sans raison apparente. Tantôt il s'agitait fébrilement, comme si un événement extraordinaire allait survenir. Puis il [p. 277] retombait dans une lourde prostration. Il avait l'impression qu'une pompe comme celle qu'on installe dans les cales des bateaux pour les vider de leur eau était incrustée dans ses entrailles, et absorbait le peu de forces qui lui restait. Le pire, c'était la nuit. Il s'endormait sans aucune difficulté. Mais son sommeil n'était pas celui de l'oubli. Aurelia revenait sans cesse dans ses songes, remplissant son cœur et son esprit des images de Massalia et de Pompéi. Il percevait la chaleur de ses bras, la douceur de ses caresses, le goût de ses lèvres. Puis tout se dissipait : il se retrouvait seul dans son lit, seul dans le monde entier jusqu'à la fin de sa vie. Chaque nuit, il savait que les mêmes rêves, les mêmes réveils allaient recommencer.

Aulus et Terentia s'effrayaient de la rapide dégradation physique de leur fils. En quelques semaines, il avait vieilli de plusieurs années. Lucius était mince de nature, mais comme il ne s'alimentait presque plus, il s'était décharné. Les os de son visage saillaient sous sa peau blême et il ne rasait plus sa barbe naissante. Des

cernes noirâtres entouraient ses yeux, les ongles poussaient sur ses doigts sans qu'il les coupât.

Ce soir-là, il se trouvait dans son refuge habituel, face aux rouleaux de papyrus de la bibliothèque. Terentia entra sans faire de bruit. Les bandelettes de sa coiffure dissimulaient mal ses cheveux blancs, et sa taille n'avait plus la finesse de ses trente ans, lorsque Lucius était né. Son cou s'était un peu empâté. Mais elle avait toujours ses magnifiques yeux bleus. Elle s'assit à côté de Lucius.

– Tu ne devrais pas rester enfermé ici, lui dit-elle doucement. Essaie de descendre au Forum demain. Diophane et Eupalinos sont encore passés ce matin pour prendre de tes nouvelles. Je suis sûre qu'ils t'y accompagneraient volontiers.

Lucius ne répondit rien. Il passa sa main dans ses cheveux en désordre, et la laissa retomber avec lassitude. Il murmura comme pour lui seul :

[p. 278]

– Il ne reste rien d'elle. Et pourtant, tout mon être aspire à ce rien.

– C'est seulement son corps qui s'est dissous. Elle existe toujours, mais comme une ombre, au milieu d'autres ombres.

– Une ombre ! Lucius s'était brusquement redressé. Terentia fut surprise par le ton de sa voix, passé subitement de l'accablement à la révolte : C'est un être vivant que j'ai aimé et que je pleure, pas un pâle fantôme ! Je voudrais regarder ses yeux, sentir la chaleur de son corps, mettre mes lèvres et mes mains sur les siennes. Et je ne peux qu'êtreindre le néant. C'est Épicure qui a raison. Le feu a séparé ses atomes qui tombent maintenant dans le vide pour l'éternité. L'âme ne se détache pas du corps. Elle pourrit ou brûle avec lui.

Terentia tenta timidement de le réconforter

– Tu m'as dit rêver d'elle chaque nuit. Ne crois-tu pas que les dieux t'envoient ces songes pour te réconforter ?

Lucius releva la tête et dit rageusement :

– Mais c'est une torture qu'ils m'infligent ! D'ailleurs les dieux n'envoient aucun réconfort, aucune souffrance aux humains.

– Tu ne crois même plus aux dieux ?

– Oh si, les dieux existent. Sinon les hommes ne croiraient pas en eux. Mais ils sont trop loin de nous, dans les inter-mondes. Pourquoi se soucieraient-ils des hommes ? Ils sont immortels, vivent dans la paix, et passent leur temps à boire et à manger dans une fête perpétuelle. Ils ne sont pas responsables des hommes, puisqu'ils ne les ont pas créés.

– Alors, tu penses que nous sommes seuls, que tout est absurde ?

Lucius détourna la tête et ne répondit rien. Terentia se leva. Avant de quitter la pièce, elle passa tendrement sa main sur la joue mouillée de larmes de son fils.

[p. 279]

Lucius ne sut jamais combien de temps après il perçut pour la première fois la Lumière¹. Il la prit d'abord pour la lueur de l'aube. Mais la Lumière ne ressemblait pas à la clarté du jour, encore moins à celle d'une lampe ou d'une torche. Elle brillait sans aveugler. Le mystérieux rayonnement s'accentua. Bientôt, les ondes lumineuses se concentrèrent et dessinèrent les lignes d'un corps. Avant même que les traits du visage de l'apparition se précisent, Lucius avait reconnu Aurelia.

Des vibrations lumineuses nimbaient son corps transfiguré. Son visage avait gardé ses traits doux et purs, et ses cheveux noirs, déliés, tombaient sur ses épaules auréolées de lumière. Ses yeux ardents brillaient, et ses lèvres étaient entrouvertes.

Lucius voulut se lever, mais ses membres ne lui obéirent pas. Il parvint seulement à articuler quelques mots en tremblant :

– Aurelia ... Reviens-tu du royaume des morts, ou est-ce moi qui me trouve à son entrée ? Je ne vois pas près de toi la barque de Charon...

Un sourire apparut sur les lèvres chéries qu'il avait tant de fois embrassées. Aucun son ne sortait de la bouche d'Aurelia, mais sa réponse s'inscrivit directement dans la pensée de Lucius.

– Mon amour, il n'y a ni Styx ni Charon là d'où je viens. J'ai dû quitter le monde des apparences où tu demeures encore, car mon heure était venue. Je n'ai pas été entraînée dans les profondeurs du Tartare, mais emportée vers les astres. Ton monde n'est plus le mien, mais la force de ton amour a ému le dieu créateur.

¹ La description et les dialogues qui suivent sont, pour l'essentiel, tirés de sources antiques. On en trouvera le texte littéral dans *Corpus des Inscriptions Latines*, VI, 21521 (inscription où une mère décrit l'apparition de son fils récemment décédé) ; Cicéron, *le Songe de Scipion*, livre VI du *De Republica* (Cicéron rapporte les paroles de Publius Cornelius Scipio Aemiliatus (184-129 av. J.C.), qui relate le dialogue qu'il pense avoir eu avec son grand-père adoptif, Scipion l'Africain, après le décès de ce dernier).

On présente souvent les Romains comme un peuple avant tout pragmatique, et peu enclin aux spéculations intellectuelles et métaphysiques. Ce n'est pas inexact, mais néanmoins incomplet. Ce que nous nommons l'irrationnel tenait lui aussi une large place dans leur existence d'où la dimension onirique n'est point absente. Relisons les vies des grands personnages de cette époque.

Nous constaterons qu'elles sont truffées de rêves prémonitoires, de visions, de présages funestes ou heureux, d'apparitions mystérieuses. L'imaginaire, l'espoir et l'angoisse faisaient ainsi tant bien que mal leur place au sein d'une religion trop souvent formaliste, d'ailleurs de plus en plus concurrencée, à l'époque à laquelle se situe ce récit, par les cultes à mystères venus d'Orient.

Il m'a permis de revenir vers toi pour que tu saches que seul l'Amour donne l'immortalité.

– Aurelia, je ne peux bouger, mais je voudrais tellement te prendre dans mes bras. Fais que je puisse te toucher, t'embrasser !

– Cela ne se peut, et notre temps est compté. Mais retiens mes paroles : même si tu ne peux plus [p. 280] me voir, je serai toujours avec toi, mon amour t'accompagnera jusqu'au terme de ta vie.

– Puis-je au moins savoir où tu vis, et si tu es heureuse ?

La réponse ne parvint pas à Lucius immédiatement. Saisi d'une brusque anxiété, il fixa la vision lumineuse. Elle était toujours aussi nette et rayonnante.

– Même s'il m'était permis de revenir sur cette sphère inférieure, je ne le ferais pas. Cela ne servirait qu'à retarder un stade plus parfait de mon évolution et de notre union. La vie terrestre n'est qu'un passage, il y en a d'autres, dans nos sphères supérieures.

– Que veux-tu dire ?

– Mon amour, si seulement tu pouvais savoir !

Nous parcourons d'autres espaces et d'autres temps...

– Je t'en prie, Aurelia, essaie de me les décrire !

– Que le dieu créateur me vienne en aide, lui qui nous a donné cet amour qui m'a rappelé jusqu'à toi !

La vision se brouilla. Un cri jaillit des lèvres de Lucius : par sa témérité, il avait comme Orphée une seconde fois perdu Aurelia. Mais très vite, la Lumière réapparut, et il entendit de nouveau dans sa pensée la voix d'Aurelia :

– Regarde, Lucius, regarde ce que si peu de mortels ont pu contempler avant que l'heure de leur départ ne soit venue.

Dans une blancheur incomparable, il vit se former un cercle brillant nimbé de flammes, et reconnut l'amas d'étoiles auquel les Grecs donnaient le nom de Voie Lactée. Tous les astres brillaient de feux et de couleurs d'une beauté inimaginable ; l'éther lui-même était parcouru de vibrations lumineuses.

– L'Amour qui t'habite n'est qu'un pâle reflet de celui de Dieu. Il te permet d'entrevoir le séjour divin. L'ensemble de l'univers se compose de neuf [p. 281] sphères dont la dernière contient toutes les autres et règle leurs mouvements. C'est à cette sphère que sont attachées les étoiles fixes qui tournent éternellement. Audessous sont sept autres sphères. La dernière est la Terre, où règne la mort.

La vision commençait à se dissiper. Les étoiles se brouillèrent sous les yeux de Lucius, et le ciel se condensa de nouveau en la forme d'Aurelia. La lueur qui

émanait d'elle était moins forte qu'auparavant, et ses traits plus flous. Il perçut cependant la suite de son message.

– Lucius, mon amour, le temps qui m'est imparti est proche d'expirer.

– Reste encore, je t'en prie, ou laisse-moi partir avec toi !

– Cela est impossible. Aucun des mortels n'a le droit de devancer l'heure. La loi est autre.

– De quelle loi parles-tu ?

– Au nom de notre amour, Lucius, écoute mon message. Tes souffrances ne sont pas terminées. Je ne suis pas venue pour les écarter, car la douleur est nécessaire à la Connaissance. Elle frappe les meilleurs, qui sont les plus vulnérables. Mais que cette vision t'apporte l'espoir, afin que ta vie se déroule jusqu'au terme qui lui a été fixé de toute éternité. Ne cherche pas à me rejoindre en devançant cette heure : tu ne ferais que retarder le moment où nous serons de nouveau unis. Tous ceux qui respectent la volonté divine doivent retenir l'âme dans la prison du corps.

La lumière décroissait rapidement. Le corps d'Aurelia n'était plus qu'une aura lumineuse aux vagues contours. Lucius distinguait à peine les traits de son visage. Dans un ultime appel, il lui demanda :

– Dis-moi, mon amour, que nous nous reverrons !

La réponse lui parvint, aussi nette qu'au début de leur dialogue :

– L'âme est éternelle. La Force et le Dieu dont [p. 281] elle procède n'ont ni fin, ni commencement. C'est ce que vous appelez la vie qui est la mort.

La voix mystérieuse s'était affaiblie et l'obscurité gagnait. Avant que le silence ne se fit, Lucius put entendre les derniers mots d'Aurelia, pleins d'une tendresse infinie :

– Mon amour, je ne peux plus résister à la force qui m'attire vers les sphères supérieures. Nous ne nous reverrons plus jamais dans ce monde. Je pars, mais je ne te quitte pas. Je serai toujours près de toi.

Lucius ne se souvint jamais de ce qui s'était passé entre le moment où la vision s'était effacée et celui où il se réveilla. L'obscurité avait disparu, et sa chambre, comme tout le reste de la maison, était emplie des rayons du soleil, déjà haut dans le ciel. Par rapport à la Lumière, ils n'étaient que ténèbres.

[p. 283]

CHAPITRE V – SATURNALES

Nous comparons presque l'esclavage à la mort.

ULPIEN, *Digeste*, L, 17,209.

[Retour à la table](#)

Les envoyés du Sénat s'en retournèrent vers Rome soulagés : ils avaient réussi. Cinna avait promis d'épargner la ville et, même dans ces temps d'épouvante, la parole d'un consul restait sacrée. Aulus et Publius faisaient partie de la délégation.

Depuis la mort de sa fille, Publius avait beaucoup changé. Lui qui aimait tant plaisanter restait maintenant silencieux, l'air absent. Son regard n'exprimait qu'une tristesse résignée. Aulus regardait son vieil ami marcher vers la litière sur laquelle ils allaient regagner Rome. Au moins, pensa-t-il, la guerre civile l'aura-t-elle sorti de sa torpeur. Tout d'abord Publius n'avait pas voulu céder aux instances de ses collègues qui le pressaient d'aller négocier auprès de Cinna et Marius les conditions de leur retour à Rome. Tout cela lui était égal. De toute façon, Rome avait-elle tant à redouter du vieillard malade qu'était devenu Marius ? Finalement, il avait accepté. Aulus lui avait promis de l'accompagner et avait été désigné pour faire partie de la députation du Sénat auprès des troupes rebelles.

Il s'allongea sur sa couche après que son ami s'y [p. 284] fût installé. Publius se retourna vers lui, et dit avec un léger haussement d'épaules :

– Vous trembliez pour rien. Marius et Cinna ont beau être des hommes perdus, à quoi leur servirait de noyer Rome dans un bain de sang ? Sylla est loin, mais son absence ne sera pas éternelle.

– Tu as raison. Aulus hocha la tête et ajouta en souriant : Nous nous sommes sans doute trop alarmés. Mais mieux vaut toujours prévoir le pire.

Publius ne répondit rien. Aulus le regarda et se rendit compte qu'il ne l'avait même pas écouté : de nouveau, son regard se perdait dans le vague. Aulus ne put s'empêcher de mordre légèrement sa lèvre inférieure. Il n'avait jamais pu se défaire de ce tic auquel ses familiers reconnaissaient son inquiétude. Les belles paroles de Cinna ne l'avaient pas convaincu. Tous ses collègues avaient souligné que, durant l'entrevue, Marius s'était respectueusement tenu debout auprès de Cinna, qui siégeait sur la chaise curule à laquelle son rang de consul lui donnait droit. Visiblement, disaient-ils, c'est un homme fini. Le mutisme du vieux général inquiétait Aulus : sa vieille haine contre le parti aristocratique s'était-elle évanouie maintenant que Rome lui offrait sa soumission ? Aulus ne savait que penser. Peut-être ses collègues avaient-ils raison : Marius avait atteint sa soixante-dixième année, et à cet âge la sagesse gagne en profondeur ce que les passions perdent en violence. Pourtant, il ne pouvait oublier l'ironie menaçante qu'il avait perçue dans la voix de Marius la seule fois où celui-ci avait ouvert la bouche, au moment où les sénateurs, avant de prendre congé de Cinna, fixaient les dernières modalités de l'entrée dans Rome des insurgés. Il avait seulement dit :

– C'est une loi, qui m'a exilé et banni de ma patrie. Si on veut que je rentre à Rome, il faut, par un nouveau vote, annuler celui qui m'en a chassé.

Tout le monde avait souscrit à cette condition, [p. 285] et vanté le civisme de Marius. Aulus trouvait étrange ce subit légalisme de la part d'un homme dont toute la carrière prouvait son mépris des lois et des traditions.

Mais peut-être n'était-ce qu'un geste symbolique destiné à effacer le long cortège de crimes et de rébellions contre la République dont lui et ses comparses s'étaient rendus coupables durant ces derniers mois.

Tout avait commencé au moment du départ de Sylla pour la Grèce, où il avait l'intention d'en finir avec les armées de Mithridate. La maudite question du vote des Italiens enflammait de nouveau la Cité. Cinna, l'un des deux consuls en charge, l'avait soulevée pour faire obstacle aux plans du parti aristocratique. Son projet de loi pulvérisait le délicat mécanisme de découpage électoral minutieusement monté par la fraction conservatrice du Sénat. En même temps, il demandait l'abrogation des lois de Sylla qui avaient banni les démocrates. Sentant le danger, son collègue Octavius s'y était immédiatement opposé, et avait fait disperser les Italiens qui avaient afflué dans la capitale pour le vote de la loi. Une violente bataille s'était engagée le jour du vote, en plein Forum, entre ses partisans et ceux de Cinna. Ce dernier avait eu le dessous, et s'était enfui hors de la Cité. Mais il n'avait pas abandonné la partie. Certaines légions, empoisonnées par le venin des idées démocratiques, s'étaient ralliées à lui. Quant aux Italiens, ils lui avaient fourni des contingents inépuisables de recrues. Et surtout, Marius était revenu.

Depuis sa fuite pitoyable de l'année précédente, lorsqu'il avait battu en retraite jusqu'en Afrique devant Sylla et sa Fortune, le Sénat l'avait presque oublié. Mais pas le peuple : pour lui, Marius était toujours le "Sauveur de la Patrie". Ses vétérans continuaient à le porter aux nues, vantant autant son humanité que ses faits d'armes : il n'y avait pas beaucoup de généraux qui, comme lui, partageaient avec eux le pain [p. 286] de munition et couchaient sur la même paille grossière. Marius non plus n'avait rien oublié. Surtout pas Sylla, son ancien questeur, ce jeune noble débauché qui lui avait ravi la gloire de la capture de Jugurtha. Traqué par les légions, le Numide avait trouvé refuge chez son beau-père, le roi Bocchus. Sylla s'était rendu auprès de lui et, à force d'habileté, l'avait convaincu de le lui livrer. Sylla avait profité de ce succès pour asseoir sa réputation. Pour que nul ne l'oublie, il s'était fait faire un sceau qu'il portait toujours sur lui, et dont l'empreinte figurait Bocchus lui livrant Jugurtha. Quant à Bocchus, il avait porté l'exaspération de Marius à son comble en consacrant au Capitole un groupe de statues en or représentant la même scène. La rivalité entre les deux hommes allait dégénérer en conflit ouvert quand survint la guerre sociale, qui permit à Sylla de prendre le pouvoir. Marius n'avait échappé plusieurs fois à la mort que par miracle.

Apprenant au milieu de ses tribulations la rébellion de Cinna, il avait compris que sonnait l'heure de la revanche. Il s'était embarqué immédiatement pour l'Italie et avait débarqué sur la côte d'Étrurie, au cap Télamon. Des troupes en nombre suffisant pour garnir quarante vaisseaux l'y attendaient. Elles comptaient beaucoup de rebuts d'humanité : esclaves en fuite, bergers et paysans ignorants et sauvages. Cinna avait décoré Marius du titre de proconsul, et lui avait envoyé les faisceaux, insignes de sa charge. Dans une feinte humilité, Marius les avait repoussés. Il se complaisait dans un aspect misérable. On aurait dit un vieillard comme il en traînait à Subure : les traits creusés, les cheveux longs, il marchait à pied, revêtu d'un mauvais habit au lieu du manteau écarlate d'*imperator* qu'il avait porté durant tant d'années. Si gros qu'ils fussent, ces artifices abusaient la populace. Le nombre de ses partisans s'enflait sans cesse. Bientôt Rome était à leur merci. Marius l'encerclait et l'avait coupée [p. 287] de ses approvisionnements. Un vent de panique soufflait à l'intérieur de la Cité : on craignait qu'ivre de vengeance il ne lançât sa soldatesque comme dans une ville ennemie. Pour comble de malheur, une épidémie de peste s'était déclarée. Le consul Octavius était si désespéré qu'il allait chercher des conseils chez des mages venus de Chaldée dont il collectionnait les horoscopes. Finalement, il avait résolu de rester dans la capitale : des colporteurs d'oracles sibyllins et des sacrificateurs de bas étage l'avaient assuré que le conflit se terminerait heureusement. Quelque peu rassuré, il avait conseillé au Sénat d'envoyer ses membres les plus illustres négocier auprès de Marius et Cinna des conditions honorables de reddition de la ville.

Quand Aulus et ses collègues se retrouvèrent devant lui et lui annoncèrent le succès de leur mission, Octavius sut que les mages n'avaient pas menti.

*

Caius Iulius Caesar n'avait que treize ans. Mais son jeune âge ne l'empêchait pas de se réjouir de ces événements. Il connaissait bien Marius, son oncle par alliance. Julie, la belle-sœur de sa mère, avait épousé Marius, et ne cessait de vanter ses mérites auprès de son jeune neveu, au point que le vieux général était devenu un exemple pour lui. Marius, aimé du peuple et de ses soldats, n'était-il pas le vainqueur des barbares ?

Jules n'était point issu des milieux populaires qui, ce jour-là, se préparaient à accueillir avec liesse leur protecteur. Il descendait d'une très ancienne souche patricienne, et l'origine de sa lignée, disait-on depuis toujours dans sa *gens*, n'était autre que Iulius, le fils d'Énée, un des fondateurs de Rome. Sa famille comptait de nombreux consuls, aussi bien dans ses lignages maternels que paternels. Ces origines ne l'empêchaient nullement de chérir les idées démocratiques. [p. 288] L'histoire offrait d'ailleurs de multiples exemples de patriciens attachés à la cause du peuple, depuis les Gracques jusqu'à Cinna lui-même. Sa mère, Aurélie, avait soigneusement veillé à l'éducation de ce beau garçon aux yeux noirs et perçants, à la peau blanche et à la taille élancée. Elle avait choisi pour lui les meilleurs professeurs. Ils avaient trouvé en Caius un élève prodige. Peu d'adolescents de son âge en connaissaient autant sur les littératures grecque et latine, et son style était déjà remarquable. Aurélie veillait aussi au développement de son corps. Les gymnastes avisés devinaient que sous de frêles apparences, le jeune homme cachait l'endurance et la vigueur d'un athlète. Comme beaucoup de femmes de son rang, Aurélie s'intéressait à la politique, et considérait que le mariage de Julie avec Marius était une chance que son fils devait saisir. Aussi avait-elle de bonne heure joint ses efforts à ceux de sa belle-sœur pour inculquer à Caius les idées du parti populaire et le culte de ses héros.

C'est pourquoi, ce matin où Marius allait faire son entrée dans la ville, le jeune Jules s'était rendu au Forum pour voir son oncle et Cinna investis par les comices de l'autorité gouvernementale.

Le centre de Rome était rempli de monde. Puisque Marius voulait, avant de franchir l'enceinte sacrée, que les comices prennent une loi demandant son retour, on avait réuni les membres des tribus en ordre de vote. Bientôt les opérations électorales débutèrent. Elles duraient toujours très longtemps et, à l'extérieur de la ville, l'impatience gagnait les troupes de Marius.

Le cauchemar commença peu après. Escorté de soldats et d'esclaves qu'il avait libérés, Marius franchit la porte de la ville avant que toutes les tribus aient porté leurs suffrages. Les soldats qui précédaient Marius arrachèrent Octavius de la tribune et le tuèrent. Quand le consul s'effondra, un horoscope glissa [p. 289] des plis de sa toge. Rapidement, les soldats séparèrent sa tête de son corps et la clouèrent aux Rostres, devant la foule d'où montaient, en un mélange confus, cris de panique et hurlements de joie.

En quelques heures, la terreur s'abattit sur Rome, dépassant dans son ampleur les craintes des plus pessimistes. Marius, le regard fou, conduisait en personne les opérations. Ses esclaves tuaient sans pitié ceux que leur désignait leur maître. Même ses partisans tremblaient en s'approchant de lui pour le saluer. Il suffisait que celui-ci se détourne ou ne réponde pas à leurs paroles de bienvenue pour que la meute des vils esclaves les égorge séance tenante. Quant aux partisans de Sylla, déclaré ennemi public, Marius et Cinna ordonnèrent de les pourchasser sans pitié. Certains commencèrent à fuir dès les premières heures du massacre, tentant de déjouer ceux qui les traquaient. Toutes les routes et les cités proches de Rome étaient pleines de séides de Marius qui donnaient la chasse aux fugitifs et s'efforçaient de les débusquer de leurs retraites. Les soldats ne marquaient guère moins de retenue que les esclaves. Beaucoup se sentaient étrangers dans la capitale, car ils avaient été recrutés dans les cantons ruraux de l'Italie récemment admis à la citoyenneté. Rome n'était pour eux qu'une ville ennemie dont les habitants devaient être traités comme tels. Ils pouvaient d'ailleurs compter sur une partie d'entre eux pour perpétrer leurs crimes. Certains agissaient par conviction, estimant que ces actes n'étaient que le juste châtimement des exactions commises un an avant par les troupes de Sylla. Mais beaucoup obéissaient à d'autres motifs. De nombreux esclaves se firent une joie de dénoncer leurs maîtres, gagnant ainsi leur liberté. Autant d'esclaves, autant d'ennemis, disait le proverbe. Des ennemis redoutables. Vivant dans l'intimité de leurs maîtres, ils étaient au courant de bien des secrets, de leurs allées et venues et de leurs fréquentations. Grâce à eux, les [p. 290] troupes de Marius purent arrêter nombre de syllaniens. Les rues étaient jonchées de corps décapités. Les hommes de Marius pénétraient dans les maisons, tuaient les propriétaires dont ils jetaient les cadavres sur le pavé, et violaient sans vergogne leurs femmes et leurs enfants.

Très rapidement, Marius et Cinna organisèrent la répression de façon plus méthodique. Aidés de leurs lieutenants, ils confectionnèrent des listes de proscription. Tous ceux dont les noms y figuraient pouvaient être mis à mort sans jugement, et leurs biens confisqués au profit des marianistes et des dénonciateurs. Pour faciliter leur travail, Marius ordonna de faire afficher les listes au Champ de Mars, et poussa le zèle jusqu'à faire approuver leur rédaction par les comices terrorisés, qui s'exécutèrent prestement. Lorsque les soldats parvinrent sur la vaste esplanade et accrochèrent soigneusement les listes aux poteaux qui servaient à l'entraînement des armées, la foule était dense. Chacun voulait savoir si lui-même, ses amis ou ses ennemis étaient ou non condamnés. Diophane était là, lui aussi. Quand le soldat déroula le premier *volumen*, il retint son souffle. Non seulement par anxiété, mais aussi par prudence. Tout le monde savait que les hommes de Marius s'étaient glissés dans la foule et épiaient les réactions des gens : non seulement leurs paroles, mais jusqu'à leurs larmes, leurs sourires et leurs

froncements de sourcils ¹. Il ne put cependant s'empêcher de serrer violemment les poings lorsqu'il lut parmi les premiers noms ceux d'Aulus et de Publius.

*

Aulus congédia l'esclave d'un geste las, après l'avoir remercié d'être venu le trouver : dans les circonstances présentes, cette démarche pouvait lui coûter la vie. Terentia n'avait pu s'empêcher de pleurer en écoutant son récit. Lucius ne disait rien, mais avait [p. 291] pâli en apprenant le suicide de Publius et de son épouse. Dès que ceux-ci avaient su qu'ils comptaient au nombre des proscrits, ils avaient résolu de se donner la mort. Après avoir passé ensemble une dernière nuit, les deux époux avaient fait allumer dans leur chambre un grand brasier par l'esclave qui venait de quitter la maison d'Aulus. Avant même que les flammes ne les atteignent, ils étaient tombés inanimés, étouffés par la chaleur et la fumée.

Aulus revit une dernière fois le visage de son vieil ami, dont il ne restait maintenant que des cendres. Tant d'épreuves surmontées ensemble, Aurelia elle aussi disparue... Il releva la tête et regarda sa femme et son fils. Il les voyait pour la dernière fois. Bientôt, les soldats de Marius allaient arriver : ce n'était plus qu'une question d'heures, peut-être de minutes. Il fit signe à Terentia et Lucius de s'approcher, et les enlaça avec tendresse. Terentia inclina sa tête sur la poitrine de son mari et Aulus sentit ses larmes couler silencieusement à travers le tissu de sa toge. Son regard se perdit dans l'atrium désert et lugubre, et un flot de souvenirs l'envahit. Il revit Terentia, quand elle n'était encore qu'une toute jeune fille, s'avancer vers lui au bras de ses parents, et il lui sembla entendre de nouveau les murmures admiratifs des esclaves s'extasiant sur sa beauté. Puis leurs premiers baisers furtifs dans l'ombre du péristyle. Sans transition, ce visage fit place à la silhouette de la jeune mère de Lucius, telle qu'elle s'était avancée vers lui, près de trente ans plus tôt, dans sa robe blanche, après la naissance de leur unique enfant. Aulus sentit ses entrailles se nouer : ce n'était pas la peur de la mort qui l'étreignait, mais le chagrin de la séparation. Il serra plus fort la main de son fils qu'il tenait dans la sienne, et s'efforça d'endiguer l'assaut des images du passé.

Il s'écarta de Lucius, tenant toujours Terentia serrée contre lui, et commença à parler :

[p. 292]

– Mon enfant, il nous reste peu de temps, et le moment est venu de mettre à exécution ce que nous avons décidé.

Il dut reprendre sa respiration : ces instants étaient encore plus difficiles qu'il ne l'avait prévu.

– Ta mère et moi n'avons pas cherché à échapper à la vengeance de Marius. Je ne suis plus qu'un vieil homme, mais je ne ternirai pas l'éclat de toute une vie par

¹ D'après Dion Cassius, Fragment 109, 16.

une fuite honteuse... Le ton de sa voix se raffermir... Ma vie est arrivée à son terme. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. J'ai soutenu tout au long de ma carrière le bon combat, contre les ennemis de la Cité et de notre ordre. J'ai essayé d'être digne des ancêtres et de montrer une *virtus* et une *dignitas* égales aux leurs. N'oublie jamais que le chemin des honneurs est aussi la Voie de l'Honneur. Parmi les hommes, inégaux par leur nature, leur naissance et leur condition, seul un petit nombre est capable d'y accéder. Il est juste qu'ils commandent aux autres. Ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs et des assassins, comme les scélérats qui ont amené le deuil et la désolation sur notre cité.

Lucius l'interrompt :

– Mon père, je te rends grâce pour l'exemple que tu m'as donné. Pardonne-moi de ne pas toujours avoir été tel que tu le désirais. Moi aussi, j'ai cherché sans relâche la Vérité. Nos chemins, quelquefois, n'ont pas été les mêmes. Mais je m'efforcerai de ne pas quitter cette Voie, en me souvenant de ta *virtus*.

Aulus se leva et embrassa son fils. Après quelques instants de silence, il s'écarta de nouveau, et reprit Terentia dans ses bras. La sérénité, peu à peu, apparaissait sur son visage. Il poursuivit :

– Grâce à toi, je m'en vais sans remords, et dans l'espoir que les dieux me récompenseront de la piété que j'ai toujours montrée envers eux. Aulus fit une légère pause et continua tout en caressant le visage de Terentia : Malgré mes prières, ta mère, qui fut la [p. 293] meilleure épouse que les dieux pouvaient me donner, n'a pas voulu que nos vies se séparent aujourd'hui et a choisi de rester avec moi, pour qu'ensemble nous partions vers le séjour des Morts. Mais pour toi, il n'en sera pas ainsi. Même si les épreuves ne t'ont pas épargné, tu es encore un homme jeune et plein de forces, ta mission n'est pas terminée.

Aulus jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil était déjà haut. Les soldats de Marius pouvaient arriver à tout instant. Terentia et lui se levèrent et se dirigèrent vers Lucius. Chacun à leur tour, ils l'étreignirent longuement dans un ultime baiser. Aulus enleva doucement Terentia aux bras de son fils, puis dit à Lucius sur un ton pressant :

– Pars maintenant, pars vite. Tu sais ce que tu dois faire. Lucius hésitait encore, mais Aulus insista, d'une voix impérieuse : Va-t-en, Lucius, je t'en prie ! Que les dieux te gardent, mon enfant !

Ce furent les dernières paroles que Lucius entendit dans la bouche de son père. Celui-ci lui avait exposé son plan la veille au soir.

Vêtu d'une tunique d'esclave, Lucius devait quitter la maison par une porte dérobée et se réfugier chez Diophane. Il en sortirait au milieu de la nuit et gagnerait la porte Capene. Elle serait gardée par les soldats. Mais par un hasard extraordinaire, Diophane avait appris que le chef de la garde était un des hommes qui avaient servi sous les ordres de Lucius à Pompéi. Mis au courant par

Diophane du plan d'évasion, le soldat avait promis son aide sans hésitation. Une fois franchie la porte Capene, Lucius gagnerait la Campanie, où Aulus avait encore des hôtes sûrs qui l'abriteraient.

Lucius sortit de la maison de son père, revêtu de ses hardes. Il jeta un coup d'œil dans la ruelle : elle était déserte. Les soldats arriveraient sans doute par la rue principale. Après quelques minutes de marche, il obliqua vers un petit sentier qui descen-[p. 294] dait la pente du Palatin. Parvenu au bas de la colline, il contourna le Caelius en longeant les remparts, de façon à parvenir à Subure sans avoir à traverser le Forum, où trop de gens pourraient le reconnaître. Une demi-heure après, il avait presque touché au but. Parvenu au sommet de l'Esquilin, il voyait Subure à ses pieds. Les passants ne prêtaient aucune attention à lui. Bientôt, il pénétra dans Subure. Il vit de loin le barrage formé par un groupe de soldats. Ce n'était pas une surprise. Marius en avait rempli la ville. Ceux qui étaient installés aux portes de la Cité exerçaient un contrôle rigoureux, afin de ne laisser échapper aucun fuyard. Mais ici, dans le centre, leur attention était beaucoup plus relâchée. Lucius serra ses vêtements en lambeaux sur sa poitrine, et se dirigea vers le poste de garde. Les soldats étaient nonchalamment assis près de leurs boucliers et devisaient gaiement, hélant de temps à autre les filles qui passaient. Après un mois de massacres, ils commençaient à éprouver une certaine lassitude. Ils jetèrent un coup d'œil à Lucius, et lui firent signe de passer. Celui-ci ébauchait un sourire pour les remercier quand deux légionnaires jaillirent d'une encoignure où ils s'étaient dissimulés, se ruèrent sur lui et le ceinturèrent, tandis qu'une voix goguenarde disait :

– Salut à toi, Lucius Livius. Nous t'attendions.

*

Il faisait particulièrement froid en ce début du mois de janvier. Un vent glacé soufflait sur le Forum, descendait le long des pentes du Capitole et s'engouffrait entre les temples, faisant vibrer leurs murs de sa sinistre complainte. Bien qu'abrité par celui auquel il était presque accolé – la rue des Toscans ne l'en séparait que par un court intervalle – le temple des Dioscures était lui aussi balayé par les rafales de l'Aquilon. Pourtant, beaucoup de gens se pressaient autour de son podium. Pas pour prier Castor et Pollux : les [p. 295] dieux avaient détourné leurs faces de Rome. C'est du moins ce que chuchotaient ceux auxquels Marius n'avait pas encore ôté la vie. Non, la foule massée près du temple avait d'autres raisons de se tenir là : les marchandises présentées ce matin au marché aux esclaves étaient d'une exceptionnelle qualité. Les acheteurs avisés reconnaissaient au premier coup d'œil les lots habituels. À tort ou à raison, on attribuait aux esclaves certains défauts et qualités suivant leur pays d'origine. Les Syriens étaient vigoureux, alors qu'on recherchait plutôt les Ioniens et les Asiates pour la beauté de leurs traits. Les Phrygiens étaient réputés dociles et timides. Tout le contraire des Corses, cruels et paresseux. Quant aux Sardes et aux Crétois, il fallait s'en méfier : les premiers se rebellaient trop facilement, les seconds avaient

la langue aussi habile que menteuse. Mais ce jour-là, il y avait aussi des têtes inhabituelles qui émergeaient du bétail humain. L'humiliation et la détresse qu'on pouvait lire sur leurs traits tranchaient sur la morne résignation de leurs compagnons. Presque tous portaient accroché à leur cou un écriteau où le *mango*¹ avait griffonné : *noticius*. Ils étaient vendus pour la première fois, et seraient mis aux enchères plus haut que les *veteratores*, durs à cuire déjà rongés par les vices de la servitude.

Faberius pesta contre ce maudit vent qui n'arrêtait pas de souffler, et croisa sur sa gorge le col de son manteau. Il soupira en pensant qu'il en avait encore pour des heures à rester planté là, afin de s'acquitter de la mission que lui avait confiée son maître, le puissant Marcilius. En voilà un qui peut remercier les dieux ! dit-il pour lui-même. Marcilius était de famille équestre et possédait d'importants domaines dans le sud de l'Italie et en Sicile. Il aurait pu y couler tranquillement des jours heureux. Mais Marcilius n'était pas du genre d'hommes qui se satisfont de regarder la mer et de veiller sur leurs viviers et [p. 296] leurs chasses. Il haïssait les patriciens arrogants qui méprisaient les gens de son ordre, et passaient leur temps à réciter les litanies de leurs ancêtres. En fait, il les jalousait, et enviait leurs privilèges et leurs pouvoirs. Il avait aussi peu d'estime pour la racaille plébéienne, ces va-nu-pieds loqueteux toujours prêts à s'attacher à ceux qui leur promettaient monts et merveilles. Marcilius avait senti peser sur lui le regard des Parques lorsque Sylla avait pris le pouvoir : le Sénat avait glissé son nom sur la liste des opposants à liquider, et il n'avait dû la vie qu'aux milliers de sesterces dont il avait arrosé les lieutenants de Sylla pour qu'on égarât son dossier. Aussi, dès que Marius avait débarqué en Italie, le chevalier avait mis à sa disposition tous les hommes valides qu'il avait pu lever. Maintenant, c'est lui qui était du bon côté du glaive, et il comptait bien en profiter.

Il avait chargé Faberius, son intendant, d'acheter un certain nombre d'esclaves, pour remplacer les hommes qu'il avait perdus dans la guerre civile. Et aussi pour satisfaire ses désirs de vengeance. Car Marcilius, bien introduit auprès des acolytes de Marius, savait que cette vente était exceptionnelle. Tous les proscrits, leurs amis, les membres de leur famille, n'avaient pas été tués. Les plus connus n'avaient pas échappé aux glaives de la soldatesque – il fallait bien faire des exemples – mais d'autres avaient été enchaînés et gardés en réserve, pour être vendus comme esclaves. L'opération était rentable, et le châtement pire que la mort. Tout cela se situait à la frontière de la légalité : toutes les règles de droit interdisaient qu'un citoyen romain fût vendu comme esclave, le contrat demeurant cependant valable si l'acquéreur ignorait que le prétendu esclave était en réalité un homme libre. Mais qui se souciait encore du droit ? *Vae victis*, malheur aux vaincus : c'était la seule sentence qui comptait pour les individus de la trempe de Marcilius. Acquérir comme esclaves cer-[p. 297] tains de ses anciens ennemis le

¹ Le *mango* est l'intermédiaire spécialisé dans le commerce des esclaves, qui s'approvisionne en gros à diverses sources, et revend au détail sur les marchés.

comblait de joie. Faberius se souvenait de son sourire sardonique lorsqu'il lui avait donné ses instructions pour l'achat des esclaves. Ses paroles sonnaient encore à ses oreilles :

– Quand tu seras au marché, ouvre grands tes yeux. Tu choisiras ceux qui ne présenteront pas de défauts physiques, et qui auront l'air le plus égaré, ou au contraire le plus fier. Et tu les expédieras dans le Sud, dans ceux de mes domaines où le travail est le plus dur. Ça les changera de ce qu'ils ont connu jusqu'à présent !

Faberius en avait déjà repéré quelques-uns. Mais il fallait attendre : leur adjudication aurait lieu en dernier. En commerçant avisé, le *mango* réservait ses meilleures marchandises pour la fin. L'intendant se réfugia derrière la statue de Castor pour se protéger des rafales de vent. Le *mango* s'avança sur l'estrade et ordonna à ses acolytes d'ouvrir les cages. Encore un vieux truc de *mango* pour impressionner le client ! Il consistait à faire croire que certains esclaves avaient tellement de valeur qu'ils justifiaient cette précaution supplémentaire pour prévenir leur fuite. Cela mettait un peu de piment dans le spectacle monotone offert par ces hommes et ces femmes juchés sur l'estrade, leurs pieds enduits à la craie, enchaînés les uns aux autres, soumis à leur sort dans une passivité indigne d'un être humain.

Les premières ventes commencèrent. Du tout-venant, pensa Faberius en haussant les épaules. Des femmes entre deux âges, s'efforçant de réprimer leurs quintes de toux comme le leur avait ordonné le *mango*, tout juste bonnes à exécuter de menus travaux dans les fermes. En tout cas, à en juger d'après ce que permettait de voir le vent qui soulevait leurs haillons, rien qui puisse servir aux plaisirs du lit. Quelques Syriens, dont les muscles saillaient sous leur peau basanée, faisaient meilleure impression. Mais il fallait se méfier. Les *mangones* trouvaient toujours de [p. 298] nouveaux artifices pour maquiller les carences de leur marchandise. En principe, ils devaient une garantie contre les vices des choses vendues. Certaines tares étaient suffisamment visibles. La goutte, les malformations des hanches, la claudication ou la mauvaise haleine laissaient présager une maladie du foie ou des poumons. Un air exagérément abattu alarmait les acheteurs : un esclave trop triste, ou affligé d'un mutisme persistant, ne faisait pas de vieux os. Il ne résistait pas longtemps à la tâche, ou finissait par se suicider, volant ainsi son maître. Mais d'autres défauts se décelaient plus difficilement, comme les crises d'épilepsie ou la stérilité. Encore ne s'agissait-il là que d'affections physiques. Pour le reste, l'acheteur était presque démuné. Si le *mango* ne l'en avertissait pas, comment savoir si un esclave n'était pas un récidiviste de la fugue, un habitué des tentatives de suicide, un voleur incorrigible, si telle femme aux seins fermes et au ventre prometteur ne traînait pas derrière elle d'innombrables fausses couches qui l'avaient rendue stérile ? Tous ces vices cachés devaient être précisés sous peine de rescision de la vente. Mais pour rentrer dans son droit, l'acheteur devait retrouver le *mango*, et engager les frais d'un procès, souvent supérieurs à la valeur de l'esclave. Les *mangones* honnêtes –

des oiseaux rares – coiffaient d'un bonnet les esclaves qu'ils ne garantissaient pas, ce qui les obligeait à en baisser le prix. Au moins l'acheteur savait-il à quoi s'en tenir.

Faberius jeta un coup d'œil sur l'estrade où le *mango* poussait quelques vieillards cacochymes sous les quolibets de la foule. Ils ne valaient pas le cuir des fouets dont leurs épaules portaient les traces, accumulées en stries serrées depuis des années. Il en allait toujours ainsi dans les ventes par lots : le *mango* fourguait quelques esclaves invendables autrement, en obligeant l'enchérisseur à les acheter pour acquérir les spécimens plus intéressants. On en arriva bientôt [p. 299] aux ventes individuelles, dont faisaient partie les *novicii*. Faberius quitta son abri et se glissa jusqu'aux premiers rangs en écrasant des pieds, ce qui lui valut quelques injures. Le silence revint rapidement : les choses intéressantes commençaient. D'abord quelques castrats. Malgré le froid, le *mango* les fit dévêtir en leur ordonnant de bien écarter leurs jambes ; tous purent voir que l'ablation avait été faite intégralement, et que les plaies étaient bien cicatrisées. Les prix montèrent rapidement ¹. C'était une marchandise relativement rare, qui plaisait aux femmes riches, ou aux adeptes de l'amour grec. Faberius en acquit quelques-uns : loin de s'atténuer avec l'âge, la passion de Marcilius pour les jeunes gens n'avait fait que croître. Ses érections n'étaient jamais aussi vaillantes qu'auprès d'un adolescent à la peau lisse, dont les cheveux bouclés encadraient un visage aux traits encore indécis. De plus, la pédérastie lui semblait être une marque de distinction, une sorte d'élégance.

Le défilé des articles de luxe continuait. Le *mango* poussa sur le devant de l'estrade un jeune homme à la démarche hésitante, vêtu d'une tunique moins défraîchie que celle de ses congénères. Faberius remarqua que ses pieds n'étaient pas entravés. Sa peau était vierge de traces de coups, signe de sa docilité et de la prudence du *mango* qui n'avait pas voulu risquer de l'abîmer. Quelques murmures admiratifs s'élevèrent dans la foule. Sûr de son effet, le *mango* resta silencieux pour permettre à tous de bien le détailler. Quand il vit que plusieurs spectateurs sortaient leurs bourses et comptaient leurs sesterces, il commença à crier le plus fort possible :

– Et maintenant, citoyens, voici Evandre, la meilleure affaire du jour. Je n'ai pas peur de le dire, vous n'en trouverez pas un comme lui dans tout le Latium ! Il n'a que vingt ans, l'âge auquel on peut attendre d'un esclave les services d'un homme, sans qu'il ait été encore gâté par la tâche ou la maladie, [p. 300] ou qu'il

¹ Le prix des esclaves varie évidemment presque à l'infini suivant leurs qualités individuelles, l'abondance de l'offre, les modes pesant sur la demande. Par ailleurs, on sait combien les conversions de valeurs monétaires antiques en francs actuels sont hasardeuses. On peut cependant, pour fixer les idées, risquer une équivalence. Dans les années 200 avant notre ère, à l'époque des grandes conquêtes pourvoyeuses de bétail humain, un esclave capable de rendre des services courants valait de 150 à 300 deniers, soit une somme comprise entre 2400 et 4800 F actuels (francs français 1984).

ait appris les vices de ses congénères. D'ailleurs, je ne vous mens pas, mes amis. Foi de *mango* – à ces mots, les rires fusèrent –, c'est vraiment un novice, il n'a jamais connu la servitude. Son maître pourra tout lui demander. Je dis bien : tout, ajouta le *mango* en éclatant de rire, sans juger utile de préciser ce que tout le monde avait compris. Reprenant son sérieux, il enchaîna, en faisant marcher Evandre le long de l'estrade : Voyez sa peau blanche ! Il est beau des pieds à la tête. C'est un serviteur précieux, il comprend un geste, un coup d'œil. La langue grecque lui est familière. Tous les talents, il les possède : c'est une argile molle qui prendra les formes que vous désirez. Et je ne vous ai pas tout dit. Non seulement il est beau comme les statues des Grecs, non seulement il est instruit, mais encore il chante si bien, d'une voix si douce et si tendre, que lorsque vous le ferez paraître dans un repas, vos convives se prendront pour Ulysse au milieu des sirènes !

Le *mango* s'interrompt pour reprendre son souffle. Faberius en profita pour lui crier :

– S'il chante aussi bien que tu parles, alors Pénélope elle-même peut continuer à tisser son ouvrage ! Les rires fusèrent, et Faberius continua : Je demande à écouter. Fais-lui chanter une berceuse, puisque tu cherches à nous endormir avec tes boniments !

Un large sourire éclaira la face rougeaude du *mango*. Il avait l'habitude de se faire houspiller, et n'était nullement vexé par les plaisanteries de Faberius. Il avait le client intéressé avant même qu'il ouvrît la bouche, à des détails que seuls les vieux routiers des marchés aux esclaves comme lui connaissaient bien : une subite attention dans le regard, la main qui se posait sur la bourse remplie de sesterces, là, sous la toge où elle faisait un renflement. Il répondit sur un ton doux et sûr :

– À tes ordres, noble citoyen. Je vois que tu es un connaisseur. Tu ne vas pas être déçu. Il se retourna [p. 301] vers l'esclave, et lui dit : Vas-y, Evandre, chante un couplet au chevalier – il en rajoutait pour flatter Faberius – et ne sois pas timide : ici, nous sommes entre amis !

Le silence se fit. Evandre s'avança d'un pas hésitant et regarda le *mango* en ravalant sa salive. Quelques longues secondes passèrent : aucun son ne sortait de la bouche du malheureux. La foule commençait à murmurer. Le *mango* s'avança, l'air menaçant. Il n'avait plus envie de rire :

– Tu as entendu ce que je t'ai dit ? Chante, au lieu de nous faire perdre notre temps !

Evandre leva les yeux, et regarda droit devant lui, au-dessus de la foule, pour ne plus voir ces visages moqueurs, ne plus sentir sur lui ces regards qui le déshabillaient, ne plus entendre le *mango*. Et il commença à chanter. Une vieille chanson sicilienne qui parlait des moissons et de la mer, des filles aussi fières que belles, de l'amour et de la paix. Sa voix était pure et douce, et les murs du temple s'en renvoyaient les échos, tandis que le vent lui-même retenait miraculeusement

son souffle. Plus personne ne bougeait, et même le *mango* paraissait ému. Quand Evandre se tut, tous purent voir une larme rouler sur sa joue. Ils avaient oublié que même un esclave pouvait pleurer.

Après quelques instants d'un silence étonné, le *mango* se reprit et lança les enchères : mille deniers pour emporter Evandre. Le prix était élevé, mais justifié. Faberius voulait l'avoir, coûte que coûte : pour le récompenser d'une si bonne acquisition, Marcilius lui donnerait à coup sûr une grosse commission. Et pour son maître, enrichi des biens des proscrits, quelques milliers de deniers ne représentaient pas grand-chose. Finalement, malgré une lutte serrée avec un autre enchérisseur, il acquit Evandre pour quinze cents deniers. L'affaire restait correcte. Les voisins de Faberius commençaient à le regarder d'un autre œil : un [p. 302] homme capable de dépenser tant d'argent en si peu de temps ne se rencontrait pas sur tous les marchés aux esclaves.

Faberius continua à acheter, raflant les *novicii* correspondant aux instructions que lui avait données Marcilius. Le *mango* exultait : si toutes les ventes pouvaient marcher comme celle-ci, il pourrait bientôt se retirer et s'asseoir sur un tas de sesterces ! Deux heures après, il ne restait plus sur l'estrade que quelques rebuts décidément invendables. Faberius avait hâte de quitter la place. Il donna l'ordre à ses valets de lier par une même corde les nouveaux esclaves de Marcilius. Le lendemain, tous partaient pour la Sicile.

*

Nasutus surveillait toujours lui-même la mise en fût du vin réservé aux esclaves. Si on n'y prenait garde, quelques amphores disparaissaient au passage. Éviter les chapardages était une des nombreuses tâches incombant au *vilicus*, le régisseur du domaine. Au fil des années, c'était devenu une véritable obsession pour Nasutus. Il connaissait mieux que personne les ruses des esclaves, leurs mensonges et leurs friponneries, pour avoir partagé leur condition pendant plus de vingt ans. Il approchait de la cinquantaine, mais paraissait plus, à cause de son embonpoint. Il le cultivait soigneusement, non seulement par goût des plaisirs de la table, mais parce qu'il représentait une revanche sur les années de famine de sa jeunesse. L'excès de graisse n'avait qu'un inconvénient : il s'essouffait vite, ce qui le contraignait à des efforts désagréables lorsqu'il arpentait les domaines de son maître, le riche Marcilius, pour surveiller les travaux des champs. Il souffrait en outre d'une claudication qui s'accroissait avec l'âge. Un vieux souvenir, dû aux longues heures qu'il avait passées enchaîné dans l'ergastule. Il y aurait sans doute succombé comme tant [p. 303] d'esclaves s'il n'avait pas été plus malin que les autres. Lorsque, dix-sept ans auparavant, la seconde révolte servile de Sicile avait éclaté, conduite par ce fou de Salvius, il avait tout de suite deviné dans quelle direction le vent allait tourner. Il s'était joint aux rebelles en faisant semblant de partager leur cause. Comme il était intelligent et méthodique, on lui avait vite confié un poste important dans l'état-major des armées serviles. Il en profitait pour renseigner les Romains, dont la victoire lui paraissait certaine. La veille du

combat décisif, il avait fui dans le camp romain et s'était placé sous la protection du consul Manius Aquillius, dont Rome fêta le nom pendant plusieurs semaines à la nouvelle de sa victoire. Nasutus n'eut pas comme lui les honneurs du triomphe, mais toucha le salaire de sa longue trahison : la liberté et un poste de *vilicus* dans le domaine de Marcilius, à Leontinoi ¹, dans les meilleures terres à blé de la Sicile. Ces événements expliquaient son surnom : Nasutus, celui qui a un long nez, façon imagée de désigner un individu rusé et prévoyant. Depuis dix-sept ans, il coulait une vie heureuse. Sa tâche n'était pas de tout repos. Mais chaque matin était pour lui un jour de victoire : commander aux esclaves et les châtier sans hésitation constituaient à ses yeux une source de joies inépuisables. Marcilius et Faberius l'appréciaient, car il savait s'y prendre. Surtout avec les nouveaux arrivants et les esclaves novices : une matière vierge, à laquelle il fallait faire rapidement comprendre qu'on ne tolérât pas plus la paresse que l'insoumission. Nasutus commençait par les sous-alimenter, de façon à diminuer leur résistance. On y perdait les premiers temps en quantité de travail, mais à long terme, le gain était certain : il est plus facile de soumettre les âmes lorsque les corps sont affaiblis. Nasutus avait compris que les liens les plus sûrs étaient ceux qui entravaient les esprits. Il les nouait par la peur des coups et des supplices, mais aussi l'espoir des récompenses, avec au [p. 304] bout la promesse rarement tenue de l'affranchissement. L'important était de bien savoir doser l'emploi de la carotte et du bâton. Depuis que Marius avait pris le pouvoir, les esclaves affluaient. Le dernier contingent venait d'arriver. Il comportait de nombreux individus peu habitués aux chaînes de la servitude. Nasutus se faisait une joie de les y initier.

Tout en agitant ces pensées, il comptait les amphores que les valets de ferme entreposaient près d'un grand fût. L'opération avait lieu tous les mois. Suivant les époques de l'année et l'importance des travaux à accomplir, la quantité distribuée n'était pas la même. En hiver, on n'avait pas besoin d'être aussi généreux qu'au moment des moissons, et le vin était largement coupé d'eau. Les valets s'étaient arrêtés sur un signe de Nasutus : le compte était bon.

– Écoutez-moi bien, leur dit-il, et prenez garde à ne pas vous tromper dans les proportions. Vous verserez d'abord dans le fût dix amphores de vin doux, du vin cuit en même quantité, et deux amphores de vinaigre bien mordant. Vous ajouterez ensuite cinquante amphores d'eau douce, et vous mélangerez le tout avec vos bâtons pendant trois heures. Quand ce sera fini, vous verserez encore soixante-quatre setiers de vieille eau de mer. Et prenez bien garde de vider les amphores de vin jusqu'au fond, sans essayer d'en garder quelques litres pour vous enivrer ! Je reste là pour vous surveiller, et si je m'aperçois que vous cherchez à me rouler...

Nasutus ne termina pas sa phrase, mais tous les serviteurs en comprirent le sens : mieux valait encore se passer de quelques gorgées de vin supplémentaires

¹ Aujourd'hui Lentini, à quarante-deux kilomètres au nord-ouest de Syracuse.

qu'avoir la peau du dos déchirée par les coups de fouet. Ils travaillèrent toute la matinée, se conformant strictement aux ordres de Nasutus.

[p. 301]

Un an passa. À Rome, Marius semblait dans la folie. Cinna était las des massacres, et avait tenté en vain de fléchir le vieux général qui venait de se faire nommer consul pour la septième fois au terme d'une parodie d'élection : les comices terrorisés auraient voté n'importe quoi. Même les démocrates les plus acharnés n'applaudissaient plus au spectacle des sénateurs qu'on poussait dans le vide, du haut de la roche tarpéienne. Personne n'était à l'abri du glaive des terribles Bardiéens, les esclaves sanguinaires de Marius. On respira un peu quand Cinna lui-même résolut de s'en débarrasser. Profitant de ce qu'ils étaient réunis dans leur camp, il les fit périr sous une grêle de flèches décochées par ses archers. Mais Marius restait aveugle et sourd aux conseils de modération de son allié. Au bout de quelques semaines, le plaisir de la vengeance l'avait enivré au point qu'il perdait tout contrôle de lui-même. Et surtout, il avait peur. Peur de ses ennemis, dont il croyait dans son délire ne jamais parvenir à décimer les rangs. Peur de Sylla, qui un jour rentrerait d'Orient, à moins que les dieux ne donnent la victoire à Mithridate, auquel cas Rome serait perdue, et lui avec. La situation devenait sans issue, et Marius se voyait entouré d'adversaires résolus à sa perte. Arrêter, torturer, exécuter : c'était le seul moyen de gagner du temps. Au cours de visions funestes, il revivait ses longues errances entre l'Italie et l'Afrique, les moments d'angoisse quand Sylla le traquait sur terre et sur mer. Sylla dont le visage sévère le regardait en prononçant une sentence de mort, tandis qu'une voix jaillie des enfers disait : "Il est terrible, le gîte du lion, même lorsqu'il en est absent". Il perdit peu à peu le sommeil, ce qui augmenta son désarroi : les visions l'assaillaient surtout la nuit. Pour les écarter, il se mit à boire. Peu après les nones de janvier, il dut s'aliter. Les médecins diagnostiquèrent une pleurésie, mal fatal pour un vieillard. Sa haine de Sylla le poursuivit jusque dans son agonie. Durant [p. 306] ses crises de délire, il croyait commander l'expédition contre Mithridate. Il se dressait sur son lit, l'air hagard, et ébauchait de ses membres affaiblis les gestes qu'il avait coutume de faire sur le champ de bataille, donnant des ordres et poussant des cris de victoire que ceux qui le veillaient prenaient pour des gémissements. Sylla lui avait volé sa victoire sur Jugurtha, au moins l'emporterait-il sur Mithridate, fût-ce en rêve ! Dans une inexplicable mansuétude – peut-être se souvenaient-ils qu'il avait été le Sauveur de la Patrie – les dieux lui accordèrent cette ultime et dérisoire satisfaction. Marius mourut aux ides de janvier, en entrant dans le dix-septième jour de son septième consulat, la six cent soixante-septième année depuis la Fondation de la Ville ¹.

Beaucoup pensèrent que sa disparition marquait la fin de leurs maux. Même les suspects et les proscrits qui avaient échappé par miracle à la répression eurent

¹ En 86 av. J.C.

l'espoir de pouvoir bientôt rentrer à Rome. Ils se trompaient. Marius laissait son fils pour continuer son œuvre. Il lui ressemblait en tous points. Par son courage au combat, si grand qu'on l'avait surnommé "Fils de Mars". Mais aussi par sa cruauté envers les adversaires de son parti, qu'il continua à pourchasser. Quant à Cinna, il se maintint au consulat pendant deux ans sans prendre la peine de réunir les comices pour se faire élire. Comme le peuple était las des tueries, ses acolytes et lui prirent quelques mesures pour le flatter. L. Valerius Flaccus, élu consul à la place de Marius, fit notamment voter une loi agréable aux démocrates, qui obligeait les créanciers à renoncer aux trois quarts des dettes qu'ils détenaient sur leurs débiteurs. Mais c'était bien peu de chose par rapport aux promesses qui avaient accompagné le retour de Marius.

Les Italiens désespéraient du droit de citoyenneté pour lequel ils avaient versé leur sang. Beaucoup d'entre eux s'étaient enrôlés dans les troupes de Marius [p. 307] avec l'espoir de voir enfin triompher leurs revendications. En principe ils avaient gagné, puisque les lois leur accordant le droit de cité étaient votées. Mais dans la pratique, les censeurs démocrates mettaient une infinie lenteur à les inscrire sur les listes du cens. Beaucoup murmuraient qu'ils ne valaient pas mieux que les magistrats à la solde des conservateurs du temps de Sylla. La guerre sociale renaissait de ses cendres : des bandes armées tenaient le Bruttium et menaçaient de passer en Sicile. Paralysés par la crainte du retour de Sylla, les successeurs de Marius ne pensaient qu'à se maintenir à la tête de la Cité. Ils négligeaient d'entreprendre les réformes tant de fois promises. Seuls les hommes d'argent qui avaient dès le début apporté leur soutien à Marius tiraient leur épingle du jeu : chaque jour leur fortune s'augmentait des biens des proscrits.

*

Tout cela, Lucius l'ignorait. La Sicile n'était qu'à quelques jours de voyage de Rome, mais il était entré dans un autre monde : celui de l'esclavage. Y survivre était devenu son seul but, la seule pensée qui l'aidât à ne pas se laisser mourir.

Le cauchemar avait commencé au moment de sa capture, au poste de garde de Subure. Les soldats l'avaient poussé sans ménagement à travers les rues de Rome, sous les quolibets de quelques passants qui leur faisaient escorte en lui crachant au visage. D'autres se contentaient de lui jeter un coup d'œil furtif en ralentissant le pas, et se détournaient rapidement, de peur de se faire remarquer par les gardes. Lorsque la troupe était passée au bas de la roche tarpéienne, enjambant quelques corps disloqués, il s'était dit que tout serait bientôt fini. Mais au lieu de gravir le sentier qui menait au sommet du promontoire, les soldats s'étaient engouffrés dans une petite rue, et l'avaient fait entrer dans une maison peuplée de leurs [p. 308] congénères. Après avoir traversé la cour intérieure, ils l'avaient jeté dans un cachot, une de ces prisons privées dont Rome regorgeait. Il y était resté enfermé pendant trois jours, dans l'obscurité, sans boire ni manger, ne cessant de penser à ses parents, en caressant l'espoir fou que les sicaires de Marius les avaient épargnés. Au milieu de la troisième nuit, on l'avait tiré brutalement de ce réduit, et

conduit dans une salle immense, éclairée par des torches. Assis derrière une table encombrée de papyrus, un officier l'attendait, le sourire aux lèvres. Dès qu'il commença à parler, Lucius le reconnut sans l'avoir jamais vu. C'était la même voix ironique qui l'avait salué lors de son arrestation.

L'homme était de haute stature et possédait un visage viril, aux traits creusés par la fatigue, mais énergiques et déterminés. Lucius remarqua que son front portait encore les marques faites par la garniture de cuir de son casque. Il venait donc à peine d'arriver. Ses yeux étaient rougis par le manque de sommeil, mais brillaient d'une lueur équivoque, dont on ne savait si elle traduisait la haine ou l'amusement. Il avait commencé à s'adresser à Lucius sur le ton de la moquerie :

– Tiens, voilà notre Lucius Livius ! À moins qu'il ne s'agisse d'un de ces misérables esclaves toujours à l'affût d'un mauvais coup ? Oui, certainement, c'est cela, c'est un esclave, dans ces misérables haillons. Un homme aussi distingué que le fils d'Aulus n'errerait pas dans Subure sous ces oripeaux. Mais alors, qu'allons-nous en faire ? dit-il en mimant la perplexité. Il s'était levé de derrière sa table, et marchait à pas lents dans la pièce, ravi de la comédie qu'il jouait. Il se planta devant Lucius, et lui dit d'une voix lourde de menaces : Voyons, que puis-je faire de toi ? Tu as bien une idée. Les esclaves ne pensent pas beaucoup, mais quand même... Lucius demeurait impassible. Son interlocuteur n'en parut pas gêné, et reprit sa marche [p. 309] tout en continuant à soliloquer : Évidemment, je pourrais te relâcher. C'est à la mode, en ce moment, de libérer les esclaves. Mais tu as peut-être des choses intéressantes à me dire. Voyons, ne veux-tu pas aider Marius, notre glorieux chef ?

Lucius ne put en supporter davantage. En entendant le nom de Marius, il s'exclama :

– Je crache sur ton Marius, et je le voue aux dieux des régions infernales ! Quant à toi, centurion, qui que tu sois, arrête cette comédie, et tue-moi tout de suite.

Un large sourire se dessina sur les lèvres de l'officier.

– Voilà qu'il parle ! Et pas comme un esclave. Plutôt à la façon d'un orateur, avec noblesse, comme sur le Forum. Le sourire de l'homme s'était brusquement figé, et Lucius put voir ses maxillaires se contracter sous ses joues. Il reprit d'une voix différente, cette fois chargée de haine : Malheureusement pour toi, tu n'es plus sur le Forum ! Tu n'es qu'un prisonnier et, si je voulais, je pourrais te faire arracher la langue dont tu sais si bien te servir, comme tous ceux de ton ordre.

– Ceux de mon ordre valent mieux que la racaille qui s'est emparée de Rome !

Lucius crut que l'officier allait le frapper, mais celui-ci parvint à se contenir. Sans répondre, il regagna la table, et s'assit en regardant fixement Lucius. Après un long silence, il reprit la parole :

– Qui es-tu, pour parler de la racaille, comme tu dis ? Le fils d'un sénateur, je sais, et après ? Votre engeance se croit tellement utile à la Cité qu'elle n'a jamais imaginé qu'un jour Rome puisse se passer de vous. Vous nous appelez des voleurs, des va-nu-pieds, des assassins. Mais les brigands, c'est vous, vous qui depuis des siècles opprimez les citoyens sous prétexte de les diriger. La gloire de Rome, nous l'avons faite avec nos mains, en abattant le glaive sur les ennemis. [p. 310] En marchant des jours et des nuits dans la poussière, pendant que vous paradiez sur le Forum, entourés de parasites payés pour applaudir vos beaux discours. Pour nous récompenser, vous nous avez volé les terres prises sur l'ennemi ; et même vous nous avez chassés de celles que nous avions héritées de nos parents. Par votre faute, nous sommes devenus pire encore que des esclaves. Eux peuvent rêver au jour où ils seront affranchis. Mais nous ? Vous nous parliez sans cesse de la liberté du citoyen romain, de ses droits. La seule liberté que vous nous avez laissée, c'est de servir pendant des années sous les enseignes pour une misérable solde, pendant que les gens de votre ordre s'enrichissaient. Ou de venir à Rome crever de faim en mendiant chaque matin la sportule à votre porte. Le seul bien que j'ai, je le dois à Marius, pas à vous. Quand vous trembliez dans vos demeures perchées sur le Palatin, moi j'étais en Afrique, en train de suer et de risquer ma vie chaque jour pour vaincre Jugurtha. Bien heureux encore d'avoir de quoi manger ! Parce qu'avant de m'enrôler, je n'étais qu'un *prolétarius*. Un de ceux qui étaient si pauvres qu'à cette époque vous ne leur permettiez même pas d'entrer dans les légions, tellement vous en aviez peur. Mais si Marius n'était pas passé outre vos consignes, c'est Jugurtha qui trônerait aujourd'hui dans la Curie ! Quant à moi, je serais mort de faim. Alors dis-moi, les voleurs et les assassins, est-ce vous ou nous ?

Lucius avait écouté la longue diatribe. Toujours les mêmes arguments monotones que les démocrates répétaient depuis l'époque des Gracques. Il se contenta de répondre :

– En ce moment, pendant que tu me parles, toi dont je ne sais même pas le nom, les corps sans vie de mes parents ont sans doute été jetés au charnier, sans même que je puisse leur rendre les devoirs qui leur sont dus. Alors, quoi que tu puisses me dire, les assassins, c'est vous.

[p. 311]

L'officier ne répondit rien. Lui aussi devait penser que toutes ces paroles étaient inutiles. Il resta un long moment silencieux, à regarder Lucius, comme s'il avait devant lui l'unique cause des malheurs de Rome. Quand il reprit la parole, ce fut de nouveau sur le ton ironique qu'il avait employé au début de l'entretien :

– Au fond, ces vêtements ne te vont pas si mal. Tu as voulu te faire passer pour un esclave, eh bien, je vais t'exaucer. Esclave tu es, esclave tu demeureras. Certains de nos amis ont besoin de main-d'œuvre pour remplacer les hommes qu'ils nous ont prêtés. Toi qui aimes tant voyager, tu vas faire connaissance avec l'ardeur du soleil de Sicile. Ta chair et ton orgueil y fondront plus vite que neige.

Lucius avait écouté l'officier avec horreur : la mort, la mort immédiate, plutôt que cette abomination. Il s'écria :

– Je suis citoyen romain ! Tu ne peux pas me traiter comme un esclave !

– Mais tu n'as rien compris, mon pauvre Livius ! Nous pouvons tout. Te tuer, te relâcher, te vendre, en même temps que tous tes biens. Finir tes jours dans la servitude sera pour toi le meilleur des châtiments. Puisque vous vouliez faire de nous moins que des hommes, il est juste qu'à votre tour vous ne comptiez pas plus que des animaux. D'ailleurs ce sont les ordres de Marius : toi et tes semblables n'êtes que du butin de guerre.

Lucius ne répondit rien. Il se sentait écrasé, déjà réduit à néant. Le centurion ajouta :

– Avant de nous séparer, je vais quand même te dire comment nous t'avons attrapé, puisque tu ne m'as même pas posé la question. Quand ton père et toi avez mis au point ton plan d'évasion, vous n'avez pas été assez prudents. Chrysogonus, ça te dit quelque chose ? Lucius fit signe que non. Oh, ce n'était pas quelqu'un de très important ! Un simple esclave, [p. 312] auquel ton père reprochait de lui voler trop souvent quelques provisions. Comme Chrysogonus avait faim, il préférait encore recevoir des coups de bâton quand il se faisait prendre, plutôt que de garder le ventre creux. Mais il a beau avoir la peau dure, le bâton ça fait mal, il ne l'a pas oublié. Aussi, quand il vous a entendus, il s'est empressé de venir nous mettre au courant. Nous t'avons laissé sortir et aller jusqu'à Subure, histoire de nous amuser un peu, tout en te suivant pour ne pas te laisser filer. Quand ce petit jeu a commencé à nous lasser, nous t'avons pris au collet. Tu vois, c'est tout simple. Tu n'auras pas eu une fin héroïque : ce genre d'histoire est tellement banal, par les temps qui courent...

Lucius ne revit jamais l'officier.

*

En un éclair la lanière de cuir mordit les épaules de Lucius. Tout son corps se raidit sous la douleur. Continuer, surtout ne pas s'arrêter de marcher, les bras tendus pour pousser la lourde meule. Le surveillant roula soigneusement la lanière autour du manche de son fouet, en lui lançant :

– Toi, le gringalet, pousse plus fort, si tu ne veux pas que je continue à te masser les épaules !

Pousser, marcher, ne pas répondre, obéir, quelles que soient la fatigue et la douleur. Lucius avait saisi en quelques jours ce qu'on attendait de lui, sous peine de châtiments dont les esclaves eux-mêmes parlaient en tremblant. Au début, il avait osé protester, crier qu'il était citoyen romain et détenu injustement. Nasutus s'était contenté de lui répondre :

– Alors, tu es citoyen romain ? Ça tombe bien, moi je suis le propréteur de Sicile, et voilà ma sentence : je te fais citoyen du domaine de Leontinoi, et pour

que tes pieds s'habituent à fouler la terre de ta nouvelle patrie, je vais te les faire un peu traîner.

Nasutus avait ordonné qu'on attachât aux chevilles [p. 313] de Lucius un gros billot de bois, et qu'on le fit marcher pendant toute une journée à bonne allure. Les fers rentraient dans sa chair, où leurs aspérités s'imprimaient profondément, sous le poids du billot. Au coucher du soleil, ses pieds n'étaient plus qu'une plaie, et sur la cheville, à l'endroit où la peau est fine, l'os apparaissait. En le détachant, le surveillant lui avait dit en riant :

– J'espère que tu te souviendras bien à quelle cité tu appartiens maintenant.

Lucius n'avait rien eu la force de répondre. Sans Evandre, il serait probablement mort. Le jeune homme, avec qui il s'était lié pendant le voyage jusqu'à la Sicile, avait eu plus de chance que lui. Étant donné son prix, on l'aurait gâché en l'envoyant aux champs. Nasutus l'avait affecté à son service personnel, à l'intérieur de la maison, en attendant de le présenter à Marcilius, lorsque celui-ci passerait à Leontinoi, lors de la tournée d'inspection de ses domaines. Par rapport à Lucius, Evandre vivait dans un petit paradis. La nuit tombée, il s'était glissé hors de la maison pour aller aux côtés de Lucius. En voyant ses plaies, il avait tout de suite compris qu'il ne pourrait plus marcher si elles n'étaient pas correctement soignées. C'était la mort assurée : un esclave boiteux ou invalide ne valait pas les boisseaux de blé pour le nourrir. Il était allé voler quelques onguents chez Nasutus et les avait appliqués sur les chairs déchirées. Lucius avait pu reprendre le travail.

Nasutus l'avait expédié derrière la meule. Depuis plusieurs semaines, Lucius poussait l'énorme pierre circulaire, à la surface polie par les mains de tant d'esclaves. "Faites chanter la meule !" criaient les surveillants. Lucius avait vite compris ce qu'ils voulaient dire : le chant de la meule, c'était le crissement produit par les grains de blé broyés par sa ronde inlassable. Lucius s'était d'abord guidé sur la course du soleil pour mesurer le temps à passer jusqu'au moment [p. 314] où l'ordre de cesser le travail retentissait. Mais le procédé était trop imprécis. Mieux valait compter les tours. Lucius avait pris comme point de repère la statue équestre de Marius dont Marcilius avait pris soin d'orner la cour centrale qui s'étendait devant les bâtiments de la ferme. Dès qu'elle entraînait dans son champ de vision, il ajoutait une unité à la somme des tours déjà effectués. Quand le total atteignait quatre cents, la journée de travail était terminée. Ce système avait un autre avantage : il évitait de penser. Toute la vie de Lucius se résumait à ce décompte, que chaque lever du soleil remettait à zéro. Il ne voyait même plus les esclaves qui peinaient à ses côtés. Quelques misérables haillons couvraient, sans les cacher, des dos noirs de meurtrissures, dont les suints se mêlaient à la blanche poussière de farine dont ils étaient saupoudrés. La plupart avaient les cheveux rasés d'un côté, et tous portaient au pied un anneau. Quelques-uns, surpris en flagrant délit de chapardage, portaient au cou une sorte de carcan qui les empêchait de profiter d'un instant d'inattention du surveillant pour prendre une poignée de farine et la porter goulûment à leur bouche.

On avait maintenant dépassé le trois centième tour. Le surveillant commençait à donner des signes de lassitude. Il avait beau être habitué au spectacle des esclaves puants et faméliques qui tournaient toute la journée devant lui, son travail était ennuyeux. Épier ceux qui faisaient semblant de pousser, les houspiller en leur caressant les épaules avec son fouet procurait au début un certain plaisir, mais devenait très vite monotone. Il céda à la tentation de rogner quelques minutes sur le coucher du soleil, et donna l'ordre d'arrêter le travail.

Après avoir reçu la ration du soir – du pain trempé dans de la saumure coupée de vinaigre qu'accompagnaient quelques olives – Lucius se dirigea avec ses compagnons vers l'ergastule, où on les [p. 315] enfermait jusqu'au matin. C'était une sorte de cage à claire-voie creusée dans la terre, comme en possédaient tous les domaines. La lumière y pénétrait par quelques lucarnes, assez hautes pour que les esclaves ne puissent atteindre les grilles avec leurs mains. Ce cachot humide était réservé aux esclaves récalcitrants, ou à ceux qui avaient déjà tenté de s'enfuir. Mais dans sa sagesse, Nasutus y enfermait pendant quelques mois les nouveaux arrivants afin de briser en eux toute velléité de résistance. On les transférait ensuite dans d'autres locaux, aussi bien verrouillés, mais plus vastes et moins humides.

Lucius devait résister. Il n'avait pas une musculature puissante, mais possédait une endurance peu commune et, jusqu'à maintenant, la maladie l'avait épargné. Il brûlait surtout du désir de survivre, d'échapper à une mort qui n'était pas la sienne. Jusque derrière la meule ou dans la puanteur de l'ergastule, il se sentait différent de ceux qui l'entouraient et dont il partageait les souffrances. Quand il était prêt de céder à l'épuisement, il se répétait : "je suis Lucius Livius, fils d'Aulus, et j'appartiens à la Cité romaine". Il ne craignait pas la mort. La mystérieuse vision qu'il avait eue quelques mois avant le retour de Marius ajoutait ses effets à ceux de son courage. Parfois, il lui arrivait de douter, de penser que ce n'était qu'un songe. Mais quand il rêvait d'Aurelia – et cela lui arrivait fréquemment – ses songes ne ressemblaient en rien à l'apparition de cette inoubliable nuit. Il était presque convaincu d'avoir reçu le signe qu'il attendait.

*

– La peste soit de tous les *monitores* ¹ ! Heureusement qu'il ne reste plus que quelques sacs de grain à broyer, sinon ils finiraient par avoir notre peau.

Lucius tourna la tête tout en avalant un dernier morceau de galette. E n'avait pas remarqué que Grega-[p. 316] lis était allongé à côté de lui, sur la mauvaise paille qui empestait l'urine. L'homme regardait droit devant lui, et la sueur avait laissé des sillons noirâtres sur son visage. Il avait lancé ces mots sur un ton las, mais Lucius le connaissait assez pour savoir qu'il ne rêvait que de tordre le cou à Nasutus et à tous les gardes-chiourmes. Bien que Gregalis n'ait jamais

¹ Les *monitores* étaient les surveillants de second ordre.

connu que l'esclavage, il ne faisait pas preuve de la même passivité que ses congénères. Toujours à mijoter des plans d'évasion et à marmonner des menaces contre Nasutus, c'était le type même du mauvais esclave qui finirait un jour en croix, alors qu'un Evandre parviendrait tôt ou tard à se faire affranchir. Malgré tout ce qui les séparait, une certaine connivence – on ne pouvait parler d'amitié, puisque l'amitié est un sentiment qui ne peut naître qu'entre des égaux – avait fini par s'établir entre Lucius et lui. Avec sa vieille expérience d'esclave, Gregalis comprenait que l'apparente soumission de Lucius cachait de tout autres sentiments, et cela lui plaisait. Et puis, de mystérieux bruits circulaient sur son compte. On murmurait que c'était bel et bien un citoyen romain, et même un aristocrate atteint par la vengeance de Marius. La première fois qu'il l'avait entendu dire, Gregalis avait haussé les épaules : se prétendre citoyen romain pour impressionner les gardes, la ficelle était un peu grosse. Beaucoup d'esclaves nés dans les ergastules ne se privaient pas de tirer dessus, surtout depuis le début des guerres civiles. L'imagination de leurs compagnons faisait le reste, et les domaines étaient pleins de prétendus descendants des Scipions ou des Gracques. Mais pour Lucius, le doute était permis. Sa réserve, son insensibilité apparente à tout ce qui l'entourait, le fait qu'il ne se plaignait jamais, tout cela était étrange. Gregalis s'était juré d'en savoir plus long. Il s'était arrangé pour être souvent à côté de Lucius, et lui donner les menus conseils qui rendent la vie d'un esclave moins odieuse. Ce dernier ne les connaissait pas, [p. 317] preuve qu'il était réellement un *novicius*. Gregalis demeurait sur sa faim : Lucius n'avait jamais répondu à ses questions que par des explications fort vagues. Il s'était vite rendu compte de son erreur lorsqu'il avait crié à Nasutus sa véritable qualité. Si les autres esclaves venaient à apprendre la vérité, il y en aurait toujours qui voudraient se venger sur lui de leur longue misère. Il avait résolu de couper court aux rumeurs en confessant qu'il avait essayé d'user d'un subterfuge, et qu'il n'était pas plus citoyen romain que le dernier des bergers du *vilicus*. Il avait même pris soin de se faire appeler Stichus, nom très courant pour un esclave, préférable à Lucius, aux résonances nobiliaires. Le manège de Gregalis l'inquiétait, mais il ne parvenait pas à le traiter en ennemi. Gregalis n'était qu'un esclave, et pourtant il avait quelque chose de fort, de rassurant, dans ces lieux d'épouvante. Il rendait souvent de petits services à Lucius. Un jour, alors que la faim lui mordait le ventre, il lui avait fait partager son brouet. Les deux hommes avaient fini par éprouver une sorte d'attirance l'un pour l'autre.

Gregalis attendit que Lucius eût fini d'avalier sa pitance avant de poursuivre :

– Et encore, la meule, ce n'est rien à côté de la mine.

– Tu as été aux mines ? ne put s'empêcher de demander Lucius. Il avait encore la force de s'étonner : on disait toujours qu'un esclave qu'on amenait aux carrières était déjà un homme mort. Gregalis perçut la surprise dans la voix de Lucius, et un sourire ironique se dessina sur ses lèvres.

– Tu vois, j'en suis revenu. Il y a des miracles même pour les esclaves.

– Et à quel dieu dois-tu la vie ?

Gregalis étendit ses jambes et, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, commença à parler à voix basse. Il ne voulait pas attirer l'attention des gardes.

[p. 318]

Dès que les esclaves avaient fini de manger, ils devaient se taire et s'endormir : c'était le règlement de l'ergastule.

– Je n'ai jamais quitté la Sicile. J'y suis né il y a trente-cinq ans, peut-être un peu plus. À cette époque, je n'appartenais pas à Marcilius. J'étais loin d'ici, à l'ouest, sur les hautes plaines adossées aux montagnes qui traversent l'île. On n'y cultive pas le blé comme ici. Ce sont des terres d'élevage : partout, il n'y a que l'herbe rase des pâturages. Cette herbe, je m'en souviens comme si c'était hier... Combien de fois me suis-je agenouillé pour la brouter avec les moutons, tellement j'avais faim ! Ici, on n'a pas beaucoup à manger, mais au moins il y a toujours quelque chose dans l'écuelle. Là-haut, le maître nous disait que nous n'avions qu'à nous débrouiller. Pas question de toucher aux troupeaux. On crevait de faim, avec toute cette belle viande devant nous. Et dire que j'en porte le nom ¹ ! Un jour, quelques-uns de mes compagnons ont osé venir se plaindre à l'intendant. Il leur a répondu : "S'il vous manque de quoi manger et vous vêtir, vous n'avez qu'à vous le procurer par la force au lieu de venir m'importuner comme des mendiants. "Pour qu'ils retiennent bien la leçon, il les a fait attacher à des pieux et déchirer de coups. Exactement comme Damophile, quarante ans plus tôt. Tu sais, Damophile, le premier des maîtres que les esclaves ont tués lorsqu'ils se sont soulevés...

Lucius fit signe que oui : l'histoire était bien connue. Le seul nom de Damophile semblait aviver la haine de Gregalis, qui était pourtant né bien des années après sa mort. Les traits de l'esclave se contractaient au fur et à mesure qu'il parlait, en même temps que sa main tordait nerveusement quelques brins de paille.

– Pour ça, il a eu raison, reprit Gregalis. Nous n'avons pas oublié ses conseils. Chaque fois qu'un voyageur passait à notre portée, surtout s'il avait des [p. 319] provisions, c'était un homme mort. Tous les esclaves faisaient pareil : la Sicile était devenue le pays des Cyclopes !

– Vous étiez donc armés ? l'interrompit Lucius, étonné de l'imprudence des maîtres.

– À cette époque, oui : il nous fallait bien défendre les troupeaux contre les bêtes sauvages... Maintenant, ce n'est plus pareil : depuis qu'ils ont eu maille à partir avec nous, les maîtres nous redoutent tellement que les bergers n'ont même plus le droit de porter un épieu.

¹ En latin, ce qui se rapporte au troupeau est désigné par le qualificatif de *gregalis*.

– Et tout en rançonnant les voyageurs, l'idée vous est venue de vous retourner contre vos maîtres ?

– Non, ça ne s'est pas fait comme ça. Pas tout de suite, seulement après les premiers affranchissements.

– Je ne comprends pas. Pourquoi se dresser contre les maîtres s'ils vous affranchissaient ?

– Attends. Ce n'est pas si simple. À cette époque ¹, le Sénat avait besoin de lever des hommes chez les peuples alliés pour permettre à Marius d'arrêter les Cimbres. Pour se défilier, certains d'entre eux ont répondu que Rome avait déjà réduit en esclavage tous leurs hommes valides. Alors l'incroyable est arrivé. Le préteur – je me souviens encore de son nom – il s'appelait Licinius Nerva – a appliqué en Sicile le sénatus-consulte décrétant qu'aucun citoyen allié ne serait retenu en esclavage dans une province romaine. En quelques jours d'audiences, Nerva rendit la liberté à plus de huit cents esclaves ! Tout le monde voulait profiter de ce prodige, et les esclaves abandonnaient leurs troupeaux pour présenter leurs requêtes devant le tribunal du préteur. Mais ça n'a pas duré.

– Et pourquoi donc ?

– Tu le demandes ? dit Gregalis avec un sourire sarcastique. Ma parole, d'où viens-tu donc pour si peu connaître les Romains ? Lucius ne répondit pas, [p. 320] et l'autre poursuivit : Les maîtres, bien sûr. Quand ils ont vu que leurs troupeaux commençaient à errer à l'abandon dans les pacages, ils ont fait pression à Rome pour que le gouverneur refuse toute demande d'affranchissement. Et ils ont réussi. Des révoltes ont alors éclaté un peu partout. En peu de temps, nous étions déjà deux mille dans les montagnes du centre de l'île, dans un terrain si difficile qu'il était presque impossible de nous en déloger. Le gouverneur, qui s'était réfugié à Héraclée, a quand même essayé. Mais nous avons rompu les os aux six cents soldats qu'il nous avait envoyés. Tu t'imagines, Stichus, ce que ça signifiait pour nous : faire mordre la poussière à six cents légionnaires romains ! Lucius ne répondit rien. Il ne se l'imaginait que trop. Quand la nouvelle s'est répandue dans l'île, continua Gregalis dont les joues pâles reprenaient un peu de couleur sous l'effet de l'excitation, des milliers d'esclaves nous ont rejoints. Je me souviens de la joie de Salvius lorsque chaque soir il nous voyait un peu plus nombreux que la veille !

– Salvius ? qui était ce Salvius ? dit Lucius en faisant signe à Gregalis de parler moins fort : si la sentinelle l'entendait, ils risquaient une bonne dizaine de coups de fouet.

Gregalis écarquilla les yeux

– Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas entendu parler de Salvius ?

¹ En 104 av. J.C.

– À l'époque dont tu parles, je n'étais qu'un enfant...

Gregalis hocha la tête.

– C'est vrai, je ne me rendais pas compte : au bout de cinq ans de chaîne, nous sommes tous vieux. Alors, écoute-moi bien, car un homme comme Salvius, la Sicile et l'Italie n'en porteront plus jamais. Salvius était un des nôtres, un simple esclave. Et pourtant, il valait mieux que tout le Sénat réuni – Lucius se mordit les lèvres pour ne rien répondre à cette énormité... Nous étions nombreux et décidés à lutter [p. 321] jusqu'à la mort, mais nous ne savions pas comment faire. Nous nous doutions bien que Rome allait envoyer des légions rompues à l'art des combats, et que le courage ne suffirait pas. Il fallait aussi que nous nous organisions. Alors, un soir, Salvius a pris la parole. Il nous a expliqué qu'il fallait nous diviser en plusieurs unités mobiles, qui parcourraient la campagne pour trouver de nouvelles recrues chez les esclaves encore hésitants, et pilleraient les maisons des maîtres pour que nous ayons des provisions. Il nous disait aussi que nous devrions nous exercer au maniement des armes, nous soumettre à la même discipline que dans les légions, et nous assurer d'une place forte nous servant à la fois de base d'opérations et de refuge. Et puis il nous parlait des dieux, nous assurant qu'ils seraient avec nous. Nous, on le croyait : il parlait tellement bien ! Il était expert dans la science des aruspices, et savait jouer sur sa flûte les musiques sacrées. Il nous racontait que les dieux des Orientaux lui apparaissaient en songe et l'assuraient de la victoire. Nous l'avons élu roi. Tout s'est passé comme il l'avait prédit. Notre armée compta bientôt vingt mille fantassins et deux mille cavaliers : suffisamment pour prendre Morgantia, une ville du centre de l'île. Le gouverneur nous a attaqués pendant que nous en faisons le siège. À un moment, le combat fut indécis. Salvius a eu un trait de génie : il a promis la vie sauve à tous les légionnaires qui se rendraient. Et ça a marché. Nous avons fait quatre mille prisonniers, tu te rends compte ! Seulement, il y avait toujours Morgantia, dont les habitants nous narguaient du haut des remparts. Salvius a essayé un autre stratagème. Il a promis la liberté à tous les esclaves de la ville s'ils la lui livraient. Mais leurs maîtres ont réussi à les garder sous leur coupe en leur faisant la même promesse. Alors nous avons levé le camp. Dès qu'ils nous ont vus plier bagages, les maîtres sont revenus sur leur parole. Comme nous [p. 322] l'avions prévu, les esclaves se sont tous soulevés, et Morgantia est tombée entre nos mains. Nos rangs comptaient trente mille hommes. Nous sommes alors venus ici. Oui, ici, dans la région de Leontinoi, avec ses plaines fertiles et ses greniers remplis du blé dont nous avons besoin. Nous ne rencontrions aucune résistance. Les maîtres et leurs soldats fuyaient devant nous, tandis que leurs esclaves venaient grossir nos rangs. En même temps, une autre armée servile venant de l'ouest faisait route vers nous pour opérer la jonction. Nous tenions la Sicile, Stichus ! Alors Salvius est allé dans un des temples les plus fameux de l'île et a rendu aux dieux des sacrifices d'action de grâces pour nos victoires. Pour bien marquer l'événement, il a même pris un nouveau nom, celui de Tryphon, et donné une capitale à notre royaume : Triocala, une ville à mi-chemin entre Lilybée et Henna, bien plantée

sur un rocher escarpé et dominant une terre fertile, pleine de vignes et d'oliviers. Nous avons notre cité. Maintenant, presque tous ceux qui se trouvaient à Triocala sont morts. Mais les survivants se souviennent encore de ce que jamais des yeux d'esclaves ne reverront : Tryphon, notre roi, sortant de son palais escorté de son Sénat et précédé de licteurs, revêtu de la toge des magistrats, la toge blanche bordée de pourpre... Voilà ce que nous, des esclaves, des outils parlants, comme disent les maîtres, étions devenus.

Gregalis s'arrêta quelques instants, savourant ce merveilleux souvenir au fond de l'ergastule où il croupissait avec Lucius. Ce dernier était à la fois fasciné et horrifié par le récit de son voisin. Les actes de Tryphon et de sa horde n'étaient que des sacrilèges abominables, et pourtant ils manifestaient une incontestable force d'âme... Gregalis restait silencieux. Lucius le regarda. Il avait les yeux clos, comme s'il dormait et revoyait en songe ces événements vieux de vingt ans.

[p. 323]

– Et après, que s'est-il passé ? Comment avez-vous été vaincus ?

Gregalis reprit la parole d'une voix lente

– Les Romains ont envoyé plusieurs armées pour nous écraser. Pendant trois ans, nous avons tenu bon. Même après la mort de notre roi.

– Ce sont les légions qui l'ont tué ?

– Non. Il est mort de mort naturelle, ou plutôt parce que les dieux ont sans doute voulu le rappeler à eux avant que notre rêve ne s'écroule. Pour qu'il ne voie pas notre fin misérable.

– De quelle fin veux-tu parler ?

– Quand Marius a écrasé les Cimbres et les Teutons, Rome a été soulagée. Elle a envoyé contre nous ses troupes d'élite, sous la conduite du consul Manius Aquillius. Nous n'avons pas pu leur résister, et beaucoup ont péri dans les combats. Les rares rescapés fuyaient dans les montagnes. Pour terminer la guerre, Aquillius leur a promis la vie sauve s'ils se rendaient. Naturellement, il mentait : pour un Romain, que vaut la parole donnée à un esclave ? Ils l'ont quand même cru, et se sont livrés à lui. Il les a enchaînés et ramenés à Rome, pour les offrir en spectacle dans le cirque. Ils devaient se battre contre des bêtes féroces. Il paraît que la plèbe raffole de ces divertissements. Mais d'après ce qu'on m'a dit, ils sont morts en hommes libres. Au lieu de s'attaquer aux bêtes, ils se sont tués les uns les autres.

– En quoi est-ce un acte d'homme libre que de s'égorger dans un cirque ?

– Parce qu'ils ont choisi. Ils ont choisi de ne pas s'avilir et s'humilier comme des esclaves, de ne pas obéir aux maîtres. Ils ont choisi leur mort.

– Et toi ? Comment es-tu encore là, seul esclave vivant parmi tous ces hommes libres morts ?

Gregalis haussa les épaules et répondit :

– je me suis souvenu de Morgantia et je n'ai pas cru les beaux discours d'Aquillius. Je suis resté dans [p. 324] les montagnes. Certains jours, je pouvais voir les patrouilles des légionnaires, en bas dans la vallée. Jamais je ne me serais rendu. J'aurais encore préféré me jeter du haut d'une falaise. Après quelques semaines, je n'en ai plus aperçu. Ils pensaient qu'ils avaient nettoyé le secteur, et ils sont repartis vers leur garnison de Syracuse. J'ai tenu jusqu'à l'hiver, en me nourrissant du gibier que j'attrapais. Mais quand la neige est venue, j'ai dû redescendre. Il faisait trop froid, je n'avais plus rien à manger. J'ai commencé à m'approcher des fermes pour y voler un peu de nourriture. Un jour, je me suis fait prendre par un de ces maudits *monitores*.

– Pourquoi ne t'ont-ils pas tué ?

– Je ne l'ai jamais très bien compris. Sans doute qu'après avoir exterminé tant d'esclaves, il leur en manquait. À cette époque, j'étais jeune, et encore vigoureux. Ils m'ont expédié aux mines. Comme ils se doutaient bien que j'étais un fugitif, ils m'ont marqué au fer rouge. Quand la chair de mon front s'est mise à grésiller, j'ai cru que ma tête éclatait. Après, le *monitor* m'a dit en riant :

– Avec ce beau signe sur ton front, plus aucune femme ne te résistera !

Lucius n'avait jamais remarqué la marque infamante. Comprenant son étonnement, Gregalis releva l'épaisse frange de cheveux sales et raides qui la dissimulait. Alors Lucius aperçut les bourrelets de chair cicatrisée qui dessinaient la forme grossière et funeste d'un K sur le front du rebelle. Celui-ci continua :

– Au bout de tant d'années, j'aurais dû m'y habituer. Mais je m'arrange toujours pour la dissimuler. Pourtant, à la mine, tous les esclaves portaient la même marque. Je me demande si les nobles à Rome, lorsqu'ils ornent leurs maisons du marbre que nous arrachons à la montagne, se doutent de ce qu'il en coûte.

Lucius ne répondit pas. Il ne s'était jamais posé [p. 325] cette question. Pour lui, l'étain, le cuivre, et plus encore les pierres et métaux nobles comme l'argent et l'or n'étaient que des fruits des carrières, qu'elles produisaient spontanément, comme la vigne donne le raisin. Il n'ignorait pas que les mines employaient beaucoup d'esclaves. Mais curieusement il n'avait jamais établi de lien entre les délicates mosaïques qui ornaient sa maison de Pompéi et le lourd maillet de l'esclave qui ébranlait tout son corps à chaque fois qu'il l'abattait sur les veines parcourant les entrailles de la montagne.

Un instant distrait par cette soudaine constatation, il n'avait plus écouté les paroles de Gregalis. Celui-ci ne s'en était pas aperçu et continuait son récit.

– Au bout de quelques jours, on ne distingue plus la couleur de la peau et des cheveux : Syriens, Grecs, Numides, c'est tout pareil. On est recouvert de poussière noire, mélangée avec de la boue brune, à force de patauger dans l'eau glacée des

galeries. Les enfants meurent en premier. Ils tiennent un an, deux au maximum. Quand nous traînions leurs cadavres vers le charnier, on aurait dit des araignées, tellement ils étaient décharnés. Nous aussi, nous devenions vite comme des squelettes. Le seul moyen de voir depuis combien de temps un homme est à la mine, c'est de tâter l'épaisseur des cals sur ses coudes et ses genoux. Au bout d'un mois de ce régime, tu ne parles plus, tu ne penses plus. Je veux dire penser comme on peut le faire lorsqu'on vit : à une femme, à ses parents, à son passé. Même la haine s'épuise. Dans ta tête, il n'y a que quelques points de repère. Toujours les mêmes : le roulement du tambour qui marque le début et la fin du travail, la lumière du jour lorsqu'on remonte de la galerie où l'on a rampé pendant des heures pour se diriger vers le puits qui mène à la surface. Il n'y a que pour boire et manger qu'il faut un peu d'intelligence.

– Que veux-tu dire ?

[p. 326]

– Oh, des petits stratagèmes que nous apprenions rapidement. D'abord, même si on crève de soif, ne pas boire rapidement, pour ne pas rejeter trop vite l'eau en urine. Et quand la bouillie d'orge et de blé est moisie, non seulement l'avalier quand même, mais surtout se retenir de la vomir. Vomir, c'est un luxe que seuls les hommes libres ou les imbéciles peuvent se permettre. Nous, nous ne devons pas perdre une once de nourriture. Aux mines, vomir, c'est s'approcher de la mort. Les traits de Gregalis s'étaient de nouveau contractés. Il lâcha un juron, et ajouta : Chiens de maîtres ! Aux mines, ils réussissent à nous transformer en ce qu'ils disent que nous sommes : des instruments, de simples instruments. Je serais mort comme les autres si je n'avais pas eu la chance que l'intendant ait pris la décision de fermer la carrière où je travaillais. Je crois que les prix de la pierre avaient baissé. Rome venait de mettre la main sur une région qui en produisait beaucoup, notre travail n'était plus rentable. On m'a transféré à Leontinoi, et depuis dix ans, je moissonne le blé de Marcilius.

Gregalis s'était tu. Il aurait pu raconter à Lucius encore beaucoup d'histoires sur sa longue vie d'esclave. Mais il fallait dormir. Le sommeil, c'était comme la nourriture : pas question de le gaspiller. Il se tourna vers le mur et s'assoupit rapidement. Avant de fermer les yeux, Lucius pensa que si son père avait surpris ce genre de discours dans la bouche d'un de ses esclaves, il l'aurait fait tuer immédiatement.

*

Une mûre saupoudrée de farine : c'est ainsi que les Athéniens avaient tout d'abord surnommé Sylla, en raison des dardes qui parsemaient son visage au teint coloré, d'un rouge presque vif. Ses yeux, d'un bleu foncé qui soulignait la blondeur de ses cheveux retombant en mèches courtes et bouclées sur son front, n'avaient pas cillé quand on lui avait rapporté le trait [p. 327] railleur. Sylla aimait la plaisanterie. Depuis son plus jeune âge, il adorait la compagnie des mimes et

des bouffons. Il y en avait toujours à sa table, et tout le monde savait qu'il était impossible de lui parler de choses sérieuses, même de la guerre contre Mithridate, lorsqu'il était en train de dîner. Il passait son temps à boire et à échanger des plaisanteries avec ses danseurs et ses comédiens. Il était même tombé amoureux de l'un d'entre eux, un nommé Metrobios. Sylla aimait passionnément les plaisirs, et y déployait autant d'ardeur et de passion que sur le champ de bataille. En dehors de ces moments de détente, il était d'un tempérament froid et réservé. Et fort rancunier. Sylla n'oubliait rien. Après s'être embarqué pour la Grèce, il avait appris la trahison de Cinna, acoquiné avec Marius pour massacrer ses amis. Il se souvenait du serment solennel que le consul lui avait prêté avant son départ. Cinna était monté sur le Capitole, tenant une pierre à la main, et avait juré sur le ton le plus grave :

– Si je ne garde pas mon dévouement à Sylla, que je sois chassé de Rome comme je rejette cette pierre de ma propre main !

Et en même temps, face à la foule rassemblée devant lui, il avait lancé la pierre au loin. Sylla la revoyait encore rouler sur le sol. Cette trahison, Cinna la lui paierait. Exactement comme les Athéniens. Maintenant, ils ne se moquaient plus de lui. Mithridate lui-même tremblait. Au début, il n'avait pas redouté l'arrivée de Sylla et de ses maigres effectifs : cinq légions seulement s'étaient embarquées avec lui. Qu'avait à en craindre le roi du Pont, lui qui tenait l'Asie, la Bithynie et la Cappadoce ? Ses fils et ses généraux poussaient toujours plus loin leurs conquêtes : les cités grecques jusqu'à la Thessalie abandonnaient les Romains, et la mer appartenait à ses flottes, croisant au milieu des Cyclades. Rome avait perdu la plus grande partie de son empire. Et en plus, ces Romains étaient assez fous pour s'entre-déchirer dans une [p. 328] guerre civile, alors qu'ils n'avaient même pas fini de régler leurs problèmes avec les peuples d'Italie ! Sylla pouvait bien venir, avec ses cinq légions. Leurs enseignes seraient bientôt aux pieds de Mithridate, le futur empereur de la Méditerranée. C'est ce que lui répétaient ses amis, avec lesquels il prenait un repos bien mérité à Pergame, tout en leur distribuant provinces, royaumes et principautés, pendant que les légionnaires suaient en Thessalie sous le soleil brûlant de l'été grec.

Sylla continuait à croire à sa Fortune. Bientôt, il assiégeait Athènes. Il voulait aller vite : tout le temps passé en Orient était un répit pour Cinna. La peste démocratique rongait l'Italie, et il comptait bien l'en délivrer après s'être assuré de Mithridate. D'autre part, Sylla avait beau aimer la plaisanterie, il ne supportait plus les insultes que lui lançaient chaque jour du haut des remparts les Athéniens et leur tyran Aristion. Mais il manquait cruellement d'argent, de vivres, et de machines de guerre, auxquelles les assiégés mettaient sans cesse le feu en y décochant des traits enflammés. Il se résolut alors à des actes dont les Grecs se souvinrent longtemps comme autant de sacrilèges. Pour trouver le bois nécessaire au remplacement des machines, il fit raser les forêts sacrées, sans même épargner celles des quartiers de l'Académie et du Lycée. Il arracha leurs trésors aux sanctuaires des dieux, dépouillant Épidaure et Olympie. Lorsque son envoyé,

Caphis de Phocide, fit son entrée à Delphes, on crut entendre la lyre d'Apollon résonner dans le temple. Caphis fut terrifié et n'osa pas faire main basse sur les richesses qui l'ornaient, préférant informer Sylla de ce prodige, et attendre ses instructions. Celui-ci lui répondit par une lettre ironique, où il lui disait qu'Apollon chantait de joie à l'idée que son or allait servir à la victoire de Sylla, et lui intimait l'ordre d'exécuter sa mission sans plus attendre. Les événements étaient en train de lui donner raison. Derrière leurs remparts, les Athéniens ne riaient plus, et commençaient à maudire Aristion. La faim les tenaillait. On ne trouvait plus de blé, sinon à des prix incroyables : un médimne se vendait mille drachmes ¹. La plupart des gens en étaient réduits à se nourrir du parthénion ² qui poussait autour de la citadelle, et à mastiquer le cuir longuement bouilli des souliers et des outres à huile. Pendant ce temps, Aristion dansait la pyrrhique ³ et se réfugiait dans l'ivresse, dont il ne sortait que pour commettre des actes impies. Le mécontentement était venu à son comble lorsqu'il avait laissé s'éteindre, faute d'huile, la lampe ⁴ sacrée de la déesse, et avait envoyé quelques grains de poivre à la prêtresse qui lui demandait un médimne de blé pour procéder aux sacrifices.

– Aristion avait consenti alors à envoyer des émissaires auprès de Sylla, pour tenter de négocier. Mais ceux-ci, aussi fous que leur maître, l'avaient pris de haut, et s'étaient mis à célébrer devant le général romain la valeur des guerriers grecs, parlant en termes pompeux de Thésée, Eumolpe et des héros des guerres médiques. Sylla les avait congédiés en leur lançant :

– Allez-vous-en, hommes trop heureux en paroles, et remportez vos discours ! Je ne suis pas venu à Athènes, moi, pour prendre des leçons ; les Romains m'y ont envoyé pour soumettre les rebelles ⁵.

Une fois de plus sa Fortune lui vint en aide. Des Athéniens, excédés par les souffrances du siège et l'incurie d'Aristion, vinrent le trouver en grand secret et lui révélèrent que le point faible du rempart autour de l'Heptachalque n'était pas gardé : c'était pourtant le seul endroit où il était facile, de ce côté, de réussir l'escalade. Sylla alla sur place vérifier leurs dires et s'aperçut qu'ils ne mentaient pas. Athènes était condamnée.

Sylla y fit son entrée peu de temps après, en pleine nuit, au milieu du vacarme terrifiant des trompettes [p. 330] et des clairons. Les Athéniens étaient épouvantés et tentaient en vain d'échapper aux soldats en courant dans les rues étroites. Sylla

¹ Soit environ 900 francs-or pour un demi-hectolitre.

² Sorte de camomille, nommée herbe virginale, en l'honneur d'Athéna, déesse-vierge.

³ Danse guerrière d'origine dorique.

⁴ Lampe qui brûlait jour et nuit devant la statue d'Athéna Poliade, et que l'on ne garnissait qu'une fois par an.

⁵ Plutarque, *Vie de Sylla*, XIII.

avait donné l'ordre à ses légionnaires de piller et massacrer sans merci ¹. Beaucoup d'Athéniens se suicidèrent pour leur échapper. Le sang versé sur l'Agora inonda tout le Céramique jusqu'au Dipylon. Mais celui d'Aristion battait encore dans ses veines. Le tyran s'était réfugié dans l'Acropole, la ville haute. Sylla l'y laissa, et chargea un de ses lieutenants de l'assiéger, car il ne voulait pas perdre de temps. Athènes réduite, le Pirée connut un sort identique.

Quand la nouvelle de la chute d'Athènes parvint à la cour de Mithridate, elle ne le prit pas au dépourvu. Celui-ci avait déjà lancé ses meilleures troupes à travers la Thrace et la Macédoine : cent mille fantassins et dix mille cavaliers composaient leurs rangs. Sans compter quatre-vingt-dix quadriges armés de faux meurtrières qui déchiquetaient les ennemis en tourbillonnant lorsque les chars étaient lancés au galop de leurs chevaux. Sûrs de la victoire, les soldats de Mithridate avaient revêtu leurs plus belles tenues : leurs armes étaient rehaussées d'or et d'argent, et les couleurs des tuniques prises aux Mèdes et aux Scythes, mêlées aux reflets de l'airain et du fer, donnaient à la troupe en marche l'aspect effrayant d'une colonne de feu.

Sylla avait décidé de quitter l'Attique pour marcher à la rencontre des barbares, qui se déployaient dans les vastes plaines de la Béotie, là où leur cavalerie et leurs chars pourraient combattre avec le plus d'efficacité. Il n'ignorait pas que dans les montagnes de l'Attique, le terrain accidenté aurait été un avantage déterminant pour lui, contrebalançant l'énorme supériorité numérique des troupes de Mithridate. Mais le sol de l'Attique était pauvre, incapable de nourrir une armée, même en temps de paix. Sylla croyait toujours en sa Fortune : plusieurs légionnaires étaient [p. 331] venus lui raconter qu'ils avaient vu en songe Jupiter Olympien leur annonçant la victoire. D'ailleurs les barbares étaient même allés jusqu'à enrôler quinze mille esclaves, qu'ils avaient placés dans leurs premiers rangs : jamais les dieux ne pourraient permettre que des légionnaires romains soient battus par des esclaves.

Sylla se remémorait ces présages pour affermir sa confiance. Son destin allait se décider là, dans la plaine d'Élatée. Pour la millième fois, ses yeux la parcoururent : une grande étendue de terres fertiles, avec de multiples points d'eau, et à peu de distance la ville de Chéronée, dont les habitants lui avaient remis en grande pompe une couronne de laurier, en signe de ralliement.

Sylla leva les yeux vers le camp des barbares. Ceux-ci s'étaient installés sur le Thurion, une montagne escarpée, où ils se sentaient inexpugnables, et d'où, le moment venu, ils fondraient sur ses troupes. Le général pouvait les voir préparer

¹ Les fouilles archéologiques de l'Agora et du Dipylon ont révélé de nombreuses traces de l'ampleur des destructions opérées au cours du sac d'Athènes par les troupes de Sylla. D'ailleurs, sous la domination romaine, il fallut attendre l'empereur Hadrien (Sylla entre à Athènes en 86 av. J.C., alors qu'Hadrien règne de 117 à 138 ap. J.C.) pour que les dernières ruines fussent relevées.

une colonne de choc souple et facile à manœuvrer, composée de cavaliers et de troupes légères. Il les détailla un moment, et se dit que les barbares comptaient sans doute effectuer un mouvement tournant en jouant sur la rapidité de leurs chevaux, afin de l'encercler, lui et ses légionnaires. Il se détourna et se dirigea vers le Césiphe, le fleuve dont demain le sang des vaincus rougirait les eaux. Ses troupes l'y attendaient pour assister à l'ultime sacrifice qu'il avait décidé d'offrir aux dieux. Demain, s'il gagnait, on parlerait encore de lui comme du sauveur de Rome bien des siècles après la bataille de Chéronée. Mais si les généraux de Mithridate avaient le dessus, Rome, comme tant de peuples et de cités, tomberait dans l'éternel silence des vaincus.

*

"Dans ce temps-là, la race des hommes n'était [p. 332] pas née. L'Olympe lui-même était vide. Seul régnait dans l'Univers le grand dieu Ouranos. Il s'unit avec la Terre, et ils eurent pour enfants douze Titans, dont Rhéa et Kronos. Ceux-ci s'accouplèrent à leur tour et donnèrent naissance aux Olympiens. Mais Kronos était jaloux de son père. Il voulut le tuer, et manger ses enfants pour être sûr qu'ils ne le détrôneraient pas. Le sang de la blessure qu'il infligea à son père tomba dans la mer qu'il féconda : de l'écume des flots sortit Aphrodite, merveilleuse de beauté, la déesse de l'Amour et de la Fécondité. Rhéa voulut sauver au moins un de ses enfants : au moment où Kronos allait le manger, elle lui substitua une pierre enveloppée de langes, qu'il engloutit sans se rendre compte de la supercherie. Ainsi fut sauvé Zeus, qui règne maintenant dans l'Olympe. Il épargna son père et le fit roi d'un pays merveilleux, plein de délices, où il n'y a plus de guerre ni de mort, où on ne trouve pas d'esclaves ni de soldats. Quand les Romains ont appris ces choses des Grecs, ils se sont souvenus qu'il y a très longtemps, bien avant la naissance de la Cité, Saturne régnait dans le Latium et que tant qu'il y séjourna, tous connurent la paix, le bonheur et la prospérité. Ils prirent l'habitude de célébrer ce règne chaque hiver en fêtant le temps de Saturne. Et en souvenir de l'âge d'or, tout le temps que durent les Saturnales, il n'y a plus ni maîtres, ni esclaves, et tous nous goûtons la liberté de décembre."

Evandre s'était tu. Les convives connaissaient ce mythe, mais il l'avait dit presque comme un chant, d'une voix si douce et mélodieuse que tous avaient cru l'entendre pour la première fois. Seul Nasutus restait insensible au charme d'Evandre. Les Saturnales lui gâchaient régulièrement les fêtes de fin d'année. Il fallait dresser de grandes tables dans les bâtiments de la ferme pour que tous les esclaves puissent s'y asseoir. La tradition voulait que les maîtres leur servent à boire et à manger. Tout en grommelant, Nasu-[p. 333] tus et les *monitores* s'acquittaient de la corvée. Ils étaient contraints de supporter les allusions ironiques ou les moqueries des esclaves les plus hardis. Les maîtres devaient accepter sans broncher des discours dont le moindre mot, en temps normal, eût valu à leurs auteurs une bonne dizaine de coups de fouet. D'ailleurs les esclaves prenaient garde de ne pas aller trop loin : une trop grande impudence lors des Saturnales pouvait se payer très cher une fois la fête terminée. Gregalis ne résista

cependant pas au plaisir de demander à Nasutus, qui était en train de le servir, de se tenir plus droit, pour éviter que son long nez ne trempât dans l'assiette. Celui-ci lui rétorqua sur un ton à la fois doux et lourd de menaces :

– J'espère que tu as aimé le discours d'Evandre. Permits-moi, ô maître – il appuya particulièrement sur ces deux mots – de t'en rappeler un autre.

– Je t'en prie, Nasutus. Ta voix est si agréable quand elle ne clame pas des ordres !

– N'aie crainte, je ne te laisserai pas. C'est seulement une citation d'un de nos grands agronomes, qui dit : "Les outils sont doués de la parole, semi-parlants, ou muets. À la catégorie douée de la parole appartiennent les esclaves, à la semi-parlante les bœufs, à la muette les charrettes." Alors méfie-toi, Gregalis. Fais bien attention à la façon dont tu te sers de ta langue, ou un jour tu pourrais regretter de ne pas être un bœuf ou une charrette !

Gregalis avait un peu trop bu. Au lieu de s'excuser il lança :

– *Io Saturnalia ! Bona Saturnalia !*

L'autre s'éloigna sans rien dire, les traits convulsés de rage.

Marcilius était parfaitement détendu. Il ne servait pas les esclaves, mais avait poussé la familiarité jusqu'à s'asseoir à la même table qu'eux, et souriait avec bonhomie. Il avait de nombreuses raisons de se sentir [p. 334] gai. Il était très fier de posséder Evandre. Un esclave lettré et qui déclamait si bien, voilà qui le poserait vis-à-vis de ses amis. Evandre le rejoindrait à Rome dans quelques mois, lorsqu'il aurait terminé la tournée d'inspection de ses domaines. Le jeune homme ne constituait cependant qu'une partie négligeable des trésors qui s'accumulaient dans ses villas. Depuis plusieurs années, Marcilius avait lancé ses intendants et leurs hommes de main à la recherche des plus belles productions de l'art grec. La Grèce elle-même et l'Asie leur étaient temporairement fermées, depuis la révolte de Mithridate. Mais il restait tout le sud de l'Italie, et surtout la Sicile, terre grecque plus que latine, comme en témoignaient les temples que depuis des siècles les colons grecs y avaient érigés. Marcilius pestait de n'être pas né un siècle et demi plus tôt, quand la Sicile était devenue province romaine. Les trésors des temples grecs étaient encore intacts, et n'importe quel général n'avait que l'embarras du choix pour envoyer vers la Ville les statues de Syracuse et de nombreuses autres cités. Maintenant, il fallait ratisser les sanctuaires les plus modestes. Faberius et Nasutus avaient bien travaillé : plusieurs marbres de haut prix étaient en sûreté dans un entrepôt soigneusement gardé de la *villa*. Marcilius s'était arrêté de longues minutes devant une Artémis chasserresse aux traits juvéniles, sans aucun défaut, ni détérioration due au démontage et au transport. Il s'était senti étrangement ému, bien qu'il ne possédât aucun sens artistique. Comme beaucoup de parvenus entichés d'œuvres d'art, Marcilius n'était pas guidé par des préoccupations esthétiques. Il achetait statues, argenteries somptueuses et esclaves cuisiniers ou lettrés pour paraître cultivé. Les patriciens avaient leurs images et ne

se privaient pas de les montrer. Pourquoi n'aurait-il pas cherché à en imposer avec ce que son argent lui permettait d'acheter ? Il se contentait volontiers de copies lorsque les originaux étaient devenus introu-[p. 335] vables : après tout, une bonne copie valait bien un original souvent rongé par le temps, auquel il manquait une main ou une oreille. L'idée que la statue la plus parfaite, arrachée au lieu et à la fonction pour lesquels elle a été créée, perd l'essentiel de sa signification, n'effleurait pas Marcilius et ses semblables.

Le repas touchait à sa fin. C'était le moment pour Marcilius de procéder à la petite allocution qu'il avait préparée. Il fit un signe à Nasutus, et celui-ci demanda poliment aux esclaves de se taire. Lorsque le silence se fut établi, Marcilius commença à parler d'une voix ferme.

– Tout à l'heure, Evandre nous a parlé de l'origine des Saturnales. Heureux temps, où la terre nourrissait tous les hommes sans qu'ils aient besoin de travailler ! Hélas, nous vivons à une époque plus rude. Si chaque instrument pouvait travailler de lui-même, si les navettes tissaient toutes seules, si l'archet jouait tout seul de la cithare, les entrepreneurs se passeraient d'ouvriers, et les maîtres d'esclaves.

Lucius, qui se trouvait à côté de Gregalis, dressa l'oreille. Ce gros rustaud de Marcilius était moins ignare qu'il ne le paraissait : il avait reconnu dans sa bouche, à peine déformé, un passage d'Aristote justifiant l'esclavage.

– Mais nous n'en sommes pas là, poursuivait le maître, et tant que les choses resteront ainsi, il y aura toujours des maîtres et des esclaves, excepté le temps des Saturnales. Mais les meilleurs d'entre vous peuvent ne pas mourir esclaves.

Lucius sentit brusquement le silence se tendre. Marcilius allait-il annoncer des affranchissements ? Les maîtres profitaient parfois des Saturnales pour y procéder... Marcilius s'arrêta quelques instants pour jouir de son effet. Il n'avait nullement l'intention de libérer qui que ce fût.

– Quel est l'esclave qui mérite d'être affranchi ? Je vais vous le dire. C'est le *servus idoneus*, le bon [p. 336] esclave. Un bon esclave doit aimer son travail, accroître son pécule, être respectueux, fidèle. Il doit obéir promptement et sans murmure. S'il sommeille, il doit, en dormant, songer qu'il est esclave. Comme la sonde du pilote, il doit connaître son maître au point de deviner d'un coup d'œil ses volontés sur l'air seul de son front, et les exécuter à la vitesse d'un quadriges. Il doit songer plutôt à son dos qu'à sa bouche : mieux vaut recevoir des ordres que des coups. L'esclave qui, sans être en faute, redoute néanmoins le châtiment, est le seul qui serve bien son maître. Retenez ceci : le maître est ce que les esclaves veulent qu'il soit, bon avec les bons, méchant avec les méchants. Les insolents, les paresseux, et les voleurs doivent prendre garde. En guise de récompense, Nasutus leur donnera du fouet et les fera travailler au moulin. Ils courberont tellement le dos sous les coups qu'ils ne pourront jamais le relever, et poliront leurs fers à force de les porter.

Les paroles de Marcilius jetaient un froid dans l'assistance : ce n'était guère un discours de Saturnales

Il fut assez habile pour changer de ton en terminant.

– Mais si vous vous montrez de bons esclaves, tout cela ne vous arrivera pas. Et même, je vais vous faire une promesse : quand je reviendrai l'hiver prochain, je demanderai à Nasutus de me dire lesquels d'entre vous ont le mieux travaillé. Et ceux-là, je les affranchirai !

Marcilius se rassit au milieu des cris de joie et des applaudissements. Gregalis demeurait impassible. Il se pencha vers Lucius et lui dit d'une voix assez basse pour que Nasutus ne risquât pas de l'entendre :

– Tout ça, c'est du boniment. Dire qu'ils sont assez bêtes pour le croire ! Tous les maîtres en disent autant. Ils savent bien que seul l'espoir de la liberté peut nous faire mordre dans la carotte qu'ils nous tendent à l'ombre du fouet. La vérité, c'est que la plupart des esclaves meurent sans avoir vu la baguette [p. 337] du licteur ¹. Evandre s'en tirera peut-être... Mais nous, nous mourrons dans l'ergastule.

Gregalis allait continuer, mais il préféra se taire en voyant arriver Nasutus. Celui-ci distribuait aux convives des chandelles de cire. Gregalis et Lucius en prirent chacun une et l'allumèrent. La coutume avait pour origine un très vieux rite par lequel les hommes, au cours des longues nuits d'hiver, appelaient le retour de la lumière printanière. Aujourd'hui c'était plutôt un signe de fête qui égayait la salle du festin.

Celui-ci touchait à sa fin. Nasutus et Marcilius se retirèrent, laissant les esclaves se former en petits groupes brûlant d'impatience de commencer à jouer. En temps normal, les jeux de hasard leur étaient strictement interdits. Quelques-uns sortirent de leur tunique un ou deux sesterces, rognés sur leur maigre pécule. La plupart durent se contenter de noix, les enjeux habituels des individus de leur condition, et des plus pauvres parmi les hommes libres.

Lucius en profita pour quitter Gregalis, dont l'insistante compagnie lui pesait. Au bout de deux ans, il n'était toujours pas parvenu à s'habituer à ses perpétuelles récriminations contre les maîtres. Il lui préférait Evandre, qui lui rappelait Diophane. Evandre se dirigeait justement vers lui, le sourire aux lèvres. Il lui donna une accolade en lui disant :

– Bonnes Saturnales, Stichus, et que l'an prochain te soit propice !

– Bonnes Saturnales à toi aussi, et continue à bien te porter.

Le front d'Evandre s'assombrit. Il murmura, comme pour lui-même :

– Quel sera mon sort à Rome, dans quelques mois ? Les maîtres se lassent vite des esclaves comme moi, ou ils en tombent amoureux, et c'est pire encore, car je

¹ Celle qui servait dans le rituel de l'affranchissement par la vindicte.

ne pourrai supporter un genre d'amour pour lequel je ne suis pas fait... Sans transition, il saisit Lucius par le bras et lui dit d'une voix sourde : Viens. [p. 338] Profitons de ce moment de répit. Il faut que je te parle.

Les deux hommes se dirigèrent vers un coin de la grande pièce. Evandre jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'on ne faisait pas attention à eux.

– À quel mystère des Saturnales veux-tu m'initier ? lui demanda Lucius sur le ton de la plaisanterie.

– Ne te moque pas ! Il y va de notre vie.

– Que veux-tu dire ? Le sourire de Lucius s'était figé sur ses lèvres.

– Une ère terrible s'ouvre pour l'humanité. Les massacres ordonnés par Marius ne sont qu'un prélude insignifiant aux fléaux qui vont s'abattre sur l'Italie.

– Tant de citoyens proscrits, enchaînés, massacrés, tu appelles cela un prélude insignifiant ?

– Écoute-moi, Stichus. Les stoïciens et les aruspices étrusques concordent. L'univers doit se renouveler par des cataclysmes périodiques, qui sont autant de fins du monde. Les dieux ont de toute éternité décidé que la race humaine ne compterait pas plus de huit générations. Chacune dure plusieurs siècles, ce que les Étrusques nomment la Grande Année. Nous sommes au terme d'une de ces générations, puisque chaque Grande Année se clôt par une série de signes funestes et de catastrophes. Il y a déjà eu des présages : l'assassinat des Gracques, la menace de Jugurtha. Rome y a échappé de justesse. Mais maintenant, il faudrait être aveugle pour ne pas comprendre que c'est la fin. Mithridate a pris l'Asie et la Grèce, Marius et Sylla ont noyé leurs concitoyens dans un bain de sang. Si Sylla revient, ce sera pire encore, et tous les Romains s'entre-tueront. Les cités s'effondreront, et dans les campagnes l'herbe ne repoussera plus.

– Souvent l'expérience a montré que les aruspices se trompaient...

– Il y a trop de signes. Un esclave qui vient d'être acheté par Faberius et qui arrive de Rome m'a raconté [p. 339] que les prodiges se multipliaient. Une légion a vu le feu prendre spontanément aux hampes des enseignes ; plusieurs fois, on a entendu retentir dans un ciel serein un son prolongé de trompette, sur une note si aiguë et si plaintive que tout le monde en a été épouvanté. Un âge a pris fin, et un autre se lève.

Les paroles d'Evandre ébranlaient Lucius plus qu'il ne le laissait voir. L'histoire de la Cité montrait que bien souvent les événements fatidiques avaient été précédés de signes extraordinaires. La guerre civile en était peut-être un, plus convaincant encore que tous les prodiges pieusement recensés par les prêtres et les annalistes. Mais il ne comprenait toujours pas ou voulait en venir Evandre. Il lui dit sur un ton hésitant :

– Admettons que tu aies raison. Mais qu'y pouvons-nous changer, nous les derniers des esclaves, si les pontifes et les censeurs eux-mêmes ne peuvent mettre obstacle à la volonté des dieux ?

– Il n'est pas question de tenter de modifier quoi que ce soit. Seulement de survivre, pour connaître le nouvel âge, entrer dans la Grande Année qui s'annonce, et où notre sort ne peut être que meilleur. Si tu restes ici, tu mourras, et moi aussi si je pars à Rome. Quand les riches et les puissants comprendront que c'est la fin de ce temps, ils seront pris de folie, et avant de s'entre-déchirer, ils commenceront par nous tuer. Souviens-toi de leur proverbe : autant d'esclaves, autant d'ennemis... Il n'y a qu'une solution, Stichus. Evandre regarda de nouveau autour de lui puis, se penchant vers l'oreille de Lucius, y murmura : Il faut fuir. Nous nous cacherons dans la montagne. Quand les temps seront révolus – cela ne durera pas longtemps – nous sortirons de notre refuge, et retrouverons la liberté dans un monde nouveau.

Lucius réfléchissait à toute vitesse. Tout n'était pas faux dans le discours d'Evandre. Mais la théorie des âges, la fin des temps... Ces sombres prédictions [p. 340] le laissaient sceptique. Un siècle auparavant, lorsque tous les Romains pensaient que rien n'arrêterait la marche victorieuse d'Hannibal vers la Ville, des prophètes de malheur s'étaient levés en disant que Rome ne serait bientôt plus qu'un tas de cendres. Et c'est Carthage qui avait été rasée... Evandre était peut-être un de ces illuminés. Quant à la fuite, Lucius y avait pensé dès le premier jour où il s'était retrouvé enchaîné dans l'ergastule. Il avait conclu qu'elle était impossible, du moins en Sicile. À supposer qu'ils échappent à la surveillance des *monitores*, où ses compagnons et lui se seraient-ils réfugiés ? Les deux révoltes serviles du siècle précédent avaient servi de leçon aux maîtres, qui traquaient sans relâche les esclaves fugitifs, de crainte qu'ils ne forment le noyau d'une nouvelle sédition. Les montagnes ? Gregalis lui-même n'avait pu y tenir une fois la mauvaise saison venue. Si la naissance de la nouvelle génération promise par Evandre se faisait attendre plus que prévu, ils y mourraient plus sûrement encore que dans l'ergastule. Quant à passer en Italie, il aurait fallu traverser le détroit séparant Messine de Rhegium, où tous les bateaux étaient étroitement surveillés. Il fit part de ces objections à Evandre. Elles ne l'impressionnèrent nullement. Il avait un plan, qu'il exposa à Lucius. Lorsqu'ils partaient pour le travail, les esclaves étaient regroupés en équipes de dix hommes, commandées chacune par un décurion, lui-même esclave. Evandre avait parlé de ses projets d'évasion à un décurion, qui avait lui-même averti les hommes les plus décidés de son escouade. En cette saison, la nuit tombait vite, et l'obscurité régnait déjà quand les équipes rentraient vers les dortoirs. Il suffirait de choisir une nuit sans lune pour s'évader. Le temps que les *monitores* s'aperçoivent de leur disparition, ils auraient déjà pris de l'avance. La ville de Tauromenium n'était qu'à un jour de marche. De là, ils gagneraient l'Italie. La traversée serait un peu plus longue qu'à partir de Mes- [p. 341] sine, mais cet itinéraire diminuerait les risques d'interception. Une fois dans le Bruttium, ils seraient sauvés. Les habitants de cette région étaient des

Italiens hostiles aux Romains. Le succès de l'expédition reposait sur la personnalité du décurion, qui en serait le chef. Un homme vigoureux et courageux, aux dires d'Evandre. Avant même qu'il eût prononcé son nom, Lucius avait deviné que c'était Gregalis.

*

Apellicon de Téos avait eu la bonne idée de mourir juste avant le retour de Sylla à Athènes. La bibliothèque du philosophe péripatéticien était une des plus complètes de toute l'Attique. Elle contenait la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste : un trésor que Sylla ne voulait pas laisser échapper. Il surveilla lui-même l'embarquement des précieux *volumina* d'Apellicon : ils ne le quitteraient plus jusqu'à Rome. Pas plus que les colonnes de l'Olympieion qu'il avait fait démonter pour en orner le Capitole lors de son retour victorieux.

À Chéronée, il avait défait les Barbares à un contre quatre. Mithridate avait dû négocier et accepter de payer à Rome près de vingt mille talents. Dans la capitale, les démocrates furent terrorisés en apprenant le retour de Sylla en Italie. Cinna tué par ses propres soldats, les légions démocratiques envoyées contre Sylla fraternisèrent avec les troupes du général victorieux. Comme beaucoup d'autres, César et Aurélie, sa mère, étaient consternés.

Au même moment commençait à monter l'étoile d'un jeune homme dont les dieux avaient choisi d'entremêler le destin avec celui de César. Cnaeus Pompeius n'avait que vingt-trois ans. À la tête de trois légions levées par ses soins, il s'était rallié à Sylla. Il remportait à ses côtés victoire sur victoire, et l'éclat de ses faits d'armes valait bien les images qu'il ne pouvait exhiber. Son visage commençait à être connu. [p. 342] Il n'avait pas de lignes anguleuses, comme celui de César, mais une rondeur presque poupine, qui accentuait son affabilité naturelle et le charme de son éloquence. Ses cheveux souplement rejetés en arrière découvraient un large front. Beaucoup trouvaient qu'il ressemblait au grand Alexandre.

Sylla parvint bientôt aux portes de Rome : sa haine était à son comble. Se sentant perdus, les marianistes avaient ordonné le massacre des modérés : il était résolu à leur faire payer très cher cet ultime affront. Dès qu'il fut entré dans la ville, le cauchemar recommença. Les rues de Rome s'emplirent de cadavres. Les démocrates étaient les premiers visés. Mais ils ne furent pas les seuls à périr : l'occasion était trop belle de se venger d'un ennemi personnel en le dénonçant comme marianiste. Beaucoup ne s'en privèrent pas. Tous tremblaient, plus encore qu'au temps de Marius. Sauf un jeune homme, un certain Caius Metellus, qui osa demander à Sylla quand se termineraient les massacres. Celui-ci lui promit que sous peu on connaîtrait le nom des traîtres qui restaient à châtier.

Dès le lendemain, on affichait les listes de proscription. Les premiers noms se comptaient déjà par centaines ¹. César parvint à fuir, mais bien peu eurent sa

¹ Les historiens estiment qu'en six mois on exécuta environ 4700 pros crits.

chance, surtout dans l'ordre équestre. Les chevaliers avaient commis l'erreur de s'allier aux démocrates, afin de s'enrichir sur le dos des proscrits de Marius. Sylla s'était juré de leur faire rendre jusqu'au dernier sesterce en leur confisquant tous leurs biens. Il les redistribuait à ses courtisans et ses bouffons, mais s'assurait avant tout de rendre leur patrimoine aux rescapés des massacres perpétrés par les marianistes. Les émigrés figuraient en bonne place dans le cortège de son triomphe : couronnés de fleurs, ils l'acclamaient en l'appelant leur Sauveur et leur Père.

Tous n'étaient pas encore rentrés : les marianistes tenaient quelques cités italiennes, et toute la Sicile. Sylla désigna Pompée pour aller rétablir dans l'île l'ordre aristocratique.

[p. 343] Les nouvelles ne parvenaient à Lucius qu'avec beaucoup de retard. Sa seule chance de revoir le Forum et le Palatin résidait dans la victoire de Sylla. Il interrogeait fiévreusement les esclaves qui convoaient jusqu'à Syracuse les produits du domaine. La capitale de la Sicile était un grand port : par les marins, beaucoup de renseignements, même vagues, finissaient par filtrer. De plus, certains signes ne trompaient pas. Cette année, Marcilius n'avait pas fait sa traditionnelle tournée d'inspection. On murmurait qu'il avait fui à Nola, cité campanienne encore aux mains des marianistes. Nasutus était inquiet : si les troupes de Sylla prenaient la Sicile, il ne serait pas à l'abri des dénonciations. Lorsque les hommes de Pompée apprendraient que son maître était un des plus fameux chevaliers ralliés à la cause de Marius, la peau du *vilicus* ne vaudrait pas plus cher que celle de son patron ! La moindre histoire inventée par un de ces menteurs d'esclaves lui vaudrait la mort. Aussi avait-il relâché la discipline et restreint la durée du travail. Les *monitores* avaient reçu la consigne de manier moins souvent le fouet. Cette soudaine mansuétude ne trompait pas même les plus obtus des esclaves, mais tous en profitaient et Lucius bénissait les moments de repos dont il jouissait.

Ce jour-là, le travail venait de cesser, et sa décurie se dirigeait vers les bâtiments de la villa. Après une demi-heure de marche, ils parvinrent au dortoir : un véritable palais, à côté de l'ergastule. L'heure de la distribution de la bouillie n'était pas encore arrivée. Lucius en profita pour s'étendre sur sa paille. Il appuya sa tête sur ses mains croisées derrière sa nuque, les yeux tournés vers la maison du *vilicus*. Sylla était-il toujours à Rome ? Avait-il fini d'écraser les marianistes en Italie, la Sicile leur resterait-elle encore longtemps soumise ? Il ignorait jusqu'au nom de Pompée. Pour Gregalis, l'*imperator* arrivait trop tard. Sa tentative d'évasion avait échoué. La première [p. 344] phase du plan s'était déroulée comme prévu. Quatre jours après avoir quitté le domaine, ses comparses et lui étaient parvenus dans le Bruttium, avec une troupe de *monitores* lancés à leur poursuite. Ils avaient pris une bonne journée d'avance sur eux. Mais les pêcheurs dont les esclaves avaient volé les embarcations pour passer en Italie avaient renseigné les surveillants : les fugitifs comptaient trouver refuge chez les Bruttiens, ennemis de Rome. Gregalis s'était trompé : pour les Bruttiens, un

esclave fugitif ne méritait que le bois de la croix. Ils l'avaient livré avec ses compagnons.

Les événements qui suivirent leur retour restaient gravés dans la mémoire de Lucius. Il connaissait le supplice de la croix. On lui en avait décrit les affreuses douleurs, mais comme il ne faisait pas partie des badauds qui raffolaient de ce genre de spectacle, il n'avait jamais assisté à une crucifixion. Celle de Gregalis hantait ses nuits.

Nasutus avait tenu à en faire une véritable cérémonie. Le supplice avait duré deux jours. Le premier matin, Lucius et les autres esclaves avaient été réveillés par un roulement de tambour. Il faisait encore nuit noire. Les *monitores* étaient entrés en distribuant des coups de pieds à ceux qui ne se levaient pas assez vite : tous les esclaves devaient se rassembler dans la grande cour où l'on regroupait habituellement les décuries. En Sicile, les nuits de février sont froides, et Lucius frissonnait. L'ombre menaçante de la meule, à l'extrémité de l'aire, dansait à la lueur des torches. Nasutus marchait de long en large, en proie à une vive agitation. Quand les rangs furent formés, il commença à parler :

– Je vous ai fait réveiller tôt pour vous annoncer une bonne nouvelle : aujourd'hui, pas de travail !

Un murmure s'éleva : la générosité de Nasutus était trop soudaine pour ne pas sembler inquiétante.

– Vous vous demandez sans doute pourquoi ?

[p. 345]

Eh bien, c'est jour de fête. Vous avez eu vos Saturnales il n'y a pas longtemps. Aujourd'hui, ce sont les miennes. Je vais vous offrir un divertissement dont vous vous souviendrez longtemps. Vous connaissez les acteurs qui vont vous le jouer.

Nasutus fit un signe à un garde qui se trouvait au-dessus de l'ergastule, et lui dit :

– Fais venir les comédiens !

Le *monitor* rabattit la lourde grille et on entendit monter de la terre un sinistre bruit de chaînes. Un à un, les prisonniers sortirent. Un silence absolu s'était abattu sur les esclaves qui regardaient leurs malheureux compagnons. Ceux-ci étaient solidement entravés : les deux anneaux fixés à leurs chevilles étaient réunis par des chaînons à un troisième anneau placé entre leurs jambes, relié à leur ceinture par une autre attache. Ce dispositif ingénieux leur permettait de marcher, tout en les empêchant de courir. Sur un autre signe de Nasutus, ils arrêtaient leur marche. Gregalis n'avait pas la tête baissée comme ses compagnons. Il fixait Nasutus, qui le regardait avec la même haine.

Nasutus détourna les yeux le premier, assuré que Gregalis baisserait bientôt les siens. Il reprit son petit discours :

– Voilà ceux qui vont vous divertir. Vous allez voir un spectacle de citoyens. Je ne peux pas vous offrir des combats de gladiateurs. Mais nous allons essayer de nous amuser avec les moyens dont nous disposons. Voilà ce que je vous propose...

Nasutus allait continuer, mais brusquement sa voix fut couverte par celle de Gregalis. Avant que les gardes puissent intervenir, il eut le temps de lui jeter :

– Maudit chien puant ! Tu parlais moins haut quand tu portais encore ces chaînes ! Tue-nous donc au lieu de faire toutes ces simagrées. Nous aurions dû tous vous exterminer, quand nous tenions la Sicile. Un jour viendra où les esclaves se lèveront de nouveau, et alors toi et les tiens...

[p. 346]

À l'instant où il prononçait ces derniers mots, on entendit un sifflement. Un *monitor* venait d'abattre son scorpion – un fouet de cordes nouées aux extrémités terminées par des pointes – sur la bouche de Gregalis, lui faisant éclater les lèvres. Le sang jaillit, dégoulinant le long de son menton.

Nasutus n'avait plus envie de rire. Il se dirigea vers Gregalis qui avait plaqué ses deux mains sur son visage et lui lança :

– Garde donc ton souffle ! Tu en auras besoin quand tu seras accroché à la croix. Je vais vous faire arranger les reins, à toi et à tes amis, de telle façon qu'ils seront plus chamarrés que les tapisseries de pourpre d'Alexandrie !

Nasutus attendit le petit jour pour commencer les flagellations. Chaque esclave était lié à un poteau et livré à un *monitor*. Les voisins de Lucius tremblaient. Ils avaient beau être habitués aux brutalités, la croix et les supplices qui précédaient l'enclouement restaient un spectacle terrifiant. Nasutus avait repris son calme. Avant de donner le signal qu'attendaient les gardes, il s'adressa aux esclaves sur le même ton ironique :

– Je voudrais vous offrir une *venatio*, un spectacle de bêtes comme celles que l'on trouve en Afrique. Ceux que vous voyez attachés aux poteaux ne sont que des ânes stupides et butés. Mais je vais faire chanter les sirènes, et bientôt leur dos sera aussi zébré que celui des panthères !

Il fit un signe aux *monitores*. Le sifflement des lanières déchira l'air. Les gardes avaient abandonné le scorpion pour le *flagrum*. Le scorpion ne servait que pour les simples punitions, alors que le *flagrum* était un véritable instrument de torture. Les boules de plomb terminant ses lanières étaient assez lourdes pour briser les os après avoir déchiré la chair. Appliqué de façon prolongée, ou aux endroits vitaux, il suffisait à donner la mort. Aux premiers coups, les gémissements des suppliciés s'élevèrent tandis que [p. 347] leurs corps se cambraient sous la morsure. Au bout d'une minute, l'un d'entre eux s'évanouit. Nasutus réprimanda vertement le *monitor*. Il fallait éviter de tuer les suppliciés avant la crucifixion – on pouvait toujours clouer leurs cadavres, mais cela avait

moins d'intérêt – ou des les épuiser au point qu'ils n'agonisent que quelques heures sur la croix.

Prudemment, Nasutus ordonna de détacher les fugitifs. Aucun n'eut la force de tenir sur ses jambes. Même Gregalis s'effondra. Le *vilicus* donna l'ordre de les entasser dans l'ergastule jusqu'au milieu de la matinée, le temps qu'ils reprissent quelques forces. Les esclaves devaient rester là où ils étaient, immobiles et sans parler. Peu de temps après, les *monitores* amenèrent en ahanant au milieu de la cour une dizaine d'épaisses barres de bois. Elles ne portaient aucune trace de clou, signe qu'elles n'avaient encore jamais servi. Nasutus voulait du bois résistant. Lors de précédentes crucifixions, il avait eu des problèmes avec de mauvaises planches desséchées et friables. Elles avaient cédé quelques minutes après l'enclouement sous le poids des suppliciés. Sous l'effet de leur chute, les blessures de leurs poignets et de leurs pieds s'étaient ouvertes, et ils étaient morts d'hémorragie au bout de quelques minutes échappant à la lente agonie de la crucifixion. Cela ne se reproduirait pas : les *patibula*¹ étaient taillés dans du bois de pin vert, suintant encore de résine.

Le spectacle reprit bientôt. Les condamnés sortirent de l'ergastule en titubant. Nasutus leur fit servir du vin coupé de vinaigre pour leur rendre des forces. La crucifixion devait avoir lieu sur une petite butte située à une demi-heure de marche. Avec la lourde barre sur les épaules, ils mettraient plus de temps à couvrir la distance. Gregalis parvint à se charger en un seul geste du *patibulum* dont les échardes s'enfoncèrent dans les plaies de ses épaules. Les autres esclaves durent s'agenouiller, le dos ployé sous le [p. 348] poids et le cœur battant, avant d'avoir la force de se relever. Le sinistre cortège s'ébranla avec lenteur. Les premières chutes eurent lieu peu de temps après, ralentissant encore la marche. Nasutus commençait à s'impatisier. Le soleil était près du milieu de sa course. Si les croix n'étaient pas toutes dressées à midi, l'obscurité tomberait en plein milieu du supplice. Il dut faire aider les plus faibles par les gardes, qui s'exécutèrent de mauvaise grâce. Au bout de deux heures, ils arrivèrent enfin au bas de la petite colline. Les axes principaux des croix étaient déjà plantés sur son sommet. Le travail avait été fait à la hâte, et certains étaient de guingois. Pour des habitués des crucifixions, la scène n'était pas terrifiante. À la fin des grandes révoltes serviles, le spectacle était beaucoup plus grandiose : de véritables forêts de croix couvraient alors les collines.

Pendant que les condamnés gravissaient le petit sentier menant au sommet de la butte, les *monitores* déployèrent la foule des esclaves en arc de cercle au pied des gibets. Quelques gardes étaient en train de dérouler les cordes. Chaque condamné fut dirigé vers une croix. Celle de Gregalis était surmontée d'un petit écriteau. Toujours caustique, Nasutus y avait fait graver ces quelques mots :

¹ Nom donné à la barre transversale de la croix, qui en constituait la partie mobile.

*Gregalis, servus fugitivus Saturnalium rexque*¹. Gregalis fut le premier à être crucifié. Après l'avoir déchargé du *patibulum*, les gardes lui firent boire du vin mêlé de myrrhe pour qu'il supportât le choc de l'enclouement. Quant il eut avalé la dernière gorgée, ils le saisirent par les épaules et le forcèrent à s'allonger sur le sol, la face tournée vers le ciel. Ils en profitèrent pour lui enlever les guenilles qui lui tenaient lieu de vêtements. La partie la plus délicate de l'opération commençait.

Le monitor chargé de l'enclouement n'était pas un débutant. Accompagné d'un autre garde qui tenait dans ses mains quelques longues pointes utilisées par les charpentiers pour fixer les solives, il se pencha [p. 349] vers Gregalis, dont les surveillants tirèrent brutalement les bras à l'horizontale, de façon à plaquer ses poignets contre le bois de pin du *patibulum*. On n'enfonçait jamais les clous dans les paumes, mais à hauteur du poignet, afin que le membre résistât à la traction exercée par le poids du corps élevé sur la croix.

Quand la pointe poussée par le premier coup de maillet traversa sa chair, Gregalis laissa échapper un cri, et tout son corps tressauta de douleur. Sans les gardes qui pesaient de tout leur poids sur ses jambes, il se serait arraché de la croix. Son pouce se mit aussitôt en opposition avec les autres doigts : en traversant les tissus, le clou lésait le nerf médian, causant des douleurs intolérables. L'esclave cria encore une fois, le temps nécessaire au *monitor* pour fixer son autre bras.

Il fallait maintenant assembler la croix. Les gardes forcèrent le supplicié à se lever, et tout en le soutenant, lui firent faire les quelques pas qui le séparaient du poteau vertical, auquel ils l'adossèrent. Ils fixèrent solidement des cordes au *patibulum* et hissèrent la poutre et le corps qui y était rivé. Leurs efforts furent brefs : les croix ne dépassaient guère la taille humaine. Quand le corps de Gregalis fut parvenu à la position voulue, les gardes nouèrent solidement le *patibulum* à sa hauteur définitive. Le *monitor* s'approcha une dernière fois, le temps d'enfoncer dans ses pieds maintenus l'un sur l'autre l'unique clou qui suffisait à les plaquer contre le bois. Au cri que poussa l'esclave, Lucius sentit une brusque nausée l'envahir, et se pencha pour vomir. Un des gardes qui surveillait sa décurie le remarqua, et dit en riant à son camarade qui faisait les cent pas au pied des croix :

– Regarde ce pleutre ! D'habitude, ce sont les condamnés qui vomissent et pissent de peur lorsqu'on dresse la première croix.

L'autre haussa les épaules et répondit en bougonnant :

[p. 350]

¹ "Gregalis, esclave fugitif et roi des Saturnales"

– Ça ne l'empêchera pas de dormir à la *villa*, alors que nous allons grelotter toute la nuit en faisant les cent pas sur cette maudite colline. Comme si ça servait à quelque chose de les garder ! Ils ont beau ouvrir les bras, ils ne risquent pas de s'envoler...

Il reprit sa ronde en marmonnant des jurons.

Les premières heures étaient les plus impressionnantes. Les suppliciés gémissaient, leurs doigts s'ouvraient et se fermaient, comme s'ils voulaient s'agripper à d'invisibles mains tendues à leur secours. Le sang qui coulait lentement de leurs blessures se mêlait aux excréments que certains ne pouvaient retenir, ou se coagulait en filets noirâtres. Quelques-uns demandaient grâce, ou suppliaient qu'on les tuât. Tous manquaient d'air. Pour soulager leurs bras, les crucifiés laissaient reposer le poids de leur corps sur leurs pieds, mais la douleur devenait vite insupportable. Ils s'arc-boutaient sur leurs poignets traversés par les clous, le temps que l'atroce impression de déchirure de leurs pieds s'atténue. Cet effort les obligeait à contenir leur respiration, et ils finissaient par mourir à la fois d'asphyxie et de leurs blessures. Cela pouvait durer plusieurs jours. Quelquefois, par clémence ou lassitude, on leur brisait les jambes afin qu'ils ne pussent plus prendre appui sur leurs pieds. Leurs muscles se tétanisaient sous la douleur irradiant tout le corps à partir des poignets. La paralysie gagnait l'appareil respiratoire, entraînant la mort en quelques minutes de souffrances indicibles. Mais Nasutus avait formellement interdit qu'on abrégât ainsi le supplice.

Bientôt le soleil parvint près de l'horizon. Les suppliciés gémissaient moins qu'au début. Leurs bras distendus avaient pris une position oblique et leurs genoux dessinaient un angle obtus, opposé à celui des hanches : tout leur corps se disloquait au fil des heures. À regret, Nasutus se résolut à donner l'ordre du retour aux chefs des *décuries*. Les esclaves devaient [p. 351] rentrer avant la nuit. Seuls les gardes restèrent sur le lieu du supplice. Lucius espérait que tout fût fini avant l'aube, afin de ne pas avoir à revenir sous les croix. Mais le lendemain matin, on les y ramena tous. Deux condamnés avaient expiré, et tentaient les corbeaux qui tournoyaient au-dessus d'eux sans encore oser becqueter les cadavres. Ceux-ci étaient penchés en avant, la tête inclinée sur la poitrine. Ils avaient l'air de tomber avec la lourdeur absurde des morts. La journée passa ainsi, moins éprouvante que la veille. Lucius commençait à s'habituer. Les crucifiés ne poussaient plus que quelques râles de temps à autre. Même Nasutus commençait à s'ennuyer. Lorsque le crépuscule empourpra le ciel, il décida que le spectacle avait assez duré. Il fit signe aux gardes de se diriger vers les baquets qu'il avait fait amener dans la matinée. Ils trempèrent des paquets d'étoffe dans les seaux remplis de poix, puis ils les fixèrent au sommet de leurs lances et entreprirent de badigeonner les corps des agonisants. Nasutus fit un dernier mot d'esprit et lança :

– Pour terminer dignement ces Saturnales, voici les chandelles !

Il fit un signe et les *monitores* appuyèrent leurs torches sur les jambes des condamnés. La poix commença à brûler lentement. Des cris de souffrance

s'élevèrent, si perçants que les gardes eux-mêmes furent surpris que les suppliciés eussent encore la force de sortir autant d'air de leurs poumons. Bientôt les flammes enveloppèrent les croix. De loin, on aurait cru un phare, ou un feu de joie. Lorsque la fumée parvint aux narines de Lucius, l'envie de vomir le reprit brusquement. Elle charriait d'horribles puanteurs de poix et de chair grillée.

Deux ans après, en se remémorant le supplice de Gregalis et de ses compagnons, la même horreur l'envahissait.

[p. 352]

Lucius n'avait pas vu venir Evandre, et tressaillit quand celui-ci posa la main sur son épaule.

– N'aie pas peur ! Ce n'est que moi. J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer.

Lucius se retourna. Evandre semblait fébrile. C'était le seul survivant de la funeste équipée vers le Bruttium. Nasutus s'était souvenu de son prix et n'avait pas osé le faire mettre à mort. Evandre s'en était tiré avec quelques coups de fouet donnés avec précaution, afin de ne pas abîmer son visage délicat. Il était toujours aussi pâle, alors que le soleil avait bruni la peau de Lucius au point qu'il ressemblait à un Numide. Il s'allongea à côté de lui, et commença à parler à voix basse.

– Ce matin, un message est arrivé de Syracuse pour Nasutus. J'étais là quand il l'a lu à sa femme. Il était tellement préoccupé qu'il n'a pas fait attention à moi. Sylla tient presque toute l'Italie. Un jeune général ami de Sylla – je crois qu'il se nomme Pompée – a débarqué sur l'île. Il est déjà entré dans Messine, et a fait exécuter les principaux partisans des démocrates. Il paraît que les marianistes battent en retraite devant lui et que bientôt toute la Sicile lui sera soumise. Si c'est vrai, ses troupes ne sont guère qu'à une semaine de marche...

– Enfin ! murmura Lucius...

Au comble de l'excitation, Evandre continuait :

– Tu te rends compte de ce que ça signifie pour nous ? La liberté, la liberté ! Et la fin de ce cauchemar...

Lucius hocha la tête. Sa gorge était nouée par l'émotion et il se retenait pour ne pas pleurer. Evandre reprit d'une voix plus sourde :

– Je vais enfin revoir Rome, échapper à cet enfer !

Étonné, Lucius lui demanda :

– Je me réjouis comme toi. Mais qu'est-ce qui te fait espérer ta libération ?

[p. 353]

Evandre garda quelques instants le silence, l'air brusquement méfiant. Puis il se détendit :

– Je peux bien te le dire, maintenant. Je suis de naissance humble, mais libre : mon père était greffier au tribunal du préteur urbain ¹ à Rome. Il voulait que je m'élève au-dessus de sa condition, et m'a donné la meilleure éducation. Je fréquentais les orateurs qui venaient voir le préteur, et j'étudiais grâce aux livres que mon père empruntait pour moi dans la bibliothèque du magistrat. Malheureusement, il avait choisi le parti de Sylla. Quand Marius et Cinna sont rentrés à Rome, le magistrat et mon père ont été exécutés. Je ne sais pourquoi, ils ne m'ont pas tué, et je me suis retrouvé sur l'estrade dressée devant le temple de Castor et Pollux. La suite, tu la connais.

Evandre s'interrompt et serra un peu son mauvais manteau sur sa poitrine. La nuit était tombée et il commençait à faire froid. Lucius ne disait toujours rien. Evandre le fixa et lui dit avec insistance :

– Et toi, Stichus ? Qu'attends-tu de Sylla ?

Lucius hésita. Personne ne connaissait son identité. Nasutus était aux abois. Si jamais il l'apprenait par une indiscretion d'Evandre, il pouvait tout aussi bien le remettre à Pompée en gage de soumission... ou le faire disparaître pour ne pas risquer d'être accusé d'avoir détenu injustement en esclavage un citoyen romain. Il sourit à Evandre, et lui répondit :

– Pardonne-moi, mais je ne peux encore rien dire. Il y va de ma vie. Si le message dont tu m'as fait part est exact, tu le sauras dans peu de temps.

– Comme tu voudras, dit Evandre, l'air faussement indifférent. Il prit rapidement congé de Lucius. Il était déjà resté près de lui trop longtemps, et ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

Lucius le regarda s'éloigner. Evandre avait des mains de femme. Il l'avait remarqué depuis longtemps, mais ce soir un trouble étrange l'envahissait à la pensée de ces mains fines, avec leurs longs doigts ondu-[p. 354] lant au-dessus de poignets étroits. Même pendant ces longues années de captivité, Lucius n'avait jamais désiré les caresses d'un homme, et son trouble n'était pas de cet ordre. Sans qu'il sût pourquoi, les mains d'Evandre, dans leur fragilité, évoquaient pour lui la liberté. Instinctivement, ses doigts effleurèrent ses propres poignets. Il sentit les nodosités de leurs articulations déformées par le travail. Mais les véritables marques de l'esclavage, celles qui s'étaient enfoncées bien en dessous de sa peau, jusque dans son cœur et son esprit, il ne pouvait encore en délimiter les contours ni en sonder la profondeur. Il lui faudrait beaucoup de temps, bien plus que celui nécessaire à ce que tombe la peau morte de ses paumes, durcies par les cals infamants de la servitude.

¹ Magistrat chargé plus particulièrement de rendre la justice dans la capitale.

[p. 355]

CHAPITRE VI

– LE CHEMIN DE L'HONNEUR

Quand même la descendance des hommes à venir désirerait transmettre, de génération en génération, à la postérité, la gloire de chacun de nous, que les ancêtres leur auraient fait connaître, les déluges et les embrasements qui doivent survenir en des temps déterminés nous priveraient de prétendre à une gloire, je ne dis pas éternelle, mais durable.

CICÉRON, *La République*, VI, 21,23.

[Retour à la table](#)

Cnaeus Domitius Dolabella n'était pas n'importe qui. Syllanien convaincu, il s'était couvert de gloire lors de son proconsulat en Macédoine. Ses succès militaires lui avaient valu un triomphe. Mais l'ancien consul ne s'était pas contenté de ramener à Rome les armes des vaincus. Il avait pillé sans vergogne la province confiée à son administration. Ses accusateurs n'auraient eu aucune chance de succès si Dolabella s'était tenu dans les limites communément admises. Mais il avait exagéré. Tous les documents en provenance de Macédoine que classait soigneusement César étaient accablants : Dolabella méritait cent fois l'accusation d'extorsion de fonds lancée contre lui par le jeune homme. Dolabella ne l'avait d'abord pas prise au sérieux. Comme tant de jeunes ambitieux, César [p. 356] voulait faire parler de lui en traînant devant les tribunaux un ancien consul. Mais que valait-il à côté de Dolabella ? Rescapé par miracle des proscriptions, il n'était pas resté longtemps à Rome. Mieux avait valu mettre une certaine distance entre lui et Sylla : pendant plusieurs années, il avait guerroyé en Asie pour réduire les derniers foyers de résistance animés par Mithridate. Son courage lors de la prise de Mytilène lui avait valu la *corona civica*, couronne en feuilles de chêne que tous ses récipiendaires arboraient fièrement dans les cérémonies officielles. De retour à

Rome, César cependant n'en abusa guère. Ses faits d'armes comptaient peu dans sa notoriété naissante. Il menait grande vie, entrant dans le lit des plus belles femmes, dont il sortait d'ailleurs rapidement, toujours à la recherche de nouvelles conquêtes. Il devait ses succès féminins au mélange d'élégance et de savant laisser-aller qu'il entretenait dans son allure physique. Il prenait un soin particulier de sa chevelure, toujours très artistement coiffée, au point qu'il faisait attention de ne se gratter la tête que d'un doigt. Ce geste familier passait pour efféminé, et provoquait les ricanements de ses ennemis qui ne se privaient pas de colporter les rumeurs selon lesquelles, lors de son séjour en Asie, il avait succombé aux avances de Nicomède, le roi de Bithynie. Ces médisances n'avaient que peu d'effet sur les gens du peuple. Ils appréciaient en César d'autres manières : son air toujours affable, les poignées de main qu'il distribuait si généreusement autour de lui, la courtoisie de sa conversation. Pas un mois ne passait sans qu'il offrît des festins. Loin de l'en séparer, l'éclat de son train de vie le rapprochait du peuple : enfin un patricien qui mettait son rang et son argent au service de la plèbe ! Mais tout cela n'impressionnait guère Dolabella et ses amis. César n'était qu'un jeune homme charmant et dissipé, dépourvu de relations et de fortune. Ses anciens liens de famille avec les marianistes [p. 357] faisaient peser sur lui une lourde hypothèque, et sa prodigalité n'était qu'un feu de paille. Sa générosité n'était due qu'à la patience de ses créanciers, qui commençaient à se lasser. Quand ceux-ci l'acculeraient, le peuple l'oublierait vite.

Pourtant, au fur et à mesure que progressait l'instruction de son procès, Dolabella montra moins d'assurance. César amassait les pièces à charge avec un acharnement hors du commun. Non seulement il faisait venir de Macédoine les documents compromettants, mais il recueillait lui-même les dépositions des témoins oculaires des trafics financiers du proconsul. En outre, Sylla était mort depuis plus d'un an ¹. Le dictateur avait eu une fin indigne de ses œuvres : la pourriture s'était installée dans ses entrailles à cause d'un abcès mal soigné, et progressivement son corps avait été gagné par la gangrène et recouvert de vermine. Dans les derniers mois, il se baignait et changeait de vêtements plusieurs fois par jour, sans que ces précautions n'enrayent la progression de la purulence. Durant ses courtes années de règne, il avait réformé l'État et rendu au Sénat toute son autorité. Mais à peine son cadavre était-il incinéré que les adversaires du parti de l'ordre relevaient la tête. Comble de l'ironie, ils étaient conduits par un ancien chef des gens de bien, Marcus Aemilius Lepidus. Tout en entonnant les habituels couplets démocratiques, celui-ci venait de prendre la tête de troupes rebelles et campait en Étrurie, tandis que Sertorius, un démocrate de toujours, formait en Espagne une coalition des ennemis du Sénat. À Rome même, le parti conservateur tenait bon. Mais ses membres commençaient à craindre que le répit accordé par Sylla au Sénat lui fût maintenant compté. Dans ce contexte, l'accusation de César

¹ En 78 av. J.C.

prenait une tout autre tournure, dont s'inquiétait Dolabella. Le seul fait que le tribunal ait déclaré la plainte recevable était déjà un signe de mauvais augure.

Dolabella avait pris les précautions qui s'impo-[p. 358] saient en engageant pour sa défense les avocats les plus célèbres de l'époque : Quintus Hortensius et Caius Aurelius Cotta, le propre cousin de la mère de César. À côté d'eux, un juriste inexpérimenté comme César ne ferait pas le poids, même s'il arrivait à citer Jupiter en personne devant le tribunal. Hortensius et Cotta n'étaient d'ailleurs pas seuls à travailler pour Dolabella. Parmi leurs assistants et conseillers, Dolabella avait remarqué la présence du fils d'une des victimes de Marius, le sénateur Aulus Livius. Curieux homme que ce Livius, se disait souvent Dolabella. Il flottait autour de lui une atmosphère de légende et de mort. On racontait qu'il avait eu dans sa jeunesse des aventures extraordinaires dans la lointaine Ierné, on frémissait en évoquant les meurtres de sa jeune épouse et de ses parents, et l'indignation était à son comble lorsqu'on évoquait les années de servitude qu'il avait dû endurer. Beaucoup auraient voulu en savoir plus long sur son compte. Il était rentré de Sicile depuis six ans déjà, et faisait preuve d'une étrange réserve sur les événements qui avaient marqué sa vie. Ses amis rappelaient la sévérité et la retenue de son père, et disaient qu'il en avait hérité. Ses adversaires y voyaient une tactique : en gardant le silence, Lucius entretenait la légende attachée à son nom, ce qui était un des moyens les plus sûrs de faire parler de lui.

Dolabella avait fait procéder à une enquête discrète. Les résultats étaient maigres. Lucius vivait dans la maison héritée de ses parents. Elle lui avait été restituée à son retour, avec l'ensemble de ses biens. Il ne se signalait par aucun excès dans sa vie privée ou publique, montrant la même tempérance que son père. Il s'était remarié, deux ans après son retour à Rome, avec Valeria, la fille d'un des membres du parti conservateur. Il y avait peu à dire d'elle, sinon qu'elle était d'une beauté convenable et sans éclat, et qu'elle semblait vivre en retrait de son mari. Lui-même sortait [p. 359] d'ailleurs fréquemment. Mais quand les informateurs de Dolabella lui avaient décrit ceux qu'il se plaisait à visiter, le consul n'avait pu réprimer un haut-le-corps : c'étaient vraiment des gens de rien, un vieux maître d'école, et le directeur d'un ludus de gladiateurs. Mais par ailleurs Lucius semblait irréprochable. Lors des cérémonies officielles, il tenait avec piété et gravité l'image de son père. Les traits n'en étaient pas très nets : on avait dû mouler l'empreinte de cire sur un buste, le cadavre d'Aulus n'ayant jamais été retrouvé. Mais on distinguait assez bien son visage pour être frappé par la ressemblance qu'il présentait avec celui de son fils. Lucius avait trente-huit ans, mais en paraissait dix de plus. Comme, à l'inverse, son père avait conservé jusque dans sa vieillesse une allure étonnamment jeune, le masque de cire était presque un miroir. Beaucoup attribuaient le vieillissement prématuré de Lucius aux années de captivité passées en Sicile. Lorsqu'il descendait la Voie Sacrée, tous remarquaient l'allure lente et retenue de son pas. Les chaînes avaient déformé ses articulations, de sorte que de trop longues marches l'éprouvaient et l'obligeaient à poser ses pieds avec lenteur et précaution. C'étaient les seules traces visibles que la

servitude avait laissées sur lui. Quant à ses idées, d'après ce qu'en avait entendu dire Dolabella, elles étaient dignes d'un homme de son rang. Il se déclarait fermement attaché à préserver la Cité des attaques de ses adversaires, ainsi qu'à restaurer la concorde entre les bons citoyens. Il se présenterait à la prêtre lors des prochaines élections dans les rangs des conservateurs, et comptait sur l'heureuse issue du procès intenté à Dolabella pour que la gloire d'Hortensius et de Cotta rejaillisse sur lui.

*

Marcus Valens était un des Pères les plus écoutés [p. 360] du sénat, même par ses adversaires. Sa taille était moyenne et son allure modeste, mais dès qu'il prenait la parole, une telle autorité émanait de sa personne que le silence se faisait. On avait fini par le surnommer l'"oracle de la Curie", et ses ennemis eux aussi l'appelaient ainsi. Ils pensaient seulement qu'il se trompait, comme cela arrivait aux oracles. Avec d'autres sénateurs, Marcus soutenait que le retour aux traditions héritées des ancêtres ne suffirait pas à sauver la Cité. Ce n'était pas la première fois que les murs résonnaient de discours de ce genre. Depuis les origines de la République, le Sénat avait toujours compté des Pères accueillants aux idées nouvelles qui, à l'occasion, n'hésitaient pas à manifester leur appui aux réformateurs. Le plus souvent, les conservateurs l'emportaient, mais dans les moments de crise, le groupe des modérés obtenait parfois les suffrages de collègues indécis. C'était ce que redoutaient Lucius et ses amis.

Ce matin-là, le Sénat avait à décider des mesures pour faire face à la rébellion de Sertorius. La séance touchait à sa fin. Alors que les sénateurs commençaient à se lever de leurs bancs pour sortir de la Curie, Marcus Valens demanda la parole, tout en regardant Lucius, qui se rassit en poussant un profond soupir.

– Pères, j'ai voulu attendre que nous ayons fini de parler de Sertorius pour aborder un sujet qui me tient à cœur. Marcus se leva de son banc et fit quelques pas en direction de Lucius. C'est particulièrement à toi, le fils d'Aulus Livius, que je m'adresse. Lucius lui répondit par un simple hochement de tête. Marcus passa la main sur ses colliers d'or comme pour en dissimuler l'éclat, et reprit : Bientôt va s'ouvrir le procès de Dolabella. Tu dois participer à sa défense. Je ne te le reproche pas. Mais je crains qu'une fois encore les esprits ne s'échauffent et que le sang coule dans la Cité. Dans la plèbe, comme chez les plus acharnés de ses adversaires, beaucoup n'attendent qu'un [p. 361] prétexte pour instaurer la discorde. Je vous en conjure, toi et tes amis, cessez d'attiser la haine par vos discours trop habiles. Le temps est venu d'oublier nos querelles. Que ceux qui ont le pouvoir et la richesse consentent enfin à en abandonner une parcelle pour que notre cité ne trahisse plus le nom de République !

Lucius se leva brusquement ; il fallait arrêter Marcus tout de suite.

– Toi aussi, tu parles trop bien. Mais dis-moi, où veux-tu en venir, puisque tu m'as désigné dans cette assemblée ? Vas-tu encore nous parler des Gracques ? Tu

as pourtant vu ce qu'il en coûtait à la Cité lorsque les populaires prenaient le pouvoir !

Marcus ne laissa pas le temps à Lucius de continuer. Dans un geste majestueux, il leva les deux bras, comme s'il voulait envelopper le Sénat dans les plis de sa toge, et reprit d'une voix forte :

– Je te demande, non pour moi, mais pour la Cité, de profiter du procès de Dolabella pour prononcer enfin des paroles de concorde. Mais je crains que tu en sois incapable. Aussi vaudrait-il mieux que tu renonces à le défendre.

Lucius s'étrangla d'indignation :

– La concorde ! Mais à qui crois-tu que j'ai affaire, Valens ? À des agneaux bêlants, à des citoyens vertueux animés de la passion du bien public ?

Marcus Valens se dirigea rapidement vers le banc de Lucius. Les deux hommes étaient maintenant près l'un de l'autre, mais la voix de Marcus résonnait assez fort pour que tous l'entendent :

– Tous ceux qui ne pensent pas comme toi sont-ils donc des monstres, des hommes perdus ?

– Les hommes perdus sont ceux qui veulent détruire notre République.

Devant tant d'obstination, Marcus commençait à s'impatienter. Il recula de quelques pas, craignant de céder à la tentation d'empoigner Lucius. Les sénateurs semblaient transformés en statues. On pouvait [p. 362] maintenant percevoir dans la voix de Marcus les accents du désespoir mêlés à ceux de l'indignation.

– Je respectais ton père, même si je l'ai toujours combattu. Mais toi, tu n'as pas d'excuses à ta dureté et ton entêtement, malgré les souffrances que tu as endurées, ou plutôt à cause d'elles.

– N'ai-je donc pas assez souffert pour la Cité et pour notre ordre, et le sang des miens n'a-t-il pas suffisamment coulé ?

– Trop de sang a été versé, Livius. Et pourtant tu n'as rien appris. Tu es allé plus loin que la plupart d'entre nous, tu as vécu chez des barbares dont nous connaissons à peine les noms, les tiens ont été assassinés, tu as partagé la vie des plus vils esclaves, et tout cela ne t'a servi à rien.

– Fallait-il que je rallie le parti des meurtriers de mes parents, ou que je promette la liberté aux esclaves, pour trouver grâce à tes yeux ?

Lucius ne se rendait pas compte qu'il était en train de crier.

Valens eut un geste de la main pour le calmer, et dit d'une voix plus douce et presque consternée :

– Parce que tu n'as rien appris, tu ne peux comprendre ma question, et combien parmi nous en sont-ils d'ailleurs capables ? Depuis longtemps nous

dirigeons la Cité comme si nous en étions les seuls maîtres. Nous parlons sans cesse de la République, mais notre régime est devenu le gouvernement de quelques-uns, pendant que notre domination s'étendait au delà des mers. Valens détacha ses yeux de Lucius, et eut un geste presque désespéré en direction de ses adversaires, qui commençaient à murmurer : Comprenez mes paroles, Pères. Le changement, voilà le prix à payer pour notre puissance. Nous ne pouvons continuer à vivre et à penser comme nous le faisons au temps où Rome n'était qu'une petite cité luttant pour sa survie. Nous accueillons les dieux étrangers dans notre Panthéon. Serions-nous moins miséricordieux [p. 363] envers les hommes ? Nous avons connu les sécessions de la plèbe, les exactions des démocrates, la guerre sociale. Je condamne ces maux tout comme vous. Mais c'est être aveugle et sourd que de croire que nous les devons à la perte de nos traditions. Ils sont survenus parce que nous avons trop peu changé. Si nous persistons à ne rien vouloir céder à la plèbe, aux alliés, aux étrangers, nous mourrons, et Rome avec nous. Aussi, je vous le dis, cessez d'écouter ceux qui comme Livius vous prêchent la haine. Comment pourrait-il comprendre le monde, lui qui n'a pas compris sa vie ?

Valens se rassit et rabattit le pan de sa toge sur sa tête, comme s'il venait de voir un présage funeste.

– L'homme qui vient de parler, dit Lucius d'une voix tremblante de colère et d'émotion, ce démocrate qui s'enveloppe dans le manteau de la Concorde, trahit les insignes de son rang. Il m'a reproché de n'avoir rien appris. J'ai connu ceux que nous nommons les barbares et, sur bien des points, j'ai pu constater que leur sagesse n'était pas moindre que la nôtre. Mes parents ont péri sous le glaive des soldats de Marius. Je les pleure toujours, comme tous les enfants des victimes de Sylla pleurent les leurs. Quant à la croix, je sais mieux encore que Valens les souffrances qu'endurent ceux qui y sont cloués. Mon corps porte toujours les traces de la servitude. Mais je suis né citoyen romain, et le demeure avant tout. Si je pense que l'intérêt de notre cité est un jour d'envoyer les légions en Ierné, je soutiendrai cette mesure, quoi qu'il m'en coûte. Quant aux ennemis qui sont à l'intérieur de la cité, ils demeureront mes adversaires, parce qu'ils cherchent à détruire tout ce à quoi je crois. Que feraient-ils si nous les laissions s'emparer du pouvoir ? Nous le savons bien, et cela seul a de l'importance. Je déplore qu'il en soit ainsi. Mais le sang des victimes de Sylla ne peut effacer celui versé par Marius. Quant aux souffrances des esclaves, je ne les nie pas. Mais dis-moi, Valens, par qui remplacer [p. 364] ces êtres si par un quelconque prodige nous décidions de nous en passer ? Les blés ne se lient pas en gerbe d'eux-mêmes, pas plus que le métier ne tisse seul les étoffes. Il se tut un instant. Il se surprenait à paraphraser Aristote comme Marcilius l'avait fait aux Saturnales en Sicile. Il reprit avec difficulté : Le monde est ainsi. Il y a des choses mauvaises et des choses bonnes ; des actes justes et des actes injustes ; des idées vraies et des idées fausses. Ce n'est pas en les confondant que nous rendrons l'univers et les hommes meilleurs. C'est pourquoi les démocrates sont les pires ennemis de notre Cité.

Leur liberté conduit à la servitude, et leur égalité à l'injustice. Si Marius lui-même sortait de la tombe et me faisait subir le supplice des esclaves pour me punir de ce discours, du haut de la croix je crierais encore que le peuple romain est un peuple libre.

Lucius s'arrêta. Il entendait les amis de Valens ricaner. Terrassé par l'émotion et la fatigue, il dut se rasseoir. Aussitôt, ses amis l'entourèrent pour le féliciter. Il ne les entendait pas. Quand il eut repris ses forces, ils lui firent cortège jusque chez lui. Dans la Curie déserte, un homme seul était assis. Face aux bancs vides, il répétait avec lassitude :

– C'est trop tard. Trop tard pour lui, trop tard pour Rome.

*

– Dommage que j'aie été retenu par l'entraînement de mes gladiateurs, dit Eupalinos à Lucius. J'aurais bien voulu voir comment le jeune César s'est fait moucher par Cotta.

– Il ne lui a pas fait de cadeaux. Tout y est passé, même l'affaire de Bithynie.

– Ah oui, Nicomède, on me l'a raconté. Eupalinos s'esclaffa bruyamment. Est-ce vrai que Dolabella lui-même l'a traité de "rivale de la reine" et de "dossier de la litière royale" ?

[p. 365]

– Il ne s'est pas gêné. Et le consul Curion en a même rajouté en l'appelant "l'étable de Nicomède".

Eupalinos essuya sur son front la sueur mêlée des grains de poussière de l'arène.

– Après l'acquittement de Dolabella, voilà un jeune prétentieux dont on n'entendra plus parler. C'est un bon point pour ta candidature à la prêture.

– La foule qui s'entasse sur les tréteaux du Forum, répondit Lucius prudemment, s'entiche un jour d'un gladiateur, et le lendemain d'un autre. C'est pareil dans les comices. Mieux vaut mettre toutes les chances de son côté.

Eupalinos comprit que Lucius en venait à l'objet de sa visite. Il ordonna aux gladiateurs d'arrêter leurs simulacres de combats pour mieux entendre ce que Lucius avait à lui dire. Il se concentra, sans que disparaisse l'éternel sourire auquel sa vieille cicatrice contraignait la commissure de ses lèvres. Dans les milieux de la gladiature, on l'avait surnommé Risor parce qu'il avait toujours l'air de rire, même lorsqu'il s'apprêtait à agonir d'injures un maladroit. Lucius était depuis longtemps habitué à cette particularité et ne s'en apercevait même plus. D'ailleurs, avec le temps, elle s'atténuait dans les rides profondes qui creusaient le visage du vieux laniste.

– Ma campagne électorale va commencer. Je dois offrir des jeux. C'est une futilité, mais le peuple nous y oblige.

Eupalinos hocha la tête.

– Jadis, on donnait des combats de gladiateurs pour honorer la mémoire des morts. Aujourd'hui, les gens s'en moquent bien. Ils veulent du nouveau, des combats encore jamais vus. Et surtout des gladiateurs courageux, qui se laissent égorger sans broncher. Pour les trouver, crois-moi, ce n'est pas facile. De quel genre de spectacle as-tu besoin ?

– Pouvons-nous nous asseoir ? dit Lucius. La discussion s'annonçait longue, et ses jambes commen- [p. 366] çaient à le faire souffrir.

Eupalinos l'interrompit d'un geste : autant discuter à l'abri du soleil. Les deux hommes se dirigèrent vers un des gradins que l'ombre commençait à recouvrir. Une fois assis, ils sentirent à travers le tissu de leur toge la chaleur de la pierre gorgée de soleil. Eupalinos s'essuya le front avec le pan de son vêtement crasseux.

– Es-tu bien sûr que tu veux des gladiateurs ? Une bonne *venatio*¹ ne te suffirait-elle pas ? Je ne suis pas spécialisé dans ce genre de *munus*², mais je t'adresserais à un de mes collègues dont les cages sont toujours pleines des derniers arrivages d'Asie ou d'Afrique. Tu pourrais montrer des taureaux peints en blanc, des lions à la crinière poudrée d'or, des autruches teintes de vermillon...

Lucius secoua la tête.

– Non, la bête la plus féroce ne remplace pas une bonne paire dans l'estime du public.

– Pourtant, avec cinquante lions, trente éléphants et vingt crocodiles, je t'assure que tu pourrais déjà faire parler de toi, insista Eupalinos. Si on arrive à trouver quelques condamnés à faire dévorer, ça peut constituer un intermède entre deux chasses. Le tout, c'est d'avoir de bons animaux. Certains sont tellement courageux que le public demande leur grâce, comme si c'étaient des gladiateurs ! Et tu ne connais pas la meilleure ? On parvient à leur faire exécuter des numéros. Ce sont les éléphants les plus doués. On arrive aussi à dresser des lions à jouer avec des lièvres !

Lucius partit d'un éclat de rire.

– Tu m'imagines en train de gracier un lièvre ? Non, Eupalinos, soyons sérieux. Il me faut des gladiateurs.

¹ La *venatio* est un spectacle du cirque où interviennent les animaux sauvages ou exotiques ; le plus souvent ils sont affrontés à des hommes. Plus rarement, on les exhibe dans des tours d'adresse comparables à ceux que l'on peut voir dans nos propres spectacles de cirque.

² Le terme *munus* signifie cadeau. Par extension, il sert à désigner les spectacles de gladiateurs, offerts au peuple par ses dirigeants.

– Tu auras tes gladiateurs, acquiesça Eupalinos, et crois-moi, on t'applaudira tant que tu en deviendras sourd. Mais quel genre de gladiateurs veux-tu ?

[p. 367]

– Eh, mais c'est toi, le laniste !

Eupalinos réfléchit quelques instants en passant le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

– Tu ne peux te satisfaire de *gladiatores sestertiarum*, ce sont des combattants de quatre sous. Chez moi pas de problèmes : je préfère payer cher ma matière première et la former correctement, plutôt que d'envoyer dans l'arène des lâches ou des vieux débris qui me feraient perdre ma réputation. Mais que veux-tu en plus grande nombre : des esclaves ou des hommes libres ?

– Est-ce si important ? demanda Lucius en hésitant. Le principal, c'est qu'ils se battent bien...

– Justement ! Il faut compter avec les préjugés du public. Les gens pensent que si un homme libre signe un contrat pour le cirque, c'est qu'il a vraiment quelque chose dans le ventre. Un esclave, ce n'est pas pareil.

– Régions ce point, trancha Lucius. Tu engageras trois quarts d'hommes libres, et le reste en esclaves.

– C'est entendu. Mais il y a un autre problème. Quels types de combats désires-tu ?

– Il faut de la variété pour que le public ne se lasse pas : les jeux durent trois ou quatre jours, et les dieux savent combien ce genre de spectacle devient facilement monotone !

– C'est monotone quand on fait appel à des lanistes malhonnêtes ou incompetents, rétorqua Eupalinos un peu vexé. Le mieux serait que tu voies ce dont je dispose. La chaleur est en train de tomber : nous pourrons regarder mes hommes sans être trop accablés. Lucius acquiesça, et Eupalinos lui demanda de patienter quelques minutes, pour qu'il puisse rassembler ses gladiateurs : certains étaient en train de se reposer dans leurs chambres.

Quand le laniste s'en fut allé, Lucius descendit quelques marches et s'assit au premier rang. Là, il [p. 368] voyait parfaitement. Plusieurs pieux étaient solidement fichés dans le sol. Autour d'eux, des gladiateurs attendaient, immobiles, le retour d'Eupalinos. Ils tenaient dans une main le léger bouclier d'exercice en osier, et de l'autre la *rudis*, sorte de fleuret en bois. Les véritables armes étaient enfermées dans des armoires soigneusement verrouillées : aucun laniste n'aurait risqué de les laisser à la libre disposition de leurs hommes. Le gladiateur devait exercer son adresse en tapant contre les pieux, et viser soigneusement les points qui représentaient la tête et la poitrine de l'adversaire, tout en prenant soin de ne jamais se découvrir. En même temps, il apprenait la

langue du métier en écoutant les commandements du *doctor* – l'instructeur – spécialisé dans le type de combat auquel il serait employé. Quand le dégrossissage était achevé, on passait à des exercices plus exigeants. L'élève quittait le pieu et affrontait ses compagnons. Parfois, il devait troquer sa légère tenue d'entraînement pour un équipement lourd, plus pesant encore que celui qu'il porterait le jour du véritable combat, afin de s'habituer à développer la vivacité de ses allures. Le *doctor* le contraignait aussi à exercer sa main gauche, afin de pouvoir prévenir les coups inattendus.

Eupalinos allait et venait le long du portique devant ses hommes rassemblés en tenue de combat, lançant des ordres et constituant les paires. Lucius mit toute cette agitation sur le compte de la peine qu'il avait eue à les sortir de leurs dortoirs. En réalité, le laniste voulait lui montrer ce dont son *ludus*¹ était capable.

Il engagea d'abord un rétiaire et un mirmillon. Tout l'art du rétiaire – injustement méprisé – résidait dans son agilité au maniement du filet. Pour esquiver les pesantes et redoutables attaques de ses adversaires, il ne possédait qu'un équipement léger : une sorte de corset protégeant son ventre et s'arrêtant [p. 369] en haut des cuisses, et la *manica*, un brassard renforcé couvrant son épaule et son avant-bras gauches, exposés au moment où il lançait son filet. Sa tête restait nue, seulement ceinte de quelques bandelettes : quand le mirmillon était parvenu assez près de lui pour lui asséner un coup, le rétiaire était perdu. La tactique du mirmillon était complètement différente. Pesamment armé, visière baissée, il attendait son adversaire à demi accroupi, et le déchirait facilement si celui-ci avait le malheur de rater son coup. Il devait son curieux nom au morme, ce poisson de mer dont il portait l'image sur son casque. Le public aimait ces symboles faciles, et criait souvent au rétiaire de se dépêcher de prendre ce gros poisson dans son filet de pêcheur, et de le transpercer du trident qu'il tenait dans son autre main. Lucius restait maussade. L'art du rétiaire, tout de feintes et d'esquives, lui rappelait ces frelons prompts à fuir autant qu'à piquer. Il préférait les combats plus francs, ceux où le vaincu recevait le coup de face, au lieu d'être saigné en se débattant dans un filet comme un poisson sorti de l'eau. S'apercevant de son ennui, Eupalinos fit cesser le combat, et entreprit de lui donner quelques explications pour raviver son intérêt. Il lui dit que l'armement n'était pas seul en cause : le laniste devait connaître ses hommes, et tenir compte de leur tempérament dans le choix de leur *armatura*². Les nerveux, un peu vicieux, faisaient de bons rétiaires, alors que les prudents étaient plus à leur aise comme mirmillons. Mais aux meilleurs, ceux qui étaient à la fois courageux, agressifs et habiles, Eupalinos donnait les armes du Thrace, légères et redoutables. Exceptionnellement, il lui arrivait d'opposer les Thraces deux à deux, sans les mélanger avec d'autres *armaturae*. C'était un plaisir de les voir combattre, avec

¹ Le *ludus* (jeu, en latin) est l'école de gladiateurs.

² *Armatura* signifie armure et, par extension, qualifie les grands types de combats en lesquels étaient affrontés les gladiateurs.

leur jeu vif comme l'éclair, lorsque leurs lames recourbées traçaient de longues blessures sanglantes sur le torse nu de leurs adversaires. Avec les [p. 370] rétiaires et les Samnites, les combats tendaient à s'éterniser, lassant la patience des spectateurs. Les passes des Thraces s'enchaînaient rapidement, sans leur laisser le temps de reprendre leur souffle. Cependant, seuls les esthètes les appréciaient à leur juste valeur. Le vulgaire se moquait bien des raffinements de l'escrime. Le véritable piment des jeux était ailleurs. D'autre part, comme l'expliquait Eupalinos à Lucius, les éditeurs ¹ n'avaient guère intérêt à opposer trop de Thraces. Compte tenu du rythme rapide du combat, le premier sang venait vite, et la mort le suivait de près. Il en résultait une consommation importante de gladiateurs, dont ils devaient rembourser le prix au laniste. Aussi, ceux qui offraient souvent des *munera* à la foule préféraient user de stratagèmes moins coûteux pour recueillir sa faveur. Les andabates étaient très prisés, et Eupalinos recommanda à Lucius d'en louer quelques-uns. Il faut dire que leur *armatura* avait un aspect comique très inhabituel. Une armure de mailles de fer couvrait la plus grande partie de leur corps. La trouvaille de génie consistait à les faire combattre les yeux bandés, ou le visage recouvert par une visière sans trous. Quand ils s'égarèrent trop loin les uns des autres, les arbitres les remettaient au contact. L'intérêt de leur numéro résidait dans le fait qu'ils ne pouvaient voir les coups venir, ni savoir où les donner. Cette inversion des règles produisait les meilleurs effets. Les spectateurs se régalaient à voir leur marche hésitante et leurs bras levés comiquement sur un ennemi imaginaire. Ils retenaient leur souffle quand un de ces aveugles caparaçonnés se découvrait tout près d'un adversaire invisible qui poussait un cri de joie en sentant son glaive pénétrer dans le corps tant recherché. Il arrivait que quelques mauvais plaisants trichent en avertissant leur champion du coup qui le guettait, mais ils étaient immédiatement expulsés. Quelquefois les lâches s'arrêtaient brusquement, las de cette terrible nuit, et [p. 371] attendaient résignés le coup fatal. Ces mauvais gladiateurs, qui gênaient le spectacle, étaient accablés de huées. Un des hommes de service se précipitait alors vers le brasero où chauffaient en permanence des fers portés au rouge et leur en appliquait un bon coup pour leur délier les jambes. Mais Eupalinos assura à Lucius qu'avec ses andabates de pareils incidents étaient exceptionnels.

Lucius était impressionné par la science de son vieux compagnon. Il s'apercevait que le métier de laniste exigeait des compétences certaines, et même une finesse peu commune. Son impression se confirma à la fin de l'exhibition. Après un petit intermède où Eupalinos lui montra quelques archers et lanceurs de lasso, on en arriva aux cavaliers. Leurs affrontements étaient moins meurtriers mais tout aussi spectaculaires. Ils devaient transpercer l'adversaire de leur longue lance sans se laisser déséquilibrer par les mouvements brusques de leurs

¹ L'éditeur est le personnage qui offre les jeux et loue les services du laniste, s'il ne possède pas lui-même sa propre troupe de gladiateurs, privilège réservé aux plus riches personnages... et aux spéculateurs.

montures¹. Il fallait être très bon cavalier pour sortir indemne de ce type de combat. Les mains, occupées à tenir la lance et le bouclier, leur étaient de peu de secours pour diriger les chevaux et les faire pirouetter sur leurs postérieurs. Seuls les mouvements de jambes et les déplacements d'assiette servaient à les guider. Cette *armatura* était parmi les plus coûteuses, car un bon cheval mené à ce train d'enfer avait les tendons irrémédiablement lésés au bout de deux ans de cirque, durée bien courte pour amortir ce qu'avait coûté son entretien pendant le temps très long du dressage. Apprendre à un cheval à réagir au moindre souffle du mollet, au plus subtil déplacement de poids de son cavalier, demandait beaucoup de science et de patience. En plus, il fallait compter avec les accidents : il suffisait que la lance mal dirigée dérape sur le bouclier et s'enfonce dans le flanc du cheval pour qu'en un seul instant s'évapore un capital important.

[p. 372]

Après qu'Eupalinos eut congédié ses hommes, Lucius le remercia pour la qualité du spectacle qu'il lui avait offert, et s'en remit à lui pour l'organisation du *munus* : un mélange bien composé des différentes *armaturae* serait le meilleur choix, et Lucius avait toute confiance en lui. Il restait toutefois aux deux hommes une importante question à débattre. Lucius attendit qu'ils fussent parvenus dans l'appartement d'Eupalinos pour l'aborder. Après avoir vidé une coupe de bon vin de Rhodes et agité quelques souvenirs de jeunesse, il dit au laniste :

– Je crois que nous sommes d'accord sur tout. Mais il faudrait que tu me dises combien tout cela va me coûter... Avec tout autre laniste, je me méfierais. Mais je sais que toi, tu ne chercheras pas à m'abuser !

– Je te remercie de ta confiance, dit Eupalinos en se rengorgeant. Je ne donne pas toujours des vedettes, histoire de ne pas entamer mes réserves. Il faut du temps pour former un gladiateur, et l'achat d'un esclave pour le *ludus* revient beaucoup plus cher que celui d'un esclave ordinaire... Tu auras les meilleurs, et pour le même prix.

Eupalinos savourait ses propres paroles comme un des meilleurs crus de sa cave. Il consentait à Lucius des conditions avantageuses de bon cœur, car il éprouvait toujours pour lui la tendresse née de leurs pérégrinations. Et puis, c'était un bon moyen de rendre à Lucius une partie des faveurs dont Aulus l'avait fait bénéficier. À Rome, les relations personnelles, les services échangés, les protections et les recommandations avaient encore plus d'importance que les faisceaux des licteurs et les tablettes de vote des comices. Eupalinos était heureux que pour une fois Lucius fût son obligé.

– Avant de fixer le prix, il faut déterminer le nombre de paires et la durée du spectacle. Laisse-moi réfléchir... Il baissa le nez vers sa coupe de vin. Après

¹ L'étrier était inconnu à cette époque.

quelques instants, il reprit : Eh bien, je crois que [p. 373] quatre-vingts paires t'aideraient à obtenir les suffrages des centuries qui te manquent.

Lucius inclina la tête en signe d'assentiment. Eupalinos prit une tablette de cire tout amollie par la chaleur et commença à faire des calculs avec son stylet. Au bout de quelques minutes, il annonça à Lucius un chiffre de plusieurs centaines de milliers de sesterces, en ajoutant qu'il ne s'agissait que d'une estimation imprécise : tout dépendrait du nombre des gladiateurs que, le jour du *munus*, Lucius déciderait de faire égorger pour plaire à la foule. Celui-ci s'attendait à une somme importante. Il ne put cependant réprimer un haut-le-corps. Consacrer de telles sommes à des frivolités était totalement déraisonnable. Eupalinos se sentit obligé de se justifier :

– Je sais que nous avons la réputation d'être des voleurs. Ne parlons pas du prix que j'ai dû payer le capital que représentent mes gladiateurs et leurs armes, leurs équipements et les locaux pour les abriter : c'est déjà énorme, mais ce n'est rien en comparaison du reste. Tu n'as certainement pas idée de ce que représente leur entretien ! Pour qu'ils se battent bien, il faut qu'ils soient en forme : pas question de leur donner de la mauvaise nourriture. Je dois faire vivre toute une équipe de médecins, de chirurgiens et de masseurs pour soigner leurs blessures et entretenir leurs muscles, sans compter le salaire des *doctores* de chaque *armatura*. Plus toutes les dépenses de l'écurie : c'est bien joli d'avoir toujours les plus beaux chevaux, mais un cheval, ça s'achète, se nourrit et se soigne, comme un esclave. Et je ne te parle pas des gladiateurs qui se suicident en se fracassant la tête contre un mur ou en se jetant sous les roues d'un char : on a beau les surveiller, je ne peux pas employer un homme jour et nuit auprès de chacun d'entre eux. Je les traite de mon mieux, mais il y en a toujours qui un beau matin décident de passer le Styx plutôt que la porte de l'arène ! Enfin, ajoute à tout ça que [p. 374] je dois renouveler constamment ce capital. Un gladiateur n'a même pas le temps de s'user. En moyenne, il meurt au bout de dix combats. Tout le monde sait qu'un gladiateur n'atteint jamais trente ans.

– Pourtant, l'interrompt Lucius, on en voit qui se glorifient d'avoir remporté quarante victoires...

Eupalinos leva les bras au ciel et poussa un grand soupir.

– Bien sûr, il y en a. Mais combien ? Ce sont des oiseaux rares, et nous avons intérêt à les protéger. Mets-toi un instant à la place d'un laniste. Un jour, tu t'aperçois qu'un de tes hommes a l'étoffe d'un champion. Que vas-tu en faire ? Échangerais-tu un beau denier d'argent contre un vulgaire as de bronze ? Évidemment non. Alors tu prendras soin de l'apparier de façon à ne pas lui opposer un homme qui pourrait le tuer, et la liste de ses combats va aller en s'allongeant sans trop de risques pour lui. Remarque que l'éditeur raisonne de la même façon : s'il arrive que par malheur ce champion soit vaincu dans son *munus*, il fera tout pour lui éviter la mort, afin de ne pas devoir payer son prix au laniste. Tout cela pour te dire que s'il y a des crapules dans notre métier, beaucoup d'entre

nous ne volent pas l'argent qu'ils se font payer. Eupalinos hésita un instant avant de poursuivre : Entre nous, Lucius, n'est-ce pas un avantage pour les candidats aux honneurs de payer si cher nos services, sans compter les autres frais qu'entraîne une campagne électorale ?

– De quel avantage veux-tu parler ? demanda Lucius étonné.

Eupalinos arbora un sourire rusé. Un vrai sourire de laniste.

– As-tu pensé à ce qui se passerait si tout le monde pouvait être candidat sans bourse délier ? Toi et ceux de ton ordre, vous seriez submergés par des hommes de rien qui, par le seul effet de leur nombre, vous raviraient les postes que vous convoitez. [p. 375] Ce n'est pas un hasard si, bien souvent, les chefs du parti populaire sont eux-mêmes des nobles. Tant qu'il faudra des millions de sesterces dans ses coffres pour être élu préteur, vous resterez, comment dire... en famille.

Lucius n'avait jamais envisagé les choses de cette façon. Eupalinos avait raison. Il partit d'un éclat de rire.

– Par les dieux, tu vas arriver à me rendre joyeux de te donner tant de sacs de sesterces !

– Voilà la meilleure victoire que je puisse t'offrir ! s'esclaffa à son tour Eupalinos.

Après l'avoir quitté, Lucius se dit, remontant vers le Palatin, que si Eupalinos n'avait pas été laniste, il eût fait un très bon homme politique.

*

Lucius aurait-il loué à Eupalinos deux cents paires de plus et déniché les meilleurs gladiateurs de la Méditerranée, les élections n'étaient pas gagnées pour autant. Evandre était payé pour le savoir. Chaque année, il voyait arriver avec plus de lassitude les périodes électorales. Tribus à conquérir, affranchis à soudoyer, hésitants à rassurer, cortèges à organiser : depuis le retour de Sicile, il s'était rompu aux diverses techniques du jeu politique romain, sous la direction vigilante de son patron. Lorsqu'il rentrait fourbu d'un de ses nombreux voyages dans les municipes lointains, ses bagages remplis de lettres de recommandation, il se prenait quelquefois à regretter d'être devenu le client de Lucius, et l'organisateur occulte de ses campagnes. Pourtant il n'avait pas à se plaindre de sa générosité. Un bel appartement sur le Caelius, où commerçants et artisans qui avaient réussi dans les affaires remplaçaient peu à peu les plébéiens les plus pauvres, un patrimoine qui grossissait à vue d'œil, et surtout des relations, beaucoup de relations. Pour un esclave qui, six ans plus tôt, chantait devant le [p. 376] temple de Castor et Pollux, c'était inespéré. Quand les légions de Pompée étaient arrivées à Leontinoi et que Lucius avait révélé au centurion sa véritable identité, Evandre avait compris qu'il avait tout intérêt à se placer sous sa protection, au lieu de rentrer à Rome pour tourner dans Subure en quête d'un emploi. Lucius avait accepté ses offres de service. Avec son charme naturel et ses discours simples et

enjôleurs, Evandre n'avait pas son pareil pour convaincre ses interlocuteurs que son patron était le meilleur candidat qu'ils puissent souhaiter. Il était à l'aise avec tout le monde, depuis le modeste plébéen jusqu'aux magistrats. Pour un peu, il serait passé directement de Subure à la Curie sans éprouver la moindre gêne.

Evandre n'était cependant que le collaborateur de Lucius. Depuis la disparition d'Aurelia et de ses parents, ce dernier n'avait noué avec personne d'authentiques liens de cœur. Son épouse elle-même ne comptait pas plus que ne l'exigeaient les antiques conventions. Il avait de l'estime pour Valeria, qui n'était ni sottie, ni désordonnée, et son corps ne lui déplaisait pas. Au moins l'attirait-il suffisamment pour qu'il y prît de temps à autre son plaisir. Par ailleurs, elle lui avait apporté la dot et les alliances dont il avait besoin pour sa carrière. Mais jamais il n'avait retrouvé la moindre parcelle des émotions profondes du cœur et du corps qu'il avait connues autrefois. Il pensait toujours à Aurelia avec une immense nostalgie et un secret espoir. Il s'était d'ailleurs gardé de rechercher auprès d'une autre femme ce qu'Aurelia lui avait donné. Valeria et lui formaient un couple paisible et conforme aux usages. C'était déjà assez, et bien des ménages malheureux auraient envié ce simple état.

Quintus, le frère aîné de Valeria, était son principal allié dans cette campagne électorale. Trop jeune pour prétendre à une magistrature, il faisait bénéficier Lucius de tout le poids de ses propres relations [p. 377] et de ses nombreuses clientèles. Un tel appoint était indispensable : dans une élection à ce niveau, il était impensable de gagner seul, ou sur ses propres mérites, fût-on le descendant de Romulus lui-même. Le travail d'Evandre n'en était que plus harassant. On n'était qu'à quelques semaines du vote des comices, mais la campagne avait en fait commencé depuis un an ¹.

Ce soir-là, Evandre calligraphiait sur un long rouleau de papyrus des colonnes de chiffres : il totalisait les sommes dépensées par Lucius tout au long de ces derniers mois. On en était à plusieurs centaines de milliers de sesterces. Ils avaient été versés en toute légalité, afin de soutenir les sentiments d'amitié que portaient au candidat les membres de sa tribu. Moins scrupuleux, les autres candidats ne se gênaient pas pour distribuer des pots-de-vin au tout-venant. Et en traçant un trait pour clôturer les comptes, Evandre se demanda jusqu'à quand Lucius pourrait rester honnête. Tout à ses pensées, il n'avait pas entendu son patron pénétrer dans la pièce. Il sursauta au son de sa voix :

¹ Les lecteurs intéressés par les mœurs électorales romaines liront avec intérêt le *Petit Manuel de campagne électorale* (*Commentariolum Petitionis*) rédigé à la fin de l'année 65 av. J.C. par Quintus Cicero à l'intention de son frère Marcus (l'avocat) qui se présentait alors au consulat (j'en fais l'analyse dans mon précédent ouvrage, *Rome, démocratie impossible ?* p. 326-332). [http://classiques.uqac.ca/contemporains/rouland_norbert/Rome_democratie_impossible/Rome_MB]

– Eh bien, où en sommes-nous ? Est-ce que tu as visité tous ceux que nous connaissons dans la première centurie de la tribu du Palatin ?

Lucius n'était pas seul. Son beau-frère l'accompagnait. Quintus avait le don d'énervier Evandre. C'était un jeune homme piaffant d'impatience de se lancer dans la carrière politique. Depuis le début de la campagne, il ne lâchait pas Lucius et le harcelait de questions. Il brûlait du désir d'en découdre avec le parti populaire et supportait mal les lenteurs indispensables des savants calculs électoraux. Lucius contenait son impétuosité : il ne pouvait s'empêcher de considérer avec un certain amusement la fougue du jeune homme. Celui-ci traitait Evandre avec condescendance, lui prodiguant des conseils dont il n'avait nul besoin. L'ancien esclave le supportait de plus en plus mal, au fur et à mesure que la campagne appro-[p. 378] chait de son point culminant. En ce moment même, l'air sourcilieux, Quintus lisait par-dessus son épaule la liste des noms laborieusement recensés. Feignant de l'ignorer, Evandre répondit à Lucius, qui s'était assis à ses côtés :

– Tout est fait. Seuls quelques-uns ont refusé de me recevoir, mais ce n'est pas très important. D'après mes calculs, cette centurie t'est acquise. Sans donner à Quintus le temps de lui couper la parole, il enchaîna : J'ai battu le rappel de tous tes obligés pour les jours qui viennent. Tu disposeras d'un des plus beaux cortèges dont un candidat puisse rêver ! Pour la matinée, il y aura même quelques sénateurs qui m'ont promis de t'accompagner jusqu'à la sixième heure. Après, il ne restera que des gens moins importants, mais ils te suivront pendant toute la journée.

Lucius hocha la tête en signe d'assentiment. Evandre remarqua la lassitude de ses traits : lui aussi était fatigué.

– Et les peintres ? T'en es-tu occupé ?

C'était Quintus qui venait de parler, avec son air important. Evandre répondit en regardant Lucius, comme si c'était lui qui l'avait interrogé.

– J'ai engagé les meilleurs, ceux qui savent faire de belles lettres rouges qui attirent l'œil des passants. Ils savent les mettre bien en vue : aux carrefours, ou près des tavernes, sans oublier les voies d'accès à la ville, pour les gens des municipes. Depuis qu'on a interdit de peindre les slogans sur les tombes, cela fait de la place en moins, mais tu peux leur faire confiance, ils connaissent leur métier.

Quintus revint à la charge :

– J'espère que tu as bien veillé à la rédaction des formules.

Evandre triturait nerveusement la plume avec laquelle il venait de faire ses comptes. Il répondit le plus calmement possible :

– J'ai fait mettre des textes courts, du genre [p. 379] "*Votez pour Lucius Livius, il est digne de gérer la République*".

– C'est tout ? l'interrompt Quintus. Rien sur nos mots d'ordre, sur ce que nous reprochons à nos adversaires ?

Excédé, Evandre allait répondre avec vivacité, mais Lucius le précéda. Sur un ton paternel, il dit à Quintus :

– Evandre a bien fait. Il n'est pas question que j'étaie mes desseins politiques. Ceux qui sont au courant de la vie publique savent où je me situe. Pour le reste, Quintus, souviens-toi d'une chose : il s'agit d'une élection, pas du vote d'une loi. Il faut plaire au plus d'électeurs possible, rassurer les gens de bien, tout en persuadant les autres que je sais les écouter et prendre leurs revendications en considération. Si je m'engage sur des points précis, je m'aliénerai ceux qui ne sont pas d'accord avec moi. Quand on veut être élu, il faut toujours insister sur l'ancienneté de sa famille et la liste des magistratures qu'on a déjà exercées. La véritable politique est et doit rester l'affaire du Sénat.

Quintus écoutait respectueusement, comme un enfant pris en faute. L'air absent, Lucius soupesa distraitement un *volumen*. Après avoir passé la main sur son front comme pour écarter des pensées douteuses, il ajouta :

– Les plus séditieux de nos adversaires disent que cette façon de faire écarte le peuple de la conduite des affaires. Ce sont des démagogues. Notre Cité est une République, pas une démocratie : le peuple est souverain, mais c'est à nous qu'il délègue ses pouvoirs, parce que seul un petit nombre dispose du temps et des compétences nécessaires pour conduire l'État. Toutes les fois où l'on a essayé de faire autrement, le désordre et les massacres ont suivi.

Lucius se leva, et Quintus et Evandre comprirent qu'il désirait se reposer. Le *munus* débutait le surlen-[p. 380] demain et il n'y avait rien de plus harassant pour un candidat que les jeux de gladiateurs.

*

Beaucoup de gens s'étaient donné rendez-vous ce soir-là au *ludus* d'Eupalinos : ils n'auraient pas manqué pour un empire le repas des gladiateurs. Cela faisait déjà plusieurs mois que Lucius avait promis des jeux. Tout le monde avait pu voir sur les murs de la ville les lettres peintes annonçant l'*editio*. Écrit en grands caractères, le nom de Lucius Livius se détachait du reste du texte. Les premiers jours, des petits groupes s'étaient formés. Ceux qui savaient lire informaient le reste des badauds de la composition des paires. Eupalinos avait tenu parole. Au lieu de se débarrasser en priorité des mauvais éléments, il avait fourni à Lucius des combattants appréciés du public. Les connaisseurs avaient remarqué avec satisfaction l'importante proportion d'hommes libres. Ils portaient leurs noms de combat : Pugnax, Ferox, Invictus, Triumphator, qui résonnaient agréablement aux oreilles, comme autant de coups d'épée. Pour les esclaves, on lisait seulement *Eupalinosi*, ceux qui appartiennent à Eupalinos. Lucius avait poussé le scrupule jusqu'à indiquer le palmarès des vedettes : leurs noms étaient suivis de deux chiffres. Le premier indiquait le nombre des victoires, le second,

moins élevé, celui des couronnes remportées dans des conditions particulièrement brillantes. Le candidat avait aussi veillé à doser soigneusement la progression des paires, réservant les meilleures pour le *summus dies*, le dernier jour du spectacle. Comme il était impossible de retenir les noms des deux cents gladiateurs qui allaient s'affronter, les spectateurs avertis avaient pu pour quelques sesterces acheter des *libelli*, quelques feuilles de papyrus sur lesquelles les employés d'Eupalinos avaient copié le programme des festivités.

Des privilégiés, sélectionnés par Lucius et Evandre, [p. 381] avaient été admis ce soir-là à assister à la *cena libera*, le dernier repas pris par les gladiateurs avant le combat ¹. C'était un spectacle très excitant que de voir ces hommes manger peut-être pour la dernière fois : une sorte d'avant-goût des scènes du lendemain. Les gladiateurs se pliaient à cette coutume, mais ils l'exécraient. Même les plus aguerris étaient inquiets, et le copieux repas passait mal dans leurs entrailles nouées. La plupart profitaient de ces quelques heures pour prendre congé de leurs femmes, qu'ils recommandaient à leurs amis au cas où ils périraient le lendemain. La plupart du temps, ce n'étaient que des concubines, mais ils les respectaient autant que des épouses : lorsqu'ils leur survivaient, ils faisaient graver sur leur tombe le nom d'*uxor*, réservé aux femmes légitimes ². Les honnêtes citoyens se moquaient de ces épouses de pacotille : tout juste des *ludiae*, des femmes de *ludus*, passant d'un gladiateur à l'autre, au fur et à mesure que leurs compagnons mouraient dans les combats. Ceux-ci les chargeaient souvent de leur assurer une sépulture décente. Ceux qui n'avaient ni femme ni amis devaient construire à l'avance leur propre tombe. Parfois, leurs compagnons d'armes se cotisaient pour leur assurer ce dernier repos. Mais beaucoup mouraient anonymes, et leurs corps se décomposaient dans la pourriture du charnier collectif, sans même qu'une épitaphe les rappelât à la mémoire des vivants. Quant aux dieux, bien peu se souciaient des gladiateurs. Ceux-ci n'adressaient guère leurs dévotions qu'à Mars, le dieu de la guerre. Diane chasseresse patronnait les bestiaires, livrés aux crocs et aux griffes des bêtes sauvages. Les plus chanceux, ceux qui sortaient vivants de l'arène, accrochaient aussi des ex-voto – en général des armes gladiatoriennes en miniature – aux piliers du temple d'Hercule, le dieu des hommes forts et courageux.

Les spectateurs étaient déçus : les hommes d'Eupalinos mangeaient en silence, le visage fermé. Aucune [p. 382] scène d'adieux déchirante, pas de gladiateur tenaillé par l'angoisse qui se détourne brusquement pour vomir, aucun qui affranchisse ses esclaves dans un de ces actes de générosité qu'inspire l'approche de la mort. Quelques badauds se consolaient en se disant que le spectacle des

¹ La *cena libera* fait penser à la visite des taureaux la veille de la corrida. Les spectacles tauromachiques offrent d'ailleurs un certain nombre de similitudes avec les jeux de gladiateurs.

² Au lieu de *contubernalis* (concubine), qui aurait été le terme juridiquement approprié. La pratique était de toute façon très courante chez les esclaves qui, en raison de leur statut, ne pouvaient jamais se marier légalement avec leurs compagnes.

prochains jours n'en serait que meilleur. L'impassibilité de ces hommes montrait qu'ils étaient de véritables professionnels. S'ils étaient vaincus, on pouvait être sûr qu'ils ne déroberaient pas leur gorge au tranchant de l'épée en demandant lâchement à Lucius de leur laisser la vie. De retour chez eux, quelques-uns des invités à la *cena libera* parvinrent à s'endormir rapidement, rassérénés par cette pensée. Mais l'exaspération de l'attente, à la veille des combats, était si grande que la plupart furent longs à trouver le sommeil. Quand celui-ci fut venu, dans le désordre de leur couche miteuse, beaucoup rêvèrent qu'ils présidaient les jeux, et virent les regards anxieux et enivrés de la foule au moment où ils s'apprêtaient à lever la main pour ordonner l'égorgement des vaincus.

*

Lucius marchait au milieu de la *pompa*, la grande parade qui menait les gladiateurs de l'école d'Eupalinos jusqu'au Forum, en passant par les rues principales de la Cité, sous les rires et les applaudissements de la foule surexcitée. Il avait revêtu la *toga candida*, la toge blanchie à la craie que tout candidat aux honneurs endossait trois semaines avant la date des élections. En tête du cortège, des joueurs de cor et de trompette sonnaient avec éclat de leurs instruments. Devant Lucius marchaient deux hommes tenant une brassée de palmes, celles que l'on distribuerait aux vainqueurs. Tous les regards se portaient sur les gladiateurs. Précédés d'autres joueurs de trompe, ils défilaient à pas lents derrière le candidat. Les plus connus avaient pris place sur des chars magnifiques [p.383 et portaient leurs vêtements de parade : on remarquait surtout leurs casques ornés d'aigrettes et de plumets et leurs chlamydes teintées de pourpre et brodées d'or.

Un brusque silence suivit l'arrêt des sonneries : le cortège était arrivé au Forum. Les statues étaient voilées : ainsi l'exigeait la coutume lors des spectacles de gladiateurs. Lucius jeta un coup d'œil sur les échafaudages provisoires : ils ne suffiraient pas à la foule des spectateurs massée auprès des entrées. Tout le monde espérait une place. Non seulement il était beaucoup plus agréable d'être assis, mais dans une heure, lorsque le soleil de midi frapperait de toute la force de ses rayons, ceux qui seraient abrités par le *velum*, la grande tenture déployée au-dessus des tréteaux, pourraient seuls jouir à leur aise du spectacle. Certains candidats poussaient le luxe jusqu'à faire confectionner pour l'occasion un *velum* en soie, mais Lucius avait jugé le lin suffisant. Des spectateurs étaient déjà assis aux places gratuites : il fallait se lever à l'aube pour en trouver une et éviter de payer une tessère¹. Beaucoup étaient réservées par l'éditeur, qui les distribuait à ses amis et à ses électeurs les plus importants. Lucius et Evandre avaient réparti ceux qu'ils voulaient obliger avec le même soin qu'ils comptabilisaient les suffrages. Les sénateurs, revêtus de tous les insignes de leur ordre, prirent les meilleures places, celles du bas. Puis venaient les chevaliers, un peu plus en hauteur. Quant aux gens du peuple, ils s'entassèrent comme ils le purent au

¹ Sorte de tablette jouant le rôle de billet.

sommet des échafaudages. Le relâchement était beaucoup plus sensible dans leurs rangs. Certains n'avaient pas pris la peine de revêtir la toge blanche, et portaient des vêtements sales.

Le *munus* était toujours long à commencer. Une fois les spectateurs installés, toute une série d'opérations préliminaires resterait à accomplir, sous l'œil vigilant de l'éditeur, qui siégeait dans la tribune d'honneur. [p. 384] Le son des trompettes et des cors s'éleva de nouveau : un orchestre accompagnait tous les combats. Les musiciens portaient une tunique à manches courtes, ceinturée autour de la taille et barrée par deux bandes de pourpre verticales. Ils étaient assis en bordure de piste, mais ils se lèveraient au début des combats pour se poster près des gladiateurs et scander leurs coups. Pour le moment ils se contentaient de jouer sans grand éclat, en économisant leur souffle. L'attention du public était mobilisée par l'ultime défilé des gladiateurs. Ceux-ci étaient précédés d'un porteur de pancartes où on pouvait lire un bref résumé du spectacle de la journée. Pendant ce temps, des valets disposaient dans un coin du Forum des braseros où chauffaient quelques fers. À leurs ceintures pendaient des fouets. Ces accessoires serviraient à rendre leur ardeur aux lâches et aux hésitants. Entassés dans un autre coin de l'esplanade, civières et cercueils attendaient les morts. Pour traiter dignement son public, Lucius avait fait préciser dans son *editio* qu'il installerait à l'avance un charnier, bien visible de tous les bancs. C'était la meilleure preuve qu'il serait généreux, et ne lésinerait pas sur les égorgements.

Les gladiateurs revêtirent leurs tenues de combat, et commencèrent à s'échauffer avec des armes d'escrime. Au bout d'une vingtaine de minutes, jugeant qu'ils étaient suffisamment préparés, Lucius fit signe au héraut de s'avancer. Celui-ci rappela que les jeux dureraient quatre jours, sans interruption à l'heure de midi, et céda la place aux arbitres. Ils s'approchèrent des premières paires, contrôlèrent leurs armes, puis expliquèrent aux gladiateurs les règles choisies par Lucius : chaque paire combattrait jusqu'à ce qu'un des deux adversaires tombât mort ou demandât sa *missio*, sa grâce. Si les casques n'avaient recouvert leurs visages, les spectateurs auraient pu voir les traits des combattants se détendre. Les éditeurs particulièrement généreux pour le public imposaient [p. 385] le duel *sine missione* : le combat devait se terminer par la mort d'un des deux adversaires. Lucius préférait s'en tenir aux règles traditionnelles. Le spectacle lui revenait déjà assez cher sans qu'il dût encore rembourser à Eupalinos le prix de la moitié de ses hommes. Les arbitres rappelèrent ensuite aux gladiateurs qu'au moment où l'un d'entre eux s'estimerait hors d'état de continuer le combat, il n'aurait qu'à lever le doigt en signe d'abandon.

Ces formalités accomplies, Lucius se leva et fit signe à un personnage qui portait le masque de Mercure et jouait le rôle de messenger divin. Ce fut lui qui donna le signal du début des combats, immédiatement suivi par les cris d'enthousiasme de la foule qui couvrirent la clameur des trompettes.

Lucius s'efforçait de concentrer son attention sur le spectacle des gladiateurs qui s'étripaient à quelques pas de lui. Lorsqu'on en arrivait à la demande de *missio*, il était seul juge de la décision à prendre. Si la coutume l'y avait autorisé, il s'en serait remis aux arbitres. Il faisait partie de la petite minorité de gens cultivés qui n'aimait pas les jeux, et se disait que la passion de la foule réclamant sans cesse plus d'égorgements était dangereuse pour la paix civile, déjà si éprouvée par les proscriptions de Sylla et de Marius. Les gens du peuple aimaient voir couler le sang, sentir la mort tendre ses mains avides vers d'autres qu'eux : une jouissance de lâches. Quant aux gladiateurs, la dignité à laquelle ils pouvaient parfois atteindre par la façon dont ils affrontaient la mort ne rachetait pas l'impureté de leur sang. Morts, ils demeuraient ce qu'ils avaient été vivants : un ramassis d'esclaves et d'hommes perdus au point d'avoir aliéné leur liberté pour de l'argent. Cette impureté souillait ceux qui prenaient plaisir à les voir mourir ¹. Ils

¹ Les sentiments que je prête ici à Lucius résument les rares critiques qui se sont élevées dans l'Antiquité contre les *munera* gladiatoriens. Le lecteur aura remarqué l'absence de celle qui vient spontanément à l'esprit de nos contemporains : l'accusation d'inhumanité des jeux. C'est apparemment, au niveau de l'histoire des mentalités, une des plus grandes énigmes que semble poser l'Antiquité romaine. Comment les mêmes hommes qui faisaient leurs délices de Platon, Aristote et Virgile pouvaient-ils – au mieux – rester indifférents à ces boucheries ? On peut répondre – mais ce n'est qu'une explication partielle – que les nazis pouvaient tout à la fois aimer Beethoven et Wagner et gazer des milliers de juifs chaque jour. Mais l'ambivalence de la nature humaine ne suffit pas à tout expliquer. À Rome, les jeux de gladiateurs faisaient l'objet d'un *consensus* infiniment plus large et plus franc. Les camps d'extermination entouraient de secret leurs sinistres activités, alors que les gladiateurs s'étripaient en plein Forum sans que cela n'eût pendant des siècles soulevé aucun mouvement d'horreur parmi les foules. Tout simplement parce que le *consensus* se faisait aussi sur la nature profondément inférieure des combattants, ce qui suffisait amplement à dédouaner les consciences du plaisir qu'elles éprouvaient. Le problème posé par ce type de spectacle n'est malheureusement guère de savoir s'il peut ou non procurer de la jouissance – on sait bien que la souffrance d'autrui est souvent agréable, sans doute surtout parce que le spectateur et le bourreau la détournent sur un autre – mais surtout de savoir comment on va s'y prendre pour temporairement suspendre les règles de conditionnement social apprises dès l'enfance, qui ont pour but de permettre la vie en groupe en régulant l'agressivité. Les Romains cultivés y ont réussi en dévaluant ceux qu'ils faisaient s'affronter dans l'arène, ou plutôt en n'y conduisant, sauf quelques exceptions vite réprimées par la législation, que les individus appartenant à des groupes sociaux situés très bas dans l'échelle des valeurs communément admises. Je ne pense guère me tromper en affirmant que le personnel nazi des camps d'extermination réussissait un tour de force similaire. La différence avec les Romains vient du fait que tous les Allemands n'étaient certainement pas convaincus que les juifs étaient des créatures infra-humaines. Si cela avait été le cas, on aurait pu sans difficulté construire les chambres à gaz au centre de Berlin ou de Francfort.

Un autre point peut faire problème. En effet, le lecteur s'indignera peut-être des contorsions mentales auxquelles se livraient les élites romaines, plaignant plus les spectateurs que les gladiateurs. Qui peut dire qu'il ne s'y est jamais lui-même adonné – inconsciemment, je le veux bien, ce qui n'enlève que peu à la gravité de la chose – lorsqu'il s'est trouvé, par exemple, confronté au problème posé par les films pornographiques ? À supposer qu'ils méprisent ce genre de spectacle, qui nos tartuffes plaignent-ils le plus ? Les spectateurs, ou les acteurs ? L'observation est encore plus juste en ce qui concerne les attitudes dominantes (il y a toujours des exceptions ...) face à la prostitution. On peut en effet soutenir que les cachets empochés par

n'en avaient nulle conscience. Au contraire, par une sorte de perversion due à leur ignorance, ils admiraient ces hommes qu'ils envoyaient à la mort. Les enfants recevaient [p. 386] en guise de jouets des panoplies d'armes de Thraces ou de Samnites en miniature ; leurs parents collectionnaient les lampes à huile ornées de l'effigie des vedettes du cirque. Comme la corde des pendus convoitée par les guérisseurs, les cadavres de gladiateurs que personne ne réclamait disparaissaient rapidement. Les épileptiques les saignaient avant qu'ils ne fussent refroidis, car leur sang passait pour le meilleur remède contre les convulsions. Quant à ceux qu'obsédait la crainte du mauvais sort, ils ajoutaient à la ribambelle de leurs amulettes une image de gladiateur. Les magistrats parvenaient à limiter les excès : certains cimetières étaient fermés à la dépouille des combattants du cirque. Les plus connus avaient des épitaphes, mais personne ne leur érigeait de statues, comme on faisait pour les dieux ou les consuls.

L'orchestre venait de s'arrêter. Lucius sortit un mouchoir des plis de sa toge et essuya son front moite. Le soleil de la huitième heure perçait le *velum*. Heureusement, le moment du premier entracte était arrivé. Sur les bancs d'en haut, des spectateurs ouvrirent les petits paniers qu'ils avaient apportés, et en sortirent des noix et quelques pois chiches frits. Ils les avalaient moins par faim que pour tromper leur attente. Lucius se dit que quatre jours de jeux leur suffiraient à peine. Il baissa les yeux vers les premiers rangs, du côté de ses invités du Sénat et de l'ordre équestre. Eux, au moins, se tenaient correctement : boire ou manger au spectacle était inconvenant. La rumeur sourde des conversations avait remplacé le déchaînement des clameurs. Au bout de quelques minutes, une légère fraîcheur soulagea les spectateurs des premiers rangs : après avoir ratissé le sable de l'enceinte en prenant soin d'en faire disparaître les souillures sanglantes, les garçons de piste l'avaient arrosé abondamment.

les acteurs des dits films pour leurs performances ne tombent que dans leurs poches. Alors que les prostituées sont plongées dans une situation d'aliénation totale, due le plus souvent à leur misère culturelle et socio-économique. Je cède sur ce point la plume à G. Ville (*La gladiature en Occident*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, Rome, 1981, p. 463-464) qui établit parfaitement le parallélisme entre nos attitudes mentales à ce sujet et celles des Romains à l'égard des gladiateurs : "... on peut être contre la prostitution, ou les prostituées, pour des raisons bien différentes. On peut tenir les prostituées pour des victimes de la société et haïr, en conséquence, la prostitution ; c'est l'attitude proprement altruiste et faite de compassion. Elle ne laisse pas d'être récente ; avant cette époque récente existaient deux autres attitudes, qui sont exactement semblables aux deux seules attitudes de contestation que les Romains aient jamais eues p. 441 à l'égard de la gladiature ; la première consiste à haïr la prostitution non par commisération pour la prostituée, mais bien parce que la prostitution est un foyer d'impureté pour le public ; la seconde attitude, qui est plus ancienne encore, admet parfaitement l'existence officielle du plus vieux métier du monde, ne blâme aucunement ceux qui fréquentent les prostituées et tient l'existence de la prostitution pour nécessaire politiquement : elle se borne à mépriser, ou plutôt à dédaigner la prostituée elle-même, tenue pour socialement dégradée. Ainsi font les Romains envers leurs gladiateurs ; on les admire, on va les voir à l'amphithéâtre sans scrupules, mais il est de mauvais ton de fréquenter le milieu des gladiateurs et des lanistes."

Les gladiateurs profitaient de ce court répit pour tenter de reprendre leurs forces. Eupalinos passait de [p. 387] l'un à l'autre, en prodiguant quelques conseils. Il fit signe aux esclaves de donner à boire à ses hommes, Ceux-ci avalèrent goulûment l'eau tiède légèrement teintée de vin. Les soigneurs portaient les épées et les casques des mirmillons dont les visages ruisselaient de sueur. D'autres relâçaient le bottillon d'un homoplaque, tout en l'oignant d'huile parfumée. Plus loin, cinq ou six d'entre eux s'affairaient autour d'un Thrace particulièrement mal en point et s'efforçaient de le remettre debout : l'homme avait le torse balaféré par une large blessure et avait déjà perdu beaucoup de sang. Si l'entracte n'avait pas interrompu le combat, il aurait déjà été égorgé.

Le public commençait à s'impatisser. Lucius s'en aperçut et jeta un coup d'œil vers Eupalinos : ses hommes avaient encore besoin de quelques minutes avant de pouvoir reprendre le combat. Il fit un signe à Evandre, sagement assis derrière lui. Quelques instants après, les rumeurs d'impatience se changeaient en cris de joie. Disséminés sur le haut des tréteaux, les esclaves de Lucius lançaient de l'eau parfumée sur les spectateurs. La senteur du safran se joindrait bientôt aux remugles de la transpiration, mais pour le moment, les spectateurs se réjouissaient de l'agréable sensation de fraîcheur¹. Les derniers seaux vidés, les esclaves lancèrent une grêle de tessères sur le public. Tous se dressaient pour essayer d'en attraper. Les jeux terminés, ils n'auraient plus qu'à se présenter à Evandre et ses acolytes pour les échanger contre des cadeaux.

Quand les trompettes sonnèrent pour annoncer la reprise des combats, bien rares étaient ceux qui n'avaient pas reçu au moins une goutte de cette pluie généreuse. La paire ouvrant le spectacle de l'après-midi avait de quoi conforter les spectateurs dans leur bonne humeur : deux beaux Thraces agiles et rapides, aux muscles déliés et à la chair indemne. Passant par les fentes du *velum*, un rayon de soleil alluma [p. 388] quelques éclairs sur le métal étincelant de leurs lames. Fatigués par le spectacle du matin, les musiciens se levèrent à regret de leurs bancs et se placèrent en retrait des gladiateurs. Les corps de ceux-ci luisaient de l'huile généreusement répandue par les soigneurs. Chacun d'eux lâcha un instant sa courte épée effilée, le temps de frotter ses paumes de sable, afin d'avoir la meilleure prise possible sur le manche de la lame. Puis ils se redressèrent et demeurèrent immobiles. La barque de Charon se dirigeait vers eux : qui le nocher funèbre allait-il emporter ?

Les deux Thraces commencèrent à tourner lentement en rond, les muscles tendus. L'orchestre jouait en sourdine, et la foule s'était tue. Ils se jetèrent soudain l'un sur l'autre. Leur étreinte fut brève : quand ils s'écartèrent, l'un d'entre eux portait une large trace sanglante sur son épaule. Trop lent, le joueur de trompette ne ponctua le coup de trois notes stridentes qu'avec retard. Celui qui avait frappé

¹ À une époque postérieure, les éditeurs poussèrent le raffinement jusqu'à faire répandre des pétales de roses dans l'arène...

ne laissa pas le temps à son adversaire de reprendre souffle et se jeta sur lui l'épée en avant. Sa hâte le perdit. Au moment où la lame allait le toucher, son adversaire mit un genou à terre et esquiva le coup. Déséquilibré, l'assaillant trébucha. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre son équilibre, d'un coup rapide qui arracha des cris d'enthousiasme à la foule, le gladiateur blessé lui avait sectionné le tendon du pied droit, le clouant au sol. Profitant de son avantage, il se jeta sur lui et se mit à le taillader, lacérant son torse et ses jambes. Au moment où il allait l'éventrer, il vit devant ses yeux la baguette de l'arbitre. Il suspendit son geste à regret, et se releva en titubant, le corps maculé de sang. À ses pieds, son adversaire avait lâché son arme et se tordait de douleur. Ses mains griffaient le sable et de la salive teintée de rouge coulait de sa bouche au rythme saccadé de ses hoquets. Quelques spectateurs se levaient au milieu des clameurs et hurlaient aux garçons de piste postés près des braseros [p. 389] de lui appliquer leurs fers rouges pour le forcer à reprendre le duel. D'autres s'esclaffaient en montrant du doigt le gladiateur vaincu, et jetaient joyeusement "*Hoc babet*", il en tient un coup !

L'arbitre n'hésita pas : l'homme était hors de combat, il ne servirait à rien de le fouetter ou de le brûler. Il avait bien fait de retenir le bras du vainqueur, préservant ainsi le meilleur du spectacle. L'orchestre s'était arrêté de jouer, soulignant par son silence la solennité du moment. Une tension extraordinaire régnait parmi les spectateurs. Sous les voiles recouvrant leurs statues, les dieux eux-mêmes regardaient. L'instant fatidique, le seul qui comptât vraiment, était proche. On n'allait pas aux jeux pour le seul plaisir d'une belle escrime ou de voir le sang couler. On s'y rendait surtout pour *voir mourir*¹, tenter de saisir dans les

¹ Parmi tant d'autres, un fait le prouve bien. Les scènes de combats gladiatoriens que l'archéologie nous a conservées par le détour des objets sur lesquels elles étaient fréquemment représentées concernent à une écrasante majorité leur ultime épisode. On voit beaucoup moins de gladiateurs en train de combattre que ceux attendant le signe fatal de l'éditeur ordonnant de les égorger ou les gracier en leur accordant leur *missio*. Sur ce point, capital pour la compréhension de la mentalité du spectateur des *munera* gladiatoriens, il faut lire et relire les commentaires de G. Ville : "L'intérêt du combat gladiateurien était dans son épisode final : l'attente de la sentence et l'éventuel égorgement de celui qui était vaincu, ou plutôt – tout est là – qui s'était déclaré vaincu. Il s'agissait, non de dominer techniquement un adversaire, mais d'acculer un homme à demander lui-même qu'on décidât délibérément de sa vie ou de sa mort [...] La question n'était pas de savoir quel combattant serait le perdant, quel combattant serait blessé et serait par conséquent réputé vaincu ; elle était de savoir si l'on égorgerait ou non le blessé en question. Ce qui décide de l'issue du combat est la décision du munéraire ou du public, et non le sort des armes [...]. Le vaincu attend qu'il soit décidé de son sort et le public scrute avidement le visage du malheureux. Le combat gladiateurien n'était pas de l'escrime un peu trop poussée, un combat qui finissait mal, selon la décision objective du sort des armes ; c'était une tragédie tendue vers son épilogue, une mise à mort physique et, en tout cas, une mise à mort morale : contraindre un homme à consentir à la sentence de son éventuel égorgement. Rien à voir avec ce que nous appelons un duel, quand même ce serait un duel à mort : ce n'était pas une exhibition d'habileté, et la sanction n'était pas d'ordre technique. C'était, souvent, le plaisir de voir le visage d'un homme moralement brisé jusqu'à accepter qu'on décide de sa mort délibérément. Car voir mourir un homme est le grand plaisir du *munus*." (G. Ville, *op. cit.*, 423-424).

yeux hagards de l'agonisant son ultime regard sur le monde, voir la vie se retirer de lui, cette vie si précieuse dont chaque spectateur sentait battre le flux dans ses veines et animer son souffle : les gladiateurs prenaient sur eux le poids maudit de la mort.

Les soigneurs s'approchèrent du vaincu et s'arrêtèrent à quelques pas de lui. Son sang coulait sur le sable, mais il vivait encore. Il tenta de se relever, puis s'écroula de nouveau sur le sol. Il avait eu le temps de lever l'index de sa main gauche pour demander sa *missio*. Les soigneurs se penchèrent et le soulevèrent en passant leurs bras sous ses aisselles. Le Thrace s'agrippa à l'un des deux hommes pour ne pas tomber. Il devait se tenir sur une seule jambe à cause de son tendon coupé.

Lucius se leva et parcourut la foule du regard. Quelques spectateurs agitaient leurs toges. C'était le signe convenu dont usaient ceux qui penchaient pour la grâce. Mais les plus nombreux tendaient leurs bras pour bien montrer leur pouce baissé au-dessous de leur poing fermé. Lucius n'avait pas à hésiter s'il vou-[p. 390] lait plaire au peuple.

En voyant les poings tendus des spectateurs, le Thrace avait compris qu'il allait mourir. Lucius leva lentement le bras. Il n'eut pas le temps de terminer son geste. C'est à l'instant où il allait incliner à son tour son pouce vers le bas que les paroles terribles retentirent. Le gladiateur s'était redressé. Il leva la tête vers Lucius et lui lança d'une voix étonnamment forte :

– Romain, je vais mourir. Mais toi, tu te souviendras jusqu'à ta mort de mes paroles : tes lauriers sont de cendre !

L'arbitre le frappa au visage de sa longue baguette, mais Lucius avait eu le temps d'entendre le sinistre message.

Il resta pétrifié, le bras tendu devant lui. Il arrivait parfois que des gladiateurs supplient lâchement l'éditeur de revenir sur sa décision et l'implorèrent en gémissant, mais aucun n'avait jamais jeté une telle apostrophe. La dernière phrase du Thrace retentissait dans la tête de Lucius, il lui semblait que les murs des temples lui en renvoyaient l'écho. Ces quelques secondes d'égarement durèrent une éternité. Evandre l'arracha à sa stupéfaction en lui soufflant à l'oreille :

– Le signe, fais le signe

Lucius sentit ses jambes se dérober sous lui. Avant de s'effondrer sur son siège il eut le temps d'abaisser son pouce. Aussitôt, les clameurs montèrent de la foule, et tous les yeux se tournèrent à nouveau vers le gladiateur. Celui-ci restait prostré, la tête baissée, comme s'il n'avait jamais prononcé les funestes paroles. Son adversaire s'approcha et lui fit face en l'appelant par son nom. Au moment où le Thrace releva la tête, il lui trancha la gorge d'un rapide coup de taille. L'homme s'effondra dans le sable rougi, tandis que les trompettes sonnaient joyeusement, accompagnées par les cris d'enthousiasme de la foule. Le [p. 391] corps du

gladiateur eut encore quelques soubresauts, puis s'immobilisa. Deux valets masqués s'approchèrent. Celui qui portait le masque d'Hermès psychopompe tenait dans sa main un caducée rougi au feu. Afin de s'assurer que le Thrace était bien mort, il l'appliqua fermement sur son ventre, dont la chair se mit à fumer en grésillant. Le corps ne tressaillit pas. Pour plus de sûreté l'autre valet, celui qui était coiffé du masque du Charon étrusque, sorte de démon à bec d'oiseau, s'accroupit près du cadavre et lui défonça le crâne d'un coup de maillet sous les ovations de la foule. Puis il installa le corps sur une civière, qu'il traîna jusqu'au coin de l'esplanade où s'entassaient déjà les dépouilles sanglantes et disloquées des vaincus des paires précédentes.

Lucius n'avait rien vu. Assis sur son fauteuil de présidence, il reprenait ses esprits avec peine, maudissant les jeux et les gladiateurs. Aucun des vaincus qui défilèrent devant lui jusqu'au coucher du soleil n'eut la vie sauve.

*

– Il y a trois catégories de dieux : ceux des poètes, des philosophes et des chefs politiques. Il est bon, en effet, que certaines choses demeurent cachées à la multitude ¹.

Le Grand Pontife regarda Lucius avec un sourire ambigu, à la fois rassurant et ironique. C'était un homme jeune, mais dont l'autorité et la science étaient reconnues. Quand il présidait les cérémonies religieuses ou lorsqu'il commentait les livres pontificaux, il le faisait avec tant de piété que Jupiter lui-même semblait parler par sa bouche. Profondément troublé par les paroles du gladiateur, Lucius était venu lui demander conseil, et voilà ce qu'il lui répondait ! Il en restait muet de déception.

Le Pontife laissa errer son regard sur les *volumina* soigneusement rangés dans sa bibliothèque : là [p. 392] étaient consignés tous les prodiges, les signes patiemment observés et redoutés par des générations de magistrats et de généraux. Au bout de quelques instants, il reprit :

– Ne te scandalise pas. Je ne fais que répéter ce que disait Quintus Mucius Scaevola, le Pontife assassiné par les marianistes. C'était un homme sage et sans illusions sur le peuple. Celui-ci est ignorant et versatile. Nous sommes contraints de ne lui apprendre de la religion que les manifestations les plus grossières, celles qui frappent les sens ou l'imagination, en prenant soin que ces enseignements correspondent à ce que nous pensons être le bien de la Cité ².

¹ C'est saint Augustin (*La Cité de Dieu*, 4, 27) qui, à une époque très postérieure, rapporte cette opinion et en fait évidemment la critique.

² Au second siècle avant notre ère, l'historien grec Polybe justifie par l'ignorance du peuple les manipulations de la religion auxquelles se livraient les élites romaines : "... c'est dans le domaine des conceptions religieuses que la supériorité de la cité romaine est la plus grande. À mon avis, ce qui, chez les autres peuples, constitue un défaut que l'on blâme, assure chez les

– Mais quel rapport cela a-t-il avec les paroles de ce gladiateur ?

– Un gladiateur ! soupira le Pontife en levant les yeux au ciel. Si encore tu me parlais de fissures dans le foie d'un poulet, d'un éclair dans un ciel serein, peut-être faudrait-il s'en inquiéter. Mais les paroles d'un gladiateur égaré par ses blessures ou terrorisé par l'approche de sa fin !

– Il a parlé d'une voix forte et claire, pas du tout celle d'un homme tremblant de peur...

Le Pontife secoua la tête. Lucius l'apitoyait. Il se rapprocha de lui et lui dit sur un ton à la fois paternel et autoritaire :

– Tu es venu me demander conseil pour savoir s'il ne fallait pas que tu retires ta candidature, parce que tu crains que cette soi-disant allusion à des lauriers de cendre ne signifie que tu vas être battu aux élections. Alors, écoute ce que j'ai à te dire. Ces paroles que tu as entendues étaient celles d'un homme épuisé, les dieux n'ont rien à y voir. Tes jeux sont terminés depuis un mois. Personne n'a vu de *monstrum*, de serpent marchant sur des pieds, d'oiseau à quatre ailes, d'homme à deux têtes, et la foudre n'est pas tombée. Lucius restait silencieux. Je vois que tu n'es qu'à demi convaincu, reprit le Grand Pontife. [p. 393] Aurais-tu donc oublié ce que ton père t'a enseigné ? Même lorsque les signes sont contraires, ils ne nous lient pas. Nous ne sommes pas comme les Grecs. Nous restons libres. Libres de refuser les signes, ou d'en demander d'autres. C'est l'homme qui interroge les dieux, et non les dieux qui le contraignent. Tu coifferas bientôt de vrais lauriers. Tu peux rentrer chez toi et dormir paisiblement. D'ailleurs tu vas en avoir besoin : demain, la journée sera longue.

*

Sur ce point, le Grand Pontife avait raison : les opérations électorales prenaient du temps, et il n'y avait pas moins de huit préteurs à élire.

Lucius arriva sur le Champ de Mars tôt le matin, accompagné d'un impressionnant cortège. Quintus et Evandre y figuraient en bonne place. La troisième heure venait à peine de commencer ; le soleil de juillet était encore supportable, mais au milieu de la journée, la chaleur serait étouffante. Le Champ de Mars servait avant tout aux exercices militaires et à la convocation des légions : aucun bâtiment n'était prévu pour abriter les électeurs, qui devaient

Romains la cohésion de la collectivité. Je veux parler de la superstition. Les pratiques qui en relèvent sont présentées chez eux de façon si théâtrale, et on leur attribue un rôle tellement important dans la vie privée et publique, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Beaucoup pourraient en être surpris. Pour ma part, je pense que c'est surtout à l'intention des gens du peuple que l'on a développé ces pratiques. S'il était possible qu'une cité ne fût composée que de sages, elles ne seraient sans doute pas nécessaires, mais comme la multitude est partout inconstante, sans cesse en proie aux passions déréglées, aux impulsions irraisonnées et aux emportements violents, on ne peut la contenir que par la peur des choses invisibles et par des mises en scène du genre que j'ai dit." (Polybe, 6, 56).

patiemment attendre leur tour de vote parqués dans les *ovilia*, des enclos à moutons. La veille on avait tendu des cordes formant les travées qui délimitaient les espaces réservés aux centuries, les unités de vote dans lesquelles devaient se regrouper les citoyens. La seule construction en dur était la Ferme publique, pourvue d'agréables jardins ombragés. Mais elle servait uniquement aux recensements.

Il y avait déjà beaucoup de monde : les élections à la prêture avaient lieu tout de suite après les jeux d'Apollon, qui attiraient toujours à Rome nombre de notables italiens. Lucius reconnaissait ses alliés et obligés : la qualité de leurs vêtements, la noblesse de leurs traits ou la prétention de leurs allures tranchaient singulièrement sur les apparences modestes des citoyens [p. 394] des dernières classes. Ceux-là ne comptaient guère. À Rome, on votait par groupe et non par tête. Pour élire les magistrats supérieurs, les citoyens étaient répartis en cinq classes d'après leur niveau de fortune. Chacune de ces classes se divisait en centuries et chaque citoyen votait dans le cadre de la sienne : la majorité des suffrages exprimés dans une centurie était considérée comme le vote de celle-ci, et le décompte final ne totalisait que les votes des centuries. L'ingéniosité du système tenait au fait que les premières classes, celles qui regroupaient les riches et les notables, possédaient plus de centuries que les autres. Cinq ans après la censure de Caton ¹, le système avait subi quelques aménagements, mais la minorité des gens de bien continuait à jouir de solides avantages électoraux par rapport à la multitude.

Lucius avait concentré l'essentiel de ses efforts sur les citoyens des premières classes. Sa peine était récompensée : beaucoup n'avaient pas hésité à venir de leurs lointains municipes. Car pour voter, il fallait impérativement aller à Rome, voyage long et coûteux, difficile à entreprendre pour les pauvres. C'est pourquoi le nombre des abstentionnistes dépassait souvent celui des votants qu'accueillait le Champ de Mars ².

Lucius sentit son cœur se serrer en voyant le magistrat qui allait présider les opérations électorales s'apprêter à prendre les auspices. Malgré les discours rassurants du Grand Pontife, Lucius craignait qu'ils ne fussent défavorables. Précédé de ses licteurs, le magistrat gravit la tribune surplombant les travées électorales : l'espace en avait été consacré, et on y avait dressé une petite tente. Le magistrat y pénétra. Un quart d'heure passa : une éternité pour Lucius. Il poussa un soupir de soulagement en voyant le consul sortir de la tente et en l'entendant dire au héraut qui se tenait sur l'estrade les paroles rituelles :

¹ C'est-à-dire 179 av. J.C.

² Les fouilles archéologiques ont établi que les bâtiments construits ultérieurement par César pour abriter du soleil les électeurs pouvaient contenir au maximum 70 000 personnes (cf. L. Ross-Taylor, *Roman Voting Assemblies*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1966, 113).

– Rien ne s'oppose à la tenue des comices. Fas-[p. 395] sent les dieux que leur décision soit utile, propice et salubre pour le peuple romain des Quirites, pour moi et mon collègue, pour notre foi et notre magistrature ! Convoque dans l'enceinte, ici, devant moi, tous les Quirites, fantassins, porteurs d'armes, chefs des tribus. Va, et fais sonner ta trompette !

Le héraut porta aussitôt son instrument à la bouche, et le son victorieux retentit. Puis il longea le Champ de Mars en continuant à sonner, afin que les retardataires se hâtent. En même temps, un appariteur du consul donna l'ordre de hisser le drapeau rouge sur la citadelle du Capitole, souvenir des temps lointains où la Cité était entourée de peuples hostiles : pendant que les soldats votaient, ils ne devaient pas quitter le drapeau des yeux, prêts à prendre leurs armes s'il s'abaissait pour annoncer que l'ennemi était en vue.

Le héraut était revenu à son point de départ. Le Champ de Mars était noir de monde. Le magistrat fit une courte prière aux dieux, et s'adressa de nouveau à la foule.

– Quirites, vous êtes venus ici pour élire des préteurs. Parmi les candidats dont j'ai retenu les noms, vous aurez à désigner ceux que vous voulez voir exercer cette charge. Vous les connaissez déjà : certains d'entre eux comptent parmi les personnages les plus en vue de notre cité. Mais si par infortune vous les aviez oubliés, portez vos regards sur les panneaux où sont inscrits leurs noms, et choisissez ceux qui vous paraissent les plus dignes de gouverner la République. Le magistrat observa un temps d'arrêt, puis reprit : Dispersez-vous, Quirites ! Que chacun se rende dans sa centurie et y porte son suffrage.

À ces mots, un brouhaha confus monta de la foule. Les Italiens qui n'avaient guère l'habitude de voter se trompaient de travées, et demandaient au service d'ordre de leur indiquer vers quel enclos ils devaient se diriger. Finalement, chacun se retrouva à sa place.

[p. 396]

Il fallait maintenant procéder au tirage au sort de la centurie qui allait la première déposer ses suffrages. Le consul se dirigea vers une urne ronde traversée en son milieu par un axe horizontal fixé sur deux montants. Il y mit un certain nombre de boules portant les numéros des unités de vote. Puis, il referma l'urne et la fit pivoter plusieurs fois autour de son axe. Après quoi, il prit au hasard une des boules : ce serait une des centuries de la deuxième classe qui serait aujourd'hui la *prérogative*.

Le premier électeur s'engagea sur la passerelle qui menait à la tribune électorale. Evandre souffla son nom à Lucius : c'était Marcus Novius, un important armateur d'Ostie. Evandre avait réussi à le convaincre de voter pour Lucius, lui promettant qu'il pourrait compter sur son indulgence dans les procès qui l'opposaient à ses fournisseurs. La passerelle était assez longue. Entre l'enclos et la tribune électorale, il y avait une différence de hauteur d'environ deux pas.

Parvenu à mi-chemin, l'électeur s'arrêta et se baissa pour prendre la tablette de cire et le stylet que lui tendait un homme installé sous la passerelle. Lucius se souvint à cet instant des réflexions désabusées que tenait son père à propos du vote écrit, institué à l'époque des Gracques. Avant, disait-il, tout était plus simple, et surtout plus franc. Chaque citoyen proclamait son choix à voix haute, au lieu de se retrancher derrière le secret de la tablette. Les candidats pouvaient faire le compte exact de leurs amis. Les démocrates prétendaient que ce système empêchait la liberté du vote. Ils avaient fini par gagner. Mais il y avait des moyens de tourner le secret du vote écrit : il suffisait de poster près des passerelles des personnages qui intimidaient l'électeur.

Novius se redressa et inscrivit le nom de son choix sur sa tablette. Puis il s'avança jusqu'à la tribune électorale, et la déposa dans l'urne. Tous ceux de sa centurie firent l'un après l'autre le même trajet et répétèrent [p. 397] ses gestes. Quand le dernier électeur eut quitté la passerelle, les membres du bureau électoral dépouillèrent les suffrages. Lucius poussa une exclamation de joie en entendant son nom parmi ceux des huit candidats retenus : c'était un bon présage. La partie n'était pas gagnée – cent quatre-vingt-douze centuries devaient encore se prononcer – mais elle commençait bien. Le vote de la première centurie était censé exprimer la volonté des dieux, et avait un effet d'entraînement sur le reste des comices. De plus, le sort avait aujourd'hui désigné une des centuries des premières classes : si les meilleurs citoyens continuaient à voter pour lui, l'affaire était gagnée.

Au bout de la neuvième heure, les classes possédant les centuries les plus nombreuses s'étaient prononcées, et l'immense majorité des tablettes désignait Lucius.

En la six cent soixante-dix-septième année depuis la Fondation de la Ville, Lucius parvint sur le chemin des honneurs au point exact où avait culminé la carrière de son père. Dans la foule, ce soir-là, au Champ de Mars, beaucoup disaient qu'il deviendrait un jour consul. Plus personne ne se souvenait des paroles du gladiateur.

*

L'excès d'honneurs ou de souffrances produit souvent chez les hommes des effets opposés. La gloire les rend durs et insensibles, alors que la douleur leur fait connaître leurs limites et les rend plus indulgents à celles des autres. La mort de ses parents et ses années de servitude avaient confirmé Lucius dans les sentiments de mépris et de supériorité qu'éprouvaient les nobles à l'endroit de la plèbe, et les hommes libres à l'égard des esclaves. À la stupéfaction de ses amis, il commença à changer peu de temps après son élection à la prêture. On le vit moins souvent converser avec les membres les plus conservateurs du Sénat. [p. 398] Il s'acquittait de ses fonctions judiciaires avec une impartialité peu commune chez les juges. Quand il traversait le Forum pour se rendre au tribunal, il ne se faisait plus suivre du cortège habituel de clients et d'obligés. Lorsque le Sénat eut à faire

face aux propositions de loi visant à rétablir dans leur puissance les tribuns de la plèbe, il demeura silencieux, évitant de s'engager d'un côté ou de l'autre. On lui demanda les raisons de cette étrange réserve, si peu en accord avec son passé. Il se borna à répondre :

– Le rôle du préteur est de rendre la justice. Si mes sentences vous semblent iniques, je suis prêt à en répondre à ma sortie de charge. Si elles sont conformes au droit, pourquoi me reprocheriez-vous de m'acquitter des fonctions auxquelles le peuple m'a élu ?

Personne ne croyait à cette explication. Les gens de bien murmuraient que Lucius se préparait à trahir le parti conservateur, et à rejoindre la funeste cohorte des rejetons de l'aristocratie passés avec armes et bagages du côté du parti populaire. Les démocrates faisaient preuve de la même méfiance. Il n'y avait que dans les contes pour enfants que les loups se changeaient en agneaux. La neutralité de Lucius devait être l'effet d'un calcul, qui ne pouvait leur être que défavorable. Les rares modérés s'interrogeaient sans parvenir à trouver une réponse. Seul un vieil affranchi en savait plus long : c'était Diophane, qui avait conseillé à Lucius de fréquenter les stoïciens.

Plus de deux siècles s'étaient écoulés depuis que Zénon avait posé les fondements du stoïcisme. Cette philosophie s'était répandue en Orient jusqu'à Babylone. Les Romains ne l'avaient connue que plus tard, grâce à Panétius, un philosophe rhodien, protégé de Scipion Émilien. Un de ses élèves, Posidonius, avait pris sa suite, et la qualité de son enseignement et de ses écrits fascinait les [p. 399] hommes les plus cultivés. Il avait fondé une école à Rhodes, qui connaissait un succès éclatant : l'île était devenue le centre intellectuel de son temps, rejetant dans l'ombre Athènes et Alexandrie. Au moment où Lucius était entré en charge, Cicéron y suivait les enseignements du maître, pour lequel Pompée éprouvait la plus grande amitié. Lucius méditait de faire le voyage à Rhodes dès qu'il serait libéré de ses fonctions. Pour le moment, il se contentait de lire les traités des stoïciens et d'écouter les commentaires qu'en faisaient à Rome les élèves de Posidonius. Déjà, à Pompéi, le stoïcisme l'avait attiré. Mais pendant près de dix ans, les coups du destin ne lui avaient pas permis de s'y intéresser de plus près. Il lui semblait que tout devenait plus clair. Il parvenait à une sorte de sérénité, sans illusions ni amertume, auprès de laquelle les luttes du Forum perdaient chaque jour un peu plus du prix qu'elles avaient eu pour lui.

Ces sentiments lui étaient venus au lendemain de son élection, comme si le but une fois atteint devenait subitement dérisoire. Il comprenait peu à peu que cette prise de conscience, dans sa soudaineté, était le résultat d'une longue maturation, qui avait commencé lors de son départ pour l'Ierné. Les révélations de Deirdré, l'amour et la mort d'Aurelia, la disparition de ses parents et les années en Sicile... L'incohérence de cette succession de joies et d'épreuves commençait à s'éclaircir. Sa couronne de lauriers s'était vite fanée : il se surprenait à penser que tout ce qu'on lui avait appris n'avait peut-être pas plus d'importance que ces feuillages

desséchés. Il songeait souvent à cette séance du Sénat où Marcus Valens l'avait apostrophé. Une de ses phrases l'obsédait, celle où il lui avait reproché de n'avoir compris ni le monde, ni sa propre vie. Les lignes dures de ses certitudes s'estompaient au fil des jours. Toutes les manœuvres, les patients calculs auxquels il avait dû se livrer pour parvenir à la prêture l'écœuraient, et [p. 400] le visage de Caton qu'il croisait chaque matin dans l'atrium lui paraissait bien fatigué, vestige d'un temps disparu, ou qui n'avait peut-être même existé que dans les discours de son père. Parfois, il se reprochait de le trahir. Mais plus souvent encore, il songeait à ceux qu'il avait côtoyés et dont aucune image ne conservait les traits : Diophane, Eupalinos, Deirdré... Qu'aurait été Rome sans ces milliers d'inconnus ? Devant qui les consuls auraient-ils orgueilleusement fait défiler leurs faisceaux, sans cette foule qu'on lui avait appris à mépriser ? Il connaissait bien les travers du peuple, son inconstance, son manque de culture. Mais il ne parvenait pas à le dédaigner. Il demandait seulement aux dieux de lui laisser le temps nécessaire à ce que les dernières dissonances se fondent en un accord harmonieux. Après, seule comptait la promesse d'Aurelia.

*

À la fin de l'année qui suivit sa sortie de charge, Lucius s'embarqua pour Rhodes, accompagné d'Evandre et de quelques esclaves. Il eut la chance d'y parvenir sans que son bateau fût arraisonné par les pirates, de plus en plus nombreux. L'île des roses méritait bien son surnom : ces fleurs magnifiques poussaient partout et embaumaient l'air au moment de leur éclosion. Venu pour écouter Posidonius, Lucius renoua d'abord avec la Nature. Il n'avait pas oublié les émois de sa jeunesse, l'enivrement de ses sens dans les forêts celtiques et les landes herbeuses de l'Ierné. Les paysages rhodiens ne rappelaient en rien ceux du Nord. Le bleu de la Méditerranée était plus violent que le gris vert de l'Océan. La couleur du ciel y répondait, plus soutenue que les pâleurs boréennes. La terre était aride et sèche, mais elle se rachetait de sa dureté par ses ocres splendides, comme si le soleil lui avait abandonné une partie de son feu. Lucius n'avait jamais voyagé aussi loin vers le Sud, et craignait avant son [p. 401] départ de mal supporter la chaleur. Il fut agréablement surpris : au plus fort de l'été, il était bien rare que la brise marine ne fit sentir son souffle. Après avoir écouté les leçons de Posidonius il marchait, seul, le long de la mer, sur un sable humide aux grains grossiers qui crissaient sous ses pieds. Les vagues venaient s'épuiser là en de longs soupirs dont l'inlassable répétition était pour lui l'image des flux cycliques et éternels de l'Univers. Quand il s'abandonnait aux rythmes puissants et aux espaces démesurés de la Nature, il se sentait protégé et porté par elle, comme le navire que la vague pousse vers l'horizon. Ses promenades et les leçons de Posidonius formaient un tout. L'impression de fusion avec les éléments n'était autre que l'élan de son âme immortelle vers l'énergie divine du cosmos dont elle était issue. Ce qu'il y avait de plus haut dans l'homme communiquait avec l'essence divine de l'Univers. Le sentiment de l'ineffable, qu'il avait éprouvé dans son amour pour Aurelia, ne s'expliquait pas autrement. Tout était en sympathie, tout se rejoignait. Pour la

première fois, Lucius comprenait ce que représentait pour lui le bonheur : être en accord avec soi-même et avec le monde.

Un jour, au cours de l'une de ces promenades, il fit une autre découverte. Il était parvenu assez loin de la ville, sur une plage où il n'y avait que quelques pêcheurs d'éponges sur leurs embarcations légères. Malgré son éloignement, cet endroit l'attirait à cause de sa beauté sauvage et solitaire. Quelques ruines émergeaient du sable. Là, Lucius aimait à s'asseoir contre un muret à demi éboulé. Il y passait de longues heures à méditer tout en contemplant la mer. Ce jour-là, quelque chose lui parut changé. Il mit un certain temps à réaliser que les ruines n'offraient plus le même aspect. Le vent avait soufflé en tempête les jours précédents, et transporté des quantités considérables de sable à l'autre extrémité de la petite anse. Son regard [p. 402] fut attiré par une tache de couleur. Il s'approcha et contourna le muret. C'est là qu'apparut à ses yeux émerveillés le printemps du monde. La tache n'était que l'extrémité d'une vaste fresque à laquelle le vent avait ôté son linceul de sable. La scène représentait deux jeunes gens allongés sur un lit de parade et entourés de danseuses. L'homme entourait de son bras les épaules de la jeune fille qui appuyait sa tête sur sa poitrine. Elle tendait ses lèvres à demi ouvertes, laissant entrevoir dans ce mouvement la naissance de sa gorge. Tous deux souriaient et leurs yeux immenses exprimaient un indicible bonheur.

Le sable recouvrait encore une partie de la fresque. Lucius la dégagea avec précaution. Un paysage apparut. Une plage en occupait l'extrémité. Le ciel et la mer tenaient la majeure partie de la fresque. Des lions aux crinières bleues marchaient avec grâce sur le sable rouge. Deux pêcheurs jetaient leurs lignes d'une barque aux formes effilées. Sa proue était ornée de deux grands yeux bordés de cils, et elle avançait au milieu d'un vol d'oiseaux et de dauphins. Il y en avait partout, comme si le peintre avait voulu représenter l'abondance de l'âge d'or. Certains oiseaux étaient peints du même bleu que les crinières des lions, d'autres étaient verts ou rouges, comme les dauphins. Ceux qui volaient le plus bas effleuraient de leurs ailes les nageoires des grands poissons courbés par la détente qui les faisait jaillir vers le ciel. Le commencement du monde. L'Univers rayonnant de jeunesse et paré de la beauté sereine des origines. Lucius ne parvenait pas à détacher les yeux de la fresque. Sa beauté tenait autant à son sujet qu'à la façon dont l'artiste l'avait traité. Lucius avait toujours admiré l'art grec classique, mais le trouvait d'une perfection trop froide. Cette scène lui était complètement étrangère : les couleurs d'une fraîcheur inouïe, la grâce des personnages, la pureté de leurs mouvements, leurs expressions souriantes et paisibles, dépassaient en [p. 403] beauté les œuvres les plus célèbres qu'il connaissait. Quelle main avait choisi ces teintes et dessiné ces traits ? En quels temps l'homme était-il parvenu si près de la perfection ? Lucius se posait ces questions en ramenant le sable contre la fresque pour la protéger, et n'y trouvait pas de réponse.

De retour à Rhodes, il alla trouver Alastor, un des savants de l'île. C'était un vieillard presque aveugle. Chaque fois que Lucius le voyait, il ne pouvait

s'empêcher de penser à Homère. Alastor parut très troublé par son récit, et lui fit jurer de ne rien dire à personne de sa découverte. Quand Lucius le lui eut promis, il se détendit et commença à lui parler d'une étrange voix d'aède.

– Tu ne te trompes pas quand tu me dis qu'il t'a semblé assister à la naissance du monde. C'est bien de cette époque que date la fresque que les dieux ont permis à tes yeux de contempler.

– Était-ce avant la fondation de Rome, avant Homère ?

– Votre ville est toute jeune, Athènes et Sparte elles-mêmes ne furent pas les premières cités. C'était avant vos rois, avant Périclès. Il y a tellement longtemps que nous n'en savons plus grand-chose. Seules les légendes et les poètes nous en parlent. On raconte qu'en ce temps la Crète avait une puissance et une richesse extraordinaires. On a peine à le croire quand on voyage sur cette île de nos jours, mais les vieux récits que nos pères nous ont transmis en parlent ainsi. Minos, le roi de Crète, était si puissant que chaque année les Athéniens étaient contraints de lui livrer sept jeunes gens qu'il sacrifiait au Minotaure, un monstre moitié homme, moitié taureau, qui se cachait dans un labyrinthe sous le palais royal. Les rois eux-mêmes devaient périodiquement se soumettre à son jugement. S'ils avaient mal agi, ils ne ressortaient plus du labyrinthe. Personne ne voyait jamais le monstre, mais aucun homme ne doutait de son exis-[p. 404] tence lorsqu'on entendait ses mugissements de colère sortir des entrailles de la terre ¹. On raconte qu'un jeune Athénien parvint à le tuer et à sortir du labyrinthe grâce à la pelote de laine que lui avait donnée Ariane, la femme qui l'aimait. En laissant le fil se dévider derrière lui, il put retrouver le chemin qui conduisait à la surface de la terre. Je te dis cela pour que tu comprennes bien à quel point la Crète dominait les autres cités. Il n'y avait qu'avec les peuples d'Achaïe qu'elle traitait d'égal à égal, et entreprenait des expéditions commerciales. La richesse des princes crétois était extraordinaire : on dit qu'ils étaient tout entiers revêtus d'or, et qu'ils enveloppaient les corps de leurs enfants morts dans des feuilles de ce métal avant de les déposer dans de gigantesques tombeaux... Les meilleurs artistes travaillaient pour eux, et les siècles passaient sans que ces temps merveilleux semblent devoir finir.

– Tu penses que ce sont les mains de ces artistes qui ont dessiné la fresque que j'ai vue...

– Ce que tu m'as décrit correspond à ce que les poètes nous racontent des peintures qui ornaient les murs des palais de Minos. Comme les Crétois venaient souvent à Rhodes, il est possible qu'un de leurs nobles se soit fait construire une demeure sur notre île.

¹ Il est probable que le mythe du Minotaure est la transposition dans l'imaginaire des frayeurs qu'éprouvaient les Crétois lors des tremblements de terre et des grondements souterrains qui les accompagnaient.

La voix d'Alastor devenait faible et hésitante. Lucius comprit que le vieil homme était fatigué. Avant de se retirer, il lui posa une dernière question :

– Si je n'avais vu ce que je t'ai raconté, j'aurais peine à croire que tout ce que tu dis a réellement existé. Les grands temples d'Athènes datent de plusieurs siècles, mais on les voit encore de loin sur l'Acropole, avec leurs couleurs éclatantes ¹. Comment se fait-il que les cités si riches et si puissantes dont tu parles aient disparu ?

Alastor secoua doucement la tête.

– Personne ne peut répondre à ta question ².

On sait seulement que ces cités et les peuples qui les [p. 405] habitaient ont été anéantis soudainement. Il n'en est rien resté. Les dieux ont voulu effacer leurs traces dans la mémoire des hommes : c'est pourquoi tu dois garder le silence. Souviens-toi de ce que dit Posidonius : tout doit finir, peu importe la manière. Un jour, on évoquera Rome et ses magistrats comme je t'ai parlé de la Crète et de ses princes. Tout passe, tout recommence : c'est la loi de l'Univers...

Lucius se retira doucement, en prenant soin de ne faire aucun bruit pour ne pas déranger le vieil homme dont les yeux voilés semblaient fixer un point lointain et invisible.

*

Lucius était à Rhodes depuis plus d'un an, et Rome ne lui manquait pas. Les papyrus s'empilaient sur sa table de travail. Il les regarda avec lassitude : rien que des mauvaises nouvelles. Le Trésor était vide, et le prix de la vie montait en flèche, provoquant l'exaspération du peuple. Pour éviter l'émeute, le Sénat avait dû accorder au parti populaire ce qu'il réclamait depuis des années : la réintégration des tribuns de la plèbe dans le *cursus bonorum*. Les démocrates

¹ Contrairement à ce que l'on croit souvent, les temples antiques n'avaient pas la blancheur immaculée que nous leur connaissons aujourd'hui. Ils étaient au contraire peints de couleurs très vives (des traces en sont encore visibles sur certaines frises du Parthénon). La même observation est valable pour nombre de statues ornant le porche de nos cathédrales (notamment à Reims).

² Il est probable que la brusque disparition de la civilisation minoéenne est due à un cataclysme naturel survenu sur l'île de Théra (actuellement Santorin), située à seulement 130 km au sud de la Crète. Un très violent tremblement de terre s'y est produit à l'époque où la civilisation minoéenne a disparu. Les archéologues et vulcanologues ont pu calculer que le séisme a été deux fois plus violent que celui qui survint en 1883 à Krakatoa (dans le Pacifique) et tua 35 000 personnes. L'éruption de Théra provoqua sans doute d'énormes raz-de-marée qui submergèrent les côtes crétoises. Quant aux palais et aux villes, ils s'écroulèrent probablement en raison de la violence des mouvements sismiques. Il est possible que le mythe de l'Atlantide, le continent englouti dont nous parle Platon dans le *Critias*, fasse allusion à cet événement. Cependant, on notera que certains archéologues grecs ont récemment émis des doutes sur la responsabilité du cataclysme de Théra dans la disparition de la civilisation minoéenne (cf. *L'Histoire*, 57 (juin 1983) : *Adieu à l'Atlantide*, 75).

pouvaient maintenant accéder aux magistratures supérieures avec plus de facilité. Sentant le Sénat sur la défensive, les chevaliers redressaient leurs têtes courbées par Sylla. Ils avaient obtenu l'affermage des impôts de la Sicile et préparaient la reprise d'une politique impérialiste en poussant à la validation du testament de Nicomède III qui avait légué à Rome son royaume de Bythinie : il y avait là de fructueuses affaires en perspective, et ils prenaient toutes dispositions pour empêcher le Sénat de les en priver. D'autant plus que la noblesse allait bientôt avoir un beau scandale sur les bras. Le propréteur de Sicile, un certain Verrès, se livrait à un pillage sans précédent de la province confiée à son administration. Les chevaliers s'étaient juré de le traduire devant les tribunaux à sa sortie [p. 406] de charge, espérant que sa condamnation rejaillirait sur le Sénat tout entier. Cicéron avait lui-même été questeur en Sicile juste avant que Verrès n'y arrivât et, grâce aux relations qu'il y avait gardées, il se faisait tenir méticuleusement au courant des exactions du propréteur. Ses talents d'orateur étaient maintenant reconnus. Bien qu'affligé d'un incurable regret de ne pas appartenir à la vieille aristocratie, l'avocat s'était résigné à s'en démarquer. Il sentait le vent tourner et avait bien l'intention de l'accompagner dans le bon sens : si Verrès continuait à bafouer la loi, il le ferait tomber du haut de sa chaise curule ¹.

Le Sénat voyait le danger, sans y trouver de parade. Il sentait planer sur lui l'ombre menaçante de Pompée que tous appelaient "le Grand". L'année de la prêtre de Lucius, il avait réglé son compte à Lépide, et s'apprêtait à défaire Sertorius, un des chefs marianistes proscrits par Sylla qui avait pris pied en Espagne. Le rebelle promettait aux indigènes qu'après sa victoire il ferait d'eux les égaux des Romains, et montrait de redoutables talents militaires. Terrifié, le Sénat s'était vu contraint de recourir à Pompée et lui avait conféré un commandement illimité. Tous les sénateurs chantaient en public les louanges du jeune général, et craignaient dans leur for intérieur que, s'il remportait une fois de plus la victoire, il ne résistât pas à la tentation du coup d'État. Mais les Pères n'avaient pas le choix, les ennemis de Rome se coalisaient contre elle. Depuis cinq ans, l'ancien consul Servilius essayait de purger la Méditerranée des pirates, mais n'avait pu les débusquer de leur repaire de Cilicie, dont les rivages n'étaient pas loin de Rhodes. Mithridate, l'ennemi mortel de la Cité, venait de reprendre les hostilités. Prétendant que le testament de Nicomède était un faux forgé par les Romains, il avait envahi la Bithynie. Il sentait Rome affaiblie, et voulait en profiter pour l'abattre.

Lucius relut la dernière lettre qu'il avait reçue.

[p. 407]

¹ Comme on le sait, c'est ce qui se produisit quatre ans plus tard : en 70 av. J.C. Cicéron accusa Verrès, et ses premiers discours furent tellement accablants que ce dernier jugea préférable de s'enfuir sans attendre la fin du procès, privant ainsi Cicéron du plaisir de prononcer la plupart de ses *Verrines*, dont il nous reste heureusement le texte.

Les menaces se précisaient, et le Sénat le conjurait de revenir. Rome avait besoin de tous ses hommes de valeur. Par l'intermédiaire des pirates, Mithridate venait de conclure une alliance avec Sertorius. Ce dernier lui avait envoyé un général du parti populaire, qui portait le nom sinistre de Marcus Marius.

Lucius reposa le papyrus. L'écriture en était torturée, difficile à déchiffrer. La main du scribe avait dû trembler en écrivant ces terribles nouvelles. Tout cela lui paraissait lointain, et curieusement dénué d'importance. Il se contraignit cependant à réfléchir. Au bout d'un moment, il dut se rendre à l'évidence : Rome ne pouvait plus espérer qu'en Pompée. S'il arrivait à vaincre Sertorius, il faudrait immédiatement lui confier le commandement des troupes lancées contre Mithridate. De plusieurs maux, il fallait choisir le moindre, et Pompée était celui-là.

Au même instant, dans une maison située non loin de celle où se trouvait Lucius, un jeune homme décidait de quitter Rhodes pour les côtes proches de la Carie afin de s'y battre contre les avant-gardes de Mithridate. C'était César. Après son échec dans l'accusation contre Dolabella, il avait jugé prudent de quitter Rome. L'île des roses l'avait attiré. Elle était peuplée d'artistes et d'érudits, gens raffinés dont il appréciait la compagnie. Il avait bien failli ne jamais y parvenir. Au large des côtes de l'Asie Mineure, son bateau avait été capturé par les pirates. Ils avaient exigé pour le délivrer une rançon de vingt talents. Toujours grand seigneur, César avait porté derechef la somme à cinquante talents, montant qu'il estimait plus digne de lui. Contraint de demeurer parmi les pirates le temps qu'elle fût réunie, il avait fait bon ménage avec eux, leur promettant en riant de les faire pendre lorsqu'ils l'auraient délivré. Ceux-ci s'esclaffaient. Quelques semaines plus tard, ils se balançaient au bout d'une corde, et César débarquait à Rhodes. Aux cours de Posidonius il préférait ceux du célèbre rhéteur [p. 408] Apollonius Molon : l'éloquence lui servirait plus que la philosophie pour réaliser ses ambitions. Mais Mithridate l'empêchait de poursuivre plus avant dans cette voie : il était temps pour lui de gagner sur le champ de bataille la gloire qui lui avait échappé au Forum.

La nouvelle de son départ mit fin aux hésitations de Lucius. Si un jeune fat comme César s'arrachait aux délices de l'île pour défendre la Cité, un sénateur ne pouvait y rester. Lucius dicta à Evandre une lettre adressée au Sénat où il annonçait qu'il se rendait à ses prières. Un mois après, il était de retour à Rome. À peine débarqué, il apprit avec consternation qu'une révolte servile avait éclaté près de Capoue.

*

L'oligarchie sénatoriale tenait jalousement ses propriétés foncières de la Campanie. Les Gracques eux-mêmes n'avaient pu la contraindre à desserrer son étreinte. L'éphémère réforme agraire des deux tribuns n'avait fait qu'effleurer ses domaines sans parvenir à les démembrer. Seules quelques colonies jalonnaient le pourtour plus aride de la riche plaine capouane. Quand les esclaves siciliens

s'étaient révoltés, plusieurs milliers de leurs congénères s'étaient eux aussi soulevés en Campanie avant d'être écrasés par les légions romaines.

Pourtant, celui qui se préparait à soulever de nouveau des esclaves n'était ni un berger, ni un de ces hommes enchaînés à la meule. Spartacus était gladiateur. Né libre chez les Thraces, il avait passé son enfance et sa jeunesse à les suivre dans leurs errances nomades. Puis il s'était trouvé contraint de servir la gloire de Rome, dans un contingent auxiliaire levé sur son peuple par la Cité. Spartacus s'était vite rebellé : il avait déserté et rejoint les rangs adverses. Fait prisonnier avec des centaines de ses compagnons d'armes, il avait échoué sur le marché aux esclaves. La veille d'être vendu, il avait eu un songe étrange : son p. 409] propre visage lui était apparu entouré d'un serpent. Son épouse lui avait expliqué que rêver d'un serpent était de bon augure : cet animal annonçait toujours la puissance. Spartacus pensait souvent à cette prophétie. Sa femme était une adepte de Dionysos, et lorsqu'elle entrait en transes, il ne doutait pas que le dieu parlât par sa bouche.

Il s'était retrouvé derrière les grilles d'un des nombreux *ludi* de Campanie, terre bénie des lanistes. Lentulus Vatia n'était ni meilleur, ni pire que la plupart de ses collègues. Mais il commit une erreur qui allait coûter cher à la Cité en groupant dans son *ludus* trop d'hommes qui n'avaient jamais été esclaves. Des Thraces, mais aussi des Gaulois et des Germains, qui s'étaient vaillamment battus contre Rome sur les champs de bataille, ou avaient été capturés par les pirates. Le goût de la liberté ne leur était pas encore passé. Pour leur faire accepter de mourir docilement dans l'arène sous les huées des spectateurs, il aurait fallu du temps à Lentulus Vatia. C'est ce qui lui manqua. Spartacus résolut de s'évader rapidement du *ludus*, comme il avait déserté les rangs romains. Aidé par deux Gaulois, Crixus et Oenomaus, il réussit à rallier à son projet deux cents autres gladiateurs. Peu de jours avant la date prévue pour leur évasion, il fut averti qu'ils avaient été dénoncés. Jouant le tout pour le tout, il parvint à s'échapper avec quelques dizaines de mutins. À peine sortis du *ludus*, les gladiateurs forcèrent les portes d'une rôtisserie située à proximité de l'école, et s'emparèrent des couteaux de cuisine et des broches qu'elle contenait, car ils n'avaient pas eu le temps de fracturer les armoires où étaient enfermées leurs armes. Face aux glaives et aux lances des soldats qui les poursuivaient, ces ustensiles de boucher ne leur auraient pas permis de résister longtemps. Les dieux veillaient sur eux. En sortant de Capoue, Spartacus et ses compagnons doublèrent un convoi chargé d'armes de gladiateurs à des-[p. 410] tination d'un *ludus* d'une autre ville. Ils s'en emparèrent, puis gagnèrent les pentes du Vésuve, prêts à soutenir les assauts de leurs poursuivants. Des renforts inattendus leur parvinrent. Mus par un fol espoir, beaucoup d'esclaves abandonnèrent leurs troupeaux et jetèrent leurs bêtes. Des hommes libres les rejoignirent : des miséreux, ouvriers agricoles, paysans ruinés par les grands propriétaires, qui n'avaient plus rien à perdre. En quelques jours, Spartacus vit se grouper autour de lui plusieurs milliers d'hommes. Les rebelles étaient maintenant assez nombreux pour se permettre de descendre dans la plaine, y prendre des vivres et faire de nouvelles recrues. Soutenu par Crixus et

Oenomaus, Spartacus s'imposa comme le chef incontesté de la révolte. Vigoureux et déterminé, il savait aussi commander avec douceur et sagesse, et il veillait toujours à ce que le butin fût équitablement partagé entre ses compagnons,

Ceux-ci taillèrent en pièces les soldats envoyés de Capoue. Ils leur prirent leurs armes, jetant joyeusement celles dont ils s'étaient emparés lors de leur évasion : forgées pour le *ludus*, elles n'étaient que des symboles de leur servitude.

À Rome, on ne s'inquiétait pas. Il y avait toujours eu des bandes d'esclaves fugitifs. Mais comme les autorités de Capoue tardaient à régler le problème, le Sénat confia quelques cohortes au préteur Claudius Glaber en lui ordonnant de débarrasser les pentes du Vésuve de cette lèpre honteuse. Sûr de lui, Glaber installa ses troupes au pied du volcan. Même médiocres, elles ne feraient qu'une bouchée des mutins, insuffisamment armés et mal entraînés. Les esclaves ne pouvaient pas s'échapper : le préteur tenait l'unique passage. Tout le reste n'était que rochers lisses et à pic. Spartacus ne pouvait que s'engager dans la nasse et y périr. Glaber avait compté sans l'ingéniosité du Thrace. Les vignes croissaient en abondance sur les pentes du Vésuve. Spartacus en fit couper et entrelacer [p. 411] les sarments de façon à former des échelles volantes. Au cours de la nuit, les esclaves descendirent au pied de la montagne et cernèrent le camp de Glaber. Celui-ci n'échappa que de justesse au massacre, et Spartacus tua de sa propre main le cheval du préteur.

Lucius apprit ces nouvelles de la bouche de ses collègues de la Curie qui se félicitaient d'avoir envoyé là-bas de nouvelles troupes commandées par Cossinius. Il ne partageait pas leur optimisme. Il n'avait pas oublié Gregalis, et Spartacus n'était pas encore cloué au bois de la croix. Il se méfiait aussi des Italiens : beaucoup n'avaient pas oublié la guerre sociale et la façon dont le Sénat les avait privés dans les comices d'une partie des victoires acquises sur les champs de bataille. Les collègues auxquels il faisait part de ses doutes lui répondaient que les Italiens ne s'abaisseraient jamais à mêler leurs forces à celles de vils esclaves. Lucius n'en était pas si sûr.

Un jour qu'il sortait de la Curie après avoir vainement essayé de convaincre les Pères, il fut abordé par Quintus, en proie à une grande agitation. Il haletait, et ses cheveux d'ordinaire soigneusement coiffés retombaient en désordre sur son front ruisselant de transpiration. Il prit Lucius par le bras sans ménagement, et lui dit :

– Je te cherche partout ! Je pensais te trouver chez toi mais on m'a dit que tu étais au Sénat. J'ai couru jusqu'ici pour t'apprendre la terrible nouvelle. Lucius fronça les sourcils. Quintus lui lança : Cossinius est mort !

Les sénateurs qui accompagnaient Lucius ne purent retenir des exclamations de surprise. Un attroupement se forma autour de Lucius et de son beau-frère. Ce dernier était harcelé de questions. Après avoir repris son souffle, il commença à

expliquer ce qu'il venait d'apprendre de la bouche des soldats qu'il avait rencontrés à une des portes de la ville :

– Spartacus a surpris Cossinius et ses troupes [p. 412] alors que notre général était en train de se baigner aux Salines d'Herculanum. Cossinius a pu se sauver presque nu, sans avoir le temps de rassembler ses soldats ni de rien emporter. Mais Spartacus ne l'a pas lâché d'une semelle, et a assiégé son camp. Il a fini par y pénétrer et par tuer Cossinius avec des centaines d'autres soldats.

À ces paroles, quelques sénateurs se mirent à se lamenter. Les dieux abandonnaient la Cité. Lucius leur imposa le silence.

– N'accusons pas les dieux de nos propres faiblesses. Nous avons eu tort de sous-estimer Spartacus. Je m'évertue à vous le répéter depuis mon retour.

– Mais ce ne sont que des esclaves ! le coupa l'un d'entre eux.

Lucius se retourna vers son interlocuteur :

– Des esclaves, et des gladiateurs. Spartacus et ses amis savent se battre.

– Autant d'esclaves, autant d'ennemis... murmura Quintus.

– S'ils arrivent à dresser l'Italie contre nous, Mithridate et Sertorius ne feront qu'une bouchée de la Cité, continua Lucius.

Quintus lui fit signe qu'il voulait reprendre la parole.

– Pères, Livius a raison. Écoutez-moi, car j'ai d'autres nouvelles. Un silence anxieux s'établit... Ce n'est plus une bande de fugitifs accrochés aux pentes du Vésuve auxquels nous avons affaire. Ils sont près de trente mille ! Toute la Campanie tremble. Chaque jour ils pillent nos domaines, ils ont même commencé à prendre des petites villes. Avec les peaux des bœufs et des moutons qu'ils ont volés, ils font des boucliers. Ils forgent les fers de leurs chaînes pour en faire des épées. Spartacus est en train de monter une armée bien encadrée, avec des corps de cavalerie. Et même... il paraît qu'il s'est revêtu des insignes militaires de nos préteurs et qu'il se fait [p. 413] précéder de faisceaux, comme un magistrat !

Un silence consterné accueillit l'annonce de ces Saturnales d'un genre nouveau. Lucius s'avança et fit face aux sénateurs. Il rabattit sur sa tête un pan de sa toge en signe de deuil.

– Avez-vous compris, maintenant ?

*

Quelques semaines plus tard, Lucius faisait ses adieux à Diophane et à son épouse. C'était la fin de l'hiver, et le Sénat avait décidé de profiter du retour de la belle saison pour en finir avec Spartacus et Crixus en lançant à leur poursuite les

deux consuls de la nouvelle année ¹, L. Gellius Publicola et Cn. Lentulus Clodianus. Chacun d'eux commandait deux légions. Lucius s'était joint spontanément à l'état-major de Gellius. Celui-ci marchait vers l'Apulie, où opéraient les armées serviles de Crixus. Le consul avait accepté avec joie l'aide de Lucius : l'Apulie était proche de la Campanie, et l'ancien préteur l'avait maintes fois parcourue. En outre, Lucius connaissait les mentalités et les comportements des esclaves. Quintus l'accompagnait. Pour sa première campagne, le jeune homme aurait rêvé mieux que d'avoir à se battre contre une armée d'esclaves, mais il faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Lorsque les troupes s'engagèrent sur la Voie Appienne, Lucius ne put s'empêcher de se retourner pour contempler la Cité. Combien de fois avait-il dû la quitter ? Il avait bien failli ne jamais revenir d'Ierné et de Sicile. Peut-être les dieux lui permettraient-ils de revoir encore les temples du Capitole...

Pour la première fois depuis le début de l'insurrection, la Fortune de Rome se manifesta. Quelques semaines après avoir quitté la ville, l'armée consulaire infligea aux esclaves une terrible défaite : les légions massacrèrent les deux tiers des hommes de Crixus, et lui-même, que Spartacus aimait comme un [p. 414] frère, fut tué au cours des combats. Oenomaus avait péri l'année précédente. Des trois chefs de l'insurrection, il ne restait plus que Spartacus. Gellius fit faire demi-tour à ses troupes, et remonta vers le nord à travers les Apennins pour le rejoindre.

Lucius était encore à son aise sur un cheval. Il regardait les cimes des montagnes : le printemps n'était pas terminé, et la neige ornait leurs sommets d'une couronne de gloire. Quintus chevauchait à côté de lui. Le jeune tribun militaire s'était bien battu. Au soir du combat où Crixus avait perdu la vie, devant la tente qu'il partageait avec Lucius, il avait fait dresser deux pyramides formées par les têtes coupées des esclaves. Leur vue avait troublé Lucius. Il lui semblait que de vieux cauchemars reprenaient vie. Que n'était-il resté à Rhodes !

– Bientôt nous serons de retour à Rome, et Spartacus marchera derrière les chars du triomphe !

Lucius ne put s'empêcher de hausser les épaules aux paroles de son beau-frère. Spartacus serait sans doute vaincu. Mais après lui il y aurait encore des révoltes serviles. De nouveau Rome les écraserait, et dresserait des forêts de croix. Tout cela était absurde. Il regrettait de plus en plus de faire partie de cette expédition punitive.

Quintus ne soupçonnait nullement les pensées de son beau-frère. Il tira sur les rênes pour ralentir son cheval, dont le pas était plus rapide que celui de Lucius. Quand ils se trouvèrent à la même hauteur, il lui demanda :

¹ Nous sommes en 72 av. J.C.

– Si Crixus et Spartacus n'avaient pas scindé leurs forces, la lutte aurait été plus dure. Ils avaient tout intérêt à rester unis. Pourquoi donc le Thrace a-t-il laissé Crixus partir vers l'Apulie alors que lui-même remontait vers le nord ?

– Moi aussi, je me suis posé cette question, répondit pensivement Lucius. Spartacus est un homme intelligent. Il nous l'a prouvé. L'état-major de Gellius [p. 415] pense qu'ils se sont séparés parce qu'ils n'étaient plus d'accord sur les objectifs de leur révolte.

Quintus haussa les épaules.

– Des objectifs ? Ce ne sont que des pillards !

Lucius poursuivit avec patience :

– Il est possible que Spartacus se dirige vers le nord pour franchir les Alpes afin de rentrer ensuite dans son pays, comme tous les Thraces, Gaulois et Germains qui l'accompagnent.

– Notre armée et celle de Lentulus l'en empêcheront, répliqua Quintus.

– Je l'espère. Mais de toute façon, je ne crois pas à cette explication. Quintus jeta à son beau-frère un coup d'œil étonné. Avec lui, rien n'était jamais simple. Dès le début, poursuivit Lucius, nous avons sous-estimé Spartacus, et nous avons eu tort. Je crains qu'il ait une idée beaucoup plus dangereuse.

– Que veux-tu dire ?

– Peut-être veut-il prendre Rome et installer en Italie un royaume servile. Souviens-toi qu'il porte les faisceaux et les insignes de nos généraux. Rappelle-toi aussi qu'il y a des hommes libres dans ses rangs. Qu'iraient-ils faire au delà des Alpes ? À mon avis, en prenant le chemin difficile des Apennins, il espérait surtout soulever contre nous les Marse et les Samnites, pendant que Crixus faisait de même en Apulie.

Quintus commençait à comprendre le raisonnement de son beau-frère.

– Tu veux dire que Crixus et Spartacus œuvraient de concert ?

– Exactement. Leur plan consistait à envelopper le centre et l'est de l'Italie en y soulevant les peuples, et à marcher ensuite sur Rome.

Quintus ne répondit rien. Tout cela lui paraissait trop compliqué pour un esclave. En tout cas, à supposer que Spartacus et Crixus aient nourri ces projets, ils avaient échoué.

[p. 416] Lucius frissonnait. Il aurait voulu ramener sur ses épaules les lambeaux déchirés de son manteau, mais ses mains liées derrière son dos l'en empêchaient. Sans égard pour son rang, les esclaves l'avaient garrotté comme les trois cents autres prisonniers avant de les entasser dans une grotte humide et battue par le vent qui s'engouffrait entre les parois suintantes.

Spartacus triomphait. Lucius ne pouvait s'empêcher d'admirer son courage. Le Thrace avait écrasé les légions de Lentulus qui cherchaient à bloquer sa progression vers le nord. Puis, par une brusque volte-face, il avait fondu sur l'armée de Gellius comme un oiseau de proie. Au bout de plusieurs heures de combat acharné, la panique gagnait les rangs des légionnaires. Brusquement, les lignes romaines avaient craqué. Les esclaves faisaient voler les têtes autour d'eux, poursuivant les fuyards. La déroute était totale. Lucius avait tenté de se donner la mort pour ne pas tomber entre les mains des esclaves, mais au moment où il retournait son épée contre sa poitrine, un violent coup de masse l'avait assommé. Il s'était réveillé dans la grotte. Quintus n'était pas très loin de lui. Il portait une entaille à la cuisse.

Lucius savait qu'ils allaient mourir. Les esclaves ne faisaient pas de prisonniers. La seule chose qu'il ignorait, c'était quand et comment. Peut-être le lendemain : ils étaient entassés là depuis deux jours et Spartacus n'avait aucune raison de trop s'attarder à cet endroit. La route de Rome était libre. Lucius avait d'abord craint qu'il ne les fît mettre en croix. Mais Spartacus devait avoir une autre idée, car les esclaves ne s'étaient pas livrés aux préparatifs habituels à ce genre de supplice. Lucius se sentait étrangement calme. Il avait depuis longtemps le pressentiment que sa vie approchait de son terme. Le souvenir de la mystérieuse vision d'Aurelia ne l'avait jamais quitté, et depuis son départ de Rhodes ses derniers doutes s'estompaient.

[p. 417]

Dès les premières heures du jour, les esclaves commencèrent à se livrer à un étrange manège. Un vaste terrain plat s'étendait devant la grotte. Plusieurs de leurs congénères y avaient installé leurs tentes. Ceux qui semblaient jouer le rôle d'officiers les leur firent démonter et leur ordonnèrent de nettoyer soigneusement cet espace. Puis ils firent dresser des palissades qui formèrent bientôt un cercle rudimentaire. Tout ceci leur prit la matinée. Les Romains se demandaient où ils voulaient en venir. Les soldats de Spartacus mirent le reste de la journée à dresser des bûchers à l'intérieur du cercle. En les voyant faire, les prisonniers commencèrent à gémir, pensant qu'ils leur étaient destinés. Le sort que leur réservait Spartacus était bien pire. À la fin de la journée, un de ses lieutenants entra dans la grotte. L'homme était un Gaulois de haute taille, et portait une chevelure blonde nouée sur la nuque. Il jeta sur les prisonniers un regard froid et un sourire se forma sur ses lèvres. Quand il eut bien détaillé les visages angoissés des légionnaires et de leurs officiers, il prit la parole d'une voix ferme et lente :

– Romains, notre chef Spartacus m'a chargé de venir vous dire que demain serait jour de fête. Les prisonniers écarquillaient les yeux, saisis de stupeur : Spartacus aurait-il décidé de leur faire grâce ? Le Gaulois s'arrêta quelques instants, le temps de laisser l'espoir naître en eux. Puis il reprit : Nous allons donner des jeux en l'honneur de Crixus et de nos camarades morts au combat. C'est ainsi que vous célébrez la mémoire de vos généraux et de vos magistrats.

Vous avez l'habitude de ce genre de spectacle. L'homme s'interrompit et une lueur de haine s'alluma dans ses yeux bleus. Demain, quand les corps de nos camarades brûleront sur les bûchers, vous serez les gladiateurs !

Les prisonniers restaient muets de stupéfaction et de terreur : la fin que leur réservait Spartacus était [p. 418] pire que tous les supplices. Avant de tourner les talons, le Gaulois éclata de rire et leur lança :

– Vous avez toute la nuit pour constituer les paires ¹ !

L'obscurité tomba bientôt. Aucun prisonnier ne dormait. Certains pleuraient en tremblant, d'autres injuriaient les gardes qui demeuraient impassibles. Lucius ne disait rien, et aucune larme ne coulait sur ses joues. Grâce à Quintus, auquel il avait pu dire quelques mots et qui l'avait assuré de son aide, il mourrait dignement.

La lueur du jour éclaira bientôt les parois de la grotte. Dehors les esclaves se massaient derrière les palissades pendant que leurs compagnons installaient les corps sur les bûchers. Quand tout fut prêt, au signal de Spartacus, ils en allumèrent les premières flammes.

Lucius et Quintus formaient la première paire qui pénétra dans l'arène sous les quolibets de la foule. Ils prirent les épées courtes qu'on leur tendait et marchèrent vers le milieu du terrain. Les esclaves leur criaient de bien se battre en levant ironiquement leurs poings fermés sur leurs pouces baissés.

Lucius n'entendait rien. Il fixait du regard la lame qu'il tenait dans la main. Quand Quintus et lui furent parvenus au centre de l'arène, il se recula et fit face à la tribune où trônait Spartacus, revêtu du manteau pourpre de l'*imperator*. Un coup de trompette retentit, marquant le début du duel. Il n'y eut pas de combat. En même temps que Quintus jetait son arme, Lucius retourna son épée. Il appuya le pommeau contre le sol et se laissa tomber sur la pointe acérée. Il ne sentit pas la lame lui transpercer le cœur. Il était déjà entré dans la Lumière.

¹ La scène décrite dans ces lignes est imaginaire. Mais l'épisode qu'elles relatent est authentique. Après avoir défait les deux armées consulaires, Spartacus condamna trois cents prisonniers romains à combattre autour des bûchers funèbres de ses lieutenants morts dans la bataille.

[p. 419]

POUR UN NOUVEAU ROMAN HISTORIQUE

Le rêve n'est jamais le même, mais je
croirais volontiers constante la part de
bonheur que, d'âge en âge, les hommes
âprement se disputent.

G. DUBY ¹

[Retour à la table](#)

Peu de chemins mènent à Rome. Du moins parmi ceux qu'empruntent les lecteurs de notre temps à la découverte du passé ². La cité antique dort à l'abri des bibliothèques universitaires, écrasée sous le poids de ses arcs de triomphe rongés par le temps, pendant que le Moyen Âge s'élance vers nous, perçant un trop long oubli de toutes les flèches de ses cathédrales. Pauvre Antiquité, perchée si haut sur les piédestaux élevés par l'humanisme classique, que nos regards ne l'atteignent plus ! À en croire un récent sondage, quarante-quatre pour cent des lecteurs (la majorité relative) déclarent, sans s'embarrasser d'un respect révolu, "ne pas l'aimer du tout" ³. Après avoir reçu tant d'honneurs, mérite-t-elle cette indignité ? Ne sommes-nous pas en train de la jeter dans les oubliettes où nous avons si longtemps enfermé le Moyen Âge ?

Loués par cinq siècles de thuriféraires, ses appâts ont perdu de leur fraîcheur. Alors que les cathédrales jaillissent encore de la terre, qu'offre-t-elle à nos yeux aveuglés d'images ? Le miracle de Pompéi excepté, [p 420] des ruines éparses autour de la Méditerranée, désespérément indéchiffrables pour ceux qui n'ont pas le privilège d'être archéologues. Le regard s'arrête sur ces statues décapitées, ces

¹ G. Duby - G. Lardreau, *Dialogues*, Flammarion, 1980, 191.

² Cf. N. Rouland, *Un Désir d'Histoire : identité et exotisme*, Cahiers Pierre-Baptiste 3, Actes-Sud, 1984.

³ Cf. Les résultats du sondage publié par la revue *Historia* (*Historia*, octobre 1982, p. 21).

colonnes tronquées, les quelques pavements qui subsistent des glorieuses voies antiques, tente d'imaginer les hommes qui les ont érigées et foulées, et se détourne, impuissant.

On ne s'adresse guère au passé que pour l'interroger, ou se rassurer. D'où le succès du Moyen Âge (le lecteur me pardonnera d'y revenir, mais ce phénomène est trop marquant pour ne pas signifier quelque chose de très contemporain) Un temps rural, possédé par la Nature, un temps de foi aussi, celui d'une spiritualité dont nos cieux vides conservent l'inavouée nostalgie. À ces prières, l'Antiquité semble ne pouvoir répondre qu'en offrant des mains vides à nos attentes déçues. L'homme romain, dit-on, n'aimait guère la Nature, et lui préférait la ville, aujourd'hui si décriée, mais alors ressentie comme la pointe extrême de la civilisation (ce terme même s'y réfère d'ailleurs). Quant à la religion... Celle de Rome nous paraît aussi étrange que les croyances des Dogons et des Esquimaux, sans avoir pour elle les avantages de l'exotisme. Comment ne point s'égarer dans le dédale de son panthéon peuplé de dieux si nombreux et trop humains ? Vingt siècles de christianisme nous ont tellement accoutumés à l'idée d'un dieu unique et transcendant que nous n'éprouvons à leur égard qu'un étonnement vaguement méprisant (le culte des saints ne pourrait-il cependant être interprété comme un substitut du polythéisme antique ?)

Et pourtant, par-delà cette seconde mort de l'Antiquité, on perçoit comme un frémissement : quelques livres, littérature de fiction ¹ autant que de réflexion ². Encore rares, et au succès trop incertain pour savoir s'il ne s'agit que d'un soubresaut, ou de l'amorce d'une résurrection. Je n'étonnerai pas en écrivant que je souhaite ardemment une seconde [p. 421] Renaissance qui nous découvrirait Grecs et Romains tels qu'ils furent : ni modèles, ni seulement ancêtres, encore moins pâles ombres effacées par le temps, mais des hommes, tout simplement, qui cherchèrent comme nous le bonheur, et comme nous tentèrent de s'expliquer la souffrance et la mort avec les moyens dont ils disposaient.

Certains problèmes auxquels nous sommes confrontés étaient les leurs. C'est un des buts de ce livre que de le laisser à penser. Similitude, mais point identité cependant. Quand un Romain voulait signifier que le ciel était pur, il ne disait pas

¹ Cf. les romans cités par C. Aziza, "Rêves d'Antiquité", *Le Monde* (4 nov. 1982), et, plus récemment : M. Waltari, *Le Secret du royaume* (O. Orban, 1983) ; J. Schmidt, *Mémoires d'un Parisien de Lutèce* (Albin Michel, 1984) ; J. L. Curtis, *Le Mauvais Choix* (Flammarion, 1984). On lira également avec un plaisir et un intérêt particuliers : R. Ben Sapin, *Le Dernier Gladiateur* (Alta, 1980).

² Cf. *Le Point*, 494 (8 mars 1982), 121-125 ; G. Suffert, *Tous les chemins mènent à Rome*, *Le Point*, 554 (2 mai 1983), 132-133. On y ajoutera le récent livre de M. Serres, *Rome, le livre des fondations* (Grasset, 1983), et les premiers titres de la nouvelle collection "Realia" lancée par les éditions des Belles-Lettres, entièrement consacrée, d'après ses directeurs, à susciter l'intérêt de l'amateur d'histoire pour "... une civilisation qu'il n'appréhende le plus souvent qu'à travers une série de lieux communs ou de souvenirs douloureux des thèmes et versions de sa scolarité".

"Le ciel est bleu", mais "Le ciel est serein". *D'une certaine façon, tout est là. Il y a entre eux et nous des coïncidences, mais aussi d'innombrables altérités et divergences. Rome conserve une part irréductible, qui est son exotisme : les Romains sont nos pères, ils sont aussi, et peut-être surtout, des Bororos¹. Comment tenter d'en convaincre le lecteur ?*

Plusieurs voies s'offrent, qui correspondent à un itinéraire personnel. Les travaux scientifiques, tout d'abord. Universitaire, je connais l'intérêt... et les aléas de ce type de littérature. Bien des résultats acquis par la recherche récente (sait-on que depuis les années soixante la littérature savante sur l'Antiquité s'est largement renouvelée ? Il n'est besoin que de consulter les bibliographies des thèses récentes pour s'en convaincre) passionneraient le grand public si la forme revêtue par ces ouvrages ne les condamnait à n'être goûtés que par un sénat d'initiés. Pour accéder à un second genre, celui de l'essai ouvert à une plus large audience, la difficulté n'est pourtant que de forme... et de mentalité. La complexité du langage ne prouve pas a priori la richesse de la pensée. Il existe toujours une façon simple d'exposer des problèmes compliqués, sans pour autant les dénaturer en une vulgarisation de bas étage. Des historiens comme G. Duby en ont apporté la preuve pour le Moyen Âge, et il n'existe aucun mystère [p. 422] propre à l'Antiquité qui la rendrait rebelle à ce type de tentative, auquel je me suis moi-même essayé dans un livre récent². Encore faut-il le vouloir, car telle attitude n'est pas sans danger pour celui qui l'adopte. À être clair, on risque de montrer ses failles, ou de perdre le pouvoir dont l'ésotérisme investit ses tenants. Ce second type de littérature est en tout cas concevable qui toucherait un plus large public que les thèses et les revues érudites et confidentielles : une vulgarisation de bon niveau, dans des ouvrages de réflexion dépouillés des rugosités et lourdeurs du style universitaire. N'entretenons cependant pas d'excessives illusions : ce type de livre demande lui aussi un effort, que tous les lecteurs ne sont pas disposés à fournir.

¹ "Il y a une poésie de l'éloignement. Rien n'est plus loin de nous que cette antique civilisation ; elle est exotique, que dis-je, elle est abolie, et les objets que ramènent nos fouilles sont aussi surprenants que des aérolithes. Le peu qui est passé en nous de l'héritage de Rome est en nous à des doses combien diluées, et au prix de quelles réinterprétations ! [...] C'est pourquoi l'histoire romaine est intéressante : elle nous fait sortir de nous-mêmes, et nous oblige à expliciter les différences qui nous séparent d'elle" (P. Veyne, *L'inventaire des différences*, Le Seuil, 1976, 13). Dans le même sens : "Rome, c'est à la fois quelque chose d'extrêmement loin, de complètement mort, autant que pourrait l'être l'ethnographie. On pourrait d'ailleurs, pour ressentir cette expérience de l'altérité radicale, aller chez les Amazoniens ou chez les Papous. [...]. Les Romains, si je puis dire, sont complètement autres et complètement cons. Mais ils demeurent exemplaires dans la mesure où ils restent pour nous l'exemple clef, la référence suprême. Une référence non réelle, mais absolument classique" (P. Veyne, *Comment on écrit Rome*, *Le Magazine Littéraire*, 199 (1983), 85).

² Cf. N. Rouland, *Rome, démocratie impossible ?* Actes-Sud, 1981. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/rouland_norbert/Rome_democratie_impossible/Rome MB]

Reste un troisième genre : celui du roman historique. Favori du public, il n'a pas bonne presse parmi les historiens. Reconnaissons-le, souvent à juste titre. La jalousie (inavouée, bien sûr) des auteurs savants à l'égard des gros tirages n'explique pas tout car trop de romanciers sacrifient l'Histoire à l'intrigue, ou, travers plus grave, pèchent par chronocentrisme, attribuant à des personnages d'une époque déterminée des attitudes mentales et des comportements qui sont le propre de la nôtre. Pire encore, ils peignent parfois une époque comme par avance l'imagine le lecteur. Dans les deux cas, le passé n'en devient que plus opaque. Sans doute valables en tant qu'œuvres de divertissement – je ne peux que me rallier à leur sujet au jugement porté par G. Duby¹ –, ces romans-là ne méritent que peu le qualificatif d'"historiques", et rendent un mauvais service à l'idée qu'on peut se faire d'une authentique culture populaire, tout en donnant des alibis à ceux qui confondent démocratisation du savoir² et histoire au rabais.

C'est pourquoi, disons-le nettement, il faut inventer un "nouveau roman"... historique. Celui-ci ne doit pas être infidèle à Clio, ce qui requiert l'observance de certaines conditions, à laquelle je me suis [p. 423] efforcé de soumettre le récit qui précède. Tout d'abord – et c'est le minimum – ne point trahir la chronologie et les faits avérés. Ensuite, ne pas faire dire aux personnages historiques plus que ce que les sources nous livrent sur eux, ou dépasser les limites de ce qu'une raisonnable interprétation en permet. Imaginer avec le plus de précautions possible, mais ne pas inventer (nous verrons plus loin que l'historien, lui aussi, se trouve contraint d'imaginer, lorsqu'il pose des hypothèses). Quant au langage, sa restitution pose des problèmes difficiles au romancier, surtout s'agissant de l'Antiquité. Il est impossible de faire s'exprimer tous les personnages d'un roman à la manière de Cicéron, car la lassitude gagnerait vite le lecteur. De plus, ce

¹ "Vous ajoutez une pincée de romantisme issu du XIX^e siècle. Vous mélangez avec de la violence et de l'amour courtois et vous obtenez quantité de récits plaisants. Et d'autant plus dangereux qu'ils le sont. C'est le cas des livres de Jeanne Bourin et de Régine Pernoud. Ils présentent un Moyen Âge rassurant, mièvre, et le maintiennent dans l'illusion confortable. Parler de la promotion de la femme au XII^e siècle à propos d'Aliénor d'Aquitaine ou d'Héloïse est aliénant, démobilisant parce que c'est faire croire que les aspirations féministes peuvent trouver satisfaction dans le cadre d'un christianisme à l'eau de rose et d'une société crispée, que l'urgence n'est pas de lutter contre des structures misogynes dont tous les documents prouvent qu'elles étaient encore plus solides au XII^e siècle qu'aujourd'hui" (G. Duby, *Le Magazine littéraire*, 189 (nov. 1982), 25).

² Je ne peux ici encore que citer les justes propos de G. Duby : "– *La vulgarisation de l'histoire que vous prônez ne présente-t-elle pas également des risques de manipulation ? Dans le même ordre d'idée, comment jugez-vous l'actuelle floraison du roman historique dont une majeure partie s'inspire du Moyen Âge ?* – Le contact avec le plus large public est souhaitable. L'histoire ne gagne rien à être écrite uniquement pour des professionnels ; l'historien ne gagne rien à n'écrire que pour des confrères et pour ses élèves. À partir du moment où on estime que l'histoire doit servir à une compréhension lucide du présent, il faut répandre son savoir le plus largement possible en usant de tous les moyens, de l'édition, de la télévision, du cinéma. À cette réserve près d'éviter toute complaisance [...] de plus en plus, cette histoire-là a du succès, comme en rencontrent aussi l'archéologie et l'ethnologie" (G. Duby, *ibid.* 24).

serait encore perpétuer une image fausse – dans son exclusivisme – de l'Antiquité : dans la vie courante, on ne parlait pas ainsi. C'est pourquoi le lecteur ne doit pas s'étonner de ne point retrouver dans la bouche de mes personnages les longues périodes solennelles en lesquelles nous croyons – à tort – que s'exprimaient les Romains. Bien que nous connaissions fort mal la langue latine parlée¹, il est probable que le langage de Subure et du Forum était aussi différent de celui pratiqué sur les Rostres et à la Curie par les orateurs que la conversation quotidienne l'est de nos jours des discours tenus à l'Assemblée Nationale. Relisons Plaute, Pétrone, et la correspondance privée du même Cicéron : les Romains nous apparaîtront moins marmoréens, beaucoup plus familiers.

*Ils le seront plus encore si le romancier allie le talent à la rigueur, et en cela rejoint ce que certains historiens sont, et que beaucoup s'obstinent à ne pas devenir. Car restituer l'intégralité de la vie devrait être la nostalgie de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, "font de l'histoire". Projet romantique et condamné à ne jamais s'achever ? Je le veux bien. Il n'empêche que, par-delà les fichiers et les monographies, c'est sur [p. 424] ce point que nous serons jugés. Ne nous y trompons pas, ce que demandent les lecteurs à l'Histoire n'est plus de l'ordre de la commémoration, "... ce dont ils jouissent [...] c'est de l'assurance qui leur est donnée en miroir que ce qu'ils vivent c'est une vie, que cette poussière de tressaillements innombrables, de tropismes insaisissables, tous ces regards inaccomplis, ces mouvements inachevés, ces paroles éphémères qui ne leur appartenaient pas et qui ont bouillonné sur leurs lèvres, toute cette multiplicité anonyme en quoi se dissout la durée d'une journée écoulée, pareille à toutes les autres où elle se fond, avant que ne s'ouvre le livre laissé pour le soir, que tout cela, comme dans le livre, quelque part, quelque jour, trouvera son unité, pour faire, même si elle n'a pas de sens, une vie, pourtant, qui se raconte, un destin."*²

N'est-ce-point, pourtant, trop demander à l'Histoire ? Les sources dont nous disposons se tarissent au fur et à mesure que nous remontons dans le temps. L'Antiquité semble pour toujours celée dans la froideur de ses marbres et la sécheresse des fastes consulaires. Parviendra-t-on jamais à écrire pour elle les histoires de l'odorat, de l'ouïe, de la vue, que réclamait déjà L. Febvre, un des pères de la "Nouvelle Histoire" ? Peut-être pas. Mais on peut en tout cas s'essayer à d'autres genres que l'épopée, tenter de restituer une partie au moins de cette vie – la leur et la nôtre – qui file entre nos doigts. C'est là qu'intervient l'imagination, que le romancier partage avec l'historien.

Il serait vain et malhonnête de le nier : l'histoire "scientifique", elle aussi, comporte sa part de fiction. Les documents sont lacunaires, ou nous font parfois totalement défaut. Le lecteur doit savoir que pour évoquer un siècle, l'historien de

¹ Cf. P. Veyne, *L'Élégie érotique romaine*, Le Seuil, 1983, 217, n. 33.

² G. Lardreau, *op. cit.*, *supra* n. 1, 7.

Rome ne dispose parfois pas de plus de dix textes... De surcroît, nous les interrogeons à partir de nos propres valeurs, en [p. 425] fonction de nos craintes et espérances, qui sont celles non seulement de nos individualités, mais de notre époque. Ni l'anthropologue ni l'historien ne pourront jamais totalement s'abstraire de l'objet de leur étude. L'histoire ne peut donc être "objective". Elle suppose toujours une part de reconstruction, comme le reconnaissent les meilleurs des historiens¹. G. Duby et P. Veyne n'ont d'ailleurs pas hésité à souligner les liens existant entre le livre d'histoire et le roman². Accorder sa part à l'imaginaire sans l'amplifier au détriment de ce qui, dans le passé, est avéré, telle est la mesure que l'historien "scientifique" comme celui qui s'essaie au roman doivent faire leur.

Lucius, le héros de ce récit, ne figure ni dans le Gaffiot, id dans le De Viris illustribus : en tant qu'individu, il n'a jamais existé. Et pourtant, bien plus que moi, ses auteurs sont la Rome réelle, les destins singuliers de milliers d'hommes puissants ou obscurs qui y ont aimé ou souffert, en lesquels sa vie se reflète. Si, à travers les lignes qui précèdent, le lecteur n'a plus seulement perçu de Rome ses statues hiératiques, ses temples figés dans une fausse éternité, mais plutôt les

¹ "... Je ne crois pas qu'il reste beaucoup, parmi les historiens actuels, d'hommes qui adoptent encore le point de vue du positivisme d'il y a cinquante ou soixante ans, lorsque, dans l'essor des sciences exactes, le sentiment s'affermait qu'il était possible d'atteindre une connaissance scrupuleusement vraie de ce qui s'est passé autrefois, qu'il était possible de construire une histoire "scientifique". Vraiment, je suis persuadé de l'inévitable subjectivité du discours historique ; du mien, en tout cas, tout à fait. [...] Ce discours est le produit d'un rêve, d'un rêve qui n'est cependant pas absolument libre, puisque les grands rideaux d'images dont il est fait doivent obligatoirement s'accrocher à des clous, qui sont les traces dont nous avons parlé. Mais, entre ces clous, le désir s'insinue [...] finalement, nos sources ne sont qu'une espèce de support, ou plutôt de tremplin. Pour s'élancer, pour rebondir, pour, avec la plus grande souplesse, construire une hypothèse, valable, étayée, sur ce qu'ont pu être des événements, ou des structures" (G. Duby - G. Lardreau, *op. cit.*, 44-45).

² "...l'historien ne doit pas se méprendre. Ce qu'il énonce, lorsqu'il écrit l'histoire, c'est son propre rêve, il y a bien sûr entre l'histoire et le roman cette très grande différence qui tient au fait que la fiction historique doit s'accrocher à quelque chose qui a vraiment été vécu ; mais la démarche n'est au fond pas tellement différente" (G. Duby, "Aujourd'hui, l'historien", *Le Magazine littéraire*, 164 (1980), 21). Cf. également : "Inscrire l'histoire dans le roman, c'est seulement une façon de relativiser les façons de dire l'histoire qui se veulent scientifiques. C'est en fait une phrase agressive : ça ne vaut pas mieux qu'un roman ; ça relève de la même tentative d'interprétation" (P. Veyne, *Comment on écrit Rome*, *op. cit.*, 88). Dans un livre écrit il y a quelques années (*Mémoires de T. Pomponius Atticus*, Les Belles-Lettres, 1976), P. Grimal lui-même n'a pas craint de donner un exemple de littérature où la fiction s'allie à l'histoire tout en la respectant. Dans une démarche qui rappelle celle de M. Yourcenar lorsqu'elle écrivit les *Mémoires d'Hadrien* (Plon, 1958), l'auteur a imaginé les mémoires d'Atticus, le vieil ami de Cicéron. Roman, livre d'histoire ? Sans doute les deux à la fois, et c'est tant mieux.

L'anthropologue que je suis ne peut s'empêcher de faire remarquer que l'anthropologie elle aussi pourrait s'enrichir au contact du genre romanesque. On citera à cet égard le chef-d'œuvre de V. Segalen, *Les Immémoriaux* (rééd. Plon, 1982), et on se prend à rêver en songeant que Tristes Tropiques a failli être un roman...

doutes et l'arrogance d'un homme, la puanteur de Subure et les rêves de gloire des habitants du Palatin, la chaleur d'une peau et la tendresse d'un regard, les vibrations de la lumière de l'été et l'apaisement des couchants, alors, j'aurai le sentiment de n'avoir pas, en écrivant ce livre, cessé d'être historien.

N. ROULAND
Aix-en-Provence, mars 1984

[p. 426]

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

[Retour à la table](#)

La recherche historique portant sur l'Antiquité a effectué des progrès immenses au cours de la dernière décennie. Sans faire de la nouveauté un parti pris, le lecteur aura donc recours à des ouvrages récents, qui tiennent le mieux compte de l'apport des différentes sciences humaines et des acquis de la science historique.

Un obstacle d'ordre linguistique peut se présenter : le français n'est pas la langue la plus employée dans ces publications. L'anglais y domine, suivi par l'italien et l'allemand. Avec l'espoir de permettre au plus grand nombre de lecteurs de pousser plus loin l'étude de certains problèmes que ce livre ne fait qu'esquisser, je citerai ici des ouvrages rédigés en français, dans un style accessible.

Pour une approche d'ordre général, on lira : P. Grimal, *La Civilisation romaine* (Flammarion, 1981). Le même auteur traite également des attitudes des Romains face à l'amour dans *L'Amour à Rome* (Les Belles Lettres, 1979). Le lecteur intéressé par l'érotisme romain lira avec intérêt le dernier livre de P. Veyne, *L'Élégie érotique romaine* (Le Seuil, 1983), qui a souvent sur l'amour à Rome des vues fort différentes de celles de P. Grimal (cf. P. Veyne, la famille et l'amour sous le Haut-Empire romain, *Annales E.S.C.*, 1 (1978) ; Les noces du couple romain, *L'Histoire*, 63, 1984, 47-51).

Les rapports entre archéologie et histoire (de Rome) sont fort bien traités par : P. Grimal, *Italie retrouvée* (Paris, P.U.F., 1979) ; P. Gros, *Architecture et société à Rome et en Italie centro-méridionale aux deux derniers siècles de la République* (Bruxelles, Latomus, 1978) ; F. Coarelli, *Rome* (Paris, F. Nathan, 1979), superbement illustré. Sur l'urbanisme romain, on lira avec profit L. Duret – J. P. Neraudau, *Urbanisme et métamorphoses de la Rome antique* (Les Belles Lettres, 1983).

Les institutions publiques de la République romaine sont clairement présentées par : R. Combes, *La République à Rome* (Paris, [p. 427] PUF., 1972). L'ouvrage de base reste cependant : J. Gaudemet, *Institutions de l'Antiquité* (Paris, Sirey, 1967).

Une série de livres traitent de la politique et du droit public à Rome dans une optique "science politique" : C. Nicolet, *Le Métier de citoyen* (Paris, Gallimard, 1976) ; L. Ross-Taylor, *Les Partis politiques à Rome au temps de César* (Paris, Maspero, 1977) ; P. Veyne, *Le Pain et le cirque* (Paris, Le Seuil, 1976) ; M.I. Finley, *Politics in the Ancient World* (Cambridge University Press, 1983). Le lecteur me pardonnera d'y ajouter : N. Rouland, *Pouvoir politique et dépendance personnelle dans l'Antiquité romaine* (Bruxelles, édit. Latomus, 1979) ; Rome, *démocratie impossible ?* (Actes Sud, 1981).

L'histoire sociale est bien exposée par : C. Nicolet, *Les Gracques* (Paris, 1967) ; P.A. Brunt, *Conflits sociaux en République romaine* (Paris, Maspero, 1979). On lira également avec plaisir : C. Salles, *Les Bas-fonds de l'Antiquité* (Laffont, 1982), J. N. Robert, *Les Plaisirs à Rome* (Les Belles-Lettres, 1983).

Deux ouvrages guidés par une optique originale, et d'une lecture passionnante : J. P. Brisson, *Spartacus* (Paris, Club français du Livre, 1969), qui évoque splendidement la crise de la République à travers l'histoire de l'esclave révolté ; M. Meslin, *L'Homme romain* (Paris, Hachette, 1978), qui observe les Romains de la République sous un angle anthropologique, neuf à bien des égards.

Sur le problème passionnant du monde des gladiateurs, on se référera à la synthèse récente de G. Ville, *La Gladiature en Occident* (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, Rome, 1981).

La vie des habitants de Pompéi est très bien évoquée par R. Étienne, *La Vie quotidienne à Pompéi* (Hachette, 1966).

Sur la civilisation celtique et sur le voyage de Pythéas, on lira : J. Markale, *Les Celtes et la civilisation celtique* (Payot, 1981), (d'où sont extraits les textes de certains mythes celtes cités dans ce livre) ; I. Whitaker, *The Hyperboreans of the Ancient World*, Inter-Nord, 16 (1982), 139-157 ; F. Lallemand, *Journal de bord de Pythéas de Marseille* (France-Empire, 1974), (auquel j'ai emprunté de nombreux éléments pour la description de la première partie du voyage de Lucius vers l'Ierné) ; du même auteur : *Pythéas et la route de l'étain et de l'ambre*, Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, LXXXV, 14 (1981-83), 35-46.